

*Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

Mémoire de la critique  
Collection dirigée par André Guyaux

En première de couverture :  
Portrait de Simone de Beauvoir par Maurice Henry, © Adagp, Paris, 2004  
En quatrième de couverture :  
Simone de Beauvoir, © Les films de l'équinoxe, fonds photographique Denise Bellon

Ouvrage numérique réalisé avec le soutien du CNL.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2016  
ISBN : 9791023102314

Texte saisi par Caroline Piezinger  
Réalisation : Benoît Fleurance (Loire-Atlantique)

Adresse postale :  
Presses de l'Université Paris-Sorbonne  
1, rue Victor-Cousin 75230 PARIS CEDEX 05  
pups@paris4.sorbonne.fr  
<http://www.presses-sorbonne.info>

# *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir

Textes réunis et présentés par Ingrid Galster



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

2004

Ouvrage publié avec le soutien  
du ministère de l'Éducation, des Sciences et de la Recherche  
du land Rhénanie du Nord-Westphalie (Allemagne)



## PRÉFACE <sup>1</sup>

Entre mai et juillet 1948, *Les Temps modernes* publie trois textes intitulés « La femme et les mythes », extraits d'un « ouvrage à paraître sur la situation de la femme ». La réaction ne se fait pas attendre. « J'entends dire, ce qui me fait plaisir », écrit Simone de Beauvoir le 3 août 1948 à Nelson Algren, « que la partie déjà publiée dans *Les Temps modernes* a rendu plusieurs hommes fous furieux ; il s'agit d'un chapitre consacré aux mythes aberrants que les hommes chérissent à propos des femmes, et à la poésie tocarde qu'ils fabriquent à leur sujet. Ils semblent avoir été atteints au point sensible <sup>2</sup> ».

À la prépublication du chapitre polémique sur Montherlant, l'auteur misogyne des *Jeunes Filles*, Roger Nimier, adversaire déclaré de la littérature engagée, se surpasse dans l'ironie <sup>3</sup>, mais ce n'est qu'en mai 1949, quand sort, en tête du numéro, le texte sur « L'initiation sexuelle de la femme », qu'éclate la bombe. Pour préciser comment la femme fait l'apprentissage de sa condition, Beauvoir y évoque l'importance des « débuts érotiques » et décrit, entre autres, le coït avec une exactitude difficilement égalable. Dès la deuxième page, il est question de la « sensibilité vaginale », du « spasme clitoridien » et de l'« orgasme mâle ». C'en est trop : « Nous avons litté-

1. Cette préface reprend, avec quelques modifications, une étude que j'ai publiée pour le cinquantième anniversaire du *Deuxième Sexe* dans *Lendemains* (Tübingen), n° 94 (1999). Une version abrégée a paru en mai 1999 dans *L'Histoire* (Paris) sous le titre « Le scandale du *Deuxième Sexe* », une version allemande dans *Das Argument* (Berlin), n° 2 (2000).

2. Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique. 1947-1964*, texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, 1997, p. 215-216. Voici l'original anglais : « What pleases me, is that I hear several men were quite angry with the part of this book published in *Temps modernes* : about the stupid mythical ideas men enjoy about women, and the fake poetry they do about it. So they felt really hit in the weak place » (Simone de Beauvoir, *A Transatlantic Love Affair : Letters to Nelson Algren*, Compiled and Annotated by Sylvie Le Bon de Beauvoir, New York, The New Press, 1998, p. 206).

3. « Le retour d'Andrée Hacquebaut », *Liberté de l'esprit*, avril 1949. Thierry Maulnier attaquera, dans *Hommes et mondes*, septembre 1949, l'ironie comme arme de mauvaise foi, mais critiquera aussi Beauvoir pour avoir imaginé Inès de Castro, créature de Montherlant qui avait salué, en 1941, le triomphe de la croix gammée, à Buchenwald. Après l'Occupation et la Libération, au moment de l'épuration, la guerre idéologique franco-française continue. Elle joue aussi un rôle dans la réception du *Deuxième Sexe*. (On trouvera tous les comptes rendus cités dans le corps de l'anthologie.)

rairement atteint les limites de l'abject », écrit François Mauriac dans *Le Figaro* du 30 mai. « Le sujet traité par M<sup>me</sup> Simone de Beauvoir : "l'initiation sexuelle de la femme", est-il à sa place au sommaire d'une grave revue philosophique et littéraire » ? Pour l'intellectuel catholique, le texte de Beauvoir pousse à son paroxysme un phénomène plus vaste qu'il tente de cerner par une enquête auprès de la jeunesse. Dans *Le Figaro* du 6 juin, la question est posée :

Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?

Dans les quarante réponses publiées entre le 25 juin et le 30 juillet dans *Le Figaro littéraire*<sup>4</sup>, on parle davantage de Sartre qui, depuis les nouvelles du Mur parues en 1939, possède une solide réputation de pornographe : aux yeux des bien-pensants, il a pris la relève de Proust et de Gide comme mauvais maître et corrupteur de la jeunesse<sup>5</sup>. Mais même par rapport à lui, le succès de l'enquête est plutôt maigre. Quant aux « débordements verbaux » de Beauvoir, la jeunesse n'en semble guère outrée non plus<sup>6</sup> : une seule lettre évoque son « obscénité pédante » (9 juillet). Selon François Nourissier, âgé à l'époque de vingt-deux ans, Mauriac a posé une « question de mère de famille prude » qui ignore l'existence d'« une génération qui construira joyeusement une vie que Freud ou Simone de Beauvoir auront parfois éclairée sans parvenir à la salir » (16 juillet). La plupart des jeunes sont conscients de se trouver dans une période de transition. Pierre Vidal-Naquet, à l'époque en khâgne, estime que la société moderne se libère de tous les tabous (2 juillet). Françoise d'Eau-

4. Les noms des correspondants dont les lettres ne sont pas reproduites figurent dans plusieurs numéros. On cherche en vain ceux de Jean Pouillon, collaborateur des *Temps modernes*, et de Jean Cau, secrétaire de Sartre, qui, selon Simone de Beauvoir, avaient volé à son secours. Voir *La Force des choses*, Gallimard, coll. Folio, 1963, t. I, p. 261.

5. Voir la revue de presse « À propos d'une enquête » de François Erval publiée le 9 juin 1949 dans *Combat* : « Il est [...] certain que l'ennemi public numéro 1, l'homme à abattre, reste Jean-Paul Sartre ». Plus loin, Erval poursuit : « En fait, tous ces reproches et toutes ces indignations, feintes ou non, visent l'étude de Simone de Beauvoir sur l'initiative [sic] sexuelle de la femme ».

6. Voir *La Force des choses*, loc. cit. Comme pour presque tous les événements de sa vie, Simone de Beauvoir a très amplement rendu compte du scandale du *Deuxième Sexe* dans ses Mémoires. Les pages en question ont été intégrées dans la troisième partie de cette anthologie. Pour une analyse plus complète et plus située, voir Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir (1945-1970)*, Fayard, 2000, p. 169-201.

*bonne, romancière de trente ans, juge que « le temps de la terreur théologique de la chair est dépassé » ; pour elle, la crainte des mauvais livres « rejoint le naïf slogan pétainiste : c'est l'esprit de jouissance qui a perdu la France » (23 juillet)<sup>7</sup>.*

*Le Deuxième Sexe survient à un moment où bien des jeunes s'émancipent de la tutelle de l'Église, ce qui ne les empêche pas forcément de rester chrétiens. Tel est le cas de Jean-Marie Domenach, vingt-sept ans, futur directeur de la revue Esprit, qui exige de réviser, en matière de sexualité, les catégories du normal et de l'anormal face aux découvertes de la psychanalyse et des résultats du rapport Kinsey dont la traduction française avait vu le jour en 1948<sup>8</sup>. Domenach prend la défense de Beauvoir qui avait entre temps publié, dans le numéro de juin, le chapitre sur la lesbienne et le début de celui sur la maternité réservant une grande place à l'avortement. Il écrit :*

*Je crois que les chrétiens qui, sous prétexte d'érotisme et d'obscénité, attaquent Simone de Beauvoir et la tentative qu'elle représente, se trompent du tout au tout. [...] Le rire ni la condamnation ne conviennent, mais une écoute attentive, la volonté de regarder en face, car enfin il dépend de beaucoup de nous et de notre Église que cette inquiétude et cette recherche, dans ce qu'elles ont d'authentique, soient assumées et non perversées. (25 juin)*

*Déjà pris à partie par Mauriac dans la conclusion de l'enquête, Domenach se voit également fustigé par Pierre de Boisdeffre, aux yeux de Mauriac l'exemple même d'une jeunesse encore saine<sup>9</sup>, dans un article de la revue gaulliste Liberté de l'esprit dirigée par Claude Mauriac, fils de François :*

7. Pour l'enquête voir Françoise d'Eaubonne, *Le Complexe de Diane. Érotisme et Féminisme*, Julliard, 1951, ainsi que du même auteur *Une femme nommée Castor. Mon amie Simone de Beauvoir*, Sofinem-Encre, 1986.

8. Il s'agit de la première tentative systématique de décrire, statistiques à l'appui, la sexualité masculine : Alfred C. Kinsey, *Le Comportement sexuel de l'homme*, Éditions du Pavois, 1948. Beauvoir s'en sert dans son livre et regretta, dans une lettre à Algren, qu'une telle étude n'existât pas encore pour la sexualité féminine. Il serait intéressant de comparer la réception du livre de Kinsey avec celle du *Deuxième Sexe*. Au moment de la parution aux États-Unis, le quotidien *Combat* du 23 avril 1948 nota : « Certains se refusent de voir dans cet ouvrage autre chose qu'une sorte de catalogue de faits stupéfiants et d'incroyables bizarreries concernant les habitudes sexuelles de l'homme... une sorte de réédition scientifique des *120 journées de Sodome* ».

9. Déjà dans sa « Demande d'enquête » du *Figaro* du 30 mai, Mauriac publia une lettre de Boisdeffre, « garçon de vingt ans », qui critique rudement la littérature de Sartre, de Genet, de Miller et le surréalisme, produits urbains, pour lui opposer « les plus grands des écrivains français [qui] sont des produits du terroir ».

Le succès du *Deuxième Sexe* auprès des invertis et des excités de tout poil empêche Jean-Marie Domenach de dormir : il affirme sans rire voir dans le pédantisme impayable de cette Demoiselle « un cours de sexualité normale <sup>10</sup> ».

*Et Boisdeffre de regretter la vieille gauloiserie française, cet équilibre des pays latins où l'amour semblait le plus naturel de tous les actes.*

*La parution du premier tome de l'ouvrage, plus « sage », également en juin, efface momentanément la « verveur excessive » des chapitres prépubliés du tome II <sup>11</sup>, en tout cas pour Robert Kemp qui est frappé par le caractère encyclopédique et les références philosophiques modernes de l'œuvre. Contrairement à Nimier, le chapitre sur Montherlant lui semble d'un « éclat presque aveuglant ». Il voit en Beauvoir un « jeune génie <sup>12</sup> ». Paris Match publie des extraits dans ses numéros du 6 et du 13 août. « Une femme appelle les femmes à la liberté », lit-on sur la manchette, et dans l'introduction :*

Simone de Beauvoir, lieutenant de Jean-Paul Sartre et experte en existentialisme, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe.

*On apprend que le livre portait une bande « La femme, cette inconnue <sup>13</sup> », et l'on voit Beauvoir et Sartre en photo au Café de Flore <sup>14</sup>.*

*Si Le Deuxième Sexe, grâce au bruit dans les journaux, est donc très lu – 22 000 exemplaires vendus en une semaine pour le premier tome <sup>15</sup> –, il n'est pas*

10. « Témoignages en marge d'une enquête », *Liberté de l'esprit*, été 1949.

11. Dans une interview de 1976 avec Alice Schwarzer, Beauvoir qualifia de « maladresse » la prépublication du « chapitre sur la sexualité » qui déclencha le scandale. On aurait donc tort de croire que c'était une stratégie publicitaire calculée (Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Mercure de France, 1984, p. 74-75).

12. *Les Nouvelles littéraires*, 4 août 1949.

13. Bande reproduite sur la couverture de *Paris-Match*, 6 août 1949. Selon Aimé Patri, la bande publicitaire reprit le mot de Bossuet de l'« os surnuméraire » d'Adam dont Ève fut tirée selon la Genèse. Il y avait peut-être plusieurs bandes successives pour attirer les lecteurs.

14. Voir aussi Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Le Seuil, 1997, p. 446-447. Le chapitre consacré au *Deuxième Sexe* représente une belle synthèse.

15. Selon Sylvie Chaperon, c'est « la notoriété de Simone de Beauvoir » qui « impose une couverture médiatique certaine à son livre » (*Le Monde diplomatique*, janvier 1999, p. 27). Cette affirmation me paraît contestable. C'est, au contraire, *Le Deuxième Sexe* qui permit à Beauvoir de sortir de l'ombre de Sartre et d'occuper une position autonome indépendamment du groupe

*pour autant bien compris. Raymond Las Vergnas, professeur d'anglais à la Sorbonne, estime Beauvoir trop froidement objective : comment « émouvoir », si une femme, traitant de la femme, ne parle pas « en femme »<sup>16</sup> ? Selon Armand Hoog, elle écrit, au contraire, précisément pour se libérer elle-même de l'humiliation d'être femme. Il ajoute : « Mais enfin, Simone de Beauvoir est née femme, et je ne vois pas bien ce qu'elle y pourra changer. (...) Le destin ne se laisse guère nier »<sup>17</sup>. Las Vergnas et Hoog ont beau être normaliens<sup>18</sup> : leur lecture montre à l'évidence que l'opposition entre nature et culture n'est pas vulgarisée, fait auquel Colette Audry, ancienne collègue de Simone de Beauvoir au lycée de Rouen et féministe bien avant elle, attribuera plus tard une grande partie des malentendus<sup>19</sup>. Mais même pour certains qui font la distinction, la hiérarchie est incontestable : « la biologie commande la sociologie ». La femme est un « lieu d'amour » et un « engin de reproduction ». « Ses formes arrondies, ses courbes voluptueuses, sa croupe relevée comme s'offrant à la prise », aucun doute pour l'octogénaire Julien Benda : tout suggère à l'homme « la rigueur nécessaire à l'œuvre ici en cause »<sup>20</sup>.*

*La publication du deuxième tome en novembre excite à nouveau les esprits. André Rousseaux, chroniqueur du Figaro littéraire, se sent « gêné » pour la « bacchante » qui a osé écrire sur « l'initiation sexuelle »<sup>21</sup>. Il cherche, du reste, en vain autour de lui « les gynécées et les harems, les troupeaux d'esclaves féminines dont la vie serait partagée par l'impérialisme de l'homme entre les travaux serviles et le plaisir des mâles » : les femmes ne sont-elles pas, en réalité, affranchies ? À la « Penthésilée de Saint-Germain-des-Prés », il rappelle les « enrichissements infinis » qui sont au bout du don de soi, surtout pour la femme, « vouée par sa nature à plus de don que l'homme ». Beauvoir, selon lui, veut ruiner l'amour pour réclamer la liberté du plaisir. Autrement dit, pour mettre l'esprit de jouissance à la place de l'esprit de sacrifice. Cette dichotomie n'évoque-t-elle pas le passé immédiat ?*

des *Temps modernes* et de ce qu'on a appelé « existentialisme ». Cette position fut consolidée, en 1954, par le Prix Goncourt pour *Les Mandarins* (voir l'analyse de la réception par Françoise van Rossum-Guyon dans *Rapports* [Amsterdam] 57 [1987], p. 137-150). Ma lecture se trouve en accord avec ce qu'écrivit Michel Winock dans *Le Siècle des intellectuels* (op. cit., p. 448).

16. *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949.

17. *La Nef*, août 1949.

18. Pour être précis, il faut dire que Las Vergnas, après une khâgne à Henri-IV, avait été recalé au concours d'entrée de l'ENS, mais fut reçu premier à l'agrégation d'anglais en 1926.

19. *Libération*, 15 avril 1986.

20. *La Nef*, décembre 1949-janvier 1950.

21. *Le Figaro littéraire*, 12 novembre 1949.

En effet, on ne peut pas ignorer le parallèle existant entre le scandale soulevé par *Le Deuxième Sexe* et celui suscité, aux yeux de certains parents d'élèves et de supérieurs de Beauvoir, par son enseignement, scandale qui mena, en 1943, à sa révocation par le ministère de l'Éducation nationale du gouvernement de Vichy. On lui reprocha de parler à ses élèves de psychanalyse (donc, de « traiter de l'instinct sexuel comme de la faim ou de la soif »), de leur recommander d'aller observer des malades mentaux et de leur suggérer la lecture de Proust et de Gide, sans les mettre en garde contre le « danger » que cette lecture présentait pour elles – ceci à un moment où l'État français exigeait de restaurer les valeurs morales et familiales que la République, en particulier le Front Populaire, était censée avoir pourries<sup>22</sup>, le Front Populaire étant incarné par Léon Blum qui avait publié un ouvrage dans lequel il préconise, entre autres, l'initiation sexuelle de la femme avant le mariage. Dans la question de Mauriac – Françoise d'Eaubonne ne s'y est pas trompée – on trouve la même préoccupation, tout en sachant qu'il était une figure notoire de la Résistance intellectuelle. Il n'est pas étonnant que, sous l'Occupation déjà, Jean-Marie Domenach eût critiqué Gustave Thibon<sup>23</sup>, le « penseur du Maréchal », qui non seulement avait prôné le retour à la terre, mais aussi déclaré la procréation comme seul but admissible de la vie conjugale, but auquel l'amour, selon lui, s'opposait, sauf dans quelques cas privilégiés<sup>24</sup>. Il ne surprend pas non plus que le philosophe Jean Guittou exprimât sa compassion pour l'auteur du *Deuxième Sexe*, œuvre qui l'avait péniblement affecté parce qu'on y déchiffrait en filigrane la « triste vie » de Beauvoir<sup>25</sup>. L'Époque, organe des pétainistes, est moins compatissant et attaque l'auteur du *Deuxième Sexe* de face : dans dix ans, on en est certain, personne ne parlera plus de « cette écœurante apologie de l'inversion sexuelle et de l'avortement »<sup>26</sup>.

22. Les documents en question ont été publiés par Gilbert Joseph dans *Une si douce Occupation... Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*, Albin Michel, 1991. L'auteur, systématiquement hostile à Beauvoir et à Sartre, n'a pas compris que ces documents prouvent, en partie, le contraire de ce qu'il veut démontrer. Pour une mise au point, voir Ingrid Galster, « L'actualité de *Huis clos* en 1944 ou La revanche de l'Anti-France », *Les Temps modernes*, février-mars 1997, p. 199-201 ainsi qu'Ingrid Galster, « Juin 43 : Beauvoir est exclue de l'Université. Retour sur une affaire classée », dans *Contemporary French Civilization*, Winter-Spring 2001.

23. Dans *Cahiers de notre jeunesse*, 9 juin 1943. Voir Michel Winock, « *Esprit* ». *Des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, Le Seuil, coll. Points histoire, 1996, p. 228.

24. Gustave Thibon, *Retour au réel. Nouveaux diagnostics*, Lyon, Lardanchet, 1943, p. 79.

25. Je n'ai pas pu trouver le compte rendu en question et le cite d'après *La Force des choses*, éd. cit., t. I, p. 262-263, mais on peut se référer à son article nécrologique paru dans *Le Figaro* du 21 avril 1986.

26. « La jeunesse française en face de la vie. III. Autour de Saint-Germain-des-Prés. Une enquête de Claude Delmas », *L'Époque*, 9 juillet 1949.

« La droite ne pouvait que détester mon livre, que d'ailleurs Rome mit à l'index », écrit Beauvoir dans ses *Mémoires*<sup>27</sup>. « J'espérais qu'il serait bien accueilli à l'extrême gauche<sup>28</sup> ». Grande erreur ! Dès le mois de juin, Marie-Louise Barron exprime son dédain dans *Les Lettres françaises*, fondées dans la clandestinité comme organe des écrivains opposants, mais depuis 1947 contrôlées par le PC. Elle imagine, en ricanant, la clientèle habituelle de Frou-Frou se ruer sur les kiosques à journaux pour en revenir déçue par le « charabia » incompréhensible de la philosophe. Elle se représente aussi « le franc succès de rigolade » que celle-ci obtiendrait dans un atelier de Billancourt, « par exemple, en exposant son programme libérateur de "défrustration"<sup>29</sup> ».

C'est estimer bien peu les ouvrières de Billancourt, rétorque la socialiste Colette Audry dans une revue de presse publiée dans *Combat*<sup>30</sup>, que de penser qu'elles se moqueraient ainsi d'une œuvre qui, à la fois, insiste sur l'importance historique de l'entrée des femmes dans la production, sur le rôle du prolétariat féminin dans la conquête des droits acquis aujourd'hui par l'ensemble des femmes, et passe en revue tous les problèmes auxquels se heurtent concrètement, quotidiennement, les travailleuses, d'une façon plus poignante et bien plus lourde de conséquences que les bourgeoises.

Colette Audry, dans le même article, parle aussi de l'hebdomadaire *Action*, issu également de la Résistance, mais en 1949 dominé par les communistes. Le sort réservé au *Deuxième Sexe* dans ce périodique dépasse, selon elle, la presse à sensation : le compte rendu, incompréhensible et « hardiment anonyme », est agrémenté d'une photo montrant un homme déguisé en femme et en train d'embrasser un gorille.

La prise de position quasiment officielle du PC paraît quelque temps après dans *La Nouvelle Critique*, « revue du marxisme militant » créée en décembre 1948 pour concurrencer *Les Temps modernes* et *Esprit* et dirigée par Jean Kanapa, agrégé de philosophie et ancien élève de Sartre<sup>31</sup>. Après une vaine tentative de Dominique

27. La condamnation par le Saint-Office se fit par décret du 27 juin-12 juillet 1956 et concerna en même temps *Les Mandarins*. Voir *infra* les textes dans la troisième partie de l'anthologie.

28. *La Force des choses*, éd. cit., t. I, p. 265.

29. « Les croisés de l'émancipation par le sexe. De Simone de Beauvoir à *Amour Digest* », *Les Lettres françaises*, 23 juin 1949.

30. « Le 2<sup>e</sup> sexe et la presse », *Combat*, 22 décembre 1949.

31. Voir Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Le Seuil, 1996, p. 837-839. Kanapa avait réagi lui-même, dans le numéro de juillet-août 1949 de la revue, à l'enquête de Mauriac. L'article est surtout un règlement de comptes avec Pierre de

*Desanti*<sup>32</sup>, le compte rendu est confié à Jeannette Colombel, agrégée de philosophie et résistante qui portait encore le nom de son père Marcel Prenant, figure éminente du communisme français, professeur de biologie à la Sorbonne de réputation internationale, grand résistant, ancien déporté, membre du comité central tombé en disgrâce lors de l'affaire Lyssenko. L'article ne pouvait donc pas rester inaperçu. Colombel exécute dans les règles *Le Deuxième Sexe*, citations de Lénine et de Jeannette Vermeersch à l'appui. L'ennemi n'est pas le mâle, mais le capitalisme. Déclarer une rivalité entre hommes et femmes, c'est esquiver les vrais problèmes : la misère de la classe ouvrière, la menace de la guerre. Analyser « les réactions de la petite bourgeoisie à travers les miroirs déformants d'une philosophie de la nausée », c'est, en réalité, mépriser le deuxième sexe. La « liberté de pacotille » réclamée par Beauvoir se confond, pour la stalinienne comme pour le catholique Rousseaux, avec le caprice, « l'amour est abaissé à la mesure de l'instinct et de l'animalité ». Comme si Beauvoir avait prêché la licence sexuelle<sup>33</sup> ! Mais pire encore : le refus de la maternité comme destin inéluctable, outre que, selon Jeannette Colombel (mère de trois enfants), il sert directement la propagande de guerre, « manifeste à quel point l'existentialiste, recroquevillée dans un individualisme monstrueux, est incapable de connaître le sentiment le plus naturel à toutes les femmes ». La « véritable libération de la femme », on s'en doute, « n'est possible qu'en régime socialiste<sup>34</sup> ». Dominique Desanti, quand elle lut ce texte plus tard, à un moment où elle-même et Colombel étaient sorties du Parti, le considéra comme « un répertoire de nos étroitesse d'alors<sup>35</sup> ».

Boisdeffre. Dans un P.-S. à son texte, Kanapa commente la réponse de Domenach qui, selon lui, « fait preuve d'un ridicule achevé » en considérant comme « courageux » ce qu'écrit Simone de Beauvoir sur la lesbienne et l'initiation sexuelle de la femme. Pour sa part, il se rappelle à ce propos un mot de Koestler selon qui « l'écrivain serait enfin véritablement réaliste le jour où il saurait évoquer sans gêne les menstrues féminines ».

32. Dominique Desanti avait fait partie du groupe « Socialisme et liberté », fondé en 1941 par Sartre ; son mari, le philosophe Jean-Toussaint Desanti, était membre du comité de rédaction. Elle a raconté à plusieurs reprises comment elle essaya de proposer un article peu orthodoxe à la direction de la revue ; voir les extraits reproduits dans la troisième partie de ce livre.

33. Beauvoir s'est défendue de ce malentendu dans *La Force des choses*, éd. cit., t. I, p. 266.

34. « Les trois « K » [Kirche, Küche, Kinder] de la démocratie occidentale. À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », *La Nouvelle Critique*, avril 1951.

35. Dominique Desanti, *Les Staliniens*, op. cit., p. 246. Pour le discours communiste sur la sexualité, qui présente des ressemblances stupéfiantes avec le discours catholique, on consultera avec profit Jeannine Verdès-Leroux, *Au Service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Fayard-Minuit, 1983, p. 407 sqq. Ce livre donne d'ailleurs un éclairage particulier au souvenir de Dominique Desanti qui, selon Verdès-Leroux, se trouvait au premier rang des moralistes communistes (*ibid.*, p. 408).



*Pour les communistes françaises en pleine Guerre froide, la condition de la femme n'est pas un problème. Au Parti, presque personne ne lit le livre, selon le souvenir d'Annie Kriegel :*

Cela ne m'intéressait pas du tout ; je n'ai d'ailleurs jamais éprouvé le besoin de le lire, depuis. Celles qui l'ont lu à l'époque ont dû le faire pour « raison de service ». Pour notre génération [elle est née en 1926], ces problèmes d'émancipation étaient dépassés : nous n'étions pas le deuxième sexe <sup>36</sup>.

*Pas plus qu'Annie Kriegel, Beauvoir ne se sentait opprimée : elle avait commencé son étude sur un plan purement théorique, mais en travaillant le sujet, elle se rendit compte qu'un aspect de la réalité lui avait échappé qui pourtant « crevait les yeux ». Autant que les communistes, elle misait sur « un monde socialiste », mais en attendant la société sans classes, qu'allait-il advenir des femmes ?*

*En choquant la droite et la gauche avec ses thèses, Beauvoir était indéniablement en avance sur son époque. On peut d'ailleurs se demander quel mérite est plus grand : avoir révélé que « la femme » est un produit élaboré par la civilisation <sup>37</sup> ou avoir trouvé, grâce à la phénoménologie, une langue pour introduire des sujets tabous dans le discours public. À côté de ceux qui crient au scandale devant la crudité des termes ou se moquent du « vocabulaire d'agrégée », d'autres soulignent la nouveauté du ton, comme Maurice Nadeau – l'un des défenseurs de Beauvoir avec Jean-Marie Domenach, Colette Audry, Francis Jeanson <sup>38</sup>, Emmanuel Mounier <sup>39</sup> et d'autres –, selon lequel l'auteur du Deuxième Sexe s'évade de la confession, du roman et du témoignage, les genres habituels pour ces types de revendications <sup>40</sup>. Dominique Aury, seule*

36. Renée Rousseau, *Les Femmes rouges, Chronique des années Vermeersch*, Albin Michel, 1983, p. 129. Quand on lit les Mémoires d'Annie Kriegel, on peut se demander dans quelle mesure le souvenir de l'ex-stalinienne convertie en aronienne est affecté par la haine et le mépris qu'elle conçoit pour Beauvoir, voir *Ce que j'ai cru comprendre*, Laffont, 1991, *passim*. Et pourtant, il semble que sa position était plus répandue même dans une gauche moins orthodoxe. Michelle Perrot, qui devait fonder l'historiographie des femmes en France, pensait, elle aussi, à l'époque, que le social comptait davantage et que le malheur n'a pas de sexe (« L'air du temps », dans *Essais d'ego-histoire*, dir. Pierre Nora, Gallimard, 1987, p. 289-290).

37. *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, coll. Folio, 1949, t. II, p. 13. Certes, Beauvoir n'était pas la première à insister sur le caractère fabriqué du concept « femme » – Christine Bard le montre dans *Les Filles de Marianne* (Fayard, 1995) – mais c'est sa théorie qui pénétra, au niveau national et international, dans des domaines que les féministes de l'entre-deux-guerres n'avaient pas atteints.

38. Voir son compte rendu dans la *Revue du Caire*, mars 1950.

39. Voir son compte rendu dans *Esprit*, décembre 1949.

40. *Mercur de France*, novembre 1949.

*femme au comité de lecture de Gallimard, qui publiera quelques années plus tard, sous un pseudonyme, Histoire d'O, est particulièrement sensible au problème du discours*<sup>41</sup>. Ses arguments méritent d'être cités en détail :

Qu'une femme discute longuement et en termes dits scientifiques de la physique de l'amour, elle attente au plus grave de tous les tabous, elle viole en même temps les règles de la pudeur et de la bonne éducation. Elle s'expose en quelque mesure, se compromet et compromet avec elle les autres femmes, qui ne sont pas les dernières à lui en vouloir. D'où les rires parce que les détours du langage philosophique ont parfois des effets comiques, mais surtout parce que ce même langage est généralement sans détours et que c'est une femme qui l'emploie. La clarté est pour ceux que le secret professionnel oblige au silence : les médecins et les confesseurs. Sous la plume d'une femme et sur ce sujet, un langage clair est une usurpation, un scandale. C'est pourquoi le livre de Simone de Beauvoir fait date, moins par son contenu que par son accent de liberté. Il serait agressif qu'il serait moins scandaleux. Mais il est écrit comme s'il allait de soi de l'écrire. De honte ou de gêne, chrétienne ou non, pas la moindre trace chez Simone de Beauvoir<sup>42</sup>.

*Pour mesurer l'écart qui sépare la langue du Deuxième Sexe des conventions, il suffit de regarder les comptes rendus, remplis d'euphémismes. Le mot « sexualité » est pour la plupart imprononçable ; on parle pudiquement d'« érotisme ». Pour éviter le mot « lesbianisme », Robert Kemp trouve la paraphrase « égarement féminin des passions de l'amour ». Si l'on est prude dans le discours public, on n'a cependant pas peur des mots dans le privé. Beauvoir elle-même l'a bien montré en rapportant dans ses Mémoires la phrase fameuse que Mauriac aurait écrite à un collaborateur des Temps modernes : « J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne »<sup>43</sup>. En décou-*

41. Autant que Jean Paulhan, l'éminence grise de Gallimard et « inventeur » de Sartre, qui écrit dès le 31 mai 1949 à François Mauriac : « Il y a [...], dans l'essai de Beauvoir, un je ne sais quoi qui force l'estime. En général, il me semble que nos amis l'ont trouvé ridicule. C'était le seul sentiment qui ne s'imposât pas ». (François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967*, édition établie, présentée et annotée par John E. Flower, Éditions Claire Paulhan 2001, p. 274).

42. « Le visage de Méduse », *Contemporains*, décembre 1950. Il semble que, venant d'un homme, des termes crus étaient effectivement plus acceptables que venant d'une femme. Dans un article intitulé « Aperçu concernant la sexualité aux États-Unis » paru en septembre 1946 dans *Les Temps modernes*, Philippe Soupault, par exemple, avait employé dès la première page les substantifs « vagin » et « verge » sans qu'on ait entendu parler d'un scandale.

43. *La Force des choses*, éd. cit., t. I, p. 261. En commentant ce passage dans les *Mémoires de Beauvoir*, Deirdre Bair fournit une fois de plus une preuve de sa compétence douteuse. En

vrant ce « mot horrible » dans *La Force des choses*, Mauriac pâlit et jugea qu'il ne lui ressemblait pas<sup>44</sup>. Mais il y a d'autres textes attestant qu'il ne reculait pas devant la violence verbale. Ayant été critiqué par Claude-Edmonde Magny, normannoise et agrégée de philosophie (première à l'écrit en 1935), l'une des essayistes les plus brillantes de sa génération<sup>45</sup>, il se plaint auprès de Jean-Louis Curtis, peu après la parution du *Deuxième Sexe* :

Vos pages me consolent des infamies de la femme Magny. Ces idiots instruites qui enfoncez leurs talons Louis XV sur toutes les voies sacrées de notre vie, ces connes pédantes et piaillantes, il faudrait les mettre dans une garderie d'enfants à torcher les derrières et à vider des pots jusqu'à la mort<sup>46</sup>.

*Pouvait-on mieux souligner l'extrême urgence du livre de Beauvoir ?*

En lisant, cinquante ans après, *Le Deuxième Sexe*, on a du mal à croire que ce livre a pu susciter un scandale. À la mort de Beauvoir, déjà, Jean Daniel écrivit que sa leçon « a été si bien apprise qu'on oublie aujourd'hui ce qu'elle a eu d'audacieux<sup>47</sup> ». Heureusement, les archives sont là pour nous inciter au « travail de la mémoire » : ce qui est acquis ne s'est pas fait tout seul<sup>48</sup>. Et pour nous montrer à quel degré l'antiféminisme actuel rejoint, voire dépasse, les slogans des défenseurs de l'éternel féminin.

Ingrid Galster

l'absence d'une biographie correcte sur le plan des faits et convaincante dans l'interprétation, il est recommandé de continuer à consulter l'autobiographie de Beauvoir.

44. *Bloc-Notes*, t. III, 1961-1964, Le Seuil, 1993, p. 424. J'ai retrouvé le destinataire de la lettre de Mauriac qui, jusqu'à présent, a toujours été citée d'après l'autobiographie de Beauvoir. C'est Roger Stéphane qui écrit dans *Tout est bien* (Quai Voltaire, 1989, p. 49-50.) : « En 1950, Mauriac m'écrit : "J'apprends beaucoup de choses sur le vagin et le clitoris de votre patronne, dans le dernier numéro des *Temps modernes*. Les confessions d'aujourd'hui se circonscrivent de plus en plus. Enfin !" » (Stéphane a dû se tromper sur la date.)

45. Paul Guth l'appelle en 1951 « notre plus grande critique femelle » (*Quarante contre un*, Denoël, 1951, p. 249).

46. François Mauriac, *Nouvelles lettres d'une vie (1906-1970)*, Grasset, 1989, p. 258. Il est intéressant de voir que Beauvoir, dans l'« Introduction » du *Deuxième Sexe*, cite une phrase de Claude Mauriac qui exprime de la même façon que son père un « nous » mâle et suzerain (éd. cit., t. I, p. 26). — Pour les relations tendues de Mauriac et Beauvoir cf. Marie Liénard, « François Mauriac et Simone de Beauvoir : fidélité et indépendance », *Claudiel Studies*, vol. 22, 1995, n° 1-2, p. 87-98.

47. *Le Nouvel Observateur*, 18 avril 1986.

48. Voir l'interview de Michelle Perrot, *Libération*, 19 janvier 1999, p. 35.



## AVERTISSEMENT

*Les textes ont été reproduits tels quels, sans coupures, sauf dans quelques cas (signalés) où la chronique couvrait aussi des livres autres que Le Deuxième Sexe. Les points de suspension dans l'enquête marquent des suppressions faites par Le Figaro littéraire et se trouvent dans l'original. Les notes de l'éditrice ont été limitées en tenant pourtant compte d'un public qui dépasse le milieu des érudits littéraires.*

*De nombreuses personnes m'ont apporté leur concours pour la réalisation de ce projet. L'idée initiale de réunir les documents est due à Michel Winock qui m'a invitée à fournir à L'Histoire un petit article pour commémorer le cinquantenaire du scandale du Deuxième Sexe. Pour exécuter ce travail loin de Paris, j'ai surtout bénéficié de l'assistance de Danièle Fleury (Palaiseau), sans laquelle cette anthologie n'aurait pas vu le jour, ainsi que du concours d'Iris Feld (Erlangen) et de Kilian Hunger (Paderborn). Ute Bahrs (Paderborn), Wolfgang Hillen (Bonn), Ana-Maria Islawa (Institut protestant de Théologie, Paris), Paul-Berthold Rupp (Augsburg), Michèle Thomas (BnF) et Michael Zaffke (Eichstätt) m'ont aidée dans leurs bibliothèques respectives, Matthias Bunge (Eichstätt) m'a conseillée pour l'iconographie. Pour rédiger les notices sur les auteurs et les notes en bas de page, j'ai profité, dans des cas ponctuels, du savoir de Maurice de Gandillac, d'André Guyaux, de Pierre Vidal-Naquet, d'Alain Virmaux et de Michel Winock.*

*Caroline Piezinger a saisi les textes avec une précision exemplaire à partir de copies à peine lisibles en partie, grâce à un budget accordé par le Ministère de l'Éducation, des Sciences et de la Recherche du land Rhénanie du Nord-Westphalie, sollicité avec une lettre d'appui de Michelle Perrot. Le Ministère a également subventionné l'impression du volume qu'André Guyaux a bien voulu accueillir dans sa collection.*

*Que toutes et tous trouvent ici l'expression de ma gratitude, sans oublier les auteurs ou leurs ayants droit qui ont eu l'obligeance de m'autoriser à reproduire les textes.*

I. G.



# L'ENQUÊTE DE FRANÇOIS MAURIAC





FRANÇOIS MAURIAC

*de l'Académie française*

## Demande d'enquête

Jean Cocteau revenu d'Égypte nous confie que nous ne répondons là-bas, à « la violente amour » des populations, que par des navets. Ce sont nos films qu'il désigne ainsi. C'est vrai que trop souvent nous ne pouvons confronter sans honte ce que certains peuples espèrent de nous à ce que nous leur donnons. Quel écrivain français n'en souffre ? Mais le mal atteint à une profondeur que Cocteau n'a peut-être pas mesurée : il y a d'innocents navets et il y a des navets empoisonnés. Le cinéma ne manifeste qu'un aspect de l'esprit français. Qu'apportons-nous aujourd'hui à cette jeunesse du monde qui lit nos revues et nos livres et qui capte, à travers l'espace, le message de Saint-Germain-des-Prés ?

Le phénomène « Saint-Germain-des-Prés » n'est d'ailleurs pas particulier à notre époque : tous les vingt ans, le même romantisme change de masque et d'auberge pour donner le ton à l'avant-garde. Du Vachette à la Closerie des Lilas, de la Closerie au Dôme, de la Rotonde au Flore, nous suivons à la trace le même tourment d'une jeunesse qui a perdu le Paradis. Cette sciure des cafés de la rive gauche a vu éclore, entre les guéridons et parmi les mégots, des générations spontanées, autrefois de poètes, naguère de peintres, aujourd'hui de philosophes. Toutes les races ont part à ce miracle, mais il ne s'accomplit qu'au ras d'un trottoir de Paris, comme le sang de saint Janvier ne se liquéfie qu'à Naples.

Je crois pourtant qu'aujourd'hui ce qui rayonne de Paris, sur les décombres de l'Europe, a plus de portée et de gravité qu'à toute autre époque. Entre tant de lettres reçues ces jours-ci, celle que m'adresse un garçon de vingt ans, Pierre Néraud de Boisdeffre, vaut d'être méditée :

Le Saint-Germain-des-Prés d'aujourd'hui, écrit-il, n'est que le pâle reflet de celui de 1920 dont Miller assure le succès posthume. Le recours au surréalisme, le culte d'André Breton, les déclamations pacifistes ou révolutionnaires, le snobisme de l'amoral et de l'anormal, tout cela nous semble d'une naïveté étrange. L'ordre moral a été à ce point discrédité que les catholiques n'osent plus rien dire sur ce chapitre : et j'avoue mal comprendre que tant d'écrivains catholiques, Rousseaux et Mounier entre autres, aient cru devoir jouer les pères nobles pour défendre Miller. Pour protester contre le crédit accordé à Jean Genêt, il n'y a que les communistes, ce qui pourrait sembler paradoxal. Mais la génération des quarante ans – Sartre, Mounier – ne nous représente pas : intellectuels déviés par la politique. Ils se mirent dans le Mathieu des *Chemins de la Liberté*, sans famille, sans parti, sans nation, sans morale. Génération tout urbaine, avec l'appauvrissement que cela comporte si l'on songe que les plus grands des écrivains français sont des produits du terroir [...]. Aujourd'hui le facteur politique obnubile les esprits. À la collusion trop réelle de l'Église avec la Droite dans ce qu'elle eut souvent de plus égoïste et de plus sénile, répond chez les meilleurs des jeunes chrétiens semblable collusion à l'égard du marxisme.

Mais c'est toute la lettre qu'il faudrait citer. Elle pourrait marquer une date. Un jeune auteur-éditeur, Gilbert Sigaux, me disait l'autre jour que l'heure était peut-être venue, pour sa génération, d'une prise de conscience analogue à celle que manifesta, vers 1910, l'enquête d'Agathon<sup>1</sup>. Nous avons littérairement atteint les limites de l'abject (je songe à certains livres reçus ces jours-ci). C'est l'ipéca qu'on nous ingurgitait, quand nous étions enfants, pour nous faire vomir. Voilà le moment, peut-être, de la dernière nausée : celle qui délivre. Il ne s'agit certes pas de provoquer un dégoût qui ne serait pas naturellement ressenti, mais de l'aider à se manifester. Il ne s'agit pas non plus de partir en guerre contre les grandes œuvres audacieuses, ni contre la poésie qui transfigure et qui purifie : il faut que l'homme soit connu et que nous jetions des torches dans ses abîmes. Mais l'abject n'est jamais beau. Sade et ses émules relèvent-ils de la psychiatrie ou de la littérature ? Le sujet traité par Mme Simone de Beauvoir : « l'initiation sexuelle de la femme », est-il à sa place au sommaire d'une grave revue philosophique et littéraire ? Ne sommes-nous pas ici les victimes d'une équivoque, d'une confusion exploitée par des directeurs de la conscience moderne qui obéissent à un plan préconçu ? Nous souhaiterions que, sur ce sujet, la parole fût

1. Agathon [*i.e.* Henri Massis et Alfred de Tarde], *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, Plon, 1913.

donnée aux contemporains du jeune Boisdeffre, à tous les chrétiens de vingt ans.

N.D.L.R. – *Le Figaro littéraire* procédera très prochainement à l'enquête dont François Mauriac vient de formuler le vœu.

*Le Figaro*, 30 mai 1949, p. 1 (éditorial).



# Les Temps Modernes

4<sup>e</sup> année REVUE MENSUELLE n° 43

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Mai 1949

SIMONE DE BEAUVOIR. — L'initiation sexuelle de la femme.

FRANCIS PONGE. — Ébauche d'un poisson.

RAYMOND QUENEAU. — Petite cosmogonie portative  
(Chant III).

JEAN-PAUL SARTRE. — La mort dans l'âme (V).

## DOCUMENTS

MONIQUE LANGE. — Jeunesse coloniale.

ROGER STÉPHANE. — Histoire d'une grâce.

## EXPOSÉS

ÉTIEMBLE. — Chronique littéraire, Babel :  
De la lettre au lettrisme.

BERNARD WOLFE. — L'oncle Rémus et son lapin.

G. LEGMAN. — Psychopathologie des Comics.

BORIS DE SCHLÉZER. — Sens, forme et structure en musique  
(réponse à R. Francès).

## NOTES

— *Livres*. J.-J. RINIERI : « Journal du voleur », par Jean Genet. —  
ROGER STÉPHANE : « Le cas Jean Genet », par François Mauriac.  
— COLETTE AUDRY : « La Chasse à courre », par Maurice Sachs. —  
C. A. : « Sept fugitifs », par Frédéric Prokosch.

— *Spectacles*. LOUIS MÉNARD : « Les Amants de Vérone », film  
d'André Cayatte. — L. M. : « La Règle du jeu », film de Jean Renoir. — JEAN  
POUILLON : Quelques films.

— *Le cours des choses*. JEAN POUILLON : Le Procès Kravchenko. —  
ROGER STÉPHANE : Revue de Presse.



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Couverture des *Temps modernes*, numéro de mai 1949.

On remarquera que le cas de Beauvoir était encore « aggravé »  
par la présence de plusieurs homosexuels au sommaire :

Jean Genet, Roger Stéphane, Jean-Jacques Rinieri et Maurice Sachs.

# Les Temps Modernes

S. de Beauvoir.

## L'INITIATION SEXUELLE DE LA FEMME<sup>1</sup>

En un sens, l'initiation sexuelle de la femme comme celle de l'homme commence dès la plus tendre enfance. Il y a un apprentissage théorique et pratique qui se poursuit de manière continue depuis les phases orale, anale, génitale jusqu'à l'âge adulte. Mais les expériences érotiques de la jeune fille ne sont pas un simple prolongement de ses activités sexuelles antérieures; elles ont très souvent un caractère imprévu et brutal; elles constituent un événement neuf qui crée une rupture avec le passé. Dans le moment où elle les traverse, tous les problèmes qui se posent à la jeune fille se trouvent résumés sous une forme urgente et aiguë. En certains cas, la crise se résout avec aisance; il y a des conjonctures tragiques où elle ne se liquide que par le suicide ou la folie. De toutes manières, la femme, par la manière dont elle y réagit, engage une grande partie de sa destinée. Tous les psychiatres s'accordent sur l'extrême importance que prennent pour elle ses débuts érotiques: ils ont une répercussion dans toute la suite de sa vie.

La situation est ici profondément différente pour l'homme et pour la femme, à la fois du point de vue biologique, social et psychologique. Pour l'homme le passage de la sexualité infantile à la maturité est relativement simple: il y a objectivation du plaisir érotique qui, au lieu d'être réalisé dans sa présence immanente, est intentionné sur un être transcendant. L'érection est l'expression de ce besoin; sexe, mains, bouche, de tout son corps l'homme se tend vers sa partenaire, mais il demeure au cœur de cette activité comme en général le sujet en face des objets qu'il perçoit et des instruments qu'il manipule; il se projette vers l'autre sans perdre son autonomie; la chair féminine est pour lui une proie et il saisit sur elle les qualités que sa sensualité réclame de tout objet; sans doute il ne réussit pas à se les approprier: du moins il les étreint; la caresse, le baiser

1. Extrait de *Le deuxième sexe*, t. II.

*Les Temps modernes*, numéro de mai 1949,  
les 3 premières pages du chapitre prépublié  
« L'initiation sexuelle de la femme ».

impliquent un demi-échec : mais cet échec même est un stimulant et une joie. L'acte amoureux trouve son unité dans son achèvement naturel, l'orgasme. Le coït a un but physiologique précis; par l'éjaculation le mâle se décharge de sécrétions qui lui pèsent; après le rut, il obtient une complète délivrance qui s'accompagne à coup sûr de plaisir. Et certes le plaisir n'était pas seul visé; il est suivi souvent d'une déception : le besoin a disparu plutôt qu'il ne s'est assouvi. En tout cas un acte défini a été consommé et l'homme se retrouve avec un corps intègre : le service qu'il a rendu à l'espèce s'est confondu avec sa propre jouissance. L'érotisme de la femme est beaucoup plus complexe et il reflète la complexité de la situation féminine. On a vu<sup>1</sup> qu'au lieu d'intégrer à sa vie individuelle les forces spécifiques, la femelle est en proie à l'espèce dont les intérêts sont dissociés de ses fins singulières; cette antinomie atteint chez la femme son paroxysme; elle s'exprime entre autres par l'opposition de deux organes : le clitoris et le vagin. Au stade infantile, c'est le premier qui est le centre de l'érotisme féminin : quelques psychiatres soutiennent qu'il existe une sensibilité vaginale chez certaines fillettes, mais c'est une opinion très controuvée; elle n'aurait en tout cas qu'une importance secondaire. Le système clitoridien ne se modifie pas dans l'âge adulte<sup>2</sup>; et la femme conserve toute sa vie cette autonomie érotique; le spasme clitoridien est comme l'orgasme mâle une sorte de détumescence qui s'obtient de manière quasi mécanique; mais il n'est qu'indirectement lié au coït normal, il ne joue aucun rôle dans la procréation. C'est par le vagin que la femme est pénétrée et fécondée; il ne devient un centre érotique que par l'intervention du mâle et celle-ci constitue toujours une sorte de viol. C'est par un rapt réel ou simulé que la femme était jadis arrachée à son univers enfantin et jetée dans sa vie d'épouse; c'est une violence qui la change de fille en femme : on parle aussi de « ravir » sa virginité à une fille, de lui « prendre » sa fleur. Cette défloration n'est pas l'aboutissement harmonieux d'une évolution continue, c'est une rupture abrupte avec le passé, le commencement d'un nouveau cycle. Le plaisir est alors atteint par des contractions de la surface interne du vagin; celles-ci se résolvent-elles en un orgasme précis et définitif? C'est un point sur lequel on discute encore. Les données de l'anatomie sont très vagues. « L'anatomie

1. Vol. I, chap. I.

2. A moins qu'on ne pratique l'excision qui est de règle chez certains primitifs.

et la clinique prouvent abondamment que la plus grande partie de l'intérieur du vagin n'est pas innervée », dit entre autre le rapport Kinsey. « On peut procéder à de nombreuses opérations chirurgicales à l'intérieur du vagin sans recourir aux anesthésiques. On a démontré qu'à l'intérieur du vagin les nerfs sont localisés dans une zone située dans la paroi interne proche de la base du clitoris. » Cependant, outre la stimulation de cette zone innervée, « la femelle peut avoir conscience de l'intrusion d'un objet dans le vagin, en particulier si les muscles vaginaux sont contractés; mais la satisfaction ainsi obtenue se rapporte probablement plus au tonus musculaire qu'à la stimulation érotique des nerfs ». Néanmoins il est hors de doute que le plaisir vaginal existe; et la masturbation vaginale même — chez les femmes adultes — semble plus répandue que ne le dit Kinsey<sup>1</sup>. Mais ce qui est certain c'est que la réaction vaginale est une réaction très complexe, qu'on peut qualifier de psycho-physiologique parce qu'elle intéresse non seulement l'ensemble du système nerveux, mais qu'elle dépend de toute la situation vécue par le sujet : elle réclame un consentement profond de l'individu tout entier; le cycle érotique nouveau qu'inaugure le premier coït exige pour s'établir une sorte de « montage » du système nerveux, l'élaboration d'une forme qui n'est pas encore ébauchée et qui doit envelopper aussi le système clitoridien; elle met longtemps à se réaliser et parfois ne réussit jamais à se créer. Il est frappant que la femme ait le choix entre deux cycles dont l'un perpétue l'indépendance juvénile tandis que l'autre la voue à l'homme et à l'enfant. L'acte sexuel normal met en effet la femme dans la dépendance du mâle et de l'espèce. C'est lui — comme chez presque tous les animaux — qui a le rôle agressif, tandis qu'elle subit son étreinte. Normalement elle peut toujours être prise par l'homme, tandis que lui ne peut la prendre que s'il est en état d'érection; sauf en cas d'une révolte aussi profonde que le vaginisme qui scelle la femme plus sûrement que l'hymen, le refus féminin peut être surmonté; encore le vagi-

1. « L'usage du pénis artificiel se constate sans interruption depuis nos jours jusqu'à l'antiquité classique et même antérieurement. Voici une liste d'objets trouvés ces dernières années dans des vagins ou des vessies et qu'on n'a pu extraire qu'à la suite d'interventions chirurgicales : crayons, morceaux de cire à cacheter, épingles à cheveux, bobines, épingles en os, fers à friser, aiguilles à coudre et à tricoter, étuis à aiguilles, compas, bouchons de cristal, chandelle, bouchons de liège, gobelets, fourchettes, cure-dents, brosses à dents, pots à pommade (dans un cas cité par Schroeder le pot contenait un hamneton et par suite était un substitut du riunotama japonais) œufs de poule, etc... Les gros objets ont été comme de juste trouvés dans le vagin de femmes mariées. » H. Ellis, *Études de psychologie sexuelle*, vol. 1.



FRANÇOIS MAURIAC  
*de l'Académie française*

## La question posée

L'intérêt d'une enquête auprès de la jeunesse dépendra d'abord de la question posée et de la manière dont elle sera posée. Mon dernier article et la lettre du jeune écrivain que je citais levaient beaucoup trop de lièvres à la fois : il y aurait intérêt à cerner d'un peu plus près notre sujet et à débroussailler à l'entour le terrain. Une première erreur serait de mettre l'accent sur un prétendu esprit, sur un prétendu message de Saint-Germain-des-Prés, étiquette qui peut recouvrir le meilleur et le pire et qui, par le décor, par le style et le rythme qu'elle évoque d'une certaine vie de café et de bar, nous détournerait de l'essentiel.

Ce qui me paraît important à première vue pour orienter notre enquête, ce sont les deux signes qui ont frappé Boisdeffre : le recours au surréalisme, le snobisme de l'amoral et de l'anormal dont une littérature foisonnante est aujourd'hui l'expression. Le surréalisme suscite, il me semble, dans la génération littéraire qui a passé la trentaine, non plus l'adoration ni l'exécration, mais un vif intérêt. Dans son étude sur André Breton qui vient de paraître, Claude Mauriac applique au surréalisme la méthode critique de Charles du Bos : rien n'est avancé qui ne s'appuie sur des textes et qui ne porte sa date. Le surréalisme a pris, dans l'histoire des idées, sa forme définitive. C'est un continent dont on peut désormais faire le tour, dont on peut observer la faune et la flore.

Devenu objet d'étude comme toute autre école ou mouvement qui a marqué l'histoire littéraire, le surréalisme demeure-t-il esprit et vie pour les intellectuels de vingt ans ? La conception sartrienne de l'homme et de son destin d'une part, et, d'autre part, les méthodes surréalistes de recours à l'inconscient et d'évasion par le rêve, cette rencontre ne crée-t-elle pas, dans les jeunes esprits, un précipité à quoi se ramènerait l'esprit nouveau que nous essayons de définir ?

Il ne s'agit ici que de suggérer à nos futurs interlocuteurs des thèmes de réflexion. Il importe surtout de ne pas s'hypnotiser sur Breton ni sur Sartre et de ne pas perdre de vue d'abord André Gide dont l'œuvre, qui rayonne sur trois générations, a reçu la consécration du prix Nobel, et après lui le philosophe dont les découvertes marquent évidemment la coupure la plus visible entre deux époques littéraires : le docteur Sigmund Freud. Il ne dépend de personne que la psychanalyse n'ait ouvert de nouvelles routes et n'ait profondément modifié les méthodes pour connaître l'homme. Qu'elle ait introduit la sexualité dans la littérature, c'est un fait contre lequel aucun interdit moral n'a de pouvoir. Freud d'abord est responsable de la place disproportionnée que Sade et ses émules occupent aujourd'hui dans les préoccupations de la critique moderne, dont on dirait que la vocation est de reconstruire la cathédrale littéraire autour de quelques gargouilles.

Observé en dehors de toute préoccupation morale, l'érotisme nous apparaît comme un chemin qui ne mène à rien, comme un chemin mort. Destructeur de l'homme, il condamne au pourrissement l'objet même de sa recherche. Il représente un danger même dans l'ordre littéraire, et dont nous souhaiterions que la nouvelle génération prît conscience. Mais notre enquête ne s'adresse pas aux seuls chrétiens qui croient que la nature est corrompue, qui connaissent sa blessure, qui ont donc à l'égard de ce qui nous préoccupe ici une attitude déjà fixée. Nous nous tournons aussi vers les autres pour qui le problème, qu'ils le veuillent ou non, existe. Si, depuis qu'il y a des hommes, les religions, les législations ne considèrent pas l'acte sexuel comme un geste pareil aux autres, c'est qu'il incarne une force dont la puissance explosive doit être « traitée » pour qu'elle ne devienne pas destructrice. Pourquoi ne l'est-elle pas dans les autres familles animales ? Tout se passe comme si la confrontation de l'esprit et de la chair dans l'être humain créait le drame essentiel de toute destinée, et donc de toute littérature.

Nous posons à la jeunesse intellectuelle cette question : Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démente, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?

N.D.L.R. – Nous rappelons que la question posée par François Mauriac fera l'objet d'une enquête qui paraîtra dans *Le Figaro littéraire*.

*Le Figaro*, 6 juin 1949, p. 1 (éditorial).

FRANÇOIS MAURIAC  
*de l'Académie française*

## Le sens d'un mot

*Combat* croit voir, derrière l'enquête du *Figaro littéraire* auprès de la jeunesse, une conjuration contre M. Sartre qui serait pour nous « l'homme à abattre <sup>1</sup> ». Est-il besoin de protester que nous savons ici ce qui est dû au dernier abbé de Saint-Germain-des-Prés, que nous ne sommes pas des sacrilèges, qu'il n'existe aucune conjuration et que nous n'avons partie liée avec personne ? S'il arrivait que M. Sartre, au cours de cette enquête, en prît pour son grade (comme cela risque de m'arriver à moi-même), il n'en faudrait certes pas conclure que nous avons voulu lui faire ce chagrin : chaque fois que nous l'avons trouvé bon, nous nous sommes adressés à lui sans détour et à visage découvert. Je ne suis pas homme, quant à moi, à essayer d'atteindre les gens par la bande.

Mais *Combat* n'a pas tort de nous rendre attentifs à une difficulté de cette enquête et qui est de bien définir le mot « érotique ». Notre confrère, comme je m'y attendais, me met le nez dans mes propres ouvrages avec un contentement visible. Qu'ils soient brûlants et troubles, ou qu'ils l'aient été pour quelques lecteurs, je dois en convenir. Il faut donc que je m'explique sur ce point, malgré le ridicule à quoi s'expose un auteur qui parle de ses livres. Pour le Littré et pour le dictionnaire de l'Académie, « érotique » signifie « qui appartient, qui se rapporte à l'amour ». Dans ce sens, toute littérature est érotique dans la mesure où elle traite de l'homme, et singulièrement toute poésie, toute œuvre dramatique ou romanesque : *Partage de Midi*, *Le Soulier de satin* sont des pièces érotiques. Si la poésie se ramène à l'effusion de notre être secret, si elle est le cri d'un cœur plein de désir qui se répand et qui se livre, si elle prend sa source en nous à l'intersection de l'esprit et de la chair, elle ne peut pas ne pas exprimer le drame de l'homme

1. Allusion à l'article de François Erval, *Combat*, 9 juin 1949 ; voir *infra*.

divisé contre lui-même jusqu'à ce qu'il ait compris pour quel amour il a été créé.

Voilà le plan où se situe l'érotisme de mon œuvre : née de ce déchirement, risque-t-elle d'être périlleuse, plus troublante même pour certains que l'abject et que l'immonde ? Cette question résume le drame du poète et du romancier né chrétien. Le *Journal* de Julien Green, dont je lis ces jours-ci, avec délices, le dernier volume paru, montre comme il en est lui-même tourmenté, moins peut-être pour le trouble que le romancier insinue dans les cœurs, en traitant de ce qui, selon saint Paul, ne doit pas même être nommé, que pour le mal qu'il se fait à lui-même en tirant de sa propre substance des créatures pécheresses auxquelles il demeure malgré lui lié. J'en ai longtemps souffert moi-même, poursuivi par les condamnations de Port-Royal et par une certaine phrase de Nicole contre les auteurs « coupables d'une infinité d'homicides spirituels ». Et puis j'ai reçu la grâce d'entendre de plus miséricordieuses voix. Des témoignages me sont venus en grand nombre : ces ambassadeurs secrets que Dieu nous envoie pour que nous ne perdions pas cœur. J'ai compris ce que voulait dire Jacques Maritain à propos des pauvres laïcs pris dans les contradictions et dans les difficultés de leur état : « Puisque tout chrétien doit manifester en quelque manière la folie de la Croix, qu'une confiance totale et sans réserve devienne leur folie propre. »

Confiance folle, peut-être, et tout de même raisonnable : si la matière même de notre art est érotique, la peinture d'un monde pénétré de Grâce, aussi criminel qu'il soit, porte en elle-même son contrepoison. Ernest Psichari professait que c'est avec tremblement que l'on devrait écrire en présence de la Trinité<sup>2</sup>. Il est vrai, mais la seule attestation de cette présence a un pouvoir purificateur. C'est l'absence de Dieu, c'est la mort de Dieu, proclamée par Zarathoustra et entérinée en quelque sorte au milieu de nous par des manuels d'athéisme, qui a rendu inévitable le glissement de toute une littérature vers le marécage, son enlèvement dans une profonde boue.

P.-S. – Je prie mes lecteurs d'adresser directement au *Figaro littéraire* leurs lettres qui ont trait à l'enquête. Je m'excuse de ne pouvoir répondre à toutes celles que je reçois.

*Le Figaro*, 13 juin 1949, p. 1 (éditorial).

2. Petit-fils de Renan, converti au catholicisme, Ernest Psichari a incarné le renouveau religieux, patriotique et nationaliste qui a saisi une partie de l'opinion dans les quelques années précédant 1914.

## ANNONCES D'ENQUÊTE

### *Une grande enquête du « Figaro littéraire »*

*François Mauriac, dans un éditorial du « Figaro » (30 mai), a ouvert un débat très significatif de notre époque sur les tendances, les excès de la littérature actuelle, sur l'esprit de Saint-Germain-des-Prés, et la prise de conscience à laquelle doit être amenée la jeune génération intellectuelle.*

*« Le Figaro littéraire » se propose d'organiser une vaste enquête auprès des jeunes esprits de toute appartenance sur ce sujet.*

*Nous en reparlerons la semaine prochaine.*

*Le Figaro, 4 juin 1949*

Prochainement :

### *Une grande enquête du « Figaro littéraire »*

*François Mauriac a ainsi formulé la question qui sera posée :*

*Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démente, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?*

*Nous demanderons aux jeunes intellectuels et écrivains appartenant aux divers courants qui se partagent la jeunesse d'aujourd'hui d'exprimer ici leurs vues sur ce grave problème du moment.*

*Le Figaro, 11 juin 1949*

## Le Figaro littéraire interroge la jeunesse intellectuelle

*Nous avons littérairement atteint les limites de l'abject (je songe à certains livres reçus ces jours-ci). C'est l'ipéca qu'on nous ingurgitait, quand nous étions enfants, pour nous faire vomir. Voilà le moment, peut-être, de la dernière nausée : celle qui délivre. Il ne s'agit certes pas de provoquer un dégoût qui ne serait pas naturellement ressenti, mais de l'aider à se manifester. Il ne s'agit pas non plus de partir en guerre contre les grandes œuvres audacieuses, ni contre la poésie qui transfigure et qui purifie : il faut que l'homme soit connu et que nous jetions des torches dans ses abîmes. Mais l'abject n'est jamais beau. Sade et ses émules relèvent-ils de la psychiatrie ou de la littérature ? Le sujet traité par Mme Simone de Beauvoir : « L'initiation sexuelle de la femme », est-il à sa place au sommaire d'une grave revue philosophique et littéraire ? Ne sommes-nous pas ici les victimes d'une équivoque, d'une confusion exploitée par des directeurs de la conscience moderne qui obéissent à un plan préconçu ?*

(Le Figaro. 30 mai 1949)

*Ce qui me paraît important à première vue pour orienter notre enquête, ce sont les deux signes qui ont frappé Boisdeffre : le recours au surréalisme, le snobisme de l'amoral et de l'anormal dont une littérature foisonnante est aujourd'hui l'expression.*

.....  
*Devenu objet d'étude comme toute autre école ou mouvement qui a marqué l'histoire littéraire, le surréalisme demeure-t-il esprit et vie pour les intellectuels de vingt ans ? La conception sartrienne de l'homme et de son destin d'une part, et, d'autre part, les méthodes surréalistes de recours à l'inconscient et d'évasion par le rêve, cette rencontre ne crée-t-elle pas, dans les jeunes esprits, un précipité à quoi se ramènerait l'esprit nouveau que nous essayons de définir ?*

*Il ne s'agit ici que de suggérer à nos futurs interlocuteurs des thèmes de réflexion. Il importe surtout de ne pas s'hypnotiser sur Breton ni sur Sartre et de ne pas perdre*

*de vue d'abord André Gide dont l'œuvre, qui rayonne sur trois générations, a reçu la consécration du prix Nobel, et après lui le philosophe dont les découvertes marquent évidemment la coupure la plus visible entre deux époques littéraires : le docteur Sigmund Freud. Il ne dépend de personne que la psychanalyse n'ait ouvert de nouvelles routes et n'ait profondément modifié les méthodes pour connaître l'homme. Qu'elle ait introduit la sexualité dans la littérature, c'est un fait contre lequel aucun interdit moral n'a de pouvoir. Freud d'abord est responsable de la place disproportionnée que Sade et ses émules occupent aujourd'hui dans les préoccupations de la critique moderne, dont on dirait que la vocation est de reconstruire la cathédrale littéraire autour de quelques gargouilles.*

*Observé en dehors de toute préoccupation morale, l'érotisme nous apparaît comme un chemin qui ne mène à rien, comme un chemin mort. Destructeur de l'homme, il condamne au pourrissement l'objet même de sa recherche. Il représente un danger même dans l'ordre littéraire, et dont nous souhaiterions que la nouvelle génération prît conscience.*

(Le Figaro, 6 juin 1949)

François Mauriac, de l'Académie française

*Voici la question — formulée par François Mauriac — que nous avons posée à la jeunesse intellectuelle :*

*Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?*

JEAN SCHUSTER (SURREALISTE) :

— *Nous désirons un grand vent athée, purificateur, révolutionnaire.*

1° Je vous défie bien de faire le tour du continent surréaliste, et d'en observer de près la faune et la flore. Sachez que, comme tout continent, il possède des volcans dont les éruptions n'ont pas fini de vous surprendre.

2° Nous n'avons jamais rien eu à voir avec MM. Sartre et Gide et nous nous refusons à toute confrontation prétendue dialectique entre leur esprit et le nôtre, confrontation ayant pour but la définition d'un esprit nouveau dont

nous n'avons que faire. Je pense, personnellement, que les gens susceptibles d'accommoder les concepts sartriens ou gidiens d'une part, le surréalisme d'autre part, n'ont rien saisi du message de ce dernier. Mais en est-il ?

3<sup>e</sup> Nous avons répété maintes fois qu'il n'y avait rien de commun qu'accidentel entre nous et la nation (la France), et que nous nous flattons de constituer un danger permanent pour ses institutions. Il nous a déjà fallu démontrer que tout point de contact avec le christianisme nous était inconcevable, et que nous crachions dans les mains tendues ayant pour manie la confection du signe de croix, pour que vous admettiez notre rôle déchristianisateur, grand honneur, veuillez me croire.

4<sup>e</sup> Notre retranchement agressif de votre société déliquescence, notre hostilité vis-à-vis de ses idéaux dégradants trouvent leur corollaire dans l'ardeur que nous mettons à oniriser érotiquement la vie. Nous sommes constamment à la recherche de la mille et unième façon de faire l'amour et de son expression plastique et poétique. Et si nous portons une admiration toute particulière au marquis de Sade, nous nous considérons comme payés de retour par l'insomnie qu'il procure à votre engeance, à défaut de mort violente, certes infiniment plus souhaitable. Que dans votre univers de soutanes, les bornes du devenir soient immuablement fixées par quelques sinistres farceurs dont l'un, et non des moindres, vient de pieusement claquer à la grande joie de mes amis et de moi-même, cela ne nous empêchera jamais de désirer un grand vent athée, purificateur, révolutionnaire et de clamer hautement notre amour de l'amour et notre espoir en ses possibilités libératrices.

UN COLLABORATEUR DE LA REVUE « ESPRIT », J.-M. DOMENACH  
(CHRÉTIEN) :

*— La part faite au scandale, le chrétien devrait prendre au sérieux le mouvement qui pousse aujourd'hui certaine philosophie et certaine littérature à l'étude de la « vérité dans toute sa franchise ».*

À cette paternelle interrogation de l'ancien, j'aurais envie de retourner l'insolence du Barrès de vingt-sept ans : « Des maîtres et des élèves ne collaborent pas : si discrète que soit votre intervention, les idées que vous croyez leur conseiller, vous les leur imposez : je vous défie, éminents connaisseurs d'hommes, de découvrir leurs véritables instincts qu'ils ignorent encore eux-



mêmes. On n'aide pas sans la froisser une âme de vingt ans qui veut éclore. » Et ceci qui touche assez bien au fond de l'enquête : « De quelque ordre de la pensée qu'il s'agisse, l'originalité est à celui qui pratique la recherche de la vérité dans toute sa franchise, sans intermédiaire, sans convention, mais tâtonnant jusqu'à ce qu'il touche le fond vrai de sa nature <sup>1</sup>. » Il me semble que la jeune littérature n'a point d'autre réponse à donner. À la critique, à chaque lecteur, de faire le tri entre l'imposteur et quiconque recherche « la vérité dans toute sa franchise ».

Mais il y a là davantage qu'un débat littéraire ; et, sondant à notre tour le questionneur, nous apercevrons sans doute dans le recourant qu'il adresse à la morale, au patriotisme, l'inconsciente réaction de défense d'un écrivain qui croit les principes menacés quand le sont certains secrets de son œuvre : tous les romans de l'amour et de la faute que nous ont donnés le dix-neuvième siècle et ce début du vingtième puisent abondamment aux régions souterraines de la sexualité sans jamais y pénétrer vraiment – et voici que la nappe jaillit : les sources vont perdre leur mystère et la « réserve » risque de s'épuiser...

Distinguons, s'il vous plaît, entre des caveaux malfamés, sur lesquels M. Mauriac doit être mieux renseigné que les rédacteurs d'*Esprit*, et cette explosion de littérature sexuelle à laquelle nous assistons. *Puisqu'il s'agit d'une question morale, elle doit être posée pour tous*. Et le mot d'*érotisme* est une esquivé trop commode. Quand le rapport Kinsey nous force à réviser plus avant que Freud ne l'avait fait la conception classique de l'anormal, il n'est pas honnête de se prévaloir, contre la « perversion » et la « monstruosité » de certains auteurs d'aujourd'hui, de la « santé », campagnarde ou non, d'une littérature arrivée ; et de faire en outre du courageux article de Mme de Beauvoir le symbole de cette anomalie, alors qu'il est précisément un cours de sexualité normale. Je crois que les chrétiens qui, sous prétexte d'*érotisme* ou d'*obscénité*, attaquent S. de Beauvoir et la tentative qu'elle représente, se trompent du tout au tout. Le véritable ennemi du moraliste chrétien ne saurait être le législateur de l'amour heureux, mais la sexualité du type hollywoodien, apparemment inoffensive, car elle s'en tient aux zones permises et aux baisers censurés, en réalité intrinsèquement perverse, parce que polygamique de nature, et même panthéistique. Qu'avec cette sexualité diffuse et abâtardie on pourrisse notre peuple, nos censeurs s'en préoccupent moins

1. Toute licence sauf contre l'amour. [Note de J.-M. Domenach]

que des audaces de philosophes ou de littérateurs, qui ne font pourtant que pallier la carence d'une véritable éducation sexuelle, et dont les conclusions pourraient être intégrées à une perspective monogamique.

L'érotisme de J. Romains, André Berry, Raymond Guérin et de cent autres est vieux comme le monde et nous n'en attendons pas de révélation. Mais, la part faite du scandale, le chrétien devrait prendre au sérieux le mouvement qui pousse aujourd'hui certaine philosophie et certaine littérature à l'étude directe des problèmes sexuels. Isou lui-même<sup>2</sup>, l'aventurier grotesque, nous avertit que, obscurément, notre monde cherche à substituer une sexualité voulue à une sexualité subie, et S. de Beauvoir, arrachant les totems qui limitent en cette matière le domaine de l'esclavage féminin. Le rire ni la condamnation ne conviennent ; mais une écoute attentive, la volonté de regarder en face, car enfin il dépend beaucoup de nous et de notre Église que cette inquiétude et cette recherche, dans ce qu'elles ont d'authentique, soient assumées et non perverses.

UN « INDIFFÉRENT », PIERRE DUCHATEAU :

– *Nous voulons que l'on nous laisse faire notre petit bonhomme de chemin, sans la croix ou sans la faucille.*

Vous voulez que notre génération se définisse autour de quelques idées : le Mal, la Pureté, le problème social. J'ai l'impression que tout nous a été éclairci sous un certain jour, un faux jour d'esthète. Car j'ai très peur et tous nous avons cette frayeur : la grâce du Seigneur, la chair avilie et contristée ont permis bien des effets, bien des griseries. Le mal est-il beau ? L'initiation sexuelle de la femme est-elle à sa place dans une revue philosophique ? *Mais cela n'a aucune importance pour nous.* Nous lisons tout et nous avons le droit de croire que Sade est génial parce que Sade a fait ses preuves dans le domaine de la souffrance et dans la région très pure de la sincérité. Nous voulons bien autre chose, par-delà la sexualité, par-delà les humanismes thomistes ou augustinien, par-delà Pascal, *nous voulons l'indifférence*, nous

2. Isidore Isou (pseud. de Jean Isidore Goldstein), d'origine roumaine, fondateur du mouvement lettriste. Domenach se réfère, comme d'autres, à son ouvrage *La Mécanique des femmes*, ce qui ressort de son journal où il compare longuement l'article prépublié sur l'initiation sexuelle de la femme et le livre d'Isou (*Beaucoup de gueule et peu d'or. Journal d'un réfractaire* (1944-1977), Éditions du Seuil, 2001, p. 56-59).

voulons que l'on nous laisse faire notre petit bonhomme de chemin sans la croix ou sans la faucille. Un chemin est valable dès qu'il a une borne divine ou humaine. On nous a trop circonscrit, trop purifié ou trop décrié.

UN ÉTUDIANT EN DROIT, CL.-A. CHENU (CHRÉTIEN) :

– *Une psychanalyse chrétienne est nécessaire.*

La nation souffre généralement de ces appels aux forces instinctives, créatrices de violences de surcompensation vers l'« idéal Ich » de Freud. L'individu en bénéficie si cet appel s'insère dans un appel plus général, un appel à l'homme complet, c'est-à-dire à l'homme – vers (Dieu) alors que l'homme – pur instinct (que Dieu nous a heureusement épargné de connaître) est nécessairement inaction sans progrès puisqu'il ne se meut que dans le fini. La littérature qui ne peut avoir d'autre fonction que d'amener l'homme à la glorification de son créateur doit donc tenir compte des forces instinctives comme fondation et non comme façade.

Bien que pensant englober dans l'expression « forces instinctives » les instincts de violence, d'agression (« marcher vers » en latin, l'instinct n'y est donc pas seul) ; de défense (la défense, elle, est négative, c'est un prométhéisme) ; de contamination (instinct pur, ni bon ni mauvais en soi), on peut penser la même chose de ce que vous appelez érotisme (je crois comprendre : intérêt pour les choses du sexe). L'expérience quasi quotidienne de l'éducation de jeunes garçons en contact avec de presque toujours jeunes femmes m'incite à penser que, chez beaucoup, la sexualité a besoin d'être dirigée, chez d'autres elle doit être éveillée, jamais elle ne doit être étouffée. Pour nous, un garçon sans tentations sexuelles est un échec qu'il convient de réparer. Nous n'avons pas pour autant à jouer le rôle du tentateur, mais nous devons nous refuser à admettre la fuite du réel dans l'ordre sexuel. Il nous faut une force à l'origine pour en faire une force – vers (Dieu) par le mariage chrétien. Hors de cela, point d'issue et surtout pas dans le sacerdoce qui exige une chasteté conquise et non pas une chasteté subie. Nous sommes donc heureux des curiosités « érotiques » de nos garçons qui marquent une recherche de l'« autre ». À nous de les aider à la trouver dans l'amour de tout l'être et non pas, ni des seuls sens, ni d'un état d'esprit trop éthéré. Il y a donc, ici encore, deux utilisations de l'érotisme, la chrétienne et l'autre, mais, dans la pratique, je crois que l'effet est heureux dans les Lettres véri-

tables, et malheureux dans tous ces magazines de désordres que sont *Paris-Hollywood*, *V*, *Sexual Digest* et autres, pour ne pas parler de la véritable littérature pornographique qui exige, pour être pratiquée, un consentement plus formel auquel se refusent la plupart (danger, donc, pour la littérature, effet salubre pour quelques individus (intellectuels) et néfaste pour la nation dans son ensemble) de ces garçons, orientés vers la recherche d'un mariage chrétien.

J'avais négligé de parler de la démence, pensant que la réponse allait de soi. J'ai eu tort. Le recours à la démence dans les Lettres est très dangereux, car, n'ayant pas la valeur instructive d'une étude clinique, il engage *toujours* la participation du lecteur.

J'en arrive à la fin de votre interrogation. Les recherches psychanalytiques ne portent aucune responsabilité, pas plus que le couteau qui sert à tuer mon prochain ou à couper du pain. Elles sont hors de cause. Pures études académiques, elles ne sont pas engagées en elles-mêmes. Quant à leurs auteurs, ils sont engagés dans le soulagement de l'humanité souffrante, certains aussi dans l'exploitation éhontée du malade, mais je vous promets que ceux-ci (ceux dont on entend le plus parler, les moins célèbres) ne forment que le petit nombre.

Quant aux écrivains qui ont voulu écrire d'après Freud, d'après Jung, d'après Adler, il leur a, je crois, toujours manqué un aspect de la question, celui de la charité. En outre, la connaissance de la psychanalyse ne peut s'acquérir, comme celle de la sexologie, que peu, très peu, par les livres qu'ils ont presque toujours seuls fréquentés. Il est bien évident, tous les psychanalystes vous le diront, qu'on ne connaît pas la psychanalyse tant qu'on ne l'a pas subie, car, elle aussi, elle est action et non doctrine.

Pourtant, on peut trouver une faute à la base, qui est une erreur, un manquement : erreur-péché, les deux sont ici indissolubles, c'est que la psychanalyse, voulant connaître l'homme complet, ne saurait se satisfaire de la seule psychologie des profondeurs. Il lui faut aussi celle des cimes. Il n'y a que des théoriciens pour prétendre que la guérison est le fait de la seule analyse. Dans la pratique, analyse et éducation sont indissolublement unies comme les deux jambes pour marcher et, quand on marche, c'est vers quelque chose ou quelqu'un. D'où nécessité d'une science psychanalytique chrétienne, qui est d'ailleurs très fortement sentie par beaucoup<sup>3</sup>.

3. Voir la notice sur Maryse Choisy.

BERNARD PROSEN (« PAÏËN ») :

— *L'artiste doit s'affranchir de toute morale.*

Notre civilisation repose sur le christianisme, et celui-ci repose sur la malédiction de la chair – et le recul du christianisme ne s'apprécie pas tant à la diminution des assistances à la messe qu'aux progrès de la force adverse. Or l'amoralisme est en train de gagner la partie, qu'on le veuille ou non. Un coup d'œil sur les nudités qui s'étalent sur les plages montre assez que notre temps n'a plus l'horreur théologique de la chair. De plus, et c'est un symptôme plus grave, le fait sexuel s'est vidé de la notion du péché. J'en parle en observateur impartial, n'étant affilié à aucune Église. Ainsi, obscurément, mais avec ténacité, nous revenons à ce que d'autres nommeront le paganisme, et que j'appellerai les mœurs antiques. Oh ! nous n'y sommes pas encore ! Nous ne promenons pas encore des phallus en procession, nous n'avons pas de statues de Priape dans nos jardins, mais, c'est un fait, l'impudeur est en bon chemin. J'emploie ce mot impudeur au neutre, si je puis dire : les anciens ignoraient le mal, le péché : nous les traitons de débauchés, de dépravés, mais ils ne l'étaient pas. C'est en toute bonne foi qu'ils rendaient un naïf hommage à l'Idée de la génération : ils cherchaient à rejoindre l'Idée primordiale de la création.

Aussi je proteste quand M. Mauriac écrit que l'érotisme est un chemin mort, qu'il mène à un marécage. Non. C'est un sentier par lequel on peut atteindre le Créateur. Car enfin, c'est Dieu qui nous a faits tels que nous sommes, intégralement. À écouter les Pères de l'Église, Dieu ne se serait occupé que de la tête et le Diable se serait chargé du bas-ventre ! Quelle naïveté ! L'acte de la génération et toutes choses de la chair sont amORALES en soi. La pudeur dans les mœurs et dans les Lettres est le résidu d'un long refoulement à grande échelle. Oh ! j'entends les objections et je connais saint Paul : quoi ! vous glorifiez la chair, mais la chair deviendra pourriture. Donc glorifier la chair, c'est glorifier la pourriture ! Ce syllogisme me fait penser aux contemporains d'Aristote qui se croyaient au centre du monde, car il est empreint du même égocentrisme. Certes notre chair deviendra pourriture. Mais sur la terre le printemps existera toujours ; le monde resplendira toujours de jeunes fleurs et de jeunes chairs. La beauté est permanente, l'amour aussi. En résumé, votre enquête montre assez bien que nous en avons fini avec les conceptions de l'Église, mais que nous hésitons à renouer avec les mœurs antiques. Pour ma part, je crois que nous nous acheminons

vers une civilisation dans laquelle les choses de l'amour seront autant éloignées de la notion judéo-chrétienne du péché que de l'obscénité romaine. L'érotisme sera inoffensif parce que hors de la Morale.

.....  
 Pour en revenir à votre enquête, j'estime que vertu et vice sont des notions neutres, équivalentes. L'artiste doit s'affranchir de toute morale. (Baudelaire l'a dit mieux que moi.) Son *pater* doit être ainsi complété :

« Seigneur... délivrez-nous du Bien et du Mal. »

Pour ma part, je crois que nous allons à ce point d'équilibre. J'y suis parvenu et déjà, depuis longtemps, dans ma bibliothèque, Bossuet et le marquis de Sade font bon ménage.

UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION, PIERRE NÉRAUD  
 DE BOISDEFFRE :

— *Sur cette route où se dirige une génération désemparée, qu'il nous soit permis, guides pour guides, de préférer les conquérants aux démoralisateurs, André Malraux à M. Jean Genet.*

Je crains que la question posée par M. François Mauriac ne réduise à l'un de ses aspects un débat qu'il y aurait eu tout intérêt à approfondir. Et, d'abord, « le recours aux forces instinctives et l'exploitation de l'érotisme » relèvent d'une tradition littéraire déjà ancienne, qui peut se réclamer des pièces de Racine comme des « Confessions » de Rousseau, des « Mémoires » de Saint-Simon et de « la recherche du temps perdu », des « Liaisons dangereuses » comme de l'œuvre de Baudelaire ou de Malraux, pour ne s'en tenir qu'à la France. En ce sens, les romans de Sartre et de Mme Simone de Beauvoir prolongent une perspective philosophique et littéraire qui fut éclatante. L'expérience a montré que l'art se plie mal aux règles morales, et qu'une œuvre romanesque, pour être valable, doit respecter la liberté de l'homme et de l'artiste. Et mieux vaut, peut-être, le recours aux forces instinctives qu'un certain pharisaïsme moral ou social, l'érotisme de Miller que celui de M. Marcel Prévost.

Cependant, les excès d'une certaine littérature amènent à se demander si l'on n'a pas transgressé, en ce domaine toujours mouvant, les limites normales de l'exploration psychologique, et si la prédominance du « scatologique » ne traduit pas, en fait, une démission de la littérature en face des

problèmes esthétiques ou éthiques. Au conformisme des bourgeois, un conformisme des « errants », des « sans-lois », de la bohème ne tendrait-il pas à se substituer ? L'amoral et l'anormal, après avoir fait figure d'exceptions, ne risqueraient-ils pas alors de devenir la règle ? On discerne, dans les romans de Sartre, une sorte de « morale retournée », qu'illustre bien une phrase d'un de ses premiers héros : « C'est sur moi que tu comptes, pour les dérégler, tes petits sens. » Peut-être ne faut-il voir là que le legs du naturalisme du dix-neuvième siècle : Sartre, en dépit de son immense talent, ne serait alors que l'héritier attardé de Zola.

La simple exploitation de l'érotisme, dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus limitée (celle à laquelle se livrent M. Boris Vian, ou M. Isidore Isou), se hausse ainsi, sans qu'on y prenne garde, à la dignité de la littérature, voire de la métaphysique. Or *une littérature n'existe qu'en fonction de ce qui la dépasse*, que ce soit la simple fraternité humaine, l'héroïsme – qui fait le prix de certains livres soviétiques de guerre comme de l'œuvre de Malraux –, la transfiguration esthétique (Proust), ou la transcendance chrétienne. Il s'agit de savoir si la littérature actuelle explore notre borborygme pour nous en faire sortir, ou si elle risque de nous y enfoncer pour toujours : or je crains que l'influence sartrienne, en dépit de ses préoccupations « morales », ne soit surtout négative. De ce point de vue, je me sens plus près des communistes qui se refusent à livrer l'homme à ses moins avouables instincts. Nous savons qu'il y a dans l'homme le meilleur et le pire ; ce n'est pas une raison pour l'abandonner au pire ; et pourquoi ne pas souhaiter la victoire du meilleur ?

Enfin, on tend chaque jour davantage à perdre de vue le problème de la *forme*, sans laquelle il n'est pas d'œuvre d'art. Le monde ne se passera jamais de musique, et les contempteurs du beau style n'auront qu'un temps. Si Montherlant, si Malraux dominent la scène littéraire, c'est parce qu'ils ont, presque seuls, avec Mauriac, gardé l'écho du « cante jocondo ». Sous prétexte qu'on a souvent confondu le style avec le « bien-écrire », on oublie ce que l'accent personnel, le tour inimitable, la phrase singulière ont fait pour l'œuvre d'un Pascal, d'un Chateaubriand, d'un Gide, ou d'un Proust.

En vérité, nous avons soif de construire. Notre génération ne trouve parmi ses aînés ni exemples ni maîtres ; peut-être souffre-t-elle d'un nouveau « mal du siècle » ; mais ce serait mal connaître ce temps que d'en rendre responsables les seuls écrivains. Ceux-ci pourtant devraient mieux tenir compte de nos désirs de foi, de ferveur et de pureté. Après tant de dilettan-

tisme ou d'« engagements » scabreux, peut-être avons-nous besoin d'une *littérature de salut public*.

Sur cette route où se dirige une génération désemparée, qu'il nous soit permis, guides pour guides, de préférer les conquérants aux démoralisateurs, André Malraux à M. Jean Genet.

UN JEUNE MÉDECIN, LE DOCTEUR G. TORRIS :

— *Nous tendons à abandonner la littérature pure pour les sciences de l'homme.*

J'oserais vous répondre, n'était le paradoxe, que l'intellectuel ne lit pas, ou plus exactement qu'il tend de plus en plus à abandonner la littérature pure au profit des sciences de l'homme. J'ai vingt-sept ans et suis médecin ; j'ai parmi mes amis d'autres médecins de mon âge, ou un peu plus âgés, et aussi un économiste, un historien et un philosophe. Ils travaillent, ils se tiennent au courant de leur spécialité ; ils tâchent de se tenir au courant, de plus loin, des autres sciences humaines (anthropologie, sociologie, psychologie et psychopathologie, histoire des religions, etc.) ; quelquefois ils éprouvent le besoin de se distraire et alors lisent un roman policier ou vont au cinéma ; plusieurs sont musiciens ; mais ils laissent la littérature aux jeunes filles, aux bourgeoises de province, aux employés qui ont l'esprit libre une fois leurs huit heures quotidiennes accomplies. Je ne crois pas que les œuvres d'imagination leur déplaisent, mais *ils n'ont pas le temps*. Ce ne sont pas les intellectuels qui lisent.

En m'excusant de me citer moi-même (mais ainsi je donnerai à mon exemple plus d'objectivité), voici les lectures qui m'ont le plus attaché ces derniers mois :

Sérouya : *La Kabbale*.

Kinsey : *Le comportement sexuel de l'homme*.

Fawtier : *L'Europe occidentale de 1270 à 1328*.

Fadéev : *La jeune garde*.

Monnerot : *Les faits sociaux ne sont pas des choses*.

Kafka : *L'Amérique*.

Wahl : *Petite histoire de l'existentialisme*.

Kierkegaard : *Le concept d'angoisse*.

... À quoi il faudrait ajouter des périodiques et de la littérature professionnelle. Deux représentants de la littérature proprement dite dans cette



liste : Fadéev et Kafka, et encore ils n'ont été abordés qu'au point de vue documentaire, comme c'est surtout au point de vue documentaire (historique) que sont lus les écrivains du passé (Balzac).

Aux époques classiques, les genres étaient confondus et on lisait la sociologie dans Montesquieu, l'histoire dans Voltaire, l'ethnologie dans Montaigne. Aujourd'hui, ils sont séparés. On lit la sociologie dans l'*Année sociologique*, l'histoire dans la collection Glotz, etc. ; la psychologie elle-même nous paraît plus sûre chez Maurice Pradines ou Lagache que chez les romanciers et dramaturges, si bien que, sans mépriser le moins du monde ces derniers, nous les ignorons plus ou moins, nous connaissons à peine les plus grands et, sauf le petit nombre d'entre nous qui sont eux-mêmes littérateurs ou critiques, nous ne pouvons – matériellement – pas nous faire une opinion sur les jeunes écoles littéraires. Vous dites que les maîtres des jeunes intellectuels sont encore Gide, Valéry et Proust ; c'est sans doute vrai pour la génération qui nous précède immédiatement et qui a maintenant de trente-cinq à quarante ans – celle de vos fils, si je ne me trompe – mais nos maîtres à nous s'appellent Bergson, Freud, Jung, de Broglie, Lavelle, Lévy-Bruhl, Minkowsky, Piéron, Marx, Hegel, Sartre (en tant que philosophe), Merleau-Ponty, Lucien Febvre, Jaspers, Huxley. Ce sont des spécialistes.

J.-P. MISSOFFE (FOI ET VOLONTÉ) :

*– Le culte de l'anormal serait la condamnation de la nation, car une nation ne peut vivre sans normes morales.*

Il y a, je crois, dans notre pays, un hiatus entre ceux qui ont risqué leur vie pendant ces dernières années, en France ou hors de France, et ceux qui se sont contentés d'en attendre la fin sans chercher à entrer dans le jeu.

Les premiers ont pris le réel à bras-le-corps. Après tant d'années de guerre, ils ont gardé l'habitude de distinguer entre l'essentiel et l'accidentel, entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est nécessaire et ce qui est accessoire. Ils ont affirmé par leurs actes qu'ils mettaient à la première place la Foi et la Volonté.

Les seconds ont vécu à la frontière de la vie réelle, dans l'atmosphère artificielle qui accompagne toujours les grandes tourmentes. Comme il faut bien se justifier soi-même, ils ont érigé l'anormal en système.

N'est-ce pas là qu'il faut chercher l'origine de ce recours systématique aux forces instinctives, à la démente, à l'exploitation de l'érotisme ? Il ne pouvait pas en être autrement à partir du moment où l'on se proposait de vivre au hasard des désirs incontrôlés, dans une ambiance désabusée.

Je n'ai pas assez étudié les doctrines contemporaines pour me permettre de les juger, mais il me semble que la responsabilité de cette « exploitation » dont vous parlez incombe aux événements plutôt qu'à certains hommes et certaines doctrines.

L'on ne peut certainement pas rendre Freud responsable de cette littérature, pas plus que l'on ne peut rendre Sartre responsable du ridicule des existentialistes à la mode.

Freud et Sartre ont cherché à atteindre l'être et ne se sont pas contentés d'en observer plus ou moins vaguement certaines apparences. L'on ne peut pas reprocher aux maîtres les pseudo-disciples qui les trahissent.

.....  
Il n'en reste pas moins vrai qu'il faut combattre l'excessif, car nous ne vivons pas à l'échelle de l'Histoire, mais à l'échelon du jour le jour. À cet échelon, l'excessif est dangereux pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même.

Il s'oppose dans l'individu à l'exercice de la Volonté, de l'Action et, par conséquent, de la Liberté. Il fait de l'homme une chose bousculée de droite et de gauche, au hasard des événements. Il en fait un être insupportable de prétention, se croyant un sujet exceptionnel d'expérience et d'analyse, hors de la masse des autres hommes qui, eux, préfèrent se savoir tout simplement sains d'esprit et en bonne santé.

Que serait une nation composée d'individus de ce genre ? Le culte de l'anormal serait sa condamnation à mort, car une nation ne peut pas vivre sans normes morales. Les historiens pourraient en citer des exemples.

## La jeunesse intellectuelle répond à notre enquête sur la littérature d'aujourd'hui

*Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?*

MICHEL SINNIGER :

*« Le règne des immoralistes, c'est l'avènement des rabougris »*

Chacun des lecteurs connaît mieux que moi la littérature qui nous occupe : on la « sait » bien, certains même la récitent par cœur (allez voir dans les caves de Saint-Germain-des-Prés). Le drame n'est nulle part ailleurs que là ; qu'on le veuille ou non, les pourris sur pied ont le public pour eux, la société les protège. La responsabilité est double en quelque sorte : d'abord, celle du public qui lit – celle-ci est mineure – ; puis la majeure, l'essentielle, celle de l'infâme société.

Je m'explique.

Il n'y aurait pas de question si les écrivains dont il s'agit n'étaient répandus à profusion. Or ils le sont à tel point que le livre propre est, par opposition, appelé « non-commercial ».

Ajoutez à l'immonde devenu ainsi notre pain quotidien l'influence suprêmement détestable de l'hypocrisie antérieurement amassée, à quoi l'on doit sans doute de voir certains hypocrites jouer de coquetterie avec les tenants du pire. Il y aurait une œuvre d'exégèse intéressante à rechercher en détail la terrible responsabilité de certains maîtres de l'art et d'une société bourgeoise aujourd'hui dépassée.

Les apprentis sorciers de l'époque révolue, après avoir renversé Dieu, puis, une à une, toutes les valeurs qu'ils mettaient pêle-mêle, Dieu compris, au même comptoir, ne s'étonneront pas qu'il n'y ait plus rien.

Car rien est presque le mot juste : le règne des immoralistes, c'est l'avènement des rabougris, des mous, des vidés. Leur substance n'est pas perverse ou mauvaise, il n'y a pas de substance. Ces littérateurs morbides sont des hommes faibles. Est-ce de leur faute ? Seuls en face des premiers accords d'une symphonie de Beethoven, on a l'impression qu'ils se disperseraient au vent comme un trop vieux cadavre se résout en poussière. Sortis de leur pourriture citadine, séparés de la masse, ils grelotteraient, s'évanouiraient. C'est pour cette raison qu'ils se gardent bien de sortir des flancs du monstre. Si un beau jour l'un d'entre eux se retrouvait seul avec l'Univers devant lui, on l'accuserait de n'avoir pas joué le jeu, d'être vomé par la société.

C'est par là qu'il faut les guérir, ou du moins guérir l'humanité malade qui les a engendrés. Il ne faut pas se lasser de répéter ceci : nous devons restaurer la forte couleur des âmes.

Et ici, on le sent bien, je crie ; je crie ardemment, à toutes forces ; je crie avec mon âme. Ah ! combien, chers camarades, combien nous avons été écorchés ! Combien ces blasphèmes nous ont blessés ! Combien nous aurions pleuré si nous avions été des faibles ! Combien notre silence, à vingt ans, était lourd d'indignation. Nous pouvons témoigner, les uns pour les autres, que nous n'avons jamais flirté avec les princes noirs.

Restaurez la forte couleur des âmes, soyez dignes de votre humanité, assumez-la, et la question que vous posez avec angoisse disparaîtra. Le débat n'est pas entre deux conceptions littéraires ou artistiques, le débat est à l'intérieur de chacun de nous.

Je jure qu'à l'horizon proche une cohorte se prépare. Mais elle n'a pas à elle seule le pouvoir de vous annoncer la fin de l'absurde tendance que vous subissez. Elle n'a en son pouvoir que d'être victorieuse ou martyre. Le reste appartient au public, à ceux qui liront ces lignes et à tous les autres hommes de bonne volonté. Si cette enquête leur permet de méditer sur leur responsabilité et sur cette certitude que le problème n'est pas d'ordre esthétique, mais éthique, qu'il ne trouvera pas de solution hors de l'effort et de la peine, ni surtout hors d'eux, elle aura provoqué une belle éclaircie.

Le sel de la terre s'affadit. Puissent les hommes se sauver de l'abîme et ne rester point les vains spectateurs de vaines querelles littéraires.

Mais j'entends déjà qu'on me traite de romantique...

PIERRE CARRIGUE :

*« Il y a un conformisme de l'anarchie... Pas mal de cordes et de désespoirs en ce monde, mais peu de pendus »*

On s'acharne à présenter comme un besoin d'époque ce complaisant inventaire des ressorts amoureux de l'individu, cet étalage de l'inavoué, le dépistage et la traque, phare en main, de certaines causalités troglodytiques dont le moins que nous soyons finalement en droit de dire est qu'elles échappent en tout ou partie à notre responsabilité.

.....  
 La « Recherche de la Félicité », chère à Antonin Artaud, se guide au niveau de l'éthique, s'érige en règle omnivalente, s'institue souveraine dans l'arbitrage des appétits et des comportements.

Il semble bien qu'on s'évertue à bâtir le temple de demain sur le modèle de la tinette.

Ça, monsieur, il doit être dit, il doit être su que l'on ne nous y fera point agenouiller.

Il doit être admis et compris que nous voulions tenir, vivre, espérer, édifier, procréer, et tout cela dans la santé, et tout cela dans la lumière.

Et nous disons et nous dirons, jusqu'à le bien faire et savoir, et admettre et comprendre, qu'il y a de la poésie dans toute vérité, et pas seulement dans la vérité de la... de la chose répugnante.

Que Freud a été mal digéré par quelques intestins oblitérés.

Que toute leur anarchie et tout leur sadisme conjugués ne feront pas prendre à nos négativistes l'opprobre pour une faveur, ni le moindre égard pour une calamité.

Qu'il y a un conformisme aussi, un poncif, dans cette volonté, ricochée à chaque génération, de constamment tout chambouler, tout remettre en question, tout réinventer sur la foi d'un soudain glossaire.

Qu'ingéniosité n'est pas clairvoyance.

Que le rare n'est pas l'apanage de l'insolite, ni le génial du baroque.

Que les faiseurs ont assez fait, et surtout fait leur temps depuis Aristophane.

Que nous avons percé à jour la grande tricherie des eunuques, des invertis et autres faussaires, et autres sales ; qu'envers et contre tous les assexués et les douteux, nous misons sur la fécondité que nous, homme [*sic*] avec ou sans Dieu, nommons sainte.

Qu'à l'atrophie progressive du respect des valeurs antécédentes nous entendons substituer le culte même, pour les rudes raidillons qu'elles nous épargnent, dans notre avance, à la recherche de cette grâce terrestre en laquelle nous avons foi.

Que notre mouvement tient à notre condition d'hommes, et qu'il militera pour la conservation, pour la sauvegarde de l'homme, de cet homme qui, en ses fins par-delà les siècles futurs, nous semble en valoir la peine.

Que plus on a de choses à sauver, et moins on se fait à l'idée d'en perdre ; et que plus on a de raisons de les sauver, et moins on encourt de risques de les perdre ; qu'il est une prudence qui naît de la possession, que cela va de nature, et non tellement à coup sûr d'un sentiment bourgeois.

Qu'il y a pas mal de cordes en ce monde, et de variétés de cordes, pas mal de désespoir, et de variétés de désespoirs : mais, somme toute, assez peu de pendus.

DOMINIQUE R. FERNANDEZ :

*« La sensibilité de chacun demande des égards »*

Il faudrait encore se garder de tenir l'érotisme pour la seule forme d'art et d'expression possible des mouvements de pensée contemporains. Nous touchons au problème délicat des rapports de la littérature et de la philosophie. Sans doute tout mouvement de pensée marquant apporte-t-il en même temps que lui une nouvelle sensibilité, sans doute n'y a-t-il pas de conception de l'homme et du monde (à condition qu'elle n'exprime pas seulement la pensée d'un philosophe isolé, mais reflète certaines tendances profondes d'une époque : ainsi l'œuvre de Rousseau, de Gide, de Sartre) qui ne modifie à la fois le jugement et le regard que nous avons l'habitude de porter sur le monde et l'homme ; mais peut-être ce double changement n'est-il durable que dans la mesure où les deux temps de la révolution intellectuelle et littéraire n'ont pas été rigoureusement synchroniques : s'il est facile de se convertir du jour au lendemain à une théorie philosophique, en revanche, la sensibilité de chacun demande plus d'égards, et personne n'obtient d'elle qu'elle se plie au rythme et aux mœurs d'une pensée qui lui est étrangère sans la réduire à l'ombre d'elle-même, sans l'altérer et l'aliéner. Un système d'idées ne peut pas se transformer en une œuvre d'art que la somme des thèses ne se soit déjà muée en un ensemble de thèmes par un lent travail de pénétra-

tion des consciences et des goûts. L'érotisme gidien, par exemple, n'a été que la forme élaborée, que la promotion dans les lettres et la révélation au public de plusieurs vérités scientifiques ou métaphysiques assez acclimatées à son propre goût pour que Gide ne sentît pas le besoin de les justifier (ou à peine, et tardivement) à ses yeux et à ceux de ses lecteurs par un appareil théorique, alors que l'érotisme sartrien, et surtout post-sartrien, pour avoir surgi si promptement du système existentialiste, ne s'attarde pas moins parmi les dogmes et les formules, comme si ses fidèles eux-mêmes n'étaient pas sûrs qu'il fût spontané. Sans doute Sartre, pour son propre compte, ressemble-t-il à ses héros, mais on reste confondu de voir la foule des disciples et des admirateurs croire que seules les situations du maître sont dignes d'être vécues, alors que dans sa philosophie même ils pourraient puiser une inspiration littéraire infiniment plus riche et plus neuve. Aussi bien des convictions métaphysiques se trouvent-elles à l'origine de presque toutes les grandes œuvres d'art. Le danger pour les lettres, ce n'est donc pas qu'elles soient pénétrées d'influences philosophiques, mais, au contraire, c'est qu'elles n'en soient pas assez pénétrées et restent parfaitement extérieures aux mouvements de pensées qu'elles reflètent. Autant sont riches les philosophies existentialistes de leur urgence et de leur angoisse propres, autant la littérature qui les double et les plagie manque de conviction et de flamme, car elle ne tient sa vie que de la continuelle violence que ses auteurs et surtout son public se font à eux-mêmes, à leurs sentiments et à leurs goûts.

Les défenseurs du nouvel érotisme s'obstinent autour de l'antique débat concernant les rapports de la littérature et de la morale ; ils ont beau jeu : la cause est depuis longtemps entendue. Au vrai, il ne s'agit plus aujourd'hui de savoir si l'on doit faire de la littérature avec de bons ou avec de mauvais sentiments, mais si les écrivains doivent ou ne doivent pas continuer d'estimer leurs propres sentiments, quels qu'ils soient, plus précieux que les théories dont ils ne manquent pas pour justifier à la fois les mauvais et les bons. Il s'agit de savoir si l'érotisme éveille vraiment chez tant de lecteurs les désirs (et jamais les dégoûts) qu'ils croient découvrir en eux-mêmes ou s'il n'est qu'un genre comme un autre, avec ses prêtres et ses fidèles, ses règles et ses lieux communs, fort surtout de la peur que suscite parmi le public et les écrivains le prestige de la gauche littéraire avec laquelle il se confond, et du mensonge dont s'aveugle quiconque accepte allègrement d'oublier ses préférences secrètes au profit d'un monde qui lui reste étranger. S'il faut désigner les responsables de la situation actuelle de la littérature, ce n'est donc

pas à tel ou tel écrivain, ni même à telle ou telle doctrine qu'on doit s'en prendre : il n'y a rien d'autre à dénoncer que cette peur et ce mensonge.

TÉMOIN DES DÉSESPÉRÉS : PIERRE BLANCHET :

*« Si nous n'étions si seuls devant les dédales de l'avenir... »*

Donc, vous vous inquiétez de l'érotisme et du chemin qu'il fait dans la littérature. Cela vous honore, mais vient bien tardivement. Votre âge contemple aujourd'hui les sinistres moissons qu'il a semées. Car ce désordre instauré au nom de la libération de l'individu, ces licences qui tournent à l'obsession, ces exercices faisandés où l'on met son honneur, je ne vois pas comment il pourrait s'en dégager. Vous savez mieux que moi qu'il en a été longtemps le prospecteur émerveillé et que cette après-guerre plonge bien plus qu'on ne le croit dans l'autre. Nous vivons encore sur les découvertes de 1925. Mais les routes qui mènent à l'arène aux écrivains – ces routes qui passent par Gide, Proust, Freud, « Paris-soir », les colonies pénitenciaires, Violette Nozières<sup>1</sup>, les camps de concentration – sont diablement usées. Le sol s'est desséché, les arbres en sont morts, la vie peu à peu s'en est retirée, les seuls tâcherons de la plume y cherchent encore leur prébende. Et les désespérés s'y jettent, fuyant le monde et eux-mêmes.

Ainsi, dans ce drame de la littérature, deux clans : celui des eunuques et celui des vaincus. Le premier continue à accentuer son exploration de l'individu dans un monde où l'individu est lentement devenu une abstraction. Quand bien même le volcan se remettrait-il à gronder qu'il s'en moque : ses préparations sont sous le microscope, ses tablettes sont à jour, il a du travail pour l'éternité. Le second rassemble tous ceux qui, ayant quelque talent, ont songé d'abord à le mettre au service de l'époque. J'y retrouve cette fois beaucoup de garçons de ma génération qui prirent bien un jour l'engagement de ne pas s'accorder de repos tant qu'on n'aurait pas accroché à de solides amarres les fameux « lendemains qui chantent », puis le trouvèrent trop lourd. Car les vieux bavards avaient repris leur place et les coupeurs de cheveux en quatre et ceux qui disent le monde absurde et ceux qui font de l'argent. Alors, de ces garçons, quelques-uns, et des meilleurs, songèrent

1. Parricide qui enflammait les surréalistes dans les années trente, voir É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Éditions du Seuil, 1986, t. 2, p. 34-36.



à des accomplissements extrêmes et s'enfermèrent dans de nouvelles tours d'ivoire (vous penserez ici à la multiplication des sectes ésotériques et des « ordres » mystiques et à l'intérêt qu'ils ne cessent de susciter depuis quatre ans). D'autres décidèrent de s'expatrier et entreprirent le siège des consulats étrangers dans l'attente d'une problématique autorisation. D'autres encore se dispersèrent dans les alcools, les drogues et les amours de toute sorte ou se mirent à écrire.

La littérature se meurt, monsieur, de faire vivre ces gens-là. Et cette sorte de mort nous laisserait assez indifférents si nous n'étions si seuls devant les dédales de l'avenir et si nous n'avions si froid à courir après l'Aurore.

UN MARXISTE NON STALINIEN, JACQUES DOUCET :

*« Ce sont les faiseurs et les margoulins qui ont fini par dégrader l'amour »*

Il est exact qu'on a exagérément flatté, ces temps-ci, les goûts morbides du lecteur et sa hantise des choses sexuelles. À vouloir, avec raison, détruire les derniers tabous et dissenter librement autour de sujets hier encore maudits, on a entretenu une redoutable équivoque entre la plus basse pornographie et l'érotisme littéraire traditionnel. Cette confusion, que les hebdomadaires, les revues à sensations fortes et les *digests* de tout poil ont jugée rentable, si elle condamne ceux qui l'ont habilement exploitée ne suffit pas à discréditer l'érotisme en soi. On ne supprime pas d'un trait de plume la sexualité qui, comme l'a dit Sartre, reste la grande affaire des hommes ; vouloir la bannir, c'est se priver d'un des principes nourriciers de l'écriture (et de tous les arts).

Ce sont les faiseurs et les margoulins qui ont fini par dégrader, par dépoétiser l'amour, si bien qu'on n'en sait plus guère maintenant que les gestes, le côté « humidité des muqueuses » (André Chamson). Le danger est que, déspiritualisé, caricaturé, limité à « la mécanique des femmes », l'amour n'est plus capable d'assumer sa plus haute mission qui est libératrice et salvatrice. En vérité, on assiste à la faillite déclarée de la conception chevaleresque de l'amour. De celle-ci, battue en brèche depuis un demi-siècle, les surréalistes ont été les seuls brillants continuateurs. C'est l'honneur et la gloire d'André Breton, de Paul Éluard, d'Aragon de l'avoir sauvée et perpétuée dans leurs œuvres respectives. Ils ont véritablement commencé cette *réinvention de l'amour* que prônait Rimbaud. Tout en jetant l'amour à bas du piédestal littéraire où le dix-neuvième siècle l'avait hissé, tout en le décrassant

des excessifs interdits où la société capitaliste le tient encore, ils ont contribué grandement à la survie victorieuse d'un mythe : celui de l'amour courtois. Avec cette différence qu'ils ont voulu l'amour partagé et heureux, et non plus nécessairement lié à la mort ou au malheur comme dans le mythe de Tristan.

Il semble, en effet, qu'aujourd'hui toute une aile marchante de la littérature s'efforce de liquider une fois pour toutes ce beau mythe médiéval (revu et corrigé par le surréalisme). Mais c'est à presque toute la presse et à la littérature d'importation américaine qu'il faut principalement s'en prendre, ou à celles, françaises, qu'elles inspirent ou qui, à des fins commerciales, veulent les singer. Quant à l'existentialisme, il n'a que le tort, de par les assez désolantes perspectives que ses tenants les plus valables sont amenés à dégager, d'emboîter le pas de cette clique marchande et d'apporter son supplément d'eau sale au moulin. Déplorons-le, mais n'accusons pas pour autant Sartre et l'équipe des *Temps modernes* de s'y complaire. Ces rencontres, pour fâcheuses ou inopportunes qu'elles puissent être, ne sauraient condamner les recherches des existentialistes et l'importance de leur philosophie.

MAURICE DUBOUIS :

*« C'est au fond de l'abjection que la pureté attend son heure »*

Il est trop vrai que les époques de chaos, au lieu de susciter des êtres forts capables de le dominer, n'engendrent que des âmes de chaos, livrées aux violences de l'instinct. Si la nôtre a poussé assez loin son assaut contre son humanisme patiemment élaboré, c'est que le torrent brutal de la dernière décade a creusé plus profondément la boue. Que la littérature d'aujourd'hui en soit gorgée jusqu'à la nausée, cela n'a rien que de parfaitement normal. Je le dis sans m'en réjouir, est-il besoin de le préciser ? Si l'art témoigne d'une époque, le nôtre devait témoigner de cet avilissement de la conscience, de ce mépris profond de l'homme. Ce besoin que vous ressentez, monsieur Mauriac, de faire sortir de vous-même comme un pus épais pour en gorger les âmes de vos personnages – les péchés dont vous avez peur, les tentations qui vous séduisent et que vous redoutez, les crimes que vous n'osez pas commettre, – notre temps le ressent comme vous : il faut attendre qu'il ait vidé son pus et que l'abcès meure de lui-même. C'est au fond de l'abjection que la pureté attend son heure.

Je me demande même si ces déchets, si cette pourriture que vous trouvez dangereux pour la littérature, pour l'individu, pour la nation ne sont pas justement leur chance. Gide remarque, dans son *Journal*, que la propreté dont la Suisse est si fière est peut-être l'indice de sa faiblesse : elle manque d'un peu de fumier. Dans la mesure où l'homme prendra conscience de sa chute, il peut espérer que son salut ne dépende plus que de son courage. Dans la mesure où la nation étouffera sous son tas de charognes, elle n'aspirera plus qu'à s'en libérer. Dans la mesure où la littérature crèvera de dégoût et d'écœurement, elle trouvera, dans son dégoût précisément, le sang frais qui sera sa chance. Il n'est pas interdit de penser que des hommes se lèveront, plus grands d'être remontés de si bas, plus purs d'avoir grandi dans l'abject, plus mystiques d'avoir nié longtemps un Dieu qui paraissait se dérober – et que du marécage où nous pataugeons depuis cinq ans, depuis dix ans, depuis vingt ans, un monde nouveau naîtra, neuf, jeune et vierge.

UN SURREALISTE, JEAN-LOUIS BÉDOUIN :

*« Une seule chose compte : la liberté humaine... Il faut réhabiliter les FORCES INSTINCTIVES »*

Aussi bien, est-ce déjà répondre à votre question que d'en améliorer la formulation de cette façon : « Croyez-vous que le recours systématique, *dans la vie* et a fortiori dans toute expression artistique ou littéraire, etc. »

Oui, cher monsieur, je le crois ; j'en suis même sûr. Pour tout dire, je souhaite de toutes mes forces que ce recours systématique aille s'amplifiant encore, et tenez-vous pour assuré que nous sommes quelques-uns à y travailler avec un enthousiasme que les attaques et les difficultés diverses ne sauraient que renforcer. C'est vous dire, en peu de mots, la situation du surréalisme en 1949, dont on voit bien que vous n'appréciez pas à sa juste mesure le danger qu'il n'a cessé de constituer pour l'individu (« pas de grande expédition qui ne s'entreprenne au péril même de sa vie »), la nation et la littérature elle-même, et l'on pourrait y rajouter la morale et le christianisme, car, ainsi que vous le mentionnez fort à propos dans un de vos articles précédents, le surréalisme n'est-il pas responsable, entre autres choses, de la déchristianisation de la mentalité moderne ?

L'érotisme, voyez-vous, je frémis à son propos rien que de vous en entendre parler. Vous pensez sans doute qu'il est assurément plus profitable à la

société d'élever jeunes filles et jeunes gens à bien remplir leurs « devoirs », avec le minimum de plaisir et le maximum d'« efficacité ». La courbe démographique peut ainsi monter, cher monsieur, et aux sept mille classes qu'il faut, selon vos informations, construire chaque année, peuvent déjà répondre sept mille casernes nouvelles. Le *plaisir*, tout ce qui rend la vie un peu moins cadavérique que les visages des politiciens, des prêtres et des généraux, profilés, bien entendu, sur le panorama habituel des camps de concentration et des champs de bataille, ceux d'Indochine entre autres, vous continuez à nous le promettre dans l'autre monde.

Mais vous ne pouvez empêcher que le besoin de plaisir fasse partie de ces « forces instinctives » dont vous déplorez la réhabilitation, au même titre qu'un certain nombre d'autres nécessités *vitales*, toutes dangereuses, j'en conviens, pour ceux qui n'ont cessé de juguler la vie et de nous mettre à tous, sur les épaules, sur le cœur – sur le *sexe*, monsieur Mauriac ! – d'agréables dépouilles mortuaires. Jusqu'à ce que la réhabilitation dont je parle soit devenue générale et absolument éclatante, la seule chance qui reste du côté de l'homme consiste bien en une systématisation intensive, dans la vie tout d'abord, du recours aux sollicitations et aux forces profondes de l'être. Nous nous foutons de la morale, de la dignité, de l'honneur, de la patrie ; il n'y a qu'une chose qui, pour nous, puisse compter, c'est la liberté humaine, cette liberté dont, précisément, vous et les vôtres avez horreur. Et si, parfois, il nous prend de singulières envies, instinctives n'en doutez pas, de *tirer dans le tas*, c'est parce que l'homme, privé de cette liberté que vous et vos pareils, de tout temps, lui avez refusée, est devenu à ce point ignoble que nous ne saurions souhaiter que sa disparition. Mais vous sentez bien que nous espérons aussi le relever de son rang d'esclave matériel et spirituel auquel vous l'avez réduit. « Ouvrez les prisons, licenciez l'armée ! » : cela s'entend également au « figuré », si vous voulez. Il y aura un sale quart d'heure à passer, comme on dit. Nous ne le craignons pas, quant à nous.

UN ÉTUDIANT EN LETTRES, PIERRE VIDAL-NAQUET :

« *Le responsable, c'est l'air du temps* »

Si le problème sexuel a pris aujourd'hui dans la vie une importance considérable, c'est sans doute parce qu'on en a pris conscience. La libération de tous les tabous est, après tout, caractéristique de la société moderne.

.....

C'est également de la suppression des tabous que naît la littérature érotique moderne. L'influence de Freud sur les surréalistes est, à cet égard, caractéristique. Il est certain que la littérature s'efforce, aujourd'hui, de rendre compte (avec une franchise infiniment plus louable que les sous-entendus des « pièces où l'on couche » de nos grands-pères) des problèmes sexuels.

Là où elle peut être dangereuse, c'est lorsqu'elle prétend jouer elle-même un rôle d'inhibition ou, au contraire, d'excitation.

.....

*Le Tropicque du Capricorne, Partage de Midi, Le Visage nuptial* sont trois œuvres érotiques parfaitement valables.

Qu'il y ait une mauvaise littérature érotique et que les turlupinades de M. Boris Vian ne soient pas toujours drôles, soit.

Et après ? C'est là un drame purement intérieur à la littérature ; les écrivains sont assez grands pour savoir ce qu'ils veulent. À vous de voir si leurs œuvres sont bonnes ou mauvaises. Ce n'est tout de même pas ici que je vais rappeler une phrase célèbre de Beaumarchais :

« Dans "l'exploitation de l'érotisme", c'est le premier terme seul qui est dangereux. »

Vous demandez si certains hommes, certaines doctrines en sont responsables, et il n'est pas malin de voir qui vous visez.

Si je répondais que le responsable, c'est l'air du temps, je crois que je serais plus près de la vérité que si je vous disais : c'est Sartre, c'est Miller ou c'est le matérialisme historique. Et, par air du temps, j'entends le développement de la science, le fait que nous vivions au vingtième siècle... Tout cela est également responsable de ce qu'il y a de bon comme de ce qu'il y a de mauvais dans la conception actuelle de l'amour.

Le propre de votre enquête me paraît bien, en définitive, de ne toucher le problème capital que par accident.

.....

De tout temps, les hommes ont dit : « La jeunesse est pourrie », et la jeunesse : « C'est votre faute. » Telle qu'elle est posée, la question est bien, en effet, le type de ces « graves problèmes du moment » sur lesquels s'interrogent les personnes âgées.

Aussi, en définitive, je trouve ma conclusion dans une phrase du petit livre de Paul Foulquié sur l'existentialisme, qui ne mérite d'autre commen-

taire qu'une approbation sans réserve : « Cette préoccupation [“de s'instruire et de comprendre”] aidera à éviter une complaisance malsaine dans les situations décrites ou analysées ; elle maintiendra l'esprit en état de veille et contiendra le paillard qui sommeille au fond des consciences les plus pures. »

UN JEUNE ÉCRIVAIN : GEORGES LAMBRICHS :

*« L'écriture scandaleuse n'a plus de sens »*

Qu'il me soit permis de répondre à votre enquête par quelques points dont la généralité et la précision ne tendraient à prouver que l'actualité blessante, insidieuse, de la question :

1° Il est certain, aujourd'hui, que les forces capables de transformer le monde ne sont pas représentées en Europe par les structures politiques qui s'y reconstituent depuis la capitulation allemande ; que, dans la mesure où la littérature anime plusieurs courants ou mouvements de pensée critiques et vivants, ces mouvements ne peuvent valablement s'identifier, ou prendre pour support un climat politique intellectuellement insuffisant. Il est, dès lors, superflu de poser la question, entre la Littérature et le Politique, d'une coïncidence de recherches et d'intérêts.

2° Le désordre actuel des Lettres est le reflet d'un trouble fondamental de l'être qu'affrontent à la fois la crise du christianisme et l'effritement des institutions modernes de l'État. Si les Lettres recréent peu à peu leurs genres et leurs principes, c'est face à cette double absence d'impératifs supérieurs qui justifiaient l'œuvre d'art comprise dans une hiérarchie de valeurs qui la reconnaissait.

3° L'écriture scandaleuse, qu'il s'agisse de tracts ou d'imprécations de toute sorte, n'a plus de sens. Il faut inventer autre chose. C'est ce qui enlève aujourd'hui tout crédit aux protestations et aux manifestes tels qu'ils se pratiquaient volontiers dans l'entre-deux-guerres. Je crois aussi, par exemple, que les guerres sont beaucoup plus funestes à la littérature par l'excitation, l'abus de certaines expériences exceptionnelles qu'elles favorisent, que les romans les plus pervers qui mobilisent bien peu de monde et qui n'ont jamais tué personne.

4° Nous croyons qu'il subsiste deux voies de dégagement qui passent chacune par cette prise de conscience :

a) L'aventure personnelle, intérieure, grâce à laquelle, pour un temps indéterminé, la parole a beaucoup de chance de prêcher dans le désert de l'époque ;

b) Le recours aux mouvements de pensée actuels de quelque rigueur dont il serait inimaginable de croire qu'ils puissent fortifier ou directement menacer ce à quoi ils s'opposent.

5° L'on voudrait, enfin, que la littérature, qui n'a pas pour seule fin d'agir mais de surprendre, use de moins d'intermédiaires tels que l'idéalisme, la morale du siècle, la révolte pour tous, qui nous apparaissent comme des dangers plus réels que le prétendu « recours à la démente, à l'érotisme, etc. », parce qu'ils occultent ou altèrent plus sûrement les démarches singulières qui peuvent mener à quelque vérité non pas supérieure mais intérieure à l'homme.

---

MM. Pierre Demarne, Robert Beziat, Philippe Olmer et Claude Périnet sont priés de bien vouloir faire connaître leur adresse à la rédaction en chef du *Figaro littéraire*.

Des nombreuses réponses à notre enquête, quelques-unes nous viennent de correspondants que leur âge ne nous permet pas de présenter comme des interprètes de la jeunesse intellectuelle. Nous nous excusons donc de ne pouvoir publier leurs textes.

*Le Figaro littéraire*, samedi 2 juillet 1949, p. 1 et 4.

## Y a-t-il danger pour la littérature ? ... La suite de notre enquête près de la jeunesse intellectuelle

UN SURRÉALISTE, JEAN BERGSTRASSER :

*« Il faut annuler les menaces et les châtements de toute morale punitive »*

Je puis dire que c'est une de nos plus intenses préoccupations, pour mes camarades comme pour moi, que l'instauration d'une morale qui s'avère enfin non menaçante. Sans doute distinguez-vous déjà le tournant de la sensibilité qui en est aujourd'hui le signe ? L'amitié qui nous réunit a d'abord pour exigence un accord âprement recherché, et toujours plus désirable, avec ces « forces instinctives » où nous avons reconnu le meilleur de nous, le plus méprisé ordinairement de chacun. Il ne s'agit plus de « jeunes esprits » et de littérature, mais d'un style de vie, d'une morale qui ne nous interdise aucune possibilité. Peu importe tout idéal. Je ne puis admettre l'intérêt de cette notion qui remet de très simples et très nécessaires exigences à un lendemain sans arrêt perpétué. Est-ce un danger pour la nation ? Qu'elle éclate, nous nous en consolerons facilement. Pour l'individu : reprenons cette habile distinction dans le choix des termes, à laquelle vous avez certainement procédé au point de vue étymologique comme à celui du vocabulaire de l'Église, entre l'homme et l'individu. Pour la littérature : qui donc alors n'abandonnerait pas à l'herbe et aux ronces le chemin tracé par trop d'œuvres édifiantes qui, par le remords, la honte, le respect, l'abrutissement, les frôlements pornographiques, les humiliations pieuses ou la peur, conduisent à quelque hypothétique autant que ridicule sainteté ? La reconnaissance par chacun de la puissance instinctive où repose son désir, l'accomplissement de ce désir remettent en cause le monde organisé par la raison et la foi, finalement complices. Ils permettront d'annuler les menaces et les châtements de toute morale punitive, assenée du dehors.

Il s'agit d'un style de vie. Nous revendiquons pour l'homme toutes ses possibilités : érotiques, en particulier. L'enthousiasme n'est jamais de trop.



L'érotisme s'accorde et renouvelle sans cesse la spontanéité poétique du désir. En toute sincérité, en toute innocence peut-être ? Je ne pense pas qu'il faille être surréaliste pour estimer l'érotisme plus naturel que l'agenouillement, plus instinctif que la prière et pour agir en conséquence. L'érotisme et l'amour sont inséparables en nous, comme nous voulons qu'ils le soient dans la réalité, afin d'assurer « la puissance explosive de l'acte sexuel » dont vous reconnaissez qu'elle a dû être « traitée » par les religions et les lois. On ne pouvait mieux désigner la falsification et le détournement des sentiments les plus puissants et les plus naturels, les plus nobles autrement dit, qui rejoignent l'homme et la femme dans leur splendide et désirable unité.

L.-H. NICOLAS :

*« Si le Mal triomphe, n'est-ce pas parce que le Bien est en retard de quelques mesures d'organisation ? »*

Il n'y a pas en France, Dieu merci, que les messagers de Saint-Germain-des-Prés, il y a tout un peuple laborieux, économe, intelligent, capable, inventif et réalisateur qui se moquerait bien des littératures les plus érotiques, même les plus talentueuses, si les écrivains qui les condamnent faisaient moins profession de s'en occuper, ne leur apportaient pas l'hommage de leurs critiques les plus inefficaces, semble-t-il, puisque leur objet sollicite maintenant toute l'attention de la jeunesse.

Oui, il existe une littérature néfaste, à n'en pas douter, mais qui le serait infiniment moins si elle trouvait en face d'elle une littérature constructive, ardente, généreuse, qui libère la France, à ses yeux et aux yeux du monde, du voile de deuil de sa grandeur, deuil avant la lettre.

Or, donc, messieurs les académiciens, vous êtes là, semble-t-il, pour y pourvoir. Qu'attendez-vous pour nous débarrasser de ces pestilences de l'instinct, vous qui disposez de toutes les ressources de l'esprit, de tout l'arsenal des connaissances humaines, de l'expérience enfin, de la renommée ?

De tout cela ne peut-il donc sortir que des plaintes ? Quelle galère est-ce donc que cette haute assemblée où l'on s'en prend au mal d'être le Mal, au néant d'être le Néant, où l'on oublie de s'en prendre à soi-même des succès qu'on lui consent ?

Si le Mal triomphe, n'est-ce pas parce que le Bien est en retard de quelques mesures d'organisation et, pour conclure, citons sur ce point un maître

aux émules duquel M. Mauriac reconnaît tant d'entregent, tant d'avance : « Après que la ligne juste est donnée, le travail d'organisation décide de tout, y compris le sort de la ligne (politique) elle-même, de sa réalisation ou de son échec. » (Joseph Staline)

UN LICENCIÉ EN PHILOSOPHIE, ROBERT SORIA :

*« Les procès en responsabilité me semblent constituer un danger pour la libre expression des opinions »*

Peut-on imputer aux écrivains la responsabilité des contresens et autres déviations des pseudo-disciples ? Certes, non. Car, alors, Nietzsche serait responsable de la démagogie faite autour de la « volonté de puissance », Bergson de celle du « dynamique ».

Il faut se garder des procès de ce genre qui me semblent, eux, constituer un danger pour la libre expression des opinions. Il y a peut-être beaucoup à dire et à redire sur Sartre. Pour ma part, j'en ai retiré ceci : il a le mérite de faire éclater les mensonges conventionnels et les partis pris, de s'opposer à toutes les formes de servitude et d'intolérance. Le pessimisme n'est qu'une étape ; il découle non d'une vue a priori, mais de la vision crue des réalités, du journal sans fard de l'existence (voir « La Mort dans l'âme »). Il a raison de ne rien taire, de ne rien maquiller, de montrer tous les dangers, toutes les difficultés où trop souvent se perd la liberté. Il donne ainsi à la « disponibilité » gidienne un sens moins littéraire, moins mythique ; elle devient par lui plus concrète, plus précise, plus quotidienne. On peut néanmoins souhaiter une littérature plus accessible au grand public et plus dégagée des longueurs et d'un fatras encore conventionnel. Il y a donc à critiquer, non à condamner.

A. DEVYVER :

*« Cette littérature n'est-elle pas le reflet d'une bonne partie de notre société ? »*

Vous avez pleinement raison de vous élever contre le caractère morbide du roman contemporain. Seul un esprit partisan oserait discuter et rechercher dans la littérature classique des exemples d'anomalie (« Armance »), de folie (« Hamlet »), de perversions diverses. La nouveauté, c'est bien le « recours systématique ». Et lorsque dans le marécage des lettres françaises,

l'éducateur que je suis tente de guider le choix de ses élèves, il éprouve de sérieuses difficultés. Comment leur conseiller la lecture des livres les plus importants parus depuis une trentaine d'années ? Abstraction faite de leur incontestable valeur artistique et intellectuelle, que peuvent retirer des jeunes gens du « Voyage au bout de la nuit », d'« Albertine disparue », des « Faux Monnayeurs », des « Jours de notre mort », voire des « Amitiés particulières » ou de « Thérèse Desqueyroux » ? Quoi, sinon de mauvais exemples et un aliment superflu à leur propre misère. La lecture des auteurs modernes constitue une épreuve dont beaucoup sortent amoindris et brisés.

Mais sans doute estimez-vous qu'il est possible de porter remède à ce mal ? Le fait de le dénoncer, d'en tenir certaines doctrines pour responsables (nous avons tous compris), implique le désir de modifier la situation actuelle. Je m'excuse de vous dire que je ne partage pas cette opinion.

Cette littérature n'est-elle pas le reflet exact d'une bonne partie de notre société ? Une société où se rencontrent beaucoup plus de bassesse que d'héroïsme, plus de renoncements que de courage. Une société sans espoir et sans avenir ! (pour un non-croyant). Or Sartre ne nous a-t-il pas magnifiquement démontré que les œuvres les plus valables sont les plus représentatives. Pourquoi vouloir fausser l'image du miroir ? On risque d'y perdre le bénéfice de cette impitoyable analyse de nos sentiments les plus vils, pour préconiser une littérature factice de patronage. Je vous vois venir avec vos bons sentiments !

Bien au contraire, poursuivons hardiment cette vaste enquête qui fait séjourner l'homme aux enfers. Tant pis pour ceux qui ne peuvent supporter le spectacle. Peut-être s'apercevra-t-on ensuite que ce ne sont pas nos instincts les plus bas qui nous « distinguent » vraiment. Le salut réside au fond de cet abîme où l'abjection finira bien par se dégoûter d'elle-même. Alors peut-être surgira-t-il, cet homme neuf, auquel nous aspirons tous.

Dans cette régénérescence, d'ailleurs, la littérature n'a qu'un rôle secondaire à jouer. Sans doute se contentera-t-elle de suivre le mouvement. La vraie rénovation sera fille de la vie et de l'action.

UN AGRÉGÉ DES LETTRES, C. SAINT-GIRONS :

*« Ce n'est pas la littérature qui doit changer, c'est le monde »*

Je suppose que le recours aux forces instinctives, à la démence, à l'érotisme, prétend se justifier par le souci de bannir toute hypocrisie sociale,

toutes conventions arbitraires qui voilent la crudité, la férocité du monde et de l'homme réels ; par une lassitude également de l'élaboration littéraire qui pourrait s'interposer entre le jaillissement créateur et son produit. Les deux tendances sont parallèles, l'une concernant l'objet, l'autre les moyens de l'art.

La nouveauté serait peut-être, tout au plus, le sérieux, la conviction que mettent nos auteurs à analyser des sensations où nos aïeux voyaient plutôt sujet à gaudriole.

Cette tendance à préférer l'instinctif au raisonnable, l'anormal à l'humanité commune, et par voie de conséquence à étaler et grossir ceux des besoins humains qui semblent le plus relever des forces instinctives et mener aux perversions démentielles, cette tendance est donc si permanente, et ses progrès sont si réguliers depuis des siècles, qu'il est difficile d'en faire le privilège de notre temps, et surtout qu'on aurait scrupule à en rendre responsable [*sic*] particulièrement tels hommes ou telles doctrines. La cause est à chercher hors du domaine littéraire qui subit plus fortement des influences extérieures qu'il n'agit à son tour sur la société. La littérature traduit les mœurs plus qu'elle ne les fait. De quel poids peuvent être les doctrines ou les hommes en face du fait tout brut que le monde est en état de guerre totale depuis 1914 ; qu'il l'est moralement, lorsqu'il ne l'est pas matériellement. On ne saurait impunément demander, tous les vingt-cinq [*sic*], aux hommes d'oublier pour plusieurs années toutes les disciplines apportées par la civilisation, pour se laisser aller à utiliser les forces instinctives dont ils auront besoin pour la lutte, avec tous les à-côtés démentiels et érotiques que comportent le consentement au meurtre. Je me souviens d'un article ridicule (et odieux) de R. Benjamin, paru en 1939, où il se plaignait que des mobilisés se soient cru permis, dans le train, de débiter, devant une femme, des plaisanteries obscènes. Le scandale n'est pas qu'il y ait des soldats grossiers ; le scandale, c'était la guerre. On ne peut pas demander aux gens de verser le sang et d'être polis par-dessus le marché. Notre nature est brutale, déséquilibrée et malpropre parce qu'elle s'efforce de se mettre au niveau de l'horreur universelle, ce dont on ne peut ni s'étonner ni la blâmer « a priori » ; elle le fait par nécessité, sous peine d'être une littérature morte, si elle s'en écartait.

Ce n'est donc pas la littérature qui doit changer, c'est le monde. Entre 1760 et 1780, une œuvre comme celle de Jean-Jacques relevait, elle aussi, des forces instinctives, de la démence et de l'érotisme. Ce n'est pourtant pas

cette œuvre qu'il fallait supprimer, mais le désordre de l'ancien régime, j'entends le désarroi moral bien plus que le désordre politique et économique (encore que les uns et les autres soient dans une étroite dépendance).

On peut se représenter la littérature comme oscillant, à la façon d'une conscience individuelle, entre deux attitudes : l'une déprimante, mais nécessaire aussi et salutaire, qui l'attache à connaître ses propres bas-fonds, et en quelque sorte ses possibilités extrêmes d'ignominie ; l'autre où elle se propose et se construit une morale suffisamment tonique pour justifier la plupart des valeurs indispensables à la vie civilisée. Les deux mouvements peuvent être contemporains dans une société pensante, aussi bien qu'alterner dans le même individu ; il faut savoir ne voir pas que l'un d'eux, et ne pas s'effrayer de l'amplitude de l'oscillation, ni rêver d'un équilibre qui ne serait que l'immobilité définitive des choses inanimées.

FERNAND HOUSSIN :

*« Il y a confusion des genres : il faudra passer pour conformiste et secouer cette tyrannie des esthètes »*

Le roman est devenu un capharnaüm curieux où l'officine d'avortement, les vomissures sont devenues essentielles. Mais pour satisfaire (?) la chair, les personnages n'en oublient pas pour autant de discuter comme des agré-gatifs dans un jargon intelligible des happy few.

Il y a confusion des genres. Laissons aux commis voyageurs et aux vieillards séniles et paillards telle littérature descriptive, trop précisément descriptive.

Quant aux idées générales, l'essai est un genre tout prêt à les accueillir.

Nous aurons la littérature que nous méritons. C'est à nous de la faire. Il faudra passer pour conformiste (et M. Nadeau nous en voudra <sup>1</sup>), secouer cette tyrannie des esthètes qui sévissent dans la presse, les cafés et les caves, expliquant que Myller est un grand auteur <sup>2</sup>, et Lautréamont de la lignée de Pascal. Il faudra bien un jour ou l'autre trouver un moyen de s'évader de la peinture de telle classe (ou fin de classe), se persuader qu'il ne suffit pas

1. Maurice Nadeau, à l'époque directeur littéraire de *Combat*, avait publié en 1945 une *Histoire du surréalisme* qui fit date ; il était à la recherche de valeurs nouvelles.

2. Sans doute Henry Miller, l'un des auteurs visés par l'enquête.

de faire dire... et quelques mots d'argot à un personnage pour faire une description vraie d'un ouvrier. C'est à nous d'élargir le domaine et le public de la littérature de demain. Si nous ne le faisons pas, ceux d'entre nous qui ne sont pas staliniens par goût et respect de la liberté intellectuelle et artistique, seront dans la gêne.

A-t-on le droit de s'opposer à telle force sociale révolutionnaire parce qu'on préfère l'obscénité pédante de Simone de Beauvoir à la fleur bleue de Simone Téry ?

*Le Figaro littéraire*, samedi 9 juillet 1949, p. 3.

Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle.  
Jeunes chrétiens et jeunes communistes  
expliquent leur position...

Nous continuerons, dans les deux prochains numéros du *Figaro littéraire*, à publier un choix de réponses parmi celles qui nous sont arrivées, mais nous demandons à la jeunesse qui suit notre consultation d'arrêter là ses envois. Il ne nous sera pas permis de tenir compte des réponses qui nous parviendront désormais.

Cette grande enquête, qu'a ouverte François Mauriac et qu'il a voulu mener dans une entière liberté, – aucune tendance, aucun point de vue n'étant sacrifié à une position préconçue, – a suscité un intérêt passionné dans la jeunesse. De la France entière, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, d'Espagne, témoignages, affirmations et explications nous ont été envoyés par centaines. Notre courrier s'est enflé aussi de polémiques et de débats...

Notre regret sincère est de ne pouvoir tout publier, et aussi d'être obligés parfois de n'offrir qu'un fragment significatif des réponses.

Nous avons le sentiment, du moins, de fournir aux lecteurs une information nécessaire en montrant, à leur début, les novations de pensée et de conceptions qui ont chance de marquer demain, en France, les grandes familles d'esprits.

Nous remercions nos jeunes correspondants d'avoir répondu si nombreux et avec confiance à la consultation du *Figaro littéraire*.

GUY DE BOSSCHÈRE :

« *Le retour à l'esprit du christianisme nous restituera le visage authentique de l'amour* »

Nous voici, aujourd'hui, exactement au stade de la métamorphose. La ligne de l'humanisme s'est brisée, hier, sous toutes ses formes. Où tout à coup survient le drame de la rupture, il y a chaos. Cet état incite toutes les

passions à s'exacerber jusqu'à leur paroxysme. Le déséquilibre que crée la disparition d'une vérité que l'on vénérât et que l'on affirmait infaillible, hier, et qu'une nouvelle n'a point encore remplacée aujourd'hui suscite, comme en toute époque d'interrègne ou d'anarchie, les pires violences verbales ou écrites, gratuites ou dirigées, préméditées ou spontanées, les exagérations les plus imprévues et les déclarations les plus stupéfiantes (il n'est pas douteux que le snobisme et l'exhibitionnisme se soient emparés de la violence en question, à leurs fins propres). Il n'est donc pas raisonnable, à mon sens, de dire que « certains hommes ou certaines doctrines portent la responsabilité de ce recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démente et à l'exploitation de l'érotisme », puisque c'est la « situation de transition » où nous sommes qui a suscité de tels hommes et de telles doctrines.

Il n'est qu'un remède : choisir notre voie, de celles qui s'offrent, que nous voyons déjà se dessiner vers l'avenir.

D'un côté, le matérialisme sous ses deux aspects actuels : le capitalisme (matérialisme du riche) et le socialisme scientifique de Marx (matérialisme du pauvre).

De l'autre, l'Évangile qui est en mesure de sauver, dans le même temps, le Temporel et le Spirituel. Jusqu'ici, l'Évangile n'a jamais influencé qu'indirectement le Temporel. Je crois que, dans l'impasse où nous sommes, il nous faudra, demain, recourir directement à la doctrine politique et sociale que propose l'Évangile.

Et nous trancher définitivement d'avec le marxisme et le capitalisme, comme de toutes les morales et les philosophies d'aujourd'hui, dont la gratuité et la futilité sont qu'elles ne transcendent plus ni la vie intime des choses ni les manifestations les plus humbles du monde apparent ou caché et dont l'élaboration et le mécanisme est un jeu illusoire qui se joue en cycle fermé dans quelque sphère lointaine et oubliée de l'esprit et qui a perdu le secret des voies qui mènent au cœur.

Ce retour à « l'esprit » et aux sources d'inspiration du christianisme nous restituera le visage authentique de l'amour et même de « l'érotisme » que l'on simule depuis si longtemps de confondre avec la pornographie.

Tout est simple dans la vie de l'Évangile. L'amour y occupe une place si particulièrement enviable, qu'un sacrement est prévu par l'Église qui le sublime. Ce sacrement confirme l'authenticité de l'acte charnel, apothéose et point sensible de l'amour.



FRANÇOIS NOURISSIER :

*« Nous formons une génération qui n'aura pas la peur des mauvais livres ni la mauvaise conscience de sa foi »*

Il n'y a pas des chemins barrés et des routes ouvertes, il n'y a que des pervertis d'avance et des lecteurs – voire des écrivains – assez sûrs d'eux « pour tout lire ». Hé oui ! Car c'est une question de mère de famille prude que vous posez si gravement. Vous vouez trente ans de littérature à l'enfer des bibliothèques... Êtes-vous si peu confiant en votre morale, en votre religion, pour les croire bafouées et exsangues, si peu confiant en la solidité des jeunes gens qu'elles forment, pour les croire – les pauvrets – incapables de faire la part de l'exhibitionnisme dans les lettres d'aujourd'hui ? En réalité, vous avez contribué, et Gide comme vous, et Claudel avec vous, et tant d'autres qu'on ne suspecte guère de mauvaise influence, à aggraver le désaccord fondamental de l'homme à créer une littérature de la culpabilité, à confondre une expression littéraire morale, saine, vivante, avec une littérature de la faute, – la faute à éviter ou la faute à expier.

.....

Les petits maîtres du scandale contemporain ne doivent pas former une cohorte bien menaçante pour une société qui se sait encore chrétienne. Catholiques, soyez plus tranquille. Il existe toute une génération qui se croit assez solide pour se payer le luxe de la « littérature noire » et pour la juger équitablement ; une génération qui construira joyeusement une vie que Freud ou Simone de Beauvoir auront parfois éclairée sans parvenir à la salir, une génération que sa morale ne conduira pas à la pruderie, et de qui l'intelligence ne s'exténuera pas en cris d'alarme. Une génération qui n'aura pas, François Mauriac, la peur des mauvais livres, ni la mauvaise conscience de sa foi ou de ses respects.

OLIVIER DE MAGNY :

*« Notre génération compte des hommes qui croient à une déclaration des droits de l'âme »*

Un lecteur n'a pas le droit d'être intransigeant parce qu'il est un homme qui recueille le témoignage d'un autre homme. Mon respect de l'homme me porte donc à respecter, à considérer avec une certaine fraternité cette

obsession qu'éprouvent beaucoup d'écrivains contemporains pour la folie, les forces instinctives et l'érotisme, cette obsession que ma conscience réproouve. Le lecteur est donc deux : il y a en lui un homme qui juge, et la force qu'il applique à ce jugement c'est la charité (mot et réalité hélas ! si incomprise) ; il y a ensuite un homme qui s'assimile ou qui vomit la substance de sa lecture. Un lecteur authentique n'est donc jamais entièrement hostile à un écrivain authentique. C'est pourquoi nous, jeunes lecteurs, j'ose le croire, ne renions pas, ne pouvons renier totalement la littérature d'aujourd'hui, la littérature de notre aujourd'hui.

Le problème s'exprime alors ainsi : Communions-nous avec le message de cette littérature ? Est-ce que nous faisons nôtre cette exaltation des forces instinctives, des inclinations érotiques et sadiques qui existent en tout homme ? Cela non, mille fois non !

La place qu'occupait le « cœur » chez les précieux et les thuriféraires de la carte du tendre, le sexe l'occupe parmi nos contemporains. On encensait le cœur dans la chambre bleue de la marquise de Rambouillet, on s'agenouille devant le sexe dans les officines de Saint-Germain-des-Prés. Même appauvrissement de l'homme et de la littérature. Le premier est le plus bénin ; Pascal lui envoie une chiquenaude : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Mais au second appauvrissement, celui dont nous souffrons, dont on nous fait souffrir, quelle réponse opposerons-nous ? Notre liberté n'est pas une indépendance animale, mais une conquête quotidienne, quotidiennement menacée, de l'âme sur la matière. Les surréalistes ont le droit, s'ils sont d'accord avec le plus profond d'eux-mêmes, de leur être humain, d'appeler le déchaînement des puissances subconscientes et sexuelles ; mais qu'ils sachent que notre génération compte, à côté de dandies en chemise écossaise, des hommes qui croient à une « déclaration des droits de l'âme » et qui se battront pour ces droits, pour le triomphe de l'homme sur l'animal.

L'exploration des continents du subconscient et de la démence ne peut que merveilleusement enrichir la littérature, dès que les écrivains sauront dompter ces découvertes au lieu de se laisser éblouir, affoler, posséder par elles. Les surréalistes ne sont pas des hommes libres, ce sont des possédés. Nous ne nions pas leur séduction obscure et pathétique, mais nous savons qu'elle constitue un jardin d'Armide<sup>1</sup> où nous ne voulons pas nous endormir.

1. Armide, une des héroïnes de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Dans ses jardins enchantés, elle retint Renaud loin de l'armée des croisés.

Que ces obsessions, ces exaltations soient des dangers pour l'individu, pour la nation, comment le croire ? C'est l'adhésion profonde de chacun à ces principes qui constitue un danger, danger purement intérieur auquel ses victimes sont vouées depuis toujours. Ne donne son accord à la folie que celui en qui sommeillait la folie ; ne se convertit à l'idolâtrie du sexe que celui qui l'adorait déjà en secret.

Notre amour de l'homme, notre confiance en l'homme doit nécessairement parvenir à concilier ce qui peut l'être, à résorber ce qui doit l'être, à faire triompher les valeurs de l'âme par la conscience de soi et de Dieu.

## DEUX COMMUNISTES

R. MARCHOIX :

*« Nous voulons une littérature saine qui chante la grandeur de l'homme... »*

L'exploitation de l'érotisme, de l'abject en littérature est une vaste farce et, qu'on se rassure, nous avons affaire à des commerçants et non à des littérateurs. Il est à remarquer que tous ces écrivains volontairement pornographes proviennent du milieu décadent constitué par la classe bourgeoise. Leur but est de gagner de l'argent, et ils savent que la vente des livres « cochons » est toujours rentable. À moins d'être des malades relevant du psychiatre (je pense qu'ils le sont), ils rejoignent par leurs écrits les tristes plumitifs des hebdomadaires [...], ainsi que les producteurs de films hollywoodiens qui veulent inoculer aux masses populaires le venin pourrisseur dont ils sont atteints, espérant ainsi endormir nos consciences révolutionnaires. Ils sont voués à l'échec, et leurs livres au pilon, car l'abjection de M. Isou et les pantalonnades de M. B. Vian ne nous apportent rien qui nous satisfasse. Vous accusez le Dr. Freud d'être responsable de la place disproportionnée que Sade et ses émules occupent aujourd'hui dans les préoccupations de la critique moderne. Le promoteur de la psychanalyse n'a pas de chance : les Allemands voyaient en lui le juif pourrisseur des démocraties. Je me permets de vous renvoyer à « L'Introduction à la Psychanalyse », où Freud se défend d'être le père spirituel des écrivains qui pourront s'emparer de ses déductions à des fins utilitaires, comme sujets de romans ou de pièces de théâtre. Freud est d'abord un médecin, la psychanalyse une thérapeutique des maladies nerveuses et rien de plus. Toutes les créations artistiques la prenant pour objet sont grotesques et ne mènent nulle part. Avant de quitter

la question de la sexualité, remarquons bien ceci : ces auteurs décadents, fossoyeurs de la jeunesse, sont tous issus de la bourgeoisie, et leurs lecteurs se recrutent principalement dans les milieux bourgeois et oisifs. Une autre chose : les perversions sexuelles sont considérablement plus nombreuses parmi les bourgeois et aristocrates que parmi les masses laborieuses. La Société actuelle se suicide par ses propres lois et règles de morale.

La conception sartrienne de l'homme aboutit à une impasse. L'existentialisme est une métaphysique – une de plus – et l'homme-Sartre tourne en rond, se répète, et sa philosophie du désespoir est encore l'expression d'un monde qui meurt irrémédiablement.

Quant au surréalisme, s'il a eu la valeur d'une expérience, il y a vingt-cinq ans, il est aujourd'hui parfaitement mort. Il n'apporte aucune solution aux problèmes qui nous occupent.

La littérature française d'aujourd'hui est une littérature de snobs, de névrosés, d'impuissants. Un monde meurt par asphyxie et cherche en vain à s'exprimer. La mode est à l'érotisme, au vomissement, à la nausée, à la démente. C'est le signe le plus sûr du prochain trépas des classes bourgeoises.

Comme le dit si bien M. Pierre Néraud de Boisdeffre, nous avons soif de construire un monde nouveau. Nous voulons une littérature saine, qui chante la grandeur de l'homme, de son travail, la beauté de l'amour humain.

Sur cette route où se dirige une génération pleine d'espoir, qu'il nous soit permis, guides pour guides, de préférer la Jeune Garde et les Communistes aux conquérants et aux démoralisateurs, Fadéev et Aragon à Malraux et Jean Genet.

GEORGES GAUDU :

*« Maintenant, il va falloir manger du saignant »*

Nous ne sortirons pas des marécages de la sexualité morbide en supprimant d'un trait de plume Freud et sa popularité malsaine. Il n'est qu'une étape de la connaissance du bien et du mal dont nous ne pouvons plus nous défaire. Il fallait au départ ne pas croquer la pomme.

Maintenant, que nous reste-t-il à faire ? Balayer la civilisation qui se meurt dans des gloussements de bigote scandalisée et contente. Dans notre monde à fleur de méninges, sans âme, sans estomac et sans c..., il faut réintroduire l'amour, l'amour tout court, l'amour du monde, l'amour de Dieu.

Pour cela, il faut marcher avec les ouvriers qui sont les témoins de l'homme de demain, qui est le frère de l'homme d'hier, celui des monastères et des cathédrales, qui est le fils de l'homme d'aujourd'hui, pauvre engendreur débile, effrayé de sa progéniture.

Pelotons gaillardement la Révolution qui vient, la Révolution de tous ceux qui en ont encore, malgré Pascal et Graham Greene. Les surréalistes nous ont fait déguster de la cervelle, Jean-Paul Sartre nous a fait bouffer des tripes. Il est temps de renouer connaissance avec l'entrecôte de nos pères. « Maintenant il va falloir manger du saignant. »

UN ÉTUDIANT DE KHÂGNE, ALAIN GOUHIER :

*« Le danger vient de la rareté des littératures qui sont littératures du vrai amour »*

Ou bien l'écrivain se désintéresse de toute idée pédagogique et morale, politique et sociale, et il n'a qu'à écrire ce qu'il sent sans se préoccuper de savoir s'il faut être vertueux ou vicieux. Mais si la psychiatrie et la médecine ont leur mot à dire, aujourd'hui l'école psychosomatique envisage l'homme dans sa totalité culturelle et corporelle, littéraire et glandulaire ! Dans ce cas, nous pensons que la littérature peut provoquer des névroses et des obsessions : bien sûr, les jupes des mères et des bonnes sœurs savent détraquer les gens en leur imposant ce fameux refoulement. Mais Lautréamont et Miller ne sont pas une lecture tonique pour n'importe qui. Il y a des gens qui ne seront jamais névrosés parce qu'ils sont en bonne santé, mais il y en a qui sont des déments qui s'ignorent et un livre peut le leur révéler. Tout le monde ne peut pas avaler des sabres ou être un Cerdan<sup>2</sup>. Alors nous disons que l'écrivain est responsable de toutes les conséquences de ses œuvres ; nous ne lui disons pas qu'il doit être moral ; ce que nous lui demandons, c'est d'assumer sa culpabilité indirecte. Que l'auteur sache qu'il est l'auteur de son lecteur ! Il sera engagé dans la nation s'il se dit avec cynisme ou courage (c'est la même chose !) : « En écrivant tel poème ou tel roman, je porte tous les péchés qu'il fera commettre, j'assume toutes les névroses qu'il provoquera, je m'affirme créateur de misères humaines, créateur de personnages malades, créateur de lecteurs malades, créateur d'une société malade. » Les gens diront avec Ovide que le livre le plus sain peut conduire, par goût du

2. Marcel Cerdan, boxeur français, champion du monde des poids moyens (1948).

contraste ou de la réaction, au crime ou à la folie, ou au scandale ; ils oublient seulement qu'on doit apprendre à lire : il faut préparer le terrain du lecteur, il faut une éducation littéraire pour lire « Phèdre », « Madame Bovary », « Le Sang des autres », ou Faulkner. Mithridate a appris à boire du poison, de même les gens doivent apprendre à lire !

Un dernier mot ! Il nous semble qu'aucune doctrine et qu'aucun homme ne sont responsables, eux seuls, des dangers de l'érotisme : mais ceux qui en portent la plus lourde responsabilité sont les chrétiens qui n'ont pas compris le message d'amour de Celui qui aima de sa charité fraternelle une pécheresse ou une courtisane. Nous croyons que s'il y a un danger, il vient de la rareté des littératures qui sont littératures du vrai amour !

UN POLYTECHNICIEN, MAXIME HALLERAI :

*« Vous craignez pour les âmes frêles et candides les tentations, la chute ? Ce sont les risques de la vie... »*

Il serait vraiment surprenant qu'en ces temps étonnants, la littérature seule fût épargnée : qu'elle aussi vacille, chancelle, quoi de plus naturel ; sinon elle trahirait tout simplement sa fonction « sismographique ».

Enregistrer, certes, est son rôle ; mais aussi de prévoir et comme d'offrir l'avant-goût du monde prochain, du monde inéluctable. Ce qu'elle nous promet n'est ni très gai ni apparemment séduisant : ce n'est point sa faute. Instrument aveugle, elle dénonce ce qui est, prophétise ce qui sera.

Le mal vient de plus loin, de plus haut : n'y a-t-il pas belle lurette que règne la pourriture au royaume de Danemark. Mais il est toujours plus aisé de négliger les causes et de s'attaquer aux symptômes.

Jadis, la littérature avait des visées aristocratiques : former tout simplement de beaux esprits. Ils étaient, autrefois, la parure de la société ; ils en seraient aujourd'hui le reproche : leur savoir-vivre leur commandait donc impérieusement de disparaître.

Ainsi les ambitions de la littérature sont-elles devenues franchement plébéiennes : généreusement, à ses festins, elle convie colombes et pourceaux. Étrange communion ! Vous vous en scandalisez : le spectacle est pourtant diablement pittoresque.

Mais vous parlez en moraliste : étrange moraliste qui paraissez oublier ce penchant fondamental de la nature humaine pour la fange : vous le savez,

celle-ci aspire à la boue. Il est peut-être préférable de se vautrer, platoniquement, dans certains livres, d'apaiser ainsi la faim de ses démons, que de se livrer à des expériences concrètes et autrement redoutables.

Nous pourrions aussi parler de cette nouvelle génération culturelle, quasi spontanée, noircie par le négoce et qui tente, maladroitement, de se blanchir aux belles lettres. « La Princesse de Clèves », « Adolphe », « La Porte étroite », toute une littérature frappée à ce sceau lui est fermée : vêtir ceux qui sont nus est pourtant un devoir. Aussi un philosophe par-ci, un égoutier par-là, de braves gens enfin, volent-ils à leur secours. Certes, ce ne sont pas des aigles, tout au plus des chauves-souris : ce qui expliquerait, et justifierait, leur présence assidue dans les caves. De là à leur faire les gros yeux ?

Certes, je comprendrais votre émoi si, à côté de ces livres « fâcheux », ne prospérait toute une littérature honnête, sacrée, musclée : les âmes frêles et candides ont de quoi se nourrir, je vous l'assure, sans recours à ce que l'on nomme, assez dramatiquement, les poubelles. Vous craignez pour elles les tentations, la chute ? Ce sont les risques de la vie.

UN ÉLÈVE DE PREMIÈRE A (NOTRE-DAME DE VALENCIENNES),  
J. CASTAING, RÉPLIQUE AUX SURREALISTES :

Le danger est pressant. Une nation, un monde qui vivent dans l'érotisme et la démence, dont l'esprit est annihilé, et qui vivent de leurs seules forces instinctives sont perdus. Car cette littérature qui s'élève vers nous d'un monde inintelligent en est l'image, et nous pouvons, dans ce reflet, constater un vide qui va tuer notre monde : notre monde est vidé de l'intelligence.

Le sinistre farceur, c'est l'athée, c'est M. Jean Schuster<sup>3</sup>. Le lâche, c'est lui. Qu'il se tranquillise ! Ses élucubrations sans fondement, son athéisme n'atteindront jamais aucun des buts qu'il se propose. Ce fou, qui refuse la seule inquiétude par laquelle l'homme le plus fou peut sortir un jour de sa folie, ce naïf imbécile qui voudrait, avec son engeance, nier ce qui a vaincu de plus forts que lui, un Pascal, un Claudel et tant d'autres. Non, il ne nous empêchera pas de dormir et il ne risque aucunement de nous faire mourir

3. Voir dans *Le Figaro littéraire* du 25 juin la réponse de M. Jean Schuster, surréaliste. [Note du Figaro littéraire]

de mort violente, ce sinistre... qui cherche la mille et unième façon de faire l'amour alors qu'il n'y en a jamais eu que deux : l'amour des autres et l'amour de soi.

Non. La première chose à faire, c'est de se débarrasser de tous ces fumistes pour qu'il ne reste enfin que des hommes loyaux envers eux-mêmes, qui se connaissent, qui aient, comme dit Baudelaire, « la conscience dans le mal ». Voilà ce dont nous avons surtout besoin : de garder, dans nos folies les plus sales, l'intégrité de nos facultés raisonnables, l'intégrité de notre intelligence qui croit à l'existence d'un idéal supérieur et d'une vie meilleure, qui a le courage de se reconnaître mauvais et viciées notre âme et notre vie. La grande plaie de notre monde est son inintelligence, et M. Schuster n'en est pas le moins atteint. Ce qu'il faut garder, c'est une intelligence suffisante pour conserver partout cette lucidité qui nous évitera de devenir, comme M. Schuster et ses amis, chez qui elle manque, de ridicules histrions.

---

Pierre Vidal-Naquet, dont la réponse n'a pu être publiée que partiellement, nous écrit qu'en conséquence il ne la reconnaît pas pour sienne. Dont acte.

Nous avons reçu des réponses signées de Jean Suquet (Paris); Odette Lütgen (Paris); Adrien Dax (Toulouse); Michel Pontoizeau (Paris); Mme A. Lepage-Berthet (Vaucresson); Robert Sarkissian (Marseille); Jean Matter (Sonzier-sur-Montreux, Suisse); Bernard Delvaile (Caudéran).

N. Thierry (Argenteuil); R. Pellegrin (Avignon); Jean Llasera (Londres); M. Oth (Gerouville, Belgique); Robert Béziat; Ph. Olmer (Neuilly); Pierre Grenaud (Alger); Henry Calver; Michel Godard (Deuil); P.-G. Hovald (Mulhouse); Pierre Demarne; J. Burlion (Bruxelles); P. Saint-Jean (Versailles); Jean Nomen (Nîmes); Yvonne Canvert (Paris).

J.-B. Martin (Bruxelles); H.-F. Rey (Paris); Paul Pugnaud (Lézignan, Aude); Louis Monestier (Castelnaudary); J.-P. Pavior (Bayonne).

Bernard Sesé (Paris); Joseph Gallois (Varzy, Nièvre); Jean Perrière (Meys, Rhône); O. Badé (Cannes); Jean Blasquez (Paris); Gaston Puel (Paris); Pierre Garrigue (Paris); Émile Deroide (Eaubonne); J.-C. Youri (Paris).

G. Salasc (Tours); Marc Sémenoff (Paris); Ph. Audoin (Paris); Henri Froment-Meurice (Paris); J.-C. Michel (Bois-Colombes); Franco Moiso (Vincennes); Louis Sauzet (Lyon); J.-D. Goulven (Paris); H. Marzewski; L.-G. Bienvenu (Neuilly).

*Le Figaro littéraire*, samedi 16 juillet 1949, p. 1 et 3.



## Des écrivains de « moins de trente ans » répondent à François Mauriac

FRANÇOISE D'EAUBONNE :

*« Si vous croyez que le "message" de l'homme de lettres revêt aujourd'hui une telle importance, que ne l'incitez-vous à d'autres vertus qu'à celle de continence ? »*

*Françoise d'Eaubonne est l'auteur de trois romans : Le Cœur de Watteau, Comme un vol de Gerfauts, Indomptable Murcie. Le second lui a valu, en 1947, le Prix des Lecteurs. Née à Toulouse en 1920, elle avait débuté à vingt ans dans les lettres par des souvenirs d'enfance : Tempête en cage.*

Françoise d'Eaubonne conclut la réponse qu'elle a bien voulu nous envoyer par l'exposé des deux points suivants :

1° Pourquoi diable l'érotisme est-il le loup-garou de l'intelligence catholique ? Pourquoi ceux qui sont croyants en France et se mêlent de penser font-ils de cette « force instinctive » si fameusement décriée et louée tour à tour le bouc émissaire de tout ce qu'ils peuvent reprocher à l'état d'esprit actuel ? Comment des gens intelligents ne peuvent-ils pas comprendre que le temps de la terreur théologique de la chair est dépassé depuis Mathusalem, et que « le problème est ailleurs », où ils ne le cherchent pas ? Même en faisant la part des « mauvais livres » dont j'ai parlé, de ceux où l'érotisme s'avère inexcusable parce que gratuit, croyez-vous qu'il y ait là, sérieusement, péril grave pour l'individu, la nation, la littérature elle-même ? Votre crainte m'en semble aussi comique que l'assurance des surréalistes. Cette conception rejoint le naïf slogan pétainiste : c'est l'esprit de jouissance qui a perdu la France. Quel non-sens ! La nation ne fut jamais si forte qu'au seizième siècle, où tout un chacun forniquait à la bonne franquette dans une atmosphère de déchristianisation générale. Je ne tombe pas dans l'excès inverse de recommander la fornication à la bonne franquette comme remède au mal de dévirilisation ; Ulysse résiste au philtre de Circé, qui transforme d'autres

en pourceaux ; et que même si Isou et Vian peuvent donner parfois piètre idée du pays qui les édite, si les œuvres de Dominique Rollin poussent quelques-uns à croire que Montherlant avait raison dans ce qu'il disait des femmes, la terre ne s'arrêtera pas de tourner pour autant, et l'équilibre des âmes n'en sera pas changé pour un siècle. De quelle importance nous croyons-nous, nous autres pauvres écrivains !

2° Le problème est loin de là, ai-je dit ? Certes ! Et je trouve saugrenu, à l'heure où la fumée des fours crématoires s'éteint à peine, de nous obnubiler sur des histoires de pénis. Ce n'est pas Sade qui a fait les charniers de Treblinka, de Dachau et d'Auschwitz ; je me refuse à voir aucune filiation entre le fascisme et l'immense canular d'un étudiant de génie qui se trouvait écrire comme Choderlos de Laclos. Il n'y a aucune commune mesure, et, si vous croyez que le « message » de l'homme de lettres revêt aujourd'hui une telle importance, que ne l'incitez-vous à d'autres vertus qu'à celle de continence ? De tout temps, ce furent les chastes, les incorruptibles, les impuissants même, qui firent couler le sang à flots ; les rationalistes, les jouisseurs et les égoïstes se sont contentés d'écrire « Gargantua » ou de peindre ce qu'on voit dans les musées. Admettons que l'ère de l'égoïsme intellectuel soit dépassée. Mais alors considérons d'autres perspectives que celles de la licence, pour l'amour de Dieu ! (et surtout de nous-mêmes). Je vous approuverai le jour où vous vous contenterez de dire à la race des gens de lettres que certains organes furent donnés aux hommes non seulement pour faire l'amour mais encore pour montrer du courage ; et que l'avilissement, la lâcheté, le goût de l'échec et la veulerie sont bien autrement pernicieux que toutes les débauches où se complaît leur stylo. Avant de songer à mesurer les maillots de bain, l'Église bâtissait des cathédrales. Qui songe aujourd'hui à bâtir la nouvelle cathédrale ? Vous jouez perdant depuis saint Paul, qui fit de l'immense message fraternel du christianisme un message de lutte contre la chair. Il faut, à l'heure actuelle, rapprendre aux hommes la fraternité et la non-résignation à l'univers concentrationnaire, et non plus l'acceptation ou le combat du sexe. Si vous vous plaignez que la littérature actuelle soit basse, soit désespérée, je vous renverrai à l'Évangile : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. » Commencez par abattre cet arbre de honte qu'est la présente société si vous voulez en détruire les fruits d'immondices ! Et ne mettez plus la charrue avant les bœufs.

MARCEL BISIAUX :

« *Il faut laisser les écrivains faire ce qu'ils veulent* »

*Débutant dans les lettres avec un essai, Les Pas comptés [sic], Marcel Bisiaux a également publié des études dans Les Cahiers de la Pléiade.*

Croyez-vous ? Ne croyez-vous pas ?... Le joli piège ! Mais il faut pour une fois se prendre au sérieux. Il faut aborder « ce grave problème du moment » qui, à vrai dire, ne m'a jamais paru aussi grave qu'aujourd'hui, devant ma feuille. Et déjà je m'inquiète. N'y a-t-il pas là un soupçon de tentative pour restreindre encore, cette fois presque au nom d'une certaine morale, je ne sais quelles libertés ? De quoi seront alors faites les « Lettres », que restera-t-il si l'on veut en enlever tout ce que l'on peut mettre sous ce nom générique : « Le recours aux forces instinctives et à la démence et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée ? » Mais la question n'est sans doute pas là, car y a-t-il autre chose dans toute la littérature ? Peut-être tout ceci n'est-il point devenu jusqu'alors suffisamment systématique ? Je ne sais. Ceci est un point de vue. On peut en avoir plusieurs. Mais que ce « systématique » constitue un danger ? D'abord, qu'est-ce qu'un danger ? N'est-ce pas le fait même d'une enquête sur un tel sujet qui serait la pire cause de danger ? Si danger il y a ? Le questionnaire de l'enquête précise qu'il s'agit d'un danger « pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même ». Autant dire pour tout le monde. De quelle nation s'agit-il ? Que veut-on nous faire dire et ne pas nous faire dire ? S'il y a des problèmes, et des problèmes de ce genre, pourquoi les restreindre ? Et le reste du monde alors ? Tout ceci a un petit air policier : Ne s'agit-il pas d'une enquête ? On se sent presque, en répondant, une âme de détective, d'un de ces détectives à la Miss Blandish, livrés magnifiquement, corps et âme, aux « forces instinctives et à la démence, à l'exploitation de l'érotisme ». Et voilà que la dernière ligne du questionnaire nous demande de dénoncer les hommes et les doctrines ! Je crois que la lecture des diverses réponses à ces questions sera très amusante. Ils vont tous s'accuser les uns les autres réciproquement, les « jeunes intellectuels des divers courants », se livrer eux-mêmes aussi, contre les forces instinctives, à leurs propres forces instinctives, pour une meilleure littérature ! Pouah ! Pour une fois que la littérature essaie de ressembler à quelque chose ou à rien, ce qui revient au même ! S'il y a un mal et un bien – c'est à cela que l'on veut sans doute en venir – et que l'on range les forces instinctives et l'érotisme dans le mal, n'est-il pas plus moral de n'exploiter

que le mal, pour le bien de tous ? On n'oserait exploiter le bien ! Sinon, que faudrait-il exploiter ? Et puis ce n'est pas si mal, l'érotisme. Je voudrais bien savoir à qui cela fait peur, exploité ou non. Je me demande soudain si l'autre partie des lettres, la bonne, puisque le sujet de l'enquête le laisse supposer, la partie non instinctive, non démente (qu'elle dit), non érotique (à voir), n'est pas à elle seule le très grand danger qui menace, non pas l'individu (il sait se défendre), mais la nation et la littérature elles-mêmes. Et je ne parviens pas non plus à me représenter exactement ce que pourrait être, dans ses conséquences, un danger pour la littérature. Passe encore pour la nation ! Je pense qu'il faut laisser les écrivains faire ce qu'ils veulent. Les littérateurs dire et commenter ce qu'ils veulent. Et que ceux qui n'écrivent pas et ne littèrent pas s'occupent entre eux de ce que les autres écrivent et disent. Entre eux les enquêtes. Les écrivains et les littérateurs ont déjà eux-mêmes bien assez de mal avec leur petite exploitation personnelle, de quoi que ce soit d'ailleurs, assez d'ennuis pour bien organiser leurs propres recours systématiques à ce qu'ils pensent être le mieux (ou le moins bien) pour s'occuper encore de ce que font les autres. Et de quel droit ? Et si quelque chose les gêne dans les « Lettres », les autres, les lecteurs, n'ont qu'à choisir. N'existe-t-il pas des critiques pour les éclairer et les aider à cela ? Et puis tout est-il vraiment ainsi que l'on veut nous le faire croire ? Est-ce si nouveau ? Et il me semble que là où l'on recourt le plus systématiquement aux forces instinctives et à la démence, à l'exploitation de l'érotisme, c'est encore un domaine finalement bien timide. Il faut laisser les vanes s'ouvrir, à quoi bon les freiner ? les contrôler ? les censurer ? Laissons aller. Un peu de pureté, enfin ! Quoi ! Sinon, tout ceci ne serait à nouveau, on le sait bien, que le retour ou le renforcement à l'habituelle hypocrisie, convaincue ou non. Que les uns écrivent ce qui leur plaît. Que les autres lisent ce qui leur plaît. Cochonnons, cochonnons. Ne cochonnons pas, ne cochonnons pas. Il en restera toujours quelque chose. Que les individus se débrouillent. Quant à la nation... et à cette bonne vieille littérature, qu'il y ait ou non du danger, que l'on écrive noir ou que l'on écrive blanc, quoi qu'il arrive, ne seront-elles pas toujours nation ou littérature ? Mais non, il ne faut pas s'inquiéter pour elles. Bonnes gens, rassurez-vous. Vous n'avez pas fini d'en voir. D'en entendre aussi, je suppose. Et d'en lire, bien sûr ! D'ailleurs qu'y pouvons-nous ? D'ailleurs ne sont-ce pas les nations et les littératures elles-mêmes qui sont les dangers permanents ? Et après tout, ce n'est pas tant du fond qu'il s'agit, mais des... formes. On se comprend.

J.-C. YOURI :

*« Ce dégoût universel que les jeunes artistes et écrivains professent aujourd'hui n'est pas tant dégoût de la société que dégoût de l'homme »*

*D'origine russe, J.-C. Youri est âgé de vingt-trois ans. En 1948, il publia son premier livre : Ça devait finir comme ça, dans lequel il évoque la vie de deux « col-laborateurs » réfugiés en Allemagne après la Libération. J.-C. Youri poursuit des études de philosophie.*

Ce dégoût universel que les jeunes artistes et écrivains professent aujourd'hui n'est pas tant dégoût de la société, comme il est maintenant convenu de dire, que dégoût de l'homme.

Les concepts de héros ou de traître sont dévalués. Il est facile à chacun de devenir l'un ou l'autre et d'entrer tout fleuri dans une catégorie humaine bien définie. Le droit à l'immortalité, à l'histoire n'est plus le privilège de quelques comédiens, mais bien de tout un peuple. Et il en est ainsi de tout concept, de tout impératif, de tout sentiment.

Notre condition d'homme nous paraît sans grandeur comme sans ignominie. Elle est tout simplement devenue insignifiante et sans intérêt. Voilà, à présent, ce qu'on nomme un lieu commun. C'est tout dire !

L'amour même ne nous retient pas, et c'est peut-être pourquoi nous ne sommes jeunes qu'à demi. Ce n'est pas à dessein et selon les canons d'une mode que nous éclairons la vie sentimentale de nos héros (puisqu'il faut bien les appeler par leur nom) d'une lumière si écoeurante. Nous ne pouvons la voir autrement. Il ne nous apparaît pas que cette sublimation soit une chose « charmante », et si elle attirait les clins d'œil coquins de nos pères et les vœux d'une quelconque Bovary, ce sont ces clins d'œil et ces soupirs qui nous semblent aujourd'hui abjects.

Quelles voies nous demeurent ouvertes ? Les uns (tel Roger Nimier, et je suis bien loin de leur reprocher ce parti pris) emprunteront une attitude de joueur, faite d'impertinence, d'intrépidité et de coquetterie. Au-dessus de leur lit, je suppose un portrait, par Walt Disney, du grand méchant loup.

Les autres se demanderont s'il ne serait pas mieux, puisque ce jeu même les ennue, de se retirer. Et ils n'en feront rien. Évidemment, tout cela n'est pas très beau. Le désordre ne l'est jamais. Je sais bien qu'il serait plaisant qu'il y eût des coupables d'une part et des juges d'autre part, auxquels serait adjoint, pourquoi pas ? un parterre de chapeaux à plumes... Mais voilà : à tout appel, ce ne sont que les témoins qui répondent.

---

Nous avons reçu des réponses signées de :

Jacques Meuris (Fraispont, Belgique); Jacques Brion (Paris); B.-M. Lucas (Garches); Gilbert Hasson; J.-J. Schwed (Colmar); Marcel Oddos (Ambarès); Pierre Rey (Rabat); J.-J. Canon (Paris); Jean Deschamps (Paris); André François (Paris); Lucien-Georges Graves (Paris).

P.-R. Macaire (Nancy); Paul Sumer (Marseille); M. Benedetti (Vincennes); Lucie Monthoux (Francheville-le-Haut, Rhône); R. Sénéchal (Paris); Colin-Simard (Paris); A. Schimonoglou (Paris); Claude Edelmann (Paris); M. Édouard (Fontenay-les-Brûs, S.-et-O.); Jacques Suchet (Montfleurs, Isère); Henri Pastroureau (Paris).

*Le Figaro littéraire*, samedi 23 juillet 1949, p. 3.

Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle  
se termine aujourd'hui... par les six points de vue  
les plus significatifs de la consultation

Nous en terminons par un dernier choix dans l'énorme courrier que nous ont valu l'appel et la question de François Mauriac. Ce n'est pas sans regret, assurément, que nous nous résignons à laisser dans nos dossiers tant de pages de nos correspondants, fortes, parfois mordantes et toujours révélatrices.

Il nous paraît, du moins, que toutes les opinions auront, au cours de cette enquête, reçu ici leur expression.

UN INSTITUTEUR, G.-M. PINTURAUULT :

*« L'érotisme est sans doute aussi naturel que le boire ou le manger »*

Que craint véritablement F. Mauriac ? Un renforcement de l'appétit de jouissance justifié par l'affirmation des droits de l'inconscient, le refus de toute responsabilité, la faillite de la volonté, de l'esprit critique, de l'effort constructeur ? Le renforcement de l'égoïsme, la perte des scrupules et de toute retenue ? Un déchaînement des passions, la nation devant un simple assemblage grondant de loups affamés, chacun acharné à ses plaisirs, le règne des appétits particuliers, le mépris de l'homme et de sa dignité, mille ans de patientes conquêtes spirituelles effacés par une explosion de stupre et de démente, l'écroulement, enfin, d'une civilisation élégante et parfois profonde, soucieuse d'équilibre, de mesure et de clarté jusques et surtout dans les monuments de son esprit – en bref, un recul de toutes les valeurs établies, la perversion, la gangrène morale gagnant de proche en proche jusqu'à la destruction... ?

Je ne crois pas à cela. L'édifice est solide, cimenté de traditions, de courage, d'espérance, d'idéal aussi. Non, la nation n'a rien à craindre, pour la raison essentielle que, dans sa grande majorité, elle ne participe pas à ces

jeux dénoncés. Les Français ont bien autre chose à faire : commercer, agioter, bâtir, courir sur un stade, que sais-je encore ! Entre Sartre et Cerdan, le plus grand nombre de jeunes ont choisi, et le Tour de France leur tient lieu de religion ou de philosophie. La littérature, combien sommes-nous à y croire vraiment ? Pays de bourgeois satisfaits de l'être, de paysans obstinés, d'ouvriers plus attachés au syndicalisme et à la politique qu'à la réflexion intellectuelle, il n'est plus besoin de chasser les poètes de la République : elle ne les craint plus, ne les méprise même pas : elle les ignore ! L'erreur de certains est de croire que la nation ne cesse de les regarder et de se régler sur eux. Cela était peut-être vrai (en partie) au temps que la nation était surtout représentée par un petit groupe de privilégiés rassemblés autour du maître ; ce temps-là n'est plus.

.....

L'érotisme n'est pas un nouveau venu dans la littérature : le *Cantique des Cantiques*, *Daphnis et Chloé*... Citer des titres serait trop facile. L'érotisme est sans doute aussi naturel que le boire ou le manger. C'est peut-être pour avoir refusé cette vérité que nous assistons à une réaction aussi violente, laquelle, pour être allée plus loin qu'il n'était nécessaire, nous ramènera probablement à l'équilibre. Nous avons été formés à une morale de convention qui ne voulait plus voir l'homme dans sa totalité. Morale hypocrite et volontairement aveugle, si embarrassée de préjugés qu'elle en ignorait le réel déli-bérément. À ce point de vue, le scandale est presque libérateur. Avoir un corps cesse d'être un péché. En même temps que la dictature de la raison est battue en brèche (et le surréalisme n'est que l'aboutissement d'un long travail ; je pense aux romantiques allemands, à Poe, à Nerval, à Aloysius Bertrand, à Baudelaire, à Rimbaud, à Lautréamont, etc.), la primauté de la morale catholique est menacée. Les excès mêmes de ses adversaires la protègent : pour combien ? « *Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, qu'il s'en soûle et qu'il y meure.* » Mais le même Pascal ne dit-il pas : « *L'homme n'est ni ange ni bête* » ? Acceptons donc de n'être ni tout l'un ni tout l'autre ; agissons en conséquence : tout est à gagner, et quoi à perdre ?



M<sup>lle</sup> BRUIS :

« *Une de nos qualités est la franchise* »

De responsables, il n'en est point que l'on puisse désigner nommément. Ni Sartre, ni Jean Genet, ni aucun de ceux que l'on pourrait me citer, je ne les tiens pas pour les créateurs de notre misère. D'elle à eux, j'envisage bien plutôt le rapport de cause à effet. Ils sont le produit de nos haines ou de nos désespoirs. Exactement comme Ronsard chanta les roses, comme Vigny écrivit *Chatterton*, ils disent, eux, l'horreur qui habite notre âme. Ils disent qu'à quinze ans nous connaissions la haine, vêtue de vert, bottée, casquée et roulant son accent teuton dans nos plaines défigurées, qu'à l'âge où l'on croit en l'homme, au progrès, ou bien aux nobles sentiments, l'on nous montra des crématrices et l'on nous dit de nous venger. Nous apprîmes, par l'expérience, que ruse et audace font la loi, et ce sont bien là des « forces instinctives ». Parmi nous, l'amour noua, songes éphémères, des couples qui allaient partir, s'enfuir, mourir, se séparer. Et de nos amours déchirées, qu'exaspérait la mort rôdante, l'on a fait « l'érotisme ».

Nous sommes restés dépouillés, marqués à jamais... Qui, en somme, ne sut pas mieux nous en garder ? Et je pense à ces raisins verts de la Bible et aux enfants qui en eurent les lèvres agacées...

Le danger est réel, certes. Je crois que l'homme est fait pour chanter et aimer. Mais une de nos qualités est la franchise, acquise à l'école de la guerre, et nous nous peignons tels que nous sommes. Si quelquefois nous poussons un tout petit peu au noir, c'est pour plus de relief, et puis chacun sait que la jeunesse est toujours excessive.

Je ne crois pas que la nation, et beaucoup d'autres avec elle, pâtissent de ce mal, car il n'est le fait que d'une génération. Vienne demain, celle qui va nous suivre réagira bien autrement, peut-être même nous moquera en ces écrits. Le temps fera son œuvre.

Mais quant à la littérature, toute expérience est un bien et nous nous devons de faire celle-ci. Sa rude beauté nous enchante et aussi elle plaît au lecteur.

HENRI HERSCO :

*« Il n'y a rien de plus conventionnel ni de plus factice à l'heure actuelle que le non-conformisme »*

Le nouveau cataclysme que nous venons de subir et qui étend pour des dizaines d'années ses germes de mort sur toute la société n'est pas responsable de cette nouvelle doctrine qui a nom « l'existentialisme » et que je qualifierai d'attrait morbide du désespoir : il en a tout au plus favorisé l'extériorisation. « Nouvelle » dans la mesure seule où il est fait une publicité tapageuse et intéressée sur des sentiments vieux comme le monde.

Il n'est pas un individu, si riche soit-il, qui ne prenne conscience au moins une fois au cours de son existence (à l'occasion d'un deuil ou d'un échec particulièrement cruel, ou même lorsqu'il est arrivé à la satiété) de l'absurdité de la vie. Nous nous en rendons tous compte, tôt ou tard, à des degrés divers, mais notre attitude en face de ce non-sens prend une forme correspondant à notre tempérament : résignation, stoïcisme ou révolte. « L'existentialisme » n'a rien inventé.

.....

Je n'ai jamais eu le loisir de me rendre au « Café de Flore » qui est, paraît-il, le sanctuaire où trône le Grand Maître au milieu de ses disciples. Je serais pourtant curieux de voir à quel rang social ces derniers appartiennent. Il s'agit, à n'en point douter, de jeunes snobs et zazous qui ne connaissent « rien de la vie ». Je doute qu'on trouve parmi eux un seul ouvrier d'usine ni un seul être qui ait une raison valable de désespérer. La véritable douleur morale n'a pas sa place là : le dégoût de la vie, lorsqu'il est motivé, ne s'accommode pas de « l'exhibition ». Il requiert la solitude, l'oubli et la mort si le sujet n'opère pas en lui-même une réaction salutaire qui ne peut trouver sa place que dans l'action, utile en ce sens qu'elle détruit la pensée. Mais allez donc parler action aux parasites de la société.

Ces jeunes gens me font penser à une parole de Vigny : « ... et il me semble que la moue de Bonaparte et celle de Byron ont fait grimacer bien des figures innocentes. » Il n'y a rien de plus conventionnel ni de plus factice, à l'heure actuelle, que le non-conformisme. C'est une mode, un entraînement comme beaucoup d'autres, du snobisme en un mot. L'affectation nuit aux plus belles, aux plus fières oppositions.

Je les invite, ces jeunes gens, à travailler de leurs mains pour leur mère, pour leur femme et leurs enfants ; je les invite à lutter pendant des années sans voir luire la moindre lueur d'espoir.

.....

L'essence même de la vie et l'ordre social détestable nous inclinent tous à l'existentialisme, mais point n'est besoin de hâter ou de favoriser cette évolution par des écrits obscènes. Mieux vaudrait, sans doute, la freiner par des lois justes et sages et par des œuvres où passeraient les grands souffles généreux et tendres qui sont la marque de nos grands génies littéraires ; mieux vaudrait qu'on applique un baume aux plaies qui nous rongent au lieu de les aviver encore par une littérature décadente et démoralisante. Plus d'*hypocrisie*, soit ! La recherche de la Vérité se dispense des propos orduriers et de l'étalage des plus bas instincts.

UN ÉTUDIANT EN DROIT, CLAUDE ÉCHAVIDRE :

« *La littérature n'est qu'un système de compensation* »

Rien ne va plus ! On recourt systématiquement au désespoir. Et pourtant !

Il y a toujours une bonne littérature. Dieu merci, les feuilletons de nos magazines se portent bien. Il y a toujours des prix Goncourt.

La nation ? Je m'étonne que M. Mauriac n'ait pas interrogé nos campagnes. Breton et Sartre ? Qui sont ces gars-là ? La démence n'a pas touché les électeurs, comme inversement les courbes de la natalité n'ont pas attendu l'article de Mlle de Beauvoir sur la maternité pour traduire une augmentation des naissances.

Oui, les bons peuvent se rassurer. Les dérangements intestinaux de notre littérature n'affectent que 0,1 % des individus.

Quant aux méchants... Mais où sont les méchants ? Je passe souvent à Saint-Germain-des-Prés, j'ai toujours mon portefeuille et... ma virginité.

M. Malraux, qui veut « faire de l'érotisme une valeur », comme il l'a écrit dans la préface à *L'Amant de Lady Chatterley*, siège à côté de M. Claudel au conseil d'administration d'une société qui veut faire du raisonnable.

Un peu de mesure ! Les gens de lettres « font partout les nécessaires », mais « ils ne font pas aller la machine », pas plus qu'ils « n'écrivent pour leur époque ». La littérature n'est qu'un système de compensation. Auteurs

et lecteurs, grâce à elle, peuvent vivre par procuration. Croyez-le, c'est par là que les fosses d'aisances sont nécessaires. Dans tous les domaines, les refoulements sont dangereux, et l'origine des révolutions réside le plus souvent dans le mépris des libertés que dans leur abus.

Je sais bien, le développement des forces instinctives aboutit au fascisme, aux tortures et aux camps de concentration... Ne criez pas si fort, on ne s'entend plus... Au fascisme ! Mais nous n'y sommes pas encore. Une certaine jeunesse vit bien en deçà, je vous l'assure, de la moralité ou de l'immoralité.

CLAUDE BERCK :

*« Une nouvelle hypocrisie, plus abjecte que l'ancienne »*

Cette littérature érotique qui fait le sujet essentiel de cette controverse est essentiellement négative et destructrice. Je ne veux pas du tout dire qu'un écrivain n'est pas libre de traiter toutes les questions qui sont susceptibles de se présenter à son cerveau. Mais qu'il ne prenne pas l'œuvre d'art comme une occasion d'exprimer et de satisfaire ses plus bas instincts !

Une fois cette nature animale libérée de la contrainte de la raison propre à la dignité humaine, ces êtres pervers se cachent sous les dehors du métaphysicien ou de l'artiste. Pourquoi, puisqu'ils prétendent être « affranchis », ne vont-ils pas sur la place publique et n'affichent-ils pas, comme ces citoyens de la vieille Babylone, leur nouveau culte ? Pourquoi cette pudeur ? N'est-ce pas là plutôt une nouvelle hypocrisie, plus abjecte même que l'ancienne ? C'est là le point capital qui a été négligé dans certaines réponses.

Que ces débauchés laissent la littérature tranquille !

Ils proclament bien haut qu'ils sont à l'avant-garde de notre civilisation ! Erreur ! Qu'ils pensent plutôt arrière-garde et qu'ils se taisent !

Un monde se termine, usé, pourrissant, et il laisse derrière lui une odeur nauséabonde qui soulève le cœur. Cette odeur, ce sont eux et leur « littérature ».

Ils croient faire naître un monde nouveau avec leur débauche ! C'est justement là le symptôme d'une décadence. (Qu'on se souvienne de la décadence romaine.)

Il est toujours possible qu'un monde nouveau naisse, mais jamais grâce aux dépravés !

UN MARXISTE, CYPRIEN SERWY :

« *Les responsables ? Des hommes ?... Des doctrines ?... Non. – Le milieu social ? Oui. »*

L'exploitation de l'érotisme, – recherche plus ou moins malade de la sensualité, – pose pour les littérateurs et les lecteurs qui en sont atteints un problème endocrinien qui regarde médecins, généticiens et psychiatres. Que la société bourgeoise capitaliste se débrouille avec ses produits aberrants ! Elle est armée contre eux tout autant que nous autres délinquants et criminels.

Les responsables ? Des hommes ?... Des doctrines ?... Non. Le milieu social ? Oui. Les idées dominantes d'un moment sont toujours les idées maîtresses de la classe dominante. Celle-ci doit d'abord vivre la phase de sa décomposition avant qu'une des classes dominées de l'époque prenne le pouvoir, impose sa philosophie, sa morale, ses arts, sa superstructure idéologique. Or, les idées retardant sur les faits, le stade économique de la révolution socialiste sera depuis longtemps accompli que les idées courantes seront encore celles du défunt capitalisme. Voyez l'URSS !

Il est normal que M. Mauriac soit alarmé des incongruités qu'écrivent les scatophages et, en général, tous les destructeurs du conformisme chrétien-capitaliste. M. Mauriac est un suppôt de l'économie et de la morale capitalistes. En tant que métaphysicien conservateur et rétrograde, il croit que des idées définitives, qui sont siennes, – dirigent la société alors qu'elles n'en sont qu'un reflet transitoire, en état de perpétuelle mouvance.

Actuellement, le problème capital déterminant n'est pas celui de la tendance éthique de certains écrivains. Il est ailleurs. Le voici.

Comment est-il possible que les USA, et une partie du monde avec eux, soient obligés de travailler à la fabrication de bombes atomiques, armes qui conservent à quelques capitalistes l'hérilité [*sic*] qui les rend maîtres de l'humanité ?... Bombes atomiques permettant à quelques hommes, en fonction de leurs intérêts personnels, de décider du sort du monde !

.....

---

M. Georges Gaudu ne veut pas de l'épithète que nous avons accolée à son nom : il est pour « une économie communiste » mais contre le « réformisme totalitaire des staliniens ».

Parce que nous n'avons pu publier qu'un fragment de sa réponse, M. François Nourrissier [*sic*] ne la reconnaît pas pour sienne.

Nous avons reçu des réponses signées de :

Jean Perrel (Le Perthus, Haute-Loire) ; Michel Ouzilleau (Paris) ; Paul Huck (Mézeral, Haut-Rhin) ; Jacques Ber (Paris) ; J. Chauvin (Cholet) ; Anne-Marie Matter (Montreux, Suisse) ; Jean Moret (Lyon) ; Philippe Bernier (Paris) ; Gabriel-Georges Gaulier (Saint-Jean-Cap-Ferrat) ; R. Jullien-Courting (Bois-Colombes).

Jean Guéritte (Paris) ; Claude Francoys ; Gustave Alloo (Bruxelles) ; Jules Dupont (Alger) ; Pierre Auger (Paris) ; Pierre Badiou (Saint-Cernin, Cantal) ; Jean Le Louet (Madrid) ; Guy Aller (Meudon) ; Jean-Charles Mignon (Bruxelles) ; Jean Pauquinot (Vincennes) ; Pierre Faillant (Paris).

Le manque de place nous contraint à reporter la fin de la liste des réponses reçues à la semaine prochaine. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

*Le Figaro littéraire*, samedi 30 juillet 1949, p. 3.

FRANÇOIS MAURIAC  
*de l'Académie française*

## Notre enquête près de la jeunesse intellectuelle Conclusions

Eh bien, non ! je ne regrette pas d'avoir eu l'idée de cette enquête. Ceux qui nous ont prêté des intentions meurtrières contre tel confrère, ou qui ont cru que nous ferions un choix parmi les réponses et que nous tirerions à nous la couverture, j'ose espérer qu'aujourd'hui ils nous rendent justice. Nous ne pouvions publier toutes les lettres ; du moins avons-nous retenu les plus significatives.

Je viens de les relire d'affilée. Si nos lecteurs que plusieurs de ces professions de foi ont scandalisés en prenaient comme moi une vue d'ensemble, j'imagine qu'ils reviendraient sur leur jugement. À chaque époque, la jeunesse est ce qu'il y a de moins pourri, et celle d'aujourd'hui ne fait pas exception. « Vivre avilit », ce terrible raccourci, Dieu merci, ne se vérifie pas toujours. Mais un jeune être, aussi impur qu'il soit, du moins ne plie-t-il pas sous le fardeau de toute une vie. Ces réponses qui s'opposent ont en commun, il me semble, un certain accent : les dés, pour ces jeunes frères, ne sont pas jetés ; ils cherchent encore, comme Rimbaud, « le lieu et la formule » ; ils ne s'installent pas dans leur parti pris. Nous les sentons d'autant moins assurés qu'ils sont plus affirmatifs. Ils trouvent « comme trouvent ceux qui doivent chercher encore », selon le vœu de saint Augustin. Les épigones du Surréalisme répètent sans conviction un déjà très vieux catéchisme.

À nos lecteurs scandalisés je voudrais rappeler deux ordres de faits. D'abord, la génération actuelle est contemporaine de recherches qui, de Freud au tout récent rapport Kinsey, ont déchiré tous les voiles et inclinent les esprits à considérer la sexualité comme un objet d'étude, comme un problème. Il en résulte que les ouvrages érotiques qui paraissaient naguère sous le manteau bénéficient d'une indulgence certes déplorable ; mais c'est qu'ils n'étonnent plus ; ils ont perdu le prestige des sujets interdits. Je ne vois plus

que Mlle Françoise d'Eaubonne pour écrire des « gros mots » avec un plaisir tout neuf de petite fille émancipée.

Le second ordre de faits ressortit à l'histoire. Cette génération a surgi dans un monde non seulement dévasté mais avili. Elle n'a pas été bercée par de vieilles chansons. Ce n'est pas *Peau-d'Âne* qui lui fut conté, mais les sinistres récits des camps d'épouvante. La Pudeur, elle aussi, a été déportée : elle aussi revient d'Auschwitz. La littérature érotique porte témoignage contre nous, les anciens, dans la mesure où nous sommes responsables des crimes parmi lesquels nos fils ont grandi.

Ceci m'a frappé : cette jeunesse intellectuelle ne croit plus à la littérature. Le divorce entre la littérature et le public est constaté par beaucoup de nos correspondants qui s'étonnent de l'importance que les gens de mon âge accordent encore aux œuvres d'imagination. Les philosophies et les techniques ont le pas sur les lettres, qui deviennent le domaine réservé de quelques spécialistes. Pour combien de Français cultivés les noms d'Antonin Artaud ou de Ponge, ou de Genet, représentent-ils une œuvre qui compte dans leur vie ? Que les philosophes de profession soient les chefs de file aujourd'hui, c'est un fait essentiel de notre histoire littéraire dont l'examen m'entraînerait trop loin. Il saute aux yeux que les attentats contre le langage, le recours systématique à la démente ont causé cette rupture.

Oserai-je avouer que seuls les chrétiens m'ont déçu ? Le coadjuteur d'Emmanuel Mounier à *Esprit* estime que Mme Simone de Beauvoir, auteur de *La Lesbienne* et de *L'Initiation sexuelle de la femme*, nous a donné avec « son courageux article un cours de sexualité normale ». Ce M. Domenach croit que les romanciers de mon espèce ne sont pas contents parce qu'on touche aux régions souterraines de la sexualité où ils s'approvisionnent ! Passons. Un étudiant de khâgne, Alain Gouhier, lui, atteint l'essentiel lorsqu'il écrit que le mal vient de ce qu'il n'y a plus de littérature « du vrai amour ». Que la littérature non chrétienne soit entraînée invinciblement vers la sexualité, qu'elle cède à cette pesanteur de la chair qui s'oppose à la Grâce, c'est dans l'ordre et il n'y a pas là de quoi nous surprendre. Mais l'absence de contre-poids chrétien, voilà le malheur, le scandale et la honte. Pour trop de catholiques, l'acte d'écrire constitue la part qu'ils accordent à la nature, une permission qu'ils se donnent...

.....

J'en étais là de mon article lorsque le courrier m'apporta une lettre – celle qu'obscurément j'attendais, et qui n'est arrivée si tard que parce qu'il



fallait sans doute qu'elle parût la dernière : le hasard n'existe pas. Cette voix que je me plaignais de n'avoir pas entendue, et qui s'élève tout à coup, c'est celle d'une étudiante d'Arras, Cécile Gariel, dont le nom a une consonance angélique. Je la publie ici sans en rien omettre :

#### LETTRÉ DE CÉCILE GARIEL

*... Sur l'exploitation de l'érotisme dans la littérature.*

*« La vérité, après tout, peut se passer des littérateurs. Dieu est peut-être las de ces bavards qui finissent toujours par lui préférer leur œuvre, qui aiment leur œuvre plus que leur âme. »*

*Il me semble que l'exploitation de l'érotisme est un retard pour la cause de Dieu, un attardement bien charnel dans des états d'âme auxquels Dieu ne nous donne de tremper nos lèvres que pour offrir cette coupe en sacrifice, en libation, « en pure perte de soi-même ». (Ch. de Foucauld.)*

*S'il était vrai que « le péché soit l'élément de l'homme de lettres, et les passions du cœur le pain et le vin dont il se délecte », il est toute une partie de la génération montante que la carrière littéraire n'accueillerait pas : tous ceux que le péché fait fuir, qui préféreraient mourir plutôt que de commettre une seule faute, mortelle, vénielle.*

*Il est une autre nourriture que celle des passions humaines pour alimenter les cœurs et les esprits d'aujourd'hui. Nous sommes trop positifs, les jeunes d'aujourd'hui, pour accepter en notre idéal le songe-creux d'un amour éphémère, du néant qu'est le péché, de l'amertume que laissent les passions. C'est de bonheur vrai que nous avons faim, et celui-ci ne se trouve que dans la purification et la pureté, la générosité et le sacrifice.*

*L'amour que nous accueillons comme le plus merveilleux des dons de Dieu, nous savons qu'il ne nous est pas mesuré chichement, mais qu'il ne nous appartient pas non plus pour nous y attarder et le dilapider. Par l'Esprit-Saint l'amour est invité sans cesse à se dépasser, se sublimer. Le vrai amour, celui que Dieu insuffle à travers la créature, conduit au sacrifice, au plus grand amour. Comment alors perdriions-nous notre temps à des délectations dont nous savons la caducité ? La Grâce est là, avec le doigt de Dieu qui conduit nos vies, pour nous conduire de l'amour humain à la Charité divine.*

*Ce cheminement-là lui-même serait-il l'objet de notre prose ou bien nos vers ? Oh ! nous savons bien qu'à l'occasion l'Esprit qui contient tout ne se contiendra plus en nous. Si Dieu le veut, Il nous enverra cette plume détachée de l'aile d'un ange que*

*demande Paul Claudel, pour laisser échapper sur papier ce qu'accomplit la vie. Mais la vie est là justement pour nous dire que ce n'est pas nous qui construisons notre programme. Notre œuvre sera celle de Dieu dans la mesure où nous serons fidèles à la sacrifier, spiritualiser, à mesure que nous montons vers la lumière.*

*« Brûle ce que tu as adoré ! » Le don de Dieu en un instant pourrait devenir notre idole si nous l'accaparons pour notre jouissance propre et notre gloire personnelle. Les charismes ne sont donnés aux fidèles que pour l'utilité commune, le bien et l'élévation morale des hommes.*

*N'attendez donc de nous aucune délectation attardée dans les passions charnelles ou même les délices spirituelles, pas plus que dans les crucifixions intérieures, les méandres du remords ou les vertiges du désespoir.*

*La dernière heure approche. Depuis vingt siècles, elle approche et nous tardons à y croire. Cependant, nous y sommes prêts maintenant et nous ne voulons pas la manquer comme il arrive aux personnages de *La Vingt-Cinquième Heure* de Gheorghiu<sup>1</sup>. Comme cet instant suprême du jugement approche, qu'il est là, nous n'avons pas le souci de notre héritage, de notre survie en ceux qui viendront après nous, de notre influence. Nous voyons bien qu'il est plus sûr de penser que mémoire de nous disparaîtra de cette terre, que nous sommes indignes d'un seul sentiment de gratitude, d'un seul souvenir de la part de qui que ce soit ici-bas. Dieu seul est bon. Comme le Bon Larron, ce n'est qu'à Jésus-Christ crucifié que nous demandons de se souvenir de nous. Nous savons ce qu'il y a dans l'homme... Et nous savons qu'en Dieu ne vibrent que Lumière et Amour.*

*Dans ces conditions, la littérature érotique nous intéresse peu. Dieu nous apprend à être amour en sa collaboration, lumière en sa reproduction. Amour et lumière pour les bons et pour les méchants. Amour éperdu pour un fiancé, certes, mais qui n'empêchera pas de quitter son bras pour sauver l'enfant qu'engloutit la rivière, ou périr avec lui ; pour ramasser l'ivrogne affalé dans son vin ; pour donner l'aumône de tous ses biens selon que le recommande l'Évangile ; le réconfort d'une lettre, le bénéfice d'une réprimande, la lumière d'un sourire ; d'aller prêcher l'Évangile à tous les affamés de la Parole de Vie.*

*Notre génération, je l'espère, aura peu le temps de se raconter ou de bâtir des fictions. Elle se lève, brillante de vérité, brûlante de charité, parée de la seule conscience de sa misère devant la Toute-Puissance Divine. Les « armes de lumière » qu'elle brandit, le bouclier de la Foi, le Feu de la Charité, le Glaive de la Parole, appartient-*

1. Gheorghiu, Constant Virgil, *La Vingt-Cinquième Heure*, roman traduit du roumain par Monique Saint-Côme, préface de Gabriel Marcel, Plon, 1949.

*nement à Dieu qui dicte leur usage au jour le jour et sans nous laisser, à nous, d'organiser notre tactique. Sa Parole, comme Il le dit, va droit au but, aussi prenons-nous soin, lorsque nous en sommes porteurs, de nous effacer devant Elle, de La servir et non de nous en servir. Nous ne voulons pas la monnayer ou trafiquer, et nous préférons brûler nos écrits, nos poèmes et nos vies plutôt que d'en tirer orgueil ou intérêt terrestre. Car :*

« Dieu préfère en vous la pureté de conscience à son moindre degré plus que toutes les œuvres que vous pourriez accomplir »,  
*... nous dit saint Jean de la Croix.*

« Pour le Christ j'ai voulu tout perdre ! » *Dieu merci, cet idéal existe pour notre génération, dans la jeunesse de 1949, comme aux jours de saint Paul. Cette génération ne se glorifiera en rien, sinon dans la Croix de Jésus-Christ, la Lumière du Verbe. Elle lit et chante l'amour de Dieu à travers toute la création. Ses propres amourettes, elle ne les raconte pas, si pures soient-elles, elle les brûle. C'est Dieu seul, en Notre-Dame, à qui elle prête une oreille attentive et aimante, c'est Lui seul qu'elle lit en son âme et dans le monde. C'est sa seule Parole qu'elle devient et qu'elle exprime, Parole qui guérit, Parole qui ouvre le Paradis du Cœur de Dieu. Elle tombe à genoux comme l'Enfant prodigue et balbutie : « Notre Père ! »*

Cécile Gariel (Arras)

Il fallait que ce témoignage fût rendu. Cécile Gariel parle au nom des garçons et des filles de chez nous qui, comme Jacqueline Pascal, « ne veulent pas mettre de limite à la pureté ni à la perfection ». Elle donne une voix à ceux et à celles qui dans les noviciats « n'ont point d'oreilles pour nous ouïr, comme écrit Pascal, ni de bouche pour nous répondre », mais dont le silence a plus de poids que toutes nos paroles. Elle n'est pas seulement l'interprète des cœurs purs. Même les blasphémateurs et les impudiques, même les fanfarons de vice, presque tous, lorsqu'ils ont vingt ans, seraient capables, à certaines heures, de pousser le cri de Rimbaud vers la vérité « qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant », ce cri, cet appel : « Ô pureté ! pureté ! C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! Par l'esprit on va à Dieu ! Déchirante infortune ! » Cécile Gariel nous atteste la présence de ce courant souterrain de grâce, de ce bonheur caché, de cette joie dont une jeunesse sanctifiée garde au milieu de nous le secret.

---

Nous avons reçu les réponses signées de :

Pierre Guillard (Neuilly) ; Charles Dejoux (Izeure, Allier) ; Guy-Michel Lhoste (Cahors) ; D. Laface (Cussay, Eure-et-Loir) ; Pierre Demarne (Orsay) ; M. Sala (Alès) ; Henri Fontaine (Paris).

Dominique Jacquelin (Paris) ; J.-M. de Mélier (La Bourboule) ; prince Georges Comnène (Le Vésinet) ; B. Domenach (Lyon) ; Jean-Michel Perrin (Paris) ; Jean Giusiano (Marseille) ; Bernard François (Paris) ; Georges Verdaine (Usson, Puy-de-Dôme) ; Jacques Sentou (Agen) ; M. Morawski (Neuilly) ;

Marie-Claude Meunier (Paris) ; H. Provins (Paris) ; M. Baron-Gouri ; Luc de Prévinières (Paris) ; D. Lavoine (Saint-Mandé) ; Charles Vernantes ; André Graire (Courbevoie) ; Charles Mayer (Paris) ; Henri-Édouard de Bourges (Neuilly) ; N. Jouravleff (Bessèges, Gard) ; V. Léonardi (Figeac) ;

F. Raoult (Valenton, S.-et-O.) ; docteur Aheb (Bruxelles) ; vicomte de Venel (Puy-Guillaume, Puy-de-Dôme) ; Marcel Guerret (Montauban) ; Pierre Audinet (Aiguillon, Lot-et-Garonne) ; Jacques Olivière (Limoges) ; André Baruchet (Paris) ; Suzanne Fournier (Paris) ; docteur René Resten (Brézé) ;

J.-G. Libert (Nogent-le-Roi, Eure-et-Loir) ; J.-F. Hemmer (Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne) ; Van Tell (Limoges).

K. Anoma (Paris) ; Dr H. Wuhomann (Rueil-Malmaison) ; L. Gausson (Paris) ; Dr Jean Vague (Marseille) ; Mohamed Zerrouki (Alger) ; Henri Espieux (Paris) ; G. Viel (Saint-Étienne) ; M. Deux (Péone, Alpes-Maritimes) ; Guy Durand (Paris) ; André Vignon ; Max Belen (Istanbul, Turquie) ; Dominique Mérage (Mont-de-Marsan).

Jean Perrière (Lyon) ; Olivier Sten, Alain Sarton et Bertrand de Lavaur.

*Le Figaro littéraire*, samedi 6 août 1949, p. 1 et 3.

## [ÉCHOS À L'ENQUÊTE DE MAURIAC]

FRANÇOIS ERVAL

### À propos d'une enquête

Il y a à peine un mois, Roger Stéphane attirait l'attention des lecteurs de « Combat » sur un article anonyme de « La Bataille » qui confondait, dans un beau mouvement d'indignation vertueuse, Sade, Sartre et le be-bop, pour les frapper d'excommunication majeure. Nul n'aurait pu prévoir à ce moment que nous assistions au début d'une campagne – car il s'agit bien d'une campagne, même si elle n'est pas concertée – contre certains aspects et tendances de la littérature contemporaine.

Armand Pierhal dans *Les Nouvelles Littéraires*, Morvan Lebesque dans *Carrefour*, Henry Magan, l'excellent critique du *Monde*, tout comme M. François Mauriac dans *Le Figaro* se mettent en effet à tirer à boulets rouges sur Sartre et son école. Raymond Dumay, dans la *Gazette des Lettres* et, de nouveau, M. Mauriac tentent d'élargir le débat en traînant sur le banc d'infamie non seulement l'existentialisme, mais également la psychanalyse, le surréalisme et toute la Nouvelle Revue Française.

Il est toutefois certain que l'ennemi public numéro 1, l'homme à abattre, reste Jean-Paul Sartre. Nous ne voudrions pas nous donner le ridicule de le défendre : il saura, s'il l'estime utile, le faire mieux que quiconque. Mais il

s'agit de voir d'un peu plus près le genre et la qualité des reproches qu'on lui adresse.

Glissons sur le parallèle Sartre-Saint-Germain-des-Prés. M. Mauriac lui-même abandonne cette assimilation simpliste. Pourtant, les autres critiques ne vont guère plus loin.

Pour Morvan Lebesque, comme pour Armand Pierhal, la grande coupable c'est la philosophie, simple spécialité qu'il faut faire rentrer au plus vite dans le rang. Il serait facile de répondre à cela par une phrase d'Auguste Comte qui considérerait le philosophe comme un spécialiste, mais un spécialiste en généralités. Mais puisqu'on semble tellement redouter une corruption du goût littéraire par l'intrusion de la méthode philosophique, au nom de quel principe de critique littéraire oppose-t-on « Les Frères Karamasov » à « L'Être et le Néant » ? On avouera que de pareils rapprochements ne relèvent d'aucune critique sérieuse, personne n'ayant jamais eu l'idée de liquider « Le Discours de la Méthode » en faisant l'éloge de « Mignonne, allons voir si la rose... ».

### *Littérature pour mandarins ?*

Voyons plutôt les objections de Raymond Dumay qui reproche à la littérature inspirée par l'exemple de la NRF un excès de sérieux qui éloignerait d'elle le public. Il rêve de Molière qui se serait opposé à ces nouveaux précieux car, dit-il, triompher d'un adversaire tel que Clément Vautel, n'était guère difficile. Sans doute, mais de qui triomphe donc Marcel Aymé dans son « Confort intellectuel » ? Piètre triomphe : la littérature moderne sort indemne de cette attaque, et certains de ses ridicules sont justement dénoncés.

Accuser la littérature moderne de ne s'adresser qu'à des mandarins n'est pas sérieux. Mandarins, les dizaines de milliers de lecteurs qui lisent Proust, Gide, Giraudoux, Sartre et Mauriac ? Mandarins, ces spectateurs qui se pressent chaque soir devant les guichets fermés de trois théâtres qui jouent du Claudel ? Si nous sommes aujourd'hui en mesure d'apprécier, non seulement l'apport mais également les limites de cette littérature moderne tant décriée, on ne parviendra jamais à l'effacer d'un trait de plume comme le souhaite le protagoniste du « Confort intellectuel ».

Nous sommes ici d'ailleurs au cœur du sujet. Quelle autre littérature propose-t-on en effet et peut-on raisonnablement opposer à ces auteurs admirés d'une critique presque unanime et d'un public si nombreux qu'on

ne fera croire à personne qu'il ne se compose que de snobs ? Aucune. Henry Magnan, d'habitude mieux inspiré, qualifie *Les Temps modernes* de revue littéraire sur le déclin. Connaît-il beaucoup de revues françaises – ou même étrangères – qui lui soient supérieures ?

« Frère, regarde la queue qui pend ! » (Kipling)

En fait, tous ces reproches et toutes ces indignations, feintes ou non, visent l'étude de Simone de Beauvoir sur l'initiative [*sic*] sexuelle de la femme. On reste confondu. Reviendrons-nous à des sujets tabous ? N'est-ce pas M. François Mauriac qui a écrit jadis : « Rien de ce qui est humain ne nous dégoûte ? »

Ne croit-il plus qu'il n'existe aucun « abîme entre les êtres qu'un excès de caresses ne comble ? » En bannissant toute sexualité des lettres, faut-il condamner, avec Simone de Beauvoir, et Jean-Paul Sartre, Proust, Gide, Malraux (la moitié de l'essai que Claude Mauriac a consacré à cet auteur examine justement la part importante de la sexualité dans son œuvre), et M. Mauriac lui-même pour qui l'érotisme demeure un thème romanesque dominant – et même obsédant ? Ne craint-il pas de déchaîner encore une fois contre lui le chœur de ces défenseurs professionnels d'un faux ordre moral qui, jadis, ne l'ont guère épargné ?

Sur son instigation, le *Figaro littéraire* propose une enquête qui risque de tourner à l'inquisition. L'interrogation se transformera-t-elle en interrogatoire ? La question est posée de telle façon qu'elle désigne trop visiblement à l'avance le coupable du doigt.

*Combat*, 9 juin 1949, p. 4.

JEAN DIWO

## À la nuit de la luxure dans la cave du *Tabou* Miss Vice a été élue en privé

De notre envoyé spécial à Saint-Germain-des-Prés, Jean Diwo

*Le Tabou* 12 juin... À l'heure où je téléphone, *La Nuit de la luxure* bat son plein... Entendez par là que *Le Tabou*, cette cave célèbre entre toutes dans la bonne vieille ville de Saint-Germain-des-Prés, est remplie à craquer d'une foule multicolore (voyez chemises) et variée (voyez femmes du monde existentialistes). À dire vrai c'est une « nuit privée ». Il fallait pour pénétrer dans les lieux montrer patte blanche et je connais de hautes personnalités de la vie parisienne et mondaine qui sont restées à la porte.

Cette *Nuit de la luxure* est une phase active de la guerre des caves qui sévit dans ce pays. Le « Club Saint-Germain-des-Prés » ayant organisé la semaine dernière la « Nuit de l'Innocence », *Le Tabou* répond par « celle de la Luxure ». C'est aussi un acte de la guerre des frères Vian : Boris était le chef des innocents, son frère Alain est aujourd'hui celui des luxurieux. Enfin, cette nuit mémorable peut encore être considérée comme l'un des rounds du match que livre actuellement la famille Mauriac à Jean-Paul Sartre. Ce dernier, on le sait, a surnommé François Mauriac « L'eau bénite qui fait psscht ! » et en réponse, son fils Claude avait réclamé vendredi dernier à la *Nuit de l'Innocence* le titre de rosière pour Simone de Beauvoir.

L'inspiratrice de Jean-Paul Sartre n'est pas là ou n'est pas encore arrivée. Elle a d'ailleurs pris nettement position dans son « Initiation Sexuelle de la Femme » en partant en guerre contre les fausses affranchies « ... espérant seulement aguicher les mâles par leur excentricité qui jette le discrédit sur leur attitude choisie en situation. »

Les jolies filles présentes ce soir se sentent sûrement visées, elles qui vont dans un instant disputer la finale du « concours de baisers ». Déjà, le président du jury qui n'est autre qu'André Salvat, l'auteur immortel de l'*Anthologie de l'érotisme*, dit que son choix est fait. Mais n'anticipons pas.



Dans les coulisses, le corps de ballet des *Satyres du bois de Boulogne* se prépare. Gaby Morlay et Gabriello les attendent avec impatience. Quant à l'élection de « Miss Vice » qui terminera au petit jour cette nuit sensationnelle, je vous en parlerai demain : la dernière édition du *PARISIEN libéré* tombant dans quelques instants !

*Le Parisien libéré*, 11-12 juin 1949.

CLAUDE DELMAS

Une enquête de Claude Delmas  
La jeunesse française en face de la vie<sup>1</sup>  
III. – Autour de Saint-Germain-des-Prés

Voici quelques jours, je causais avec Jules Roy, l'auteur de ce beau livre, « le Métier des armes », dont le message vibre d'une intensité égale à celui d'Antoine de Saint-Exupéry. Nous parlions, lors d'un des cocktails hebdomadaires de la NRF, de ces livres où rien de ce qui est beau, de ce qui est pur, de ce qui peut donner un sens à la vie et faire de nous autre chose que des agrégats physiologiques, où rien de tout cela n'est épargné. C'était quelques jours après la publication, par Simone de Beauvoir, de cette écœurante apologie de l'inversion sexuelle et de l'avortement.

« Tout cela passera, c'est déjà passé, on n'en parlera plus dans dix ans », me dit Jules Roy. D'accord. Mais il n'empêche que de tels ouvrages sont lus. Il n'empêche que les deux articles de Simone de Beauvoir ont fait augmenter le tirage des *Temps modernes* !

Je sais bien que cette position morale correspond à un certain découragement, à un certain écœurement, qui sont nés de la guerre. Songeons au beau « Voyage aux horizons », de Pierre Fisson. Mais Sartre et Simone de Beauvoir – je les attaque de face, et je prends mes responsabilités – exploitent ces sentiments et en font des articles de bazar qu'ils vendent aux faibles et aux benêts.

Je ne leur reproche pas de se complaire dans l'abjection. Ils ont, comme nous tous, besoin de gagner leur vie. Ils la gagnent comme ils peuvent. D'autres camelots vendent des fixe-chaussettes ou des lacets ; eux, ils vendent de la littérature. Mais qu'ils jouent aux prophètes d'une nouvelle morale, c'est une plaisanterie de bien mauvais goût : reconnaissons à leur décharge que n'est pas spirituel qui veut.

Le problème dépasse d'ailleurs ces deux auteurs qui, s'ils sont souvent cités en première place, le doivent à la publicité soigneusement réglée qui

1. Voir *L'Époque* des vendredis 24 juin et 1<sup>er</sup> juillet. [Note du journal]

accompagne chacun de leurs ouvrages<sup>2</sup>. Que Sartre ne proteste pas, s'il est sincère avec lui-même : il peut vouloir être un philosophe de la liberté, il n'en est pas moins un écrivain de la déchéance, et sa morale de la liberté lui donne moins de lecteurs que son esthétique de la déchéance.

Parmi les spectateurs de *Morts sans sépulture* se trouvaient certainement plus de curieux des tortures que de curieux des limites de la liberté humaine en face des tortures. *La Nausée*, *Les Chemins de la liberté*, etc. Sartre ne peut ignorer que l'œuvre d'art agit plus par fascination que par persuasion et, quant à moi, je préfère *La Mécanique des femmes*, d'Isou, ou le langage des femmes de certaines boîtes : livre et langages qui ont au moins le mérite de la franchise et du pittoresque.

L'abandon dans lequel est tenue la notion même de l'homme, les menaces croissantes des techniques et des collectivités, tout ce qui apparaît comme une revanche du destin, etc. justifient en partie le découragement et l'effondrement des héros existentialistes. Je l'ai dit.

Mais il est certains jeunes qui, soit par tempérament, soit par le fait des coups d'un sort particulièrement dur, sont enclins, déjà, à se décourager. Les livres de Sartre les encouragent, leur donnent, en quelque sorte, un alibi, constituent une justification. Quant aux autres... Il est encore trop tôt pour déceler si l'existentialisme exerce vraiment une influence profonde.

Que François Mauriac ne s'étonne pas outre mesure d'une référence fréquente, chez certains auteurs, à l'érotisme. Et surtout qu'il ne prenne pas au tragique la menace que comporte une telle référence.

C'est une mode et, comme toutes les modes, elle est surtout suivie par les faibles et les snobs, par ceux qui y trouvent une justification à leur veulerie et par ceux qui éprouvent à chaque instant le besoin de se singulariser à tout prix, fût-ce au prix de la perversion. Comme toutes les modes, celle-ci passera.

Bien des jeunes considèrent Sartre comme un *fumiste*. Et comme je les comprends. Un Camus, un Malraux, un Montherlant, ont sur les jeunes que j'ai vus une influence bien plus profonde et plus heureuse. L'influence de Sartre ne dépasse guère le cercle des snobs du *Tabou*.

2. Dans son compte rendu du livre *Le « Génie » des Femmes* (Éditions du Conquistador) de Marie-Madeleine Martin, Claude Delmas écrit : « Il s'agit là d'un de ces livres que l'on ne peut jamais refermer tout à fait, que l'on ne peut oublier après l'avoir lu. Il ne provoquera probablement pas autant de remous que *Le Deuxième Sexe*, mais Marie-Madeleine Martin ne recherche pas la publicité du scandale ». (*La Table ronde*, décembre 1950, p. 122).

Après un tel conflit, dans une telle époque d'effervescence et de renouvellements, il est logique que l'on recherche de nouvelles voies, et il est normal que des charlatans proposent leur marchandise aux benêts.

Pour quelques jeunes qui sont en adoration devant le pape de l'existentialisme, combien en a-t-il [*sic*] qui demeurent attachés à une vie *normale*, faite de joies et de peines, de travail et de délasséments, pour qui l'on peut vivre dignement sans être obligé de se montrer chaque soir dans un des caveaux de Saint-Germain-des-Prés, autour desquels on fait malheureusement une publicité plus soucieuse de scandale que de défense des valeurs permanentes.

Prendre des airs secrets et inspirés, avoir toujours *Les Temps modernes* sous le bras, se peigner ou se vêtir d'une certaine manière, et que sais-je encore... c'est, tout au plus, un snobisme et rien d'autre. Ne créons donc pas artificiellement un mal où il n'y a que passagère exploitation des benêts et des m'as-tu vu.

Les jeunes qui travaillent – et, là, je pense aussi bien aux étudiants qu'aux ouvriers avec qui j'ai causé de cela – les jeunes qui travaillent considèrent toute cette effervescence comme passe-temps de désœuvrés. Et ils ont raison.

Un seul point à signaler encore : M. Sartre gagne beaucoup d'argent en jouant avec les benêts qui, eux, en sont réduits à vendre des Lucky au marché noir ! Quant à ces filles adeptes de « la nausée », elles ne méritent surtout pas d'être prises au sérieux.

*L'Époque*, 9 juillet 1949.

## JEAN KANAPA <sup>1</sup>

P.-S. Au moment où cet article est sur épreuves, voilà que l'enquête du *Figaro littéraire* s'amorce un peu plus largement. Il peut sembler injuste d'en préjuger, mais telles que se présentent pour l'heure les réponses, il y a peu de chances que le contenu de celles qui suivront entame nos appréciations. Celles qu'on lit dans le *Littéraire* du 25 juin, au contraire, les confirment.

Fait d'abord significatif – et qui montre que nous avons raison d'estimer la lettre de Boisdeffre plus importante que l'enquête de Mauriac : François Mauriac en effet a très vite *rétréci* le sens de l'enquête. Il ne s'agit plus, dans la question aujourd'hui formulée, que de « l'érotisme », des « forces instinctives », de la « démente » – dans « les lettres ». Mais Pierre Néraud de Boisdeffre se montrait affecté du spectacle d'une perversion des esprits beaucoup plus large, beaucoup plus profonde ! Et il ne manque pas de le faire remarquer à Mauriac.

(Seule d'ailleurs sa réponse est intéressante ; la demi-douzaine d'autres qui l'accompagnent sont très incertaines, visiblement peu représentatives et témoignent surtout d'une grande désorientation, d'une sérieuse lassitude de jeunes intellectuels bourgeois déçus par leurs maîtres. Encore que J.-M. Domenach se distingue par une sorte de bravache avant-gardiste un peu trop appliquée : à ses yeux, que S. de Beauvoir décrit la « lesbienne » ou « l'initiation sexuelle de la femme » est *courageux* et *arrache les totems qui limitent en cette matière le domaine de l'esclavage féminin* (ce qui est exactement tomber dans le panneau tendu par la psychanalyse, pour qui tout esclavage est sexuel et n'est que sexuel – voir l'*Autocritique des psychanalystes, Nouvelle Critique*, n° 7). Conclusion de Domenach : il ne faut ni rire, ni condamner, mais manifester *une volonté de regarder en face, car enfin, il dépend de beaucoup de nous ET DE NOTRE ÉGLISE que cette inquiétude et CETTE RECHERCHE, dans ce qu'elles ont d'AUTHENTIQUE, soient ASSUMÉES, et non perversées* <sup>2</sup>. En quoi

1. Jean Kanapa, ancien élève de Sartre devenu rédacteur en chef de la revue communiste *La Nouvelle Critique*, répond à l'enquête de Mauriac dans sa revue. Dans son article, il s'en prend en particulier à Pierre Néraud de Boisdeffre, pour Mauriac le jeune catholique modèle. Dans ce post-scriptum, il attaque vivement Jean-Marie Domenach qui avait pris la défense de Beauvoir.

2. Tous les passages soulignés le sont par nous. [Note de Jean Kanapa]

Domenach fait preuve d'un ridicule achevé. Pour le reste, il y a chez lui, une certaine intention de confusionnisme qui m'irrite, car quand il écrit : *la part faite au scandale, le CHRÉTIEN devrait prendre au sérieux le mouvement qui pousse aujourd'hui certaine philosophie et certaine littérature à l'étude directe des problèmes sexuels*, (ce qu'il appelle « *la vérité dans toute sa franchise* »), je ne peux m'empêcher de me rappeler que Kœstler a écrit à peu près que l'écrivain serait enfin véritablement réaliste le jour où il saurait évoquer sans gêne les menstrues féminines. La représentation (littéraire) des menstrues est-elle donc « *la vérité dans toute sa franchise* » ? Non. Mensonge et perversion ; elle en est la mystification, la fabulation (voir encore l'Autocritique des psychanalystes).

*La Nouvelle Critique*, n° 8, juillet-août 1949.

PIERRE DE BOISDEFFRE  
FRANÇOIS SAINT-ANNE [ROGER NIMIER]

## Témoignages en marge d'une enquête

### I

Lorsque François Mauriac lança son brûlot sur le Vaisseau de Saint-Germain-des-Prés, les bonnes âmes ne manquèrent point de s'émouvoir ; *Combat* s'indigna de voir une main académique et sacrilège se lever sur l'Arche Sainte, et Robert Kanters défendant le « message de Saint-Germain-des-Prés » [*sic*] ironisa sur le « pieux jeune homme, épris de terroirs, furieux sans doute, parce qu'en sortant du métro, il n'a point trouvé les prés qu'il croyait paître » dont la lettre était à l'origine de ce tumulte <sup>1</sup>. D'autres craignirent le ridicule : entre le sursaut de dégoût d'une jeunesse qui veut revivre et le retour aux vieilles lunes, entre une réaction salutaire et l'hypocrisie sociale et morale de nos pères, il y a pourtant plus d'un pas, que certains eurent vite fait de nous faire franchir. Enfin, une telle enquête n'eut été vraiment significative que s'adressant à un très vaste public, sous la forme d'un Gallup, posant le problème dans son ensemble, faute de quoi elle risquait de n'apparaître que comme l'une de nos éternelles manifestations littéraires et non comme la prise de conscience d'un mal autrement profond.

La publication des premières réponses dans le *Figaro littéraire* confirma notre inquiétude : on ne sortait guère des vieilles ornières. Les numéros se sont succédé ; on y voit aujourd'hui plus clair, et la question posée se décompose en un certain nombre de refus, d'affirmations et d'espairs. Le doute y a peu de place. Il y a d'abord les défenseurs du soi-disant « esprit de Saint-Germain-des-Prés » ; ce sont eux qui crient le plus fort parce que ce sont les moins nombreux et les plus menacés. Que les survivants du surréalisme nous aient fait le plaisir d'envoyer des réponses qu'ils eussent pu dater de 1925 montre assez la décadence de ce qui tenta d'être – ô dérision ! – une révolution et ne fut guère qu'une aventure pour un fils à papa, une chapelle

1. Il s'agit, bien sûr, de Pierre de Boisdeffre, l'auteur de ce commentaire.

où snobinards et faux esthètes tentaient de surpasser les voyous. Les meilleurs ont vite trouvé une autre église où loger leur orgue de barbarie. Dans le concert discordant de Saint-Germain-des-Prés, les surréalistes représentent aujourd'hui un comique bien involontaire, la part de l'humour inconscient ; ils en sont encore à chercher « la mille et unième façon de faire l'amour ». Gageons qu'ils ne la trouveront pas de sitôt.

Si l'on met à part ces bouffons, l'enquête nous confirme ce que la Résistance déjà nous avait appris : qu'il n'y a plus que les communistes et les chrétiens à porter aujourd'hui l'espérance du monde. Oui, il y a pour un chrétien quelque amertume à constater quelles ferveurs, quels sacrifices et quelle foi charrie la mystification marxiste ; mais l'on est obligé de remarquer que ceux qui prétendent réconcilier en une synthèse, d'ailleurs tout intellectuelle, marxisme et christianisme, le font au dépens de leurs deux doctrines et d'eux-mêmes, tant les fins en sont inconciliables. Au premier rang d'entre eux, les doux rêveurs d'*Esprit*, épris d'un progressisme incontrôlable et béat, s'ils se répandent en applaudissements au moindre discours de Maurice Thorez, louchent du côté du café de Flore, et rêvent, la nuit, à Simone de Beauvoir. Le succès du *Deuxième Sexe* auprès des invertis et des excités de tout poil empêche Jean-Marie Domenach de dormir ; il affirme sans rire voir dans le pédantisme impayable de cette Demoiselle « un cours de sexualité normale », là où il n'y a que l'effet causé sur un tempérament pas très solide par enseignement du bon Docteur Freud. Devant ce prurit de psychanalyse à l'anglo-saxonne, on se prend à regretter la vieille gauloiserie française, cet équilibre des pays latins où l'amour semblait le plus naturel de tous les actes. Et de jeunes chrétiens ont rappelé avec justesse que l'Évangile a sanctifié l'amour sans oublier pourtant la nécessité d'une *psychanalyse chrétienne* (Cl. Chenu) : il y a là en effet une lacune que les professionnels de la pornographie littéraire ou non, se sont chargés de combler.

Ce n'est pas un hasard si l'apport positif vient dans cette enquête des chrétiens : « Nous devons restaurer, s'écrie Michel Sinniger, la forte couleur des âmes. » « Le retour à l'esprit du christianisme, écrit G. de Bosschère, nous restituera le visage authentique de l'amour. » « Nous formons une génération, affirme François Nourissier, qui n'aura pas la peur des mauvais livres ni la mauvaise conscience de sa foi. » Et Olivier de Magny conclut en réclamant « une déclaration des droits de l'âme ». Un communiste, R. Marchoux, leur fait écho : « La conception sartrienne de l'homme aboutit à une impasse... le surréalisme est aujourd'hui parfaitement mort... La littéra-



ture française d'aujourd'hui est une littérature de snobs, de névrosés, d'impuissants. Un monde meurt asphyxié et cherche en vain à s'exprimer... Nous voulons une littérature saine qui chante la grandeur de l'homme, de son travail, la beauté de l'amour humain. » Hélas, dans le même numéro du *Figaro littéraire*, Mme Sorana Gurian nous renseigne sur le sort des écrivains soumis à l'Inquisition communiste.

C'est qu'il ne suffit pas de proclamer la nécessité d'une littérature « saine » pour la rendre possible ou même valable. Le problème n'est pas de savoir si le succès de Miller ou de Sartre est un danger pour la littérature, mais vers quelles recherches positives vont s'orienter les écrivains de la nouvelle génération. Il ne s'agit pas de revenir aux pastorales des Bordeaux ou des Bazin<sup>2</sup> ou au scepticisme niveleur des France et des Loti ; il ne s'agit, ni de bons, ni de mauvais sentiments, mais de la vérité dans toute sa franchise, comme la réclamait déjà Barrès. L'intérêt national (au sens communiste ou maurassien) ne suffit pas à dicter à la littérature sa conduite, et, Dieu merci, les valeurs de l'esprit sont antinomiques des raisons de l'État. Une littérature de salut public, ou plutôt de salut tout court, ne peut être que l'émanation spontanée d'hommes libres.

Enfin cette littérature « de la grandeur et de la liberté humaines » que les jeunes réclament à juste titre devra s'adresser à un très vaste public. Assez des chapelles ! Assez d'écoles ésotériques et rivales ! Place à l'homme de la rue ! Place aux travailleurs des villes et des campagnes ! La littérature de demain devra s'ouvrir largement aux grands appels de l'homme contemporain. Un médecin soutenait au début de l'enquête que la littérature tendait à s'effacer au profit des techniques. À qui la faute sinon à ces littérateurs en chambre, à ces artistes abstraits qui ont réduit leur œuvre à leur petite mesure, qui ont fermé l'art aux masses populaires ? Que trouvons-nous dans *Les Chemins de la liberté* qui voulaient être la fresque de notre époque, sinon le tableau de quelques intellectuels tarés, déracinés, sans attaches avec la vie réelle ? Et la critique n'a-t-elle pas sa part de responsabilité quand nous la voyons s'enfermer dans un ésotérisme sans issue ? Il y a une fonction permanente de la littérature, qui a fait la gloire du roman comme la fortune du cinéma : c'est celle d'animer des personnages en chair et en os, d'incarner les grands problèmes de notre temps, de recréer un univers et une destinée.

2. Henry Bordeaux (1870-1963), un des représentants les plus fidèles de la littérature traditionaliste et provincialiste ; René Bazin (1853-1932), représentant de la grande tradition catholique, a chanté les vertus de la religion et du terroir.

Une mythologie à l'échelle de notre époque, voilà ce qui fait le prix de l'œuvre de Bernanos ou de Malraux.

Ce qui fait l'intérêt de cette enquête, c'est qu'un certain nombre de « Non ! » ont été prononcés : la route va redevenir libre parce que nous avons balayé devant notre porte. Notre génération sait maintenant que ses porte-paroles [*sic*] ne la représentent pas : elle ne se reconnaît pas dans les manifestes de Breton ou de Mounier, dans les romans de Sartre ou de Genet. Elle en a assez des imposteurs et des cyniques. Notre littérature sent terriblement le renfermé, le rance. « De l'air, de la lumière ! » réclame-t-on de toutes parts. À nous de ranimer ce dialogue qui de Pascal à J.-J. Rousseau et de Chateaubriand à Malraux fut l'honneur d'une pensée libre. Laissons nos masochistes et nos imposteurs à leur nausée et à leur pourrissoir, et tâchons de retrouver une littérature fondée sur la grandeur humaine.

Pierre de Boisdeffre

## II

Cher monsieur,

J'entends répéter de tous côtés que le boulevard Saint-Germain est un mauvais lieu, où un honnête garçon ne mettra plus les pieds. On m'affirme encore qu'il s'y prononce parfois des gros mots et qu'on n'y va pas à la messe. Un écrivain illustre et que vous connaissez bien, s'est amusé à dénoncer ce scandale. Quelques jeunes niais lui ont répondu. À ce fade troupeau se sont mêlés des personnages étranges, que *Le Figaro* nommait « païens », « druides », « surréalistes », « fils de famille ». Décidément, la France est plus fidèle à ses traditions qu'il ne semble.

Je voudrais faire deux remarques. Tout d'abord, il est assez vain de confondre M. Breton et M. Sartre dans la même réprobation : ils sont aussi opposés que George Sand et Émile Zola. L'un défend la fleur bleue, l'autre le chardon : ces deux variétés de romantisme sont intéressantes et je ne vois nullement pourquoi nous devrions nous en priver. On sait bien que l'influence réelle de Maurice Dekobra et de Marie-Anne Desmarest [*sic*] est mille fois plus importante ; et, assurément, le nom de Paul Vialar est plus connu que celui de Malraux<sup>3</sup>.

3. Maurice Dekobra, Anne-Marie Desmarest et Paul Vialar sont des romanciers à succès lus par un vaste public dont les ouvrages ont été portés, en partie, à l'écran.

Si Breton vit un peu sur ses souvenirs, Julien Gracq, André Frédérique, Pieyre de Mandiargues ne font pas une vilaine succession. Les mélodrames de Sartre nous laissent à la mémoire *L'Imaginaire* et *Miracle de la rose* n'est pas indigne des pastorales de Longus. Quant à Miller, un très agréable don verbal, un assez beau vacarme d'émotion, l'ont acclimaté parmi nous.

Nos démocrates-chrétiens (ce sera ma seconde remarque) s'adressent aux maîtres de l'heure comme des ménagères indignées, qui se plaignent du manque de fraîcheur des légumes<sup>4</sup>. Un jeune imbécile les excusait dans *Le Figaro*, en invoquant l'air du temps<sup>5</sup>. Chacun produit ce qu'il peut et si Breton respire dans les nuages, si Jean-Paul Sartre décrit merveilleusement certaines humiliations, il serait inepte de leur en vouloir. Après tout, *Les Conquérants* ne sont pas une œuvre posthume de la Comtesse de Ségur. Thérèse Desqueyroux est en enfer (pour crime de jansénisme) et l'« imposture » se déroule entièrement dans le froid, la boue, le désespoir. C'est justement le rire terrible de Cénabre que je crois entendre à présent : il roule tous les Pernichons de la terre dans le même et sanglant mépris<sup>6</sup>.

François Saint-Anne

*Liberté de l'Esprit*, n° 6, été 1949.

4. Nimier avait été pris à partie par Mauriac, dans son éditorial du *Figaro* du 27 juin 1949, à propos de Bernanos dont deux personnages sont cités plus loin par Nimier.

5. Voir *supra* la réponse de Pierre Vidal-Naquet à l'enquête de François Mauriac.

6. Cénabre et Pernichon, personnages de *L'Imposture*, roman de Georges Bernanos (1927), caricatures des milieux « bien-pensants ». Voir Roger Nimier, *Le Grand d'Espagne*, La Table ronde, 1950, p. 37 *sqq.* (coll. Folio).

J[ACQUES] C[ARAT]

## L'exploitation de l'érotisme en littérature <sup>1</sup>

*Quelque temps après sa polémique avec Sartre<sup>2</sup>, Fr. Mauriac ouvrait dans Le Figaro une grande enquête auprès de la jeunesse intellectuelle à propos de l'exploitation de l'érotisme en littérature.*

« Nous avons littérairement atteint les limites de l'abject [...]. Il ne s'agit pas [...] de partir en guerre contre les grandes œuvres audacieuses ni contre la poésie qui transfigure et qui purifie : il faut que l'homme soit connu et que nous jetions des torches dans ses abîmes. Mais l'abject n'est jamais beau. Sade et ses émules relèvent-ils de la psychiatrie ou de la littérature ? Le sujet traité par M<sup>me</sup> Simone de Beauvoir : "L'initiation sexuelle de la femme" est-il à sa place au sommaire d'une grave revue philosophique et littéraire ? » (*À ce propos, de petits plaisantins ont relevé, dans le même numéro du sérieux Figaro littéraire, un article sur l'insémination artificielle, dont la précision du vocabulaire et des images semblait se moquer allègrement des préoccupations de l'enquêteur.*)

*Dans un autre article, François Mauriac « suggérait à ses futurs interlocuteurs des thèmes de réflexion : « La conception sartrienne de l'homme et de son destin, d'une part, et, d'autre part, les méthodes surréalistes de recours à l'inconscient et d'évasion par le rêve, cette rencontre ne crée-t-elle pas, dans les jeunes esprits, un précipité à quoi se ramènerait l'esprit nouveau que nous essayons de définir ?*

*... (Que la psychanalyse) ait introduit la sexualité dans la littérature, c'est un fait contre lequel aucun interdit moral n'a de pouvoir. Freud d'abord est*

1. Sous ce titre, la revue donne surtout des extraits de l'enquête. On les reproduit ici pour montrer ce qui a été retenu en particulier, pour les commentaires (en italiques) ainsi que les extraits du *Populaire-Dimanche*.

2. Polémique surgie à propos des *Entretiens sur la politique* de Sartre, Rousset et Rosenthal.

responsable de la place disproportionnée que Sade et ses émules occupent aujourd'hui dans les préoccupations de la critique moderne, dont on dirait que la vocation est de reconstruire la cathédrale littéraire autour de quelques gargouilles.

Observé en dehors de toute préoccupation morale, l'érotisme nous apparaît comme un chemin qui ne mène à rien, comme un chemin mort. Destructeur de l'homme, il condamne au pourrissement l'objet même de sa recherche. »

*Et Mauriac formulait ainsi sa question à la jeunesse intellectuelle* : « Croyez-vous que le recours systématique, dans les lettres, aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ? »

*Aucun rapport, bien entendu, entre cette interrogation et l'antagonisme Mauriac-Sartre... Pourtant Combat, malicieusement, se demandait si toute l'enquête n'était pas une conjuration contre le pape de l'existentialisme.* « Chaque fois que nous l'avons trouvé bon, *rétorque Mauriac*, nous nous sommes adressés à lui sans détour et à visage découvert. Je ne suis pas homme, quant à moi, à essayer d'atteindre les gens par la bande. »

*Mais Combat objectait aussi qu'après tout « l'érotisme » n'était pas absent des propres ouvrages de M. Mauriac, ce qui conduisit ce dernier à s'expliquer sur son œuvre et sur « le sens d'un mot ».*

« Si la poésie se ramène à l'effusion de notre être secret, si elle est le cri d'un cœur plein de désir qui se répand et qui se livre, si elle prend sa source en nous à l'intersection de l'esprit et de la chair, elle ne peut pas ne pas exprimer le drame de l'homme divisé contre lui-même jusqu'à ce qu'il ait compris pour quel amour il a été créé.

Voilà le plan où se situe l'érotisme de mon œuvre : née de ce déchirement, risque-t-elle d'être périlleuse, plus troublante même pour certains que l'abject et que l'immonde ? »

*Sans doute, Mauriac a-t-il, comme Julien Green, été tourmenté par ce « drame du poète et du romancier né chrétien », « moins peut-être pour le trouble que le romancier insinue dans les cœurs [...] que pour le mal qu'il se fait à lui-même en tirant de sa propre substance des créatures pécheresses auxquelles il demeure malgré lui lié ».* *Mais il nous rassure aussitôt* : « Des témoignages me sont venus en grand nombre : ces ambassadeurs secrets que Dieu nous envoie pour que nous ne perdions pas cœur [...]. Si la matière de notre art

est érotique, la peinture d'un monde pénétré de grâce, aussi criminel qu'il soit, porte en elle-même son contrepoison. »

*Ce qui fait s'exclamer Jean Texcier dans le Populaire-Dimanche* : « Vraiment, c'est trop commode ! Après cette pirouette, on ne peut que tirer l'échelle ; même celle de Jacob. Comment, avec une telle conception des relations entre l'art et la morale, se permet-on de juger de la valeur et des dangers des œuvres d'autrui qui, il faut tout de même bien consentir à l'imaginer, ne s'adressent pas spécialement au public catholique ?

... *Alors, si vous le voulez bien, n'opposons plus le vice à la vertu, puisque celui-là ne pèse guère dès que l'auteur peut décider, comme le ferait Dieu lui-même – et n'est-il pas Dieu vis-à-vis de ses propres personnages ? – que la plus misérable, la plus criminelle, la plus immonde de ses créatures spirituelles sera justement celle qu'élira la grâce. André Gide, dans ses Feuilles d'automne [...] ne manque pas d'insister malicieusement sur ce commode artifice.*

... Je veux bien admettre qu'il y ait, du côté de nos jeunes écrivains hantés par l'expression complaisante de leur sexualité, provocation. Mais elle m'apparaît terriblement infantine. À vrai dire, après cette nouvelle guerre qui a pourri tant de choses et qui a surtout démoralisé une jeunesse livrée aux aventures diverses, nous nous trouvons devant de jeunes littérateurs qui se croient tout permis, mais qui, tirant toute leur production d'un narcissisme exaspéré, auront vite fait de s'épuiser en même temps qu'ils auront lassé la curiosité de leurs quelques lecteurs. »

*À vrai dire, cette enquête étalée sur plusieurs numéros du Figaro littéraire, n'a pas donné grand-chose, si non un kaléidoscope d'opinions verbeuses et superficielles (avec quelques honorables exceptions), mais dont peu font, à vrai dire, écho aux craintes de Mauriac. Nous citerons quelques-uns des points de vue les plus significatifs.*

*De M. Jean Schuster, présenté comme surréaliste* : « Nous avons répété maintes fois qu'il n'y avait rien de commun qu'accidentel entre nous et la nation (la France) et que nous nous flattons de constituer un danger permanent pour ses institutions. Il nous a déjà fallu démontrer que tout point de contact avec le christianisme nous était inconcevable, et que nous crachions dans les mains tendues ayant pour manie la confection du signe de croix, pour que vous admettiez notre rôle déchristianisateur... »

Notre retranchement agressif de notre société déliquescence, notre hostilité vis-à-vis de ses idéaux dégradants trouvent leur corollaire dans l'ardeur que nous mettons à oniriser érotiquement la vie... »

J.-M. Domenach, rédacteur en chef d'Esprit, se demande s'il ne faut pas voir, dans le recours que le questionneur adresse à la morale, au patriotisme : « l'inconsciente réaction de défense d'un écrivain qui croit les principes menacés quand le sont certains secrets de son œuvre... Je crois, *ajoute-t-il*, que les chrétiens qui, sous prétexte d'érotisme ou d'obscénité, attaquent S. de Beauvoir et la tentative qu'elle représente se trompent du tout au tout. Le véritable ennemi du moraliste chrétien ne saurait être le législateur de l'amour heureux, mais la sexualité du type hollywoodien... Qu'avec cette sexualité diffuse et abâtardie on pourrisse notre peuple, nos censeurs s'en préoccupent moins que des audaces de philosophes ou de littérateurs, qui ne font pourtant que pallier la carence d'une véritable éducation sexuelle [...] Isou lui-même, l'aventurier grotesque, nous avertit que, obscurément, notre monde cherche à substituer une sexualité voulue à une sexualité subie... »

*L'écrivain Françoise d'Eaubonne rapproche la conception catholique de Mauriac du naïf slogan pétainiste* : « C'est l'esprit de jouissance qui a perdu la France ». « Je trouve saugrenu, à l'heure où la fumée des fours crématoires s'éteint à peine, de nous obnubiler sur des histoires de pénis... Si vous vous plaignez que la littérature actuelle soit basse, soit désespérée, je vous renverrai à l'Évangile : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. » Commencez par abattre cet arbre de honte qu'est la présente société si vous voulez en détruire les fruits d'immondices ». *Mais J.-C. Youri pense que le dégoût universel des jeunes artistes et écrivains d'aujourd'hui n'est pas tant* « dégoût de la société [...] que dégoût de l'homme ». *Un marxiste, M. Cyprien Seruy, déclare* : « M. Mauriac est un suppôt de l'économie et de la morale capitalistes. En tant que métaphysicien conservateur et rétrograde, il croit que des idées définitives – qui sont siennes – dirigent la société, alors qu'elles n'en sont qu'un effet transitoire, en état de perpétuelle mouvance. »

*M<sup>me</sup> Françoise d'Eaubonne doutait de l'importance du « passage » de l'homme de lettres, sentiment que l'on retrouve sous plusieurs formes. De M. G.-M. Pinturault, instituteur* : « Non, la nation n'a rien à craindre, pour la raison essentielle que, dans sa grande majorité, elle ne participe pas à ces jeux dénoncés.

... Entre Sartre et Cerdan, le plus grand nombre de jeunes ont choisi... La littérature, combien sommes-nous à y croire vraiment ? »

*Quelques réponses dénoncent dans la littérature érotique* « une nouvelle hypocrisie, plus abjecte que l'ancienne ». « La recherche de la vérité se dispense des propos orduriers et de l'étalage des plus bas instincts ». *M. Pierre Neraud de Boisdeffre, élève de l'École d'Administration, déclare pour sa part* : « ... Mieux

vaut, peut-être, le recours aux forces instinctives qu'un certain pharisaïsme moral ou social, l'érotisme de Miller que celui de M. Marcel Prévost. Cependant, les excès d'une certaine littérature amènent à se demander si l'on n'a pas transgressé, en ce domaine toujours mouvant, les limites normales de l'exploration psychologique, et si la prédominance du « scatologique » ne traduit pas, en fait, une démission de la littérature en face des problèmes esthétiques ou éthiques », *et il conclut* : « Après tant de dilettantisme ou d'« engagements » scabreux, peut-être avons-nous besoin *d'une littérature de salut public*. Sur cette route où se dirige une génération désemparée, qu'il nous soit permis, guides pour guides, de préférer les conquérants aux démoralisateurs, André Malraux à M. Jean Genet. »

*Enfin, notre ami Marcel Bisiaux demande qu'on laisse « les écrivains faire tout ce qu'ils veulent ».* « De quoi seront alors faites *Les Lettres* ? Que restera-t-il si l'on veut en enlever tout ce que l'on peut mettre sous ce nom génésique : “Le recours aux forces instinctives et à la démence et l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée” ? Mais la question n'est sans doute pas là, car y a-t-il autre chose dans toute la littérature ? »

*Paru*, août-septembre 1949.



## COMPTES RENDUS ET ARTICLES DE PRESSE



## Le retour d'Andrée Hacquebaut

La dernière page tournée, les personnages de romans entrent dans l'ombre. Prisonniers des lecteurs, ils n'ont plus la parole. Mais Andrée Hacquebaut, l'héroïne des *Jeunes Filles*, n'était pas d'une nature à garder longtemps le silence. On l'imagine torturée dans sa retraite provinciale par la recherche d'un pseudonyme. Un pseudonyme distingué de préférence. Aussi, après Mme de Scudéry et Gyp, y aura-t-il Simone de Beauvoir<sup>1</sup>.

Naturellement, son premier soin sera de dévoiler l'ignominie de Costals-Montherlant. Cet article, remâché depuis vingt ou vingt-cinq ans<sup>2</sup>, le voici dans *Les Temps modernes*. Le titre est un peu prétentieux. Ce n'est pas le moindre défaut de notre chère pauvre amie : *Le Mythe de la femme et les écrivains* ; chapitre premier : *Montherlant*. Enfin : la parole est donnée aux lépreuses<sup>3</sup>.

Mlle Andrée de Beauvoir attaque, les dents en avant : « Vous êtes un serpent masculin dans toute sa hideur<sup>4</sup>. » Au passage, un coup de patte à Solange Dandillot, la rivale préférée : « Une petite bourgeoise d'extrême-droite<sup>5</sup> », dit-elle. « Vous me rendez communiste, tenez<sup>6</sup> ». Quelle sensualité dérégulée pour désirer des bourgeoises d'extrême-droite quand il y a tant de robustes intellectuelles démocrates. Mais c'est encore beaucoup plus simple : « Il lui manque d'abord la sensualité<sup>7</sup> ». Montherlant n'a jamais

1. On voit bien que Roger Nimier, qui réagit à la prépublication du chapitre sur Montherlant (*Les Temps modernes*, janvier 1949), fait de Beauvoir dans ce pastiche un personnage de Montherlant, voir Marc Dambre, *Roger Nimier, Hussard du demi-siècle*, Flammarion, 1989, p. 255.

2. L'action de la tétralogie qui commence par *Les Jeunes Filles* se situe entre 1926 et 1931.

3. *Les Lépreuses* est le titre du dernier tome de la tétralogie.

4. *Les Jeunes Filles*. [Note de Roger Nimier]

5. *Les Temps modernes*. [Note de Roger Nimier]

6. *Les Jeunes Filles*. [Note de Roger Nimier]

7. *Les Temps modernes*. [Note de Roger Nimier]

connu l'amour, il n'a rencontré que des paquets de chair inerte. « Comment Costals peut-il perdre tant de temps avec ces créatures vaines<sup>8</sup> ? » Ah ! s'il avait trouvé une vraie femme, dynamique, ayant lu les bons auteurs, sensuelle et radicale-socialiste, alors tout changerait.

Puis la morale de midinettes reçoit un sérieux renfort. C'est Montherlant sans doute qui, le premier, aura proposé d'élever une statue à la sainte Stupidité. Mais il faudra graver sur le socle cette phrase admirable, cette phrase qui dénonce – mais la pauvre chère fille ne se doute pas quoi – cette phrase enfin : « On imagine aisément Inès de Castro à Buchenwald et le roi s'empresant à l'ambassade d'Allemagne par raison d'État. Bien des midinettes ont, pendant l'occupation, mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant<sup>9</sup>. »

Simone de Beauvoir s'était fait connaître par un style froid, chétif, mais décent. Nulle passion, nul excès. Tel était le passé. Maintenant, la vulgarité l'emporte. « Quelle rigolade<sup>10</sup> ! » s'écrie-t-elle. Costals, lui aussi, avait employé ces paroles.

Il faudra un très long temps à certains êtres pour deviner que les mots ne résonnent pas de la même façon dans toutes les bouches. Et qu'il est une heure pour la rage, une heure pour comprendre.

*Liberté de l'Esprit*, avril 1949.

8. *Les Temps modernes*. [Note de Roger Nimier]

9. *Les Temps modernes*. [Note de Roger Nimier]

10. *Les Temps modernes*. [Note de Roger Nimier]

ANONYME

## Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley

Le fameux couple existentialiste, formé par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, semble vouloir restaurer son prestige, et voguer vers de nouvelles destinées. L'auteur des *Mains sales* jette un œil, de plus en plus affecté, sur les opérations de la politique. Quant à Mme de Beauvoir, auteur de *L'Invitée*, elle examine avec une précision ravageuse l'attitude sexuelle de la femme dans les opérations de l'amour. Staline, Truman et le professeur Kinsey ont donc maintenant des rivaux particulièrement ferrés sur la doctrine. Les pipes philosophiques fument avec ardeur dans les brasseries de Saint-Germain-des-Prés.

[...] <sup>1</sup>

Mais on sait, en revanche, que Simone de Beauvoir croit aux manifestations physiques de l'amour. Elle vient, en effet, de publier dans *Les Temps modernes* le début d'une étude foudroyante sur l'initiation sexuelle de la femme. C'est la seconde partie d'un ouvrage monumental intitulé *Le Deuxième Sexe*. La première partie (400 pages) paraît ces jours-ci aux Éditions Gallimard. Le second volume (encore plus copieux) traitera de la « Situation vécue ». C'est une curieuse situation que Mme de Beauvoir commence à taquiner de la plume aujourd'hui. Comme elle est un ancien professeur, ses amis disent qu'elle commet « le péché de la chaire ».

Simone de Beauvoir voit l'action de l'homme dans l'amour comme un fait brutal, dominateur et violent. Elle découvre, entre le corps de l'homme et celui de la femme, des différences assez considérables qu'elle décrit avec une minutie d'insecte. Le vocabulaire de Mme de Beauvoir est d'une précision impitoyable. Mais comme son texte est écrit dans un style philoso-

1. Ont été omises ici les parties qui se réfèrent exclusivement à Sartre.

phico-médical d'une mine plutôt rébarbative, on peut dire qu'il est privé de toutes les caresses de la volupté.

Si le destin anatomique de l'homme et de la femme est différent, leur situation morale et sociale ne l'est pas moins. On reconnaît, plus ou moins ouvertement, le droit du mâle à combler ses désirs, tandis que la femme est confinée dans les étroites limites du mariage. « Les amours ancillaires, dit Mme de Beauvoir, ont toujours été tolérées, tandis que la bourgeoise qui se livre à un chauffeur, à un jardinier, est socialement dégradée. » Lawrence a traité depuis longtemps ce problème dans *L'Amour de lady Chatterley* [sic].

Avec une patience que ne rebute aucun détail même horrible, la muse de l'existentialisme penche son visage régulier, ses nattes sombres et ses yeux clairs sur les dangereuses conjugaisons de l'amour physique.

Au passage, Simone de Beauvoir s'attendrit légèrement sur les émois des jeunes filles qui s'enchantent de la chaude douceur des dunes de sable, du frôlement de la soie, de la tendresse duveteuse d'un édredon, du velouté d'une fleur ou d'un fruit.

Elle fait comprendre à ses lecteurs existentialistes que les débuts de la femme en amour sont plus périlleux qu'on ne le pense. La jeune fille est arrachée à son monde imaginaire pour être jetée comme une victime pantelante dans tous les traquenards du lit nuptial. C'est le viol, une preuve redoutable qui peut mener jusqu'à la folie.

Les hommes ne sont d'ailleurs pas tous d'impérieux conquistadores. Et Simone de Beauvoir évoque les jeunes garçons naïfs et sans expérience qui tremblent devant les mystères du corps féminin. « Ils retrouvent, dit-elle, leurs terreurs d'enfants au seuil des grottes, des sépulcres, leur effroi devant les mâchoires, les faux, les pièges à loup. » « Corps féminin qui tant est tendre », disait Villon. Mais Mme de Beauvoir le voit plutôt comme un château hanté, tombant en ruines poisseuses dans une atmosphère de moyen âge.

Simone de Beauvoir se livre ensuite à des considérations complexes à seule fin d'expliquer pourquoi l'homme et la femme atteignent si rarement ensemble à la plénitude de l'amour physique. Les gazettes orales de Saint-Germain-des-Prés ont souvent annoncé son mariage avec Jean-Paul Sartre et même la naissance d'un enfant. Mais les deux philosophes ont démoli ces légendes.

JEAN PALAISEUL

## Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire

Le brave La Fontaine abordait ses contemporains en leur posant cette question : « Avez-vous lu Baruch ? »

Aujourd'hui – tout au moins depuis quelques semaines – des cafés littéraires de Saint-Germain-des-Prés au plus modeste salon mondain de Blédigas-sur-Doubs, on se salue en rabâchant une formule aussi brûlante : « Avez-vous lu Beauvoir ? »

Beauvoir, c'est bien entendu Simone de Beauvoir, la grande vestale de l'existentialisme, et ce qu'il faut avoir lu d'elle, c'est *L'Initiation sexuelle de la femme*.

Je l'avoue humblement. Il y a trois jours, j'étais encore un de ces êtres dont on se demande ce qu'ils font sur la terre : je n'avais pas lu Beauvoir, du moins pas le Beauvoir qu'il fallait... Devant l'étonnement teinté de dédain qui accueillait partout une ignorance aussi crasse, je résolus de combler cette lacune et d'acheter le numéro de la revue dans lequel ce texte essentiel a paru.

La réponse fut la même dans toutes les boutiques : « Épuisé depuis longtemps ! » et certains libraires ajoutaient sournoisement, comme pour aggraver encore ma faute : « Je crois bien que l'éditeur lui-même n'en a plus... »

C'était vrai, l'éditeur avait tout vendu. C'est ce que murmura au bout du fil une voix charmante qui ajouta : « Le meilleur moyen d'avoir tous les numéros est de prendre un abonnement... »

Ce qui me fit courir immédiatement chez un de mes amis que je savais être abonné. « Je suis désolé, me dit-il, j'ai prêté mon numéro à mon frère. Mais il se fera un plaisir de te le communiquer... »

Le frère l'avait prêté à son associé, lequel l'avait confié à sa femme, laquelle l'avait prêté à une de ses amies, laquelle l'avait communiqué à son coiffeur. J'aboutis au coiffeur qui me dit : – Pour le moment, c'est ma femme qui le lit et elle l'a emporté avec elle sur la Côte d'Azur où elle passe la semaine.

Après trois enquêtes-filières du même genre, je réussis à mettre enfin la main sur ce texte rare et je dois confesser que sa lecture m'a été encore plus pénible que sa poursuite.

De Simone de Beauvoir, je savais ce que l'on peut connaître d'un être humain qui vit dans l'ombre d'une célébrité – ici, Jean-Paul Sartre – c'est-à-dire peu de chose, le personnage illustre accaparant toute l'attention à son profit.

Née à Paris en 1908, elle est agrégée de philosophie. Après avoir été une des plus ferventes disciples du « pape de l'existentialisme », elle en est devenue l'épouse, ce qui lui a valu deux surnoms qui courent les cabarets de chansonniers : la Grande Sartreuse et Notre Dame de Sartre.

Je savais aussi qu'elle est tellement imbibée des doctrines du « maître » que lorsque celui-ci est allé faire une conférence à Berlin, elle a préféré, après l'avoir accompagné là-bas, se promener dans la ville en ruines plutôt que d'assister à la séance.

– Ce que Sartre dira, je le sais, déclara-t-elle à ceux qui s'étonnaient de son abstention, et ce que les autres diront en allemand, je ne le comprendrai pas...

Une de mes amies qui l'a eue comme professeur de philosophie au lycée Molière m'avait appris que ses élèves l'aimaient beaucoup, surtout parce qu'elle « n'était pas comme les autres prof's ».

– Pour son premier cours, me dit-elle, elle portait une blouse ornée d'un énorme S brodé. Comme nous ne savions pas quel était son prénom, on décréta que c'était Sidonie et le surnom lui resta.

Je savais encore qu'elle a les yeux gris-bleu, qu'elle habite le même hôtel que Sartre (trois étages au-dessus de lui), que les initiés – entendez les existentialistes fervents et pratiquants – l'ont baptisée Le Castor, que sa première production théâtrale *Les Bouches inutiles* a fait dire qu'elle s'était trompée de titre et aurait dû l'appeler *La Pièce inutile*. Mais je ne savais pas qu'elle possédait à ce point l'art de présenter des idées simples sous une forme compliquée.

C'est ce que la lecture de *L'Initiation sexuelle de la femme* m'a révélé...

Cette trentaine de pages, écrites en un style médico-philosophique, sont tirées du tome II du *Deuxième Sexe*. D'autres suivront qui s'intituleront *La Lesbienne*. On le voit, Simone de Beauvoir possède le génie des titres alléchants...

Elle possède aussi celui de rendre écœurant ce qui est naturel et beau.





Pour Rubens : un dos de femme.  
Pour Simone de Beauvoir, un « donné sans destination »  
(illustration qui accompagne l'article de Jean Palaiseul,  
« Simone de Beauvoir commet le péché de la chair », dans *Noir et blanc*, 15 juin 1949).



L'amour sous sa plume prend l'allure d'une opération compliquée et répugnante.

On parle beaucoup à l'heure actuelle de compléter l'éducation des enfants par des cours d'éducation sexuelle. La majorité des parents s'est déclarée favorable à cette innovation.

Toute personne sensée ne peut qu'approuver cette décision. Toutefois, on se doit de pousser un cri d'alarme : que Simone de Beauvoir ne s'en mêle pas...

Il ne s'agit pas là, comme veulent le faire croire certains milieux littéraires, de renouer la conspiration du silence qui a entouré pendant des siècles les problèmes de la conception et de la vie. Il ne s'agit pas d'appliquer la politique de l'autruche et de ne jamais traiter de sujets tabou<sup>1</sup>.

Il s'agit de tout dire, mais de le dire comme il faut que ce soit dit. Ce n'est pas en attribuant à certains organes la « molle viscosité des charognes », en parlant de l'« embryon glaireux » comme le fait la grande prêtresse de l'existentialisme, qu'on parviendra à débarrasser les esprits des préjugés qui les encomrent encore.

Au début du premier volume du *Deuxième Sexe* (que j'ai lu pour voir s'il était de la même eau que les fameux extraits du second tome), Simone de Beauvoir pose la question : « Y a-t-il même des femmes ? » C'est ce qu'on se demande en pensant à l'auteur !

Pour traiter des « données de la biologie », elle invoque tour à tour la reine des termites, la mante religieuse, la chienne, la tigresse, la panthère, les infusoires, la grenouille, l'abeille, les vers, les éponges et l'hydre d'eau douce. Le tout assaisonné de mots comme « substratum minéral », « gonochorisme », « oocytes », « exogamie ».

Elle appelle à son secours tous les écrivains depuis Platon jusqu'à Mme de Ségur, sans oublier Mlle de Gournay, Mme de Ciray, Poulain de la Barre, Fénelon, Voltaire, Diderot et même Bossuet qui lui fournit le texte de la bande enveloppant son ouvrage : « un os surnuméraire » – traduisez : la femme.

Pour faire passer les mots crus, elle larde son texte de vastes considérations assimilables par les seuls férus de philosophie. Elle commet en quelque sorte le péché de chaire...

1. On n'est pas étonné de rencontrer ce mot dans la bouche de ceux qui ont fait la célébrité du bar du même nom. {Note de Jean Palaiseul}

Voulez-vous savoir pourquoi les femmes ne contestent pas la souveraineté mâle ? Voici la réponse d'une limpidité aveuglante :

« Aucun sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel ; ce n'est pas l'Autre qui se définissant comme l'Autre définit l'Un : il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un, mais pour que le retournement de l'Autre à l'Un ne s'opère pas, il faut qu'il se soumette à ce point de vue étranger. » (!!!)

Citons encore : « Si le corps n'est pas une chose, il est une situation : c'est notre prise sur le monde et l'esquisse de nos projets », « Son corps n'est pas saisi comme le rayonnement d'une subjectivité, mais comme une chose empâtée dans son immanence ».

Sous sa plume médico-philosophique, la partie du corps que les tailleurs nomment le bas des reins devient : « *un donné sans destination* » ou des « *objets privilégiés à cause de la gratuité, de la contingence de leur épanouissement* ».

Voulez-vous encore deux définitions qui auraient ahuri jusqu'aux Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet ? *La puberté* : « une objectivation du plaisir érotique qui, au lieu d'être réalisé dans sa présence immanente, est intentionné sur un être transcendant ». *La pudeur* : « dans sa pure présence immobile, son immanence injustifiée, la chair existe sous le regard d'autrui comme l'absurde contingence de la facilité [*sic*] et cependant elle est soi-même : on veut l'empêcher d'exister pour autrui ».

Simple, mais il fallait y penser...

Aussi, aujourd'hui, lorsqu'on me pose la question du jour : « Avez-vous lu Beauvoir ? », je réponds :

– Bien sûr, mais je ne recommencerai pas...

*Noir et blanc*, 15 juin 1949.

MARYSE CHOISY

## Phallocratie

Je sais que je tiens un sujet important lorsque, l'ayant conçu, mais n'ayant pas eu le temps de le traiter, je m'aperçois que d'autres écrivains se posent les mêmes questions que moi.

Ainsi, alors qu'on croyait avoir tout dit, l'« énigme de la femme » apparaît actuelle et tout est à dire, si j'en juge par les nombreuses lettres de lectrices qui me demandent ma pensée sur ce sujet. Je ne pouvais l'aborder avant d'avoir exposé ce que la clinique psychanalytique avait mis au jour sur l'homosexualité latente<sup>1</sup> et surtout avant d'avoir défini l'orthodoxie freudienne<sup>2</sup>. Il me fallait d'abord tracer la ligne de partage entre Freud, psychanalyste et Freud homme du XIX<sup>e</sup> siècle, élevé à Vienne dans une certaine structure familiale, au milieu d'un certain cadre socialo-économique et avec un certain surmoi, que mon maître et ami René Laforgue a étudié ici même avec tant de compétence et tant d'acuité<sup>3</sup>.

Or pendant que nous prenions cette position nette sur l'œuvre freudienne, pendant que je méditais sur le problème féminin, Simone de Beauvoir a examiné les mythes de la femme avec une riche documentation, trop riche peut-être pour sa conclusion<sup>4</sup>. L'existentialisme a beau nuancer la façon que l'homme a ou n'a pas de voir l'Autre dans la femme, il n'explique

1. Cf. mon article intitulé : « Stades et rythmes de la croissance psychique », *Psyché* n° 25, novembre 1948. [Note de Maryse Choisy]

2. Cf. *Psyché* n° 26, décembre 1948. [Note de Maryse Choisy]

3. Dr René Laforgue : « Au-delà du scientisme, Freud et le monothéisme » et « Psychologie du mérite », *Psyché*, n° 27-28. [Note de Maryse Choisy]

4. Vu la date de parution de cet article, on aurait pu penser que Maryse Choisy se réfère à la prépublication « La femme et les mythes » dans *Les Temps modernes* (mai à juillet 1948). Plus loin cependant, elle cite aussi un passage du chapitre sur la lesbienne prépublié dans le numéro de juin 1949, moment où parut le premier tome du *Deuxième Sexe*.

rien. À vrai dire depuis Schopenhauer, Otto Weininger et Lombroso, il n'y a pas eu de nouvelle théorie philosophique sur la différence des sexes.

Tout ce qui est pré-psychanalytique dans ce domaine paraît terriblement superficiel, depuis belle lurette dépassé. Il est trop facile de montrer combien ces vieux métaphysiciens, dès qu'ils quittent les absolus doctrinaux pour le pays des relations humaines, projettent leurs propres conflits. Malgré sa grande culture, malgré sa fine intelligence, Madame de Beauvoir ne paraît pas avoir franchi le stade où la femme riposte à l'homme : « Vous en êtes un autre ! » Il est vrai que sa tâche était lourde et vertigineux le piège.

J'essayerai de ne pas tomber dans ce piège à mon tour.

[...]

[*Au cours de sa relecture de Freud, Maryse Choisy revient sur Beauvoir*]

Pour Karen Horney cependant la « *fuite de la féminité* » observée chez certaines femmes n'est pas due à une déviation de l'instinct primaire, mais à l'expérience du réel – c'est-à-dire aux désavantages physiques et sociaux attachés au sexe dit faible. Ce sentiment d'infériorité n'est donc pas constitutionnel mais *acquis*. Nous revenons ici aux observations du « *marginal man* ». D'autre part Laforgue répond que « *la fuite de la féminité* » est une forme d'angoisse particulière aux petites filles, qu'il a mise en relief, et qu'il nomme « l'angoisse de la pénétration ». Elle est le pendant de l'angoisse de castration chez les garçons. Toute femme, selon Laforgue, est obligée de la vaincre au cours de son développement psychique. Je ne nie pas l'angoisse de la pénétration. Mais l'expérience du réel est vraie aussi. Les désavantages sociaux que souligne Karen Horney attachés à l'état féminin ont existé et souvent existent encore. Simone de Beauvoir en énumère quelques-uns et cite l'anecdote que Denis de Rougemont raconte dans *La Part du diable* :

Une dame s'imaginait que, lorsqu'elle se promenait dans la campagne, les oiseaux l'attaquaient ; après plusieurs mois d'un traitement psychanalytique qui échoua à la guérir de son obsession, le médecin, l'accompagnant dans le jardin de la clinique, s'aperçut que *les oiseaux l'attaquaient*<sup>5</sup>.

Il est évidemment facile de répondre à Simone de Beauvoir, et même dans une certaine mesure à Karen Horney, que beaucoup de malheurs féminins proviennent d'une mauvaise adaptation sociale. [...]

*Psyché*, juin 1949.

5. Simone de Beauvoir : *La Lesbienne* (dans *Les Temps modernes*, n° 44, p. 998). [Note de Maryse Choisy]

Il est bien dommage que *Le Deuxième Sexe* (Gallimard) ne paraisse pas dans la célèbre collection « Que sais-je ? », des Presses Universitaires. Il constitue en effet le point des connaissances actuelles d'Andrée-Simone-de-Beauvoir<sup>1</sup>, sur elle-même. Ce n'est pas sans intérêt. L'auteur laisse entendre assez clairement que les femmes ne sont pas des animaux : nullement. Elles ont un cœur, un dasein, une conscience, une bonne et une mauvaise foi, un envers, une glande pinéale, une sorte d'in-der-welt-sein et beaucoup plus de weltanschauung qu'on ne l'imagine communément.

Formulons seulement un regret : pourquoi glisser ainsi sur les questions sexuelles ? Elles ont leur importance. Ah, l'angélisme nous perdra !

(On rêve d'une Encyclopédie où les premiers rôles seraient tenus par un Clément Vautel, un Albert Bayet, une Simone Téry, une Simone-Andrée-de-Beauvoir, un Paul Reboux<sup>2</sup>... Le passé nous laisse beaucoup plus de traces de son génie que de sa bêtise. Il serait digne du vingtième siècle de réaliser ce grand œuvre).

Oui, l'angélisme nous perdra. Il est triste de songer que nos grandes écoles forment des agrégées aussi ignorantes des dangers qui menacent une honnête fille. Ce n'est pas sans trembler qu'on voit la Science Française exposée aux mille tentations de la rue. On tremble, puis on a honte.

[...]

*Liberté de l'Esprit*, n° 5, juin 1949 (dans la rubrique « Les Livres »).

1. Voir *supra* l'article paru dans le numéro d'avril 1949 de la revue où Nimier avait fait de Beauvoir un personnage de Montherlant, Andrée Hacquebaut.

2. Clément Vautel (1876-1954), journaliste célèbre et romancier à succès (son ouvrage *Mon curé chez les riches* compte parmi les best-sellers des années vingt et trente); Albert Bayet (1880-1961), universitaire et journaliste occupant des positions de gauche qui publia, au début du XX<sup>e</sup> siècle, des précis de morale pour l'enseignement primaire; Simone Téry (1897-1967), agrégée de lettres qui publia des reportages, des biographies et des romans et fut jusqu'en 1967 rédactrice de *L'Humanité*; Paul Reboux (1877-1963), romancier et essayiste surtout connu pour ses pastiches, néo-malthusien controversé pour son ouvrage *Attention aux enfants !* (1937) où il dénonce les dangers de la surpopulation et auteur de *Les Animaux et l'amour* (1939) dont Beauvoir se servit d'ailleurs dans son ouvrage.

MARIE-LOUISE BARRON

## De Simone de Beauvoir à Amour Digest Les croisés de l'émancipation par le sexe

Avez-vous ou n'avez-vous pas une conception vraiment scientifique du sexe ? Tout est là. Il faut – ah ! mais il faut absolument – avoir une théorie sur la question. Sous peine de passer pour un fossile irrémédiablement attardé, un esprit fermé aux lumières du progrès... pis, un provincial débarquant de sa sous-préfecture.

Tout ce qui compte vraiment, à Paris – de Passy à Saint-Germain-des-Prés – est en ce moment penché sur cet urgent problème. On ne s'abordera bientôt plus dans la rue qu'avec cette question : *Pour ou contre l'éducation sexuelle ?* Et le temps n'est pas loin où, sur les bistrots d'invitation, un très grave *On discutera libido* remplacera le classique *On bridgera*.

Être sexuel, ou n'être pas ? That is the question... Et le « Tout-Paris » qui pense, fidèle une fois de plus à sa mission séculaire, s'est embarqué entre deux galas de « Saison », pour la croisade civilisatrice de l'émancipation par le sexe.

Admirable redécouverte ! Nous avons eu notre « freudite » aiguë, voici à peu près vingt ans, avec la révélation des complexes, le gouffre du subconscient, le mystère des refoulements et les voies obscures de la psychanalyse. À vrai dire, la révélation n'était pas sortie d'un cercle assez limité. Depuis lors, les snobs une fois occupés à un nouveau snobisme, nous avons gardé de tout cela ce qui valait la peine d'être gardé. Beaucoup, disent les uns. Fort peu, disent les autres. Je me garderai de dire qui a raison, et d'ailleurs ce n'est pas là mon propos.

Quoi qu'il en soit, nous croyions la digestion faite. Naïfs que nous étions ! Nous n'avions pas prévu ce renvoi qui nous remonte aux lèvres, et au fond duquel nous reconnaissons, noyé dans un nouveau parfum de whisky et de chewing-gum, la saveur remâchée de nos vieilles déglutitions.

Qu'on excuse ce langage intestinal. Ce n'est pas moi qui ai inventé le mot « digest », et je suis bien forcée de constater que c'est sous la forme d'un digest



importé d'Amérique à des millions d'exemplaires – le « Sexual Digest », un titre qui vaut son pesant de dollars –, que se présente le dernier échantillon de cette littérature d'obsédés à alibi scientifique qu'on voudrait nous faire avaler aujourd'hui. Car il paraît que, dans ce domaine également, nous sommes condamnés à ingurgiter des nourritures préalablement ruminées outre-Atlantique.

Si elle ne s'inscrivait dans un ensemble qui dépasse infiniment le cadre sexuel, cette histoire « digestive » serait assez plaisante. Hélas ! pour qui veut entendre, elle sonne assez lugubrement. La « sexualité » en comprimés n'est pas le seul digest qui nous arrive d'Amérique.

Voici donc nos édiles spirituels partis pour leur croisade. Mme Simone de Beauvoir marchant vaillamment en tête, en expliquant aux populations, ébahies, le point de vue de la philosophie pure sur quantité de problèmes impurs. *L'Initiation sexuelle de la femme*, *La Lesbienne*, tels sont les titres de ses derniers articles des *Temps modernes*. Il va de soi qu'ils ont connu un succès de librairie jamais égalé. Après s'être entendu réclamer les *Temps modernes* dix fois dans la même journée, une marchande de journaux me disait l'autre jour son ébahissement légitime.

J'entends bien que Mme de Beauvoir n'est pas responsable du malentendu. Et si, voulant faire œuvre de science, elle recueille la clientèle du défunt *Frou-Frou*, il n'y a nullement de sa faute. Mais tout de même...

Gageons d'ailleurs que ses nouveaux lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. La sexualité de Mme de Beauvoir s'exprime dans un langage tel, qu'à moins de tomber sur un sujet exceptionnellement doué, elle risque fort d'agir, si j'ose dire, à rebrousse-poil. Les formules saisissantes de ce genre y abondent :

dans sa pure présence immobile, son immanence injustifiée, la chair existe sous le regard d'autrui comme l'absurde contingence de la facticité, et cependant, elle est *soi-même* : on veut l'empêcher d'exister pour autrui.

Je crains fort que, aux prises avec ce charabia, les lecteurs habituels de *Frou-Frou* ne retournent à leurs anciennes amours.

En gros, et dans la mesure où j'y peux entendre quoi que ce soit, ayant décidé d'émanciper la femme – « frustrée de sa transcendance », comme elle dit, Mme de Beauvoir compose, à cette fin louable, un petit précis d'éducation sexuelle. Sorte de condensé d'Havelock Ellis, de Stekel... et aussi de Kinsey, le grand spécialiste de l'amour, tel qu'on le voit aux États-Unis.

Je n'ai personnellement rien contre le sexe. Ni surtout contre l'éducation sexuelle. À vrai dire, je serais plutôt pour. Le système de la conception par les choux m'est toujours apparu comme stupide et dangereux. Et je ne partage nullement l'indignation vertueuse de François Mauriac, s'exclamant dans le *Figaro* : « L'étude de Mme de Beauvoir est-elle bien à sa place dans une grave revue philosophique ? »

La vertu n'a rien à voir ici. En tout cas elle ne saurait consister dans le fait de se voiler la face. Les problèmes sexuels, comme les autres problèmes humains, ont parfaitement leur place dans une revue, fût-elle existentielle. Mais je pense que vouloir restreindre le problème de la libération de la femme – et de l'homme également – à la connaissance – déformée – de ses organes génitaux, c'est le mutiler. C'est l'ignorer. Tant qu'à émanciper les gens par leurs organes, il me semble que l'estomac, et cette déplorable nécessité où il se trouve de manger deux fois par jour, serait également à prendre en considération. Pour tout dire, Mme de Beauvoir me fait l'effet, son précis à la main, de quelque médecin occupé à soigner un malade atteint d'anémie pernicieuse et généralisée, avec des perles Titus.

Tout ceci ne serait pas grave – nous avons connu bien des enfonceurs de portes ouvertes, déjà, dans ce domaine – et je ne m'inquiéterais pas outre mesure des « frustrations » de Mme de Beauvoir, si elles ne s'inscrivaient dans cette sorte de croisade dont je parlais tout à l'heure. Si elles ne venaient après les pauvretés du rapport Kinsey et la redécouverte des complexes et des refoulements, par une Amérique qui cherche à donner un nom au malaise dont elle souffre. Si, à ses laborieuses audaces, ne répondaient, comme un multiple écho, toute une série de publications adaptées à l'éventail des différentes clientèles, au dernier degré duquel on trouve la basse pornographique des *Amour Digest* et des *Sexual Digest*.

Le langage change... et peut-être les intentions. Mais la camelote est la même. Et aussi l'emballage soi-disant scientifique. C'est ainsi qu'on nous présente, sous l'étiquette « éducative », le *Journal d'une femme à barbe*, *Les Mémoires du dernier eunuque*, *Les Amours de Mussolini*, racontées par Clara Pettaci, et, enfin, des extraits de *L'Amour sans peur*, par le Dr. Chesser, spécialiste des questions sexuelles, professeur à l'Université de Columbia, dont les cours sont passionnément suivis (sic). Parbleu ! Le best-seller « éducatif », le rapport Kinsey, était, lui aussi, passionnément suivi...

Pendant ce temps, accrochés à mi-hauteur entre les obscurités existentialistes et les retroussés formule « digest », des journaux féminins à grand

tirage, du style *Marie-Claire*, dispensent à leur clientèle une « sexualité » à l'eau de rose. On voit le genre : sous prétexte d'émancipation de la femme, une littérature pour petites bourgeoises mal émancipées, ou le complexe d'Œdipe assaisonnant un cours de puériculture sur l'hygiène dans les tétées.

Un titre entre cent : « *Elle* », *journal de la femme, présente sa grande enquête 1949* : « *La science regarde l'amour à la loupe.* »

En vérité, où veut-on nous mener, avec cette orgie de sexes grossis au microscope ? C'est fort simple. Là où voudrait nous mener la littérature de ce journalisme ou de cette prétendue science. Cette littérature — chaque régime a celle qu'il mérite — dont le côté « noir » n'est que l'une des tares. Celle qui fait de M. Jean Genêt et de M. Maurice Sachs ses prophètes, de M. Jouhandeau son penseur, et de M. Boris Vian son spécialiste des questions raciales.

La « sexualité » n'est qu'un des moyens de cette littérature-là. Et quelle sexualité ? Hantise de l'érotisme, apologie de l'anormal, peuplée de névrosés, d'impuissants ou d'invertis...

Tout est bon, tout est nécessaire, quand il s'agit d'esquiver les vrais problèmes. Et au premier rang les vrais problèmes sexuels. Pendant qu'on nous parle d'amour, on ne parle ni de paix, ni de salaires...

Tout cela sent à ce point le corrompu que M. Mauriac lui-même a fini par en être incommodé. Et par réclamer, avec quelque retard, qu'on veuille enfin introduire un peu de morale dans la littérature bourgeoise. Autant vouloir injecter des vitamines à un cadavre !

Tout cela a été souvent dit, mais ce qui me paraît nouveau, c'est la tentative à laquelle nous assistons aujourd'hui de présenter cette putréfaction sous une couverture aseptique. Façon commode de la resservir à une sauce nouvelle, et, par la même occasion, de lui fournir un alibi « scientifique ». Il faut bien que la morale soit sauve. Au nom de la science, tout est permis.

Subtil raffinement dans l'hypocrisie ! La morale bourgeoise, avec ses tabous, exigeait hier qu'on fit naître les enfants dans les choux... La voici en train de découvrir la fonction de reproduction, et de substituer à une humanité d'hommes-troncs une nouvelle humanité qui n'a de réalité qu'au-dessous de la ceinture. Mme de Beauvoir, le Dr. Kinsey et quelques autres sont chargés d'expliquer la nécessité de cette révolution à la lumière de la philosophie et de l'anatomie. L'éducation des masses, voilà leur idéal !

Ma foi, puisque nous en sommes à ce chapitre de l'éducation des masses, il me paraît que ces donneurs de leçons auraient quelques leçons à prendre. De ces gens, précisément, à qui ils prétendent en donner.

En admettant qu'une idée aussi singulière lui vienne jamais à l'esprit, j'imagine le franc succès de rigolade qu'obtiendrait Mme de Beauvoir dans un atelier de Billancourt, par exemple, en exposant son programme libérateur de « défrustration ». Quant à l'inventeur américain du *Sexual Digest*, s'il osait présenter à des ouvriers français, comme il l'a fait dans son dernier numéro, sous l'autorité de Zola, le *Journal de sa [sic] femme à barbe* – fût-il sanctifié par l'estampille d'un penseur occidental de l'université de Columbia – j'aime à croire qu'il ne s'en tirerait pas à moins d'un vigoureux coup de pied quelque part. On est toujours puni par où on a péché, dit le proverbe.

*Les Lettres françaises*, 23 juin 1949, p. 1 et 5.

ROBERT KEMP

## Évadés de l'existentialisme<sup>1</sup>

Le disciple le plus fort et le plus original, malgré son attachement au maître, de M. Sartre, nul n'ignore que c'est une femme, Mme Simone de Beauvoir, que je me déssole de ne plus retrouver, depuis quatre ans bientôt, depuis *Les Bouches inutiles*, au théâtre. On chuchotait beaucoup, ces derniers temps, à propos de deux articles parus dans les *Temps modernes*, l'un sur... osons l'écrire : *L'Initiation sexuelle de la femme* ; l'autre sur un égarement, également féminin, des passions de l'amour. On s'accordait quant à leur excessive verdeur ; mais on s'étonnait aussi que leur auteur, en 1949, n'eût rien osé inventer, ni raffinements frais, ni désordres inessayés ! C'est beaucoup demander, depuis qu'il y a des humains, et qui s'exercent.

Ces articles figureront sans doute au tome II, du *Deuxième Sexe*<sup>2</sup>, très important essai sur la physiologie, le rôle social, l'histoire, les mythes de la femme, depuis l'origine de l'espèce. La lecture de ce remarquable travail, qui peut tenir lieu de toute une bibliothèque sur les mystères et les droits de la femme, a effacé la légère déception que j'avais ressentie, comme tout le monde, des articles précités. À côté du *Deuxième Sexe*, que penser des insignifiances d'un Émile Deschanel<sup>3</sup>, des prédications pour le *vote of women*, des romans sur le matriarcat africain, voire des cent mille boutades misogynes qui depuis les fabliaux et les *Quinze Joies* jusqu'à La Bruyère et le cher Boileau, si mal renseigné, courent les journaux, les conversations, les livres de souvenirs ? Mme de Beauvoir a tout lu : les médecins, les juristes, les psy-

1. Le début de la chronique est consacré à *Situations, III*, de Sartre.

2. Gallimard. [Note de Robert Kemp]

3. Professeur de rhétorique, homme politique, écrivain et journaliste né en 1819. En 1881, nommé professeur de littérature moderne au Collège de France. A publié, entre autres, *Les Courtisanes de la Grèce* (1854) et *Le Mal qu'on a dit des femmes* (...) (1855-1858).

chanalystes, les préhistoriens ; elle en a mis de côté les sucs. Ce volume d'à peine 400 pages est une encyclopédie de la Femme. Le second volume ne pourra offrir que des broutilles.

Il y a bien le vocabulaire d'agrégée de Mme de Beauvoir, qui exigera de vous un apprentissage. Colletez-vous avec la page 31, qui part de la morale existentialiste : il y est question d'accomplir sa liberté par un perpétuel dépassement vers d'autres libertés. On y lit : « *Chaque fois que la transcendance retombe en immanence, il y a dégradation de l'existence « en soi », de la liberté en facticité* ».

Nous retrouvons des *assumer*, des *s'accomplir*, des *se poser* ; ailleurs, la « situation » nous sautera au nez ; avec les *définir en termes de...* Il est bon que les sciences aient un vocabulaire pour aller vite et droit, sans circonlocutions. Les zoologistes, les physiologistes ont leur langage ; et le vocabulaire de la chimie, avec ses suffixes révélateurs, est un indispensable outil. Mais, depuis Bergson, je suis sûr qu'on peut éviter le jargon philosophique. Un judicieux emploi d'*être* et de *devenir*, verbes familiers à tous, dispenserait presque toujours d'*immanence* et de *transcendance*. Et quand on veut, comme Mme de Beauvoir, éclairer une moitié de l'humanité sur ce qu'elle est et ce qu'elle doit conquérir, et l'autre moitié sur ce qu'elle doit céder, il faut parler en langue vulgaire et maternelle. Molière là-dessus dit de fort belles choses.

Mais je commettrais une vilaine action si, en présence de ce travail considérable, documenté avec un rien de parti pris, mais une diligence exemplaire, je m'appesantissais sur une critique de forme. Insistance d'autant plus inutile que Mme de Beauvoir ne s'y rendra point ; et qu'elle est capable d'écrire une étincelante apologie de l'idiome existentialiste.

Un caractère frappant de la documentation de Mme de Beauvoir est son modernisme. Pour ce qui est de l'histoire, il faut bien s'adresser aux travaux les plus récents qui, avant de les corriger et compléter, rappellent les opinions précédentes. Mais voyez aussi en philosophie. Les « classiques » ne sont plus Platon (cité avec sympathie cependant), Descartes, Spinoza, Leibniz. Les classiques, c'est Hegel, Heidegger et Sartre. On fait à peine attention aux poètes, maîtres d'erreurs sombres ! Hélas ! Je sais que Mme de Beauvoir a raison ; que l'amour courtois, sur lequel on a dit bien des sottises, n'est pas ce qu'en pensaient le petit Jehan de Saintré et la dame des Belles Cousines ; et qu'il faut, avant tout, après tant de siècles d'illusions, saisir le vrai, déchirer les mousselines. Mais en serons-nous plus heureux ? Quand les femmes auront la place qui leur est ici désignée, distincte et équivalente de celle des

hommes, quand les deux sexes, au lieu de se jeter des regards irrités (que précédaient tant de regards attendris) échangeront les solides *shake-hands* de camarades d'équipe, de voisins de timon, – alors on ne lira plus les doux poèmes de l'*Anthologie* que pour en hausser les épaules ; l'espèce des Pétrarque et des Ronsard, de Stendhal avec sa sagesse passionnée, des Gide, avec leurs « portes étroites », des Proust jaloux, des Gourmont et de leurs Amazones, l'espèce hallucinée des amants n'existera plus... Quelle chance de mourir !

Vieille objection, qui nous fait sourire. Seulement, c'est l'objection d'un instinct bien fort : l'instinct du bonheur ; et d'un goût bien absorbant : le goût du rêve. Il faut d'abord tuer cela, et regarder ensuite la vérité et les femmes toutes nues.

Le spectacle est intéressant ; et Mme de Beauvoir commente au mieux. Je ne rétorque pas ses arguments, ni la plupart de ses références. Elle me convainc, en gros ; on ne chicanerait que sur des détails. Par exemple, je m'étonne qu'ayant si bien aperçu les erreurs du freudisme elle s'amuse encore de petites cochonneries, permettez-moi l'expression, mises à la mode par les disciples du bon Viennois. Elle n'a pas besoin d'aguicher les « amateurs et curieux » de mauvais livres.

La seconde partie, *Histoire*, est la plus instructive. Mme de Beauvoir a l'amour du petit fait vrai. Qu'elle ait, pour les isoler des autres, un tamis à elle, un peu truqué, les méchants le diront. De page en page, on apprend, on rapprend. Sur les « mythes », qui est le chapitre le plus littéraire, on verra rassemblé tout ce que l'imagination populaire, philosophique, a assemblé pour déformer et embellir la femme. Enfin, les derniers chapitres, d'un talent critique exceptionnel, d'un éclat presque aveuglant, sont consacrés à M. de Montherlant, qui est fouetté comme Euripide allait l'être dans *L'Assemblée des femmes*, à D. H. Lawrence, Claudel, André Breton et Stendhal... Fortes études, dynamiques, avec des étincellements d'humour, de cruauté, des « aperceptions » d'une finesse rare, et toute la bonne foi féminine. Le moins bon morceau est peut-être le Stendhal ; c'est qu'il s'éloigne. Mme de Beauvoir est un jeune génie. Elle n'aime pas le faisandé.

ANONYME

## Le Deuxième Sexe <sup>1</sup>

SIMONE DE BEAUVOIR, PREMIÈRE FEMME PHILOSOPHE,  
VIENT D'ÉCRIRE 800 PAGES RÉVOLUTIONNAIRES  
SUR UN GUÉRIDON DU « FLORE »

À sa gloire littéraire rapide, Simone de Beauvoir doit une fausse légende. À cette belle femme, au visage austère et serein, chacun, au ciel des songes de Saint-Germain-des-Prés, réserve la place d'honneur. Pourtant, chacun la connaît mal. On la considère comme un écrivain arrivé : ce n'est qu'un professeur de philosophie elle-même étonnée de ce qui lui arrive. Elle est si simple qu'elle repose l'œil. Elle ignore les fourreurs de haut luxe et les couturiers de la rue Royale. Elle achète ses robes au Portugal, entre deux conférences. Elle rapporte son unique manteau d'Amérique : c'est l'écrivain noir Richard Wright qui le lui a choisi. Les soucis esthétiques ne sont pas son fort.

Paris aimait la barbe fluviale de Christian Bérard <sup>2</sup>. Il aime aussi la tresse en diadème de Simone. Elle y est née en 1908, un jour d'automne, tout près de Saint-Sulpice. Le Luxembourg fut son premier jardin.

C'est dans une institution privée de la rive gauche qu'elle apprit à lire. C'est à la Sorbonne qu'elle apprit à penser. En 1929, à vingt et un ans, elle obtient son diplôme d'agrégée de philosophie. C'est la plus jeune agrégée de France. Entre temps, en 1927, elle a rencontré un étudiant ramassé, court sur pattes, aux yeux terriblement incisifs derrière des lunettes de verre

1. Dans deux numéros consécutifs d'août 1949, *Paris-Match* reproduit des extraits du premier tome. Dans la première livraison annoncée sur la couverture, l'introduction à l'ouvrage, intitulée « Une femme appelle des femmes à la liberté », est accompagnée d'un encadré biographique et d'une photo montrant Beauvoir et Sartre au Café de Flore. Les pages portent comme gros titres « Bête de luxe ou bête de somme : ni l'un ni l'autre » et « Les filles ne doivent plus être des filles à marier ».

2. Peintre et décorateur de théâtre qui venait de mourir.



épais. Il parle peu, mais il s'exprime avec force. Il hante les couloirs glacés de la Sorbonne avec des livres de Kierkegaard, Husserl et Heidegger sous le bras. Il s'appelle Jean-Paul Sartre, mais pour Simone il est déjà Jean-Paul. Quinze ans plus tard, il « lancera » l'école philosophique la plus retentissante : L'EXISTENTIALISME.

Après un éblouissant passage rue d'Ulm, un de ses camarades de promotion dira de lui : « Il a traversé Normale Supérieure ! », Jean-Paul Sartre sera professeur de philosophie au lycée du Havre. C'est une ville triste et pluvieuse : Sartre y écrira *La Nausée*. Simone de Beauvoir sera sa voisine. Elle exerce à Rouen. Le mercredi, dans l'express qui les emporte vers Paris, il lui lit ses pages manuscrites. Mais, en 1938, ils n'ont plus besoin de prendre le train. Ils sont sur place l'un et l'autre, Sartre professe à Pasteur et Simone au lycée Molière. D'une voix enrouée, posée, quelque peu tragique, elle prépare les candidates à Sèvres. Ses élèves l'adorent : elle ressemble à la conviction.

1938 : Sartre publie *La Nausée*. C'est le grand roman de l'année. Gallimard confie à un de ses intimes : « Ce petit professeur est ma grande chance. »

1939 : il publie *Le Mur*, son testament espagnol. La guerre éclate. Il est fait prisonnier. À son retour, en 1941, Simone lui montre les chapitres de son premier roman. *L'Invitée* paraît en 1943 : en six mois, 22 000 exemplaires sont vendus.

Le bar du Port-Royal, le Montana, l'Hôtel de la Louisiane, les meetings de la salle Wagram... Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre font désormais partie de la mythologie parisienne. Mais leur vrai visage est dans leurs livres.

*Les Chemins de la Liberté, Les Mains sales*, Sartre explique l'homme moderne pris dans l'engrenage effrayant des problèmes sociaux.

*Le Sang des Autres, Le Deuxième Sexe*... Simone de Beauvoir explique la femme du XX<sup>e</sup> siècle et la femme tout court.

Été 1949, Sartre parle de l'existentialisme aux étudiants mexicains. Simone de Beauvoir en parle aux jeunes romaines. Malgré la distance, les deux étudiants de Sorbonne ne se sont jamais quittés.

#### UNE FEMME APPELLE LES FEMMES À LA LIBERTÉ

*Simone de Beauvoir, lieutenant de Jean-Paul Sartre et experte en existentialisme, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui*

revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe. C'est la matière de deux forts volumes aux Éditions Gallimard, sous le titre *Le Deuxième Sexe*. Le tome I vient de paraître.

*Simone de Beauvoir a choisi comme devise, sur la bande de son livre : La Femme, cette inconnue. Paris-Match, en donnant la parole à Simone de Beauvoir, pose à ses lectrices et à ses lecteurs tous les problèmes qui caractérisent l'inquiétude de la femme moderne : liberté de vivre, avortement, prostitution, égalité des sexes, mariage et divorce, accouchement sans douleur, etc. L'accession à l'égalité politique, acquise depuis quatre ans, justifie que soit traitée en termes modernes, par une jeune philosophe froide et lucide, l'éternelle question féminine.*

*Il y a les faits du destin. Par destinée, la femme est vouée à la maternité (biologie) ; elle fut petite fille et non petit garçon (psychanalyse) ; elle est du côté des exploités (matérialisme historique). Il y a les faits de l'histoire. L'hétaira grecque, la belle Romaine, la pensive châtelaine du moyen âge figurent, avec Charlotte Corday, dans le grand album de famille de Simone de Beauvoir. Les mythes, ce sont les portraits truqués de la femme telle qu'elle apparaît dans les œuvres des hommes (Montherlant, Lawrence, André Breton, Claudel, Stendhal).*

### LA FEMME, NI SUPÉRIEURE NI INFÉRIEURE

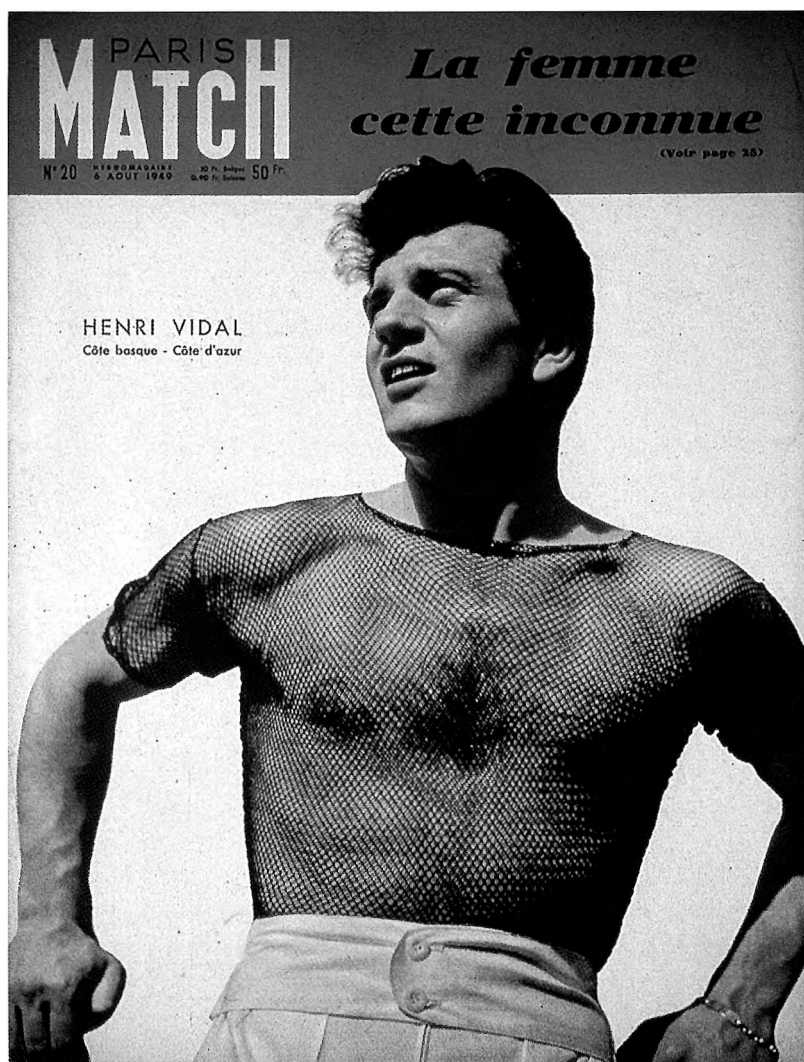
*Dès le début du livre, Simone de Beauvoir affirme que la femme doit échapper à la condition d'infériorité que l'homme lui a imposée et que la majorité des femmes a jusqu'ici acceptée<sup>3</sup>.*

Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il y a dans l'espèce humaine des femelles. Elles constituent aujourd'hui comme autrefois à peu près la moitié de l'humanité. Et pourtant, on nous dit que « la féminité est en péril ». On nous exhorte : « Soyez femmes, restez femmes, devenez femmes. »

Je me suis agacée parfois, au cours de discussions abstraites, d'entendre des hommes me dire : « Vous pensez telle chose parce que vous êtes une femme. » Mais je savais que ma seule défense était de répondre :

« Je le pense parce qu'elle est vraie. » Il n'était pas question de répliquer : « Et vous pensez le contraire parce que vous êtes un homme. » Car il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité. Un homme est dans son droit en étant homme. C'est la femme qui est dans son tort.

3. Pour les extraits du *Deuxième Sexe* qui suivent © Éditions Gallimard.



Couverture du magazine *Paris-Match*, 6 août 1949 [Henri Vidal : acteur de cinéma].



Au moment où les femmes commencent à prendre part à l'élaboration du monde, ce monde est encore un monde qui appartient aux hommes. Ils n'en doutent pas. Elles en doutent à peine.

En tout temps, les mâles ont étalé la satisfaction qu'ils éprouvent à se sentir les rois de la création.

« Béni soit Dieu notre Seigneur qu'il ne m'ait pas fait femme », disent les juifs dans leurs prières matinales. Cependant que leurs épouses murmurent avec résignation : « Béni soit le Seigneur qu'il m'ait créée selon sa volonté. »

La caste naguère maîtresse se répand en éloges plus ou moins sincères sur les vertus de la femme « vraiment femme », c'est-à-dire frivole, puérile, irresponsable, la femme soumise à l'homme. Certains mâles redoutent la concurrence féminine. Dans *Hebdo-Latin*, un étudiant déclarait l'autre jour : « Toute étudiante qui prend une situation de médecin ou d'avocat nous vole une place. » Celui-là ne mettait pas en question ses droits sur le monde.

Nul n'est plus arrogant à l'égard des femmes, agressif ou dédaigneux qu'un homme inquiet de sa virilité. Il y a aussi celui qui ne trouve sa femme en rien diminuée parce qu'elle n'a pas de métier. La tâche du foyer est aussi noble, etc. Cependant, à la première dispute, il s'exclame :

– Tu serais bien incapable de gagner ta vie sans moi !

Si on veut tenter d'y voir clair, il faut sortir de ces ornières ; il faut refuser les vagues notions de supériorité, infériorité, égalité qui ont perverti toutes les discussions et repartir à neuf. Le drame de la femme c'est le conflit entre la liberté et l'appartenance au couple. Comment retrouver l'indépendance au sein de la dépendance ?

#### LA MALÉDICTION MENSUELLE

*Chaque femme, dit Simone de Beauvoir, porte en elle la servitude de sa fonction reproductrice. Toute femme doit, avant de s'engager sur le chemin de l'indépendance, accepter et mesurer son handicap naturel.*

La femme ? C'est bien simple, disent les amateurs de formules simples : elle est une matrice, un ovaire ; elle est une femelle : ce mot suffit à la définir. Dans la bouche de l'homme, l'épithète « femelle » sonne comme une insulte ; pourtant, il n'a pas honte de son animalité, il est fier au contraire si l'on dit de lui : « C'est un mâle ! » Le terme « femelle » est péjoratif... Il veut

trouver dans la biologie une justification de ce sentiment. Le mot femelle fait lever chez lui une sarabande d'images : monstrueuse et gavée, la reine des termites règne sur les mâles asservis ; la mante religieuse, l'araignée repues d'amour broient leur partenaire et le dévorent ; la chienne en rut court les ruelles, traînant après elle un sillage d'odeurs perverses ; la guenon s'exhibe impudemment et se dérobe avec une hypocrite coquetterie ; et les fauves les plus superbes, la tigresse, la lionne, la panthère se couchent servilement sous l'impériale étreinte du mâle. « Inerte, impatiente, rusée, stupide, insensible, lubrique, féroce, humiliée », l'homme projette dans la femme toutes les femelles à la fois.

Immédiate chez la femelle, la sexualité est, chez le mâle, « à distance ». Cette distance entre le désir et son assouvissement, l'homme la comble activement. Il est remarquable que l'impulsion vivante qui produit en lui la « sexualité » se traduise aussi par l'apparition d'un plumage éclatant, d'écailles brillantes, de cornes, de bois, de crinière, par son chant, son exubérance. Il est généralement plus grand que la femelle, plus robuste, plus rapide, plus aventureux. Dans les sociétés animales, c'est toujours lui qui commande.

L'individualité de la femelle est combattue par l'intérêt de l'espèce : elle apparaît comme possédée par des puissances étrangères. Le conflit entre ses intérêts propres et celui des forces génératrices qui l'habitent s'exaspère. La femme qui est la plus individualisée des femelles apparaît aussi comme la plus fragile, celle qui vit le plus dramatiquement sa destinée et qui se distingue le plus profondément de son mâle. De la puberté à la ménopause, elle est le siège d'une histoire qui se déroule en elle et qui ne la concerne pas personnellement. Les Anglo-Saxons appellent sa servitude périodique « the curse » (la malédiction). Presque toutes les femmes – plus de 85 % – présentent des troubles pendant cette période. C'est dans cette période qu'elle éprouve le plus péniblement son corps comme une chose opaque aliénée : il est la proie d'une vie têtue et étrangère qui en lui, chaque mois, fait et défait un berceau.

On a dit parfois que les femmes âgées (après la ménopause) constituaient un « troisième sexe ». Et, en effet, elles ne sont pas des mâles, mais ne sont plus des femelles. Et souvent cette autonomie physiologique se traduit par une santé, un équilibre, une vigueur qu'elles ne possédaient pas auparavant.

Crises de la puberté et de la ménopause, malédiction mensuelle, grossesse longue et souvent difficile, accouchement douloureux et parfois dan-

gereux, maladies, accidents, sont caractéristiques de la femelle humaine. On dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle contre lui davantage en s'affirmant comme individu. L'asservissement de la femme à l'espèce, les limites de ses capacités individuelles sont des faits d'une extrême importance. Mais la biologie ne suffit pas à fournir une réponse. Il s'agit de savoir ce que l'humanité a fait de la femelle humaine.

#### LE MONDE EST AUX MÂLES

*Un des plus impressionnants passages du « Deuxième Sexe » est celui où Simone de Beauvoir, après un vaste aperçu historique, découvre que le monde n'appartient pas au sexe qui engendre, mais à celui qui tue.*

Les hordes primitives ne s'intéressaient guère à leur postérité. N'étant pas rivées à un territoire, ne possédant rien, elles n'avaient pas le souci de se survivre ; elles ne craignaient pas la mort et ne réclamaient pas d'héritiers ; les enfants constituaient pour elles une charge et non une richesse ; la preuve, c'est que les infanticides ont toujours été nombreux chez les peuples nomades ; et beaucoup des nouveau-nés qu'on ne massacre pas meurent faute d'hygiène, dans l'indifférence générale.

La femme qui engendre ne connaît donc pas l'orgueil de la création ; elle se sent le jouet passif de forces obscures, et le douloureux accouchement est un accident inutile ou même importun. Plus tard, on accorda plus de prix à l'enfant. Mais de toutes façons, engendrer, allaiter ne sont pas des *activités*, ce sont des fonctions naturelles ; la femme subit passivement son destin biologique.

Les travaux domestiques auxquels elle est vouée, parce qu'ils sont seuls conciliables avec les charges de la maternité, l'enferment dans la répétition ; ils se reproduisent de jour en jour sous une forme identique qui se perpétue presque sans changement de siècle en siècle : ils ne produisent rien de neuf. Le cas de l'homme est radicalement différent ; il est dès l'origine des temps un inventeur : déjà le bâton, la massue dont il arme son bras pour gauler les fruits, pour assommer les bêtes sont des instruments par lesquels il agrandit sa prise sur le monde ; il ne se borne pas à transporter au foyer des poissons cueillis au sein de la mer : il faut d'abord qu'il conquière le domaine des eaux en creusant des pirogues ; pour s'approprier les richesses du monde, il annexe le monde même. Dans cette action, il éprouve son pouvoir ; il déborde le

présent, il ouvre l'avenir. Son orgueil, il le manifeste aujourd'hui encore quand il a bâti un barrage, un gratte-ciel, une pile atomique.

Son activité a une autre dimension qui lui donne sa suprême dignité : elle est souvent dangereuse. Si le sang n'était qu'un aliment, il n'aurait pas une valeur plus haute que le lait ; mais le chasseur n'est pas un boucher : dans la lutte contre les animaux sauvages il court des risques. Le guerrier, pour augmenter le prestige de la horde, du clan auquel il appartient, met en jeu sa propre vie. Et par là il prouve avec éclat que ce n'est pas la vie qui est pour l'homme la valeur suprême, mais qu'elle doit servir des fins plus importantes qu'elle-même. La pire malédiction qui pèse sur la femme c'est qu'elle est exclue de ces expéditions guerrières ; ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue.

#### LA FEMME-MYSTÈRE DEVIENT LA FEMME-SERVANTE

*À l'origine, la femme fut vénérée à cause de la fécondation. Mais l'homme asservit sa compagne en même temps qu'il se rendait maître du sol.*

C'est quand les nomades se fixèrent au sol et devinrent agriculteurs qu'on vit apparaître les institutions et le droit. Dans les communautés agricoles la femme est souvent revêtue d'un extraordinaire prestige. Ce prestige s'explique essentiellement par l'importance toute neuve que prend l'enfant dans une civilisation basée sur le travail de la terre. Sous une forme collective, la propriété apparaît ; elle exige de ses possesseurs une postérité ; la maternité devient une fonction sacrée.

Mais beaucoup de primitifs ignorent la part que prend le père à la procréation des enfants ; ils considèrent ceux-ci comme la réincarnation des larves ancestrales qui flottent autour de certains arbres, de certains rochers, dans certains lieux sacrés, et qui descendent dans le corps de la femme ; on estime parfois que celle-ci ne doit pas être vierge pour que cette infiltration soit possible, mais d'autres peuples croient qu'elle se produit aussi bien par les narines ou par la bouche. L'agriculteur admire le mystère de la fécondité qui s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternel ; la nature tout entière lui apparaît comme une mère ; la terre est femme ; et la femme est habitée par les mêmes puissances obscures que la terre.



À cause des pouvoirs que la femme détient, on la regarde comme magicienne, sorcière ; on l'associe aux prières. Les grandes époques patriarcales conservent dans leur mythologie, leurs monuments, leurs traditions, le souvenir d'un temps où les femmes occupaient une situation très haute.

Peu à peu, c'est le principe mâle qui a triomphé. L'Esprit l'a emporté sur la Vie, la technique sur la magie et la raison sur la superstition. C'est le passage de la pierre au bronze qui permit à l'homme de réaliser par son travail la conquête du sol et de se conquérir lui-même. L'agriculteur est soumis aux hasards de la terre, des germinations, des saisons, il est passif, il conjure et il attend. L'ouvrier, au contraire, modèle l'outil selon son dessein. Qu'il précipite ses coups sur l'enclume, il précipite l'achèvement de l'outil : tandis que rien ne peut hâter le mûrissement des épis. Son succès ne dépend pas de la faveur des dieux, mais de lui-même. Il ne pouvait s'accomplir qu'en commençant par détrôner la femme. De même que la femme était assimilée aux sillons, la virilité de l'homme est assimilée au soc de la charrue.

Vouée à la procréation et à des tâches secondaires, dépouillée de son importance pratique et de son prestige mystique, la femme n'apparaît plus que comme servante.

Je me rappelle, dans un village troglodyte de Tunisie, une caverne souterraine où quatre femmes étaient accroupies : la vieille épouse borgne, édentée, au visage horriblement ravagé, faisait cuire des pâtes sur un petit brasier au milieu d'une âcre fumée ; deux épouses un peu plus jeunes, mais presque aussi défigurées, berçaient des enfants dans leurs bras : l'une d'elles allaitait ; assise devant un métier à tisser, une jeune idole, merveilleusement parée de soie, d'or, d'argent, nouait des brins de laine. En quittant cet antre sombre – royaume de l'immanence, matrice et tombeau – j'ai croisé dans le corridor qui montait vers la lumière le mâle vêtu de blanc, éclatant de propreté, souriant, solaire.

#### L'ASSERVISSEMENT DE L'HONNÊTE FEMME CRÉE LA PROSTITUTION

*Désormais, le sort de la femme est lié à celui de la propriété privée. Plus l'homme est « propriétaire » plus la femme est esclave. Pour la joie, les hommes ont les filles de joie, note l'auteur.*

Ce n'est ni la féodalité ni l'Église qui ont affranchi la femme. C'est bien plutôt à partir du servage que s'opère le passage de la famille patriarcale à

une famille authentiquement conjugale. Le serf et son épouse ne possédaient rien, ils avaient seulement la jouissance commune de leur maison, des meubles, des ustensiles : l'homme n'avait aucune raison de chercher à se rendre maître de la femme qui ne détenait aucun bien ; en revanche, les liens de travail et d'intérêt qui les unissaient élevaient l'épouse au rang d'une compagne.

Quand le servage est aboli, la pauvreté demeure ; c'est dans les petites communautés rurales et chez les artisans qu'on voit les époux vivre sur un pied d'égalité ; la femme n'est ni une chose ni une servante : ce sont là luxe d'homme riche ; le pauvre éprouve la réciprocité du lien qui l'attache à sa moitié ; dans le travail libre, la femme conquiert une autonomie concrète parce qu'elle retrouve un rôle économique et social. Farces et fabliaux du moyen âge reflètent une société d'artisans, de petits marchands, de paysans où le mari n'a sur sa femme d'autre privilège que de pouvoir la battre : mais elle oppose la ruse à la force et les époux se retrouvent à égalité. Tandis que la femme riche paie de sa soumission son oisiveté.

Dans tous les pays, une des conséquences de l'asservissement de « l'honnête femme » à la famille, c'est l'existence de la prostitution. Maintenus hypocritement en marge de la société, les prostituées y remplissent un rôle des plus importants. Le christianisme les accable de son mépris mais les accepte comme un mal nécessaire. « Retranchez les femmes publiques du sein de la société, la débauche la troublera par des désordres de tout genre. Les prostituées sont dans une cité ce qu'est le cloaque dans un palais : supprimez le cloaque, le palais deviendra un lieu malpropre et infect. » Dans le haut moyen âge il régnait une si grande licence de mœurs qu'il n'y avait guère besoin de filles de joie ; mais quand la famille bourgeoise s'organisa et que la monogamie devint rigoureuse, il fallut bien que l'homme allât chercher la joie hors du foyer.

À Paris, les femmes *de petit gouvernement* travaillaient dans des clapiers où elles arrivaient le matin et qu'elles quittaient le soir après le couvre-feu sonné ; elles habitaient dans certaines rues d'où elles n'avaient pas le droit de s'écarter ; dans la plupart des autres villes les maisons de débauche étaient situées hors les murs.

Les défenseurs de la femme s'efforcent pourtant de démontrer sa supériorité. Voici quelques-uns des arguments où puiseront les apologistes du sexe faible :

« La femme est supérieure à l'homme à savoir : *Matériellement*, parce qu'Adam a été fait de limon, Ève, d'une côte d'Adam. *Par le lieu* : parce qu'Adam a été créé hors du paradis, Ève dans le paradis. *Par la conception* : parce que la femme a conçu Dieu, ce que l'homme ne put faire. *Par l'apparition* : parce que le Christ après sa mort apparut à une femme, à savoir Madeleine. *Par l'exaltation* : parce qu'une femme a été exaltée au-dessus du chœur des anges, à savoir la bienheureuse Marie... »

#### LE CODE FAIT DE L'ÉPOUSE UNE ANNEXE DE L'HOMME

*Les libertés de 1789 ne pénètrent pas dans le ménage. Ménagère ou courtisane, tel reste le dilemme. Simone de Beauvoir n'aime pas la galanterie qui est la contrepartie du servage.*

On pourrait s'attendre à ce que la Révolution eût changé le sort de la femme. Il n'en fut rien. Cette révolution bourgeoise fut respectueuse des institutions et des valeurs bourgeoises ; et elle fut faite à peu près exclusivement par les hommes.

Olympe de Gouges proposa en 1789 une « Déclaration des droits de la femme » symétrique à la « Déclaration des droits de l'homme », où elle demande que tous les privilèges masculins soient abolis. Olympe de Gouges mourut sur l'échafaud.

Pendant la liquidation de la Révolution, la femme jouit d'une liberté anarchique. Mais quand la société se réorganise, elle est à nouveau durement asservie. Le code Napoléon règle son sort pour un siècle. La femme doit *obéissance* à son mari ; il peut la faire condamner à la réclusion en cas d'adultère et obtenir le divorce contre elle ; s'il tue la coupable prise en flagrant délit, il est excusable aux yeux de la loi ; tandis que le mari n'est susceptible d'être frappé d'une amende que s'il amène une concubine au domicile conjugal et c'est en ce cas seulement que la femme peut obtenir le divorce contre lui.

D'une manière plus cynique, Balzac exprime le même idéal. « La destinée de la femme et sa seule gloire sont de faire battre le cœur des hommes, écrit-il dans la *Physiologie du mariage*... La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat ; elle est mobilière car la possession vaut titre ; enfin la femme n'est à proprement parler qu'une annexe de l'homme. » Il se fait ici le porte-parole de la bourgeoisie dont l'antiféminisme redouble de

vigueur par réaction contre la licence du XVIII<sup>e</sup> siècle et contre les idées progressistes qui la menacent.

Ayant lumineusement exposé au début de la *Physiologie du mariage* que cette institution d'où l'amour est exclu conduit nécessairement la femme à l'adultère, Balzac exhorte l'époux à la tenir dans une totale sujétion s'il veut éviter le ridicule du déshonneur. Il faut lui refuser l'instruction et la culture, lui interdire tout ce qui lui permettrait de développer son individualité, lui imposer des vêtements incommodes, l'encourager à suivre un régime anémiant.

La bourgeoisie suit exactement ce programme ; les femmes sont asservies à la cuisine, au ménage, on surveille jalousement leurs mœurs ; on les enferme dans les rites d'un savoir-vivre qui entrave toute tentative d'indépendance. Par compensation, on les honore, on les entoure des plus exquises politesses. « La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône », dit Balzac ; il est convenu qu'en toutes circonstances insignifiantes l'homme doit s'effacer devant elles, leur céder la première place ; au lieu de leur faire porter les fardeaux comme dans les sociétés primitives, on s'empresse de les décharger de toute tâche pénible et de tout souci : c'est les délivrer du même coup de toute responsabilité. On espère qu'ainsi dupées, séduites par la facilité de leur condition, elles accepteront le rôle de mère et de ménagère dans lequel on veut les confiner.

Et le fait est que la plupart des femmes de la bourgeoisie capitulent. Comme leur éducation et leur situation parasitaire les mettent sous la dépendance de l'homme, elles n'osent pas même présenter de revendications : celles qui ont cette audace ne rencontrent guère d'écho. « Il est plus facile de charger les gens de chaînes que de les leur enlever si les chaînes donnent de la considération » a dit Bernard Shaw.

#### LE GRAND PROBLÈME DU « BIRTH CONTROL »

*Machinisme et médecine concourent à libérer la femme de ses fardeaux naturels. À l'usine, ce n'est plus la force physique qui est en jeu. Et l'évolution des mœurs lui fait entrevoir le contrôle des grossesses.*

Soudain la femme reconquiert une importance économique qu'elle avait perdue depuis les époques préhistoriques parce qu'elle s'échappe du foyer et prend à l'usine une nouvelle part à la production. C'est la machine

qui permet ce bouleversement car la différence de force physique entre travailleurs mâles et femelles se trouve en grand nombre de cas annulée. Comme le brusque essor de l'industrie réclame une main-d'œuvre plus considérable que celle qui est fournie par les travailleurs mâles, la collaboration des femmes est nécessaire. C'est là la grande révolution qui transforme au XIX<sup>e</sup> siècle le sort de la femme et qui ouvre pour elle une ère neuve.

D'après un des derniers recensements d'avant la dernière guerre on trouve que sur la totalité des femmes de dix-huit à soixante ans, environ 42 % travaillent en France, 37 % en Finlande, 34,2 % en Allemagne, 27,7 % aux Indes, 26,9 % en Angleterre, 19,2 % aux Pays-Bas, 17,7 % aux USA. Mais en France et aux Indes, c'est à cause de l'importance du travail rural que les chiffres sont si élevés. Pour le commerce, les professions libérales, les services publics, France, Angleterre et USA viennent à peu près au même rang.

Un des problèmes essentiels qui se posent à propos de la femme, c'est la conciliation de son rôle reproducteur et de son travail producteur. La raison profonde qui, à l'origine de l'histoire voue la femme au travail domestique et lui interdit de prendre part à la construction du monde, c'est son asservissement à la fonction génératrice. Chez les femelles animales il y a un rythme du rut et des saisons qui assure l'économie de leurs forces ; au contraire entre la puberté et la ménopause la nature ne limite pas les capacités de gestation de la femme. Il existe dès l'antiquité des pratiques anti-conceptionnelles, généralement à l'usage des femmes. Mais elles restaient le secret des prostituées et des médecins. Même les femmes de mœurs faciles payaient par de nombreuses maternités leur licence amoureuse.

Dans les pays anglo-saxons le « birth control » est officiellement autorisé et on a découvert de nombreuses méthodes permettant de dissocier ces deux fonctions naguère inséparables : fonction sexuelle, fonction reproductrice. Les travaux de la médecine viennoise en établissant avec précision le mécanisme de la conception et les conditions qui lui sont favorables ont suggéré aussi les manières de l'éviter. En France la propagande anticonceptionnelle est interdite ; mais le « birth control » n'est pas moins répandu.

Quant à l'avortement, il n'est nulle part autorisé officiellement par les lois. Le droit romain n'accordait pas de protection spéciale à la vie embryonnaire ; « l'enfant avant d'être né est une portion de la femme, une sorte de viscère ».

C'est le christianisme qui a bouleversé sur ce point les idées morales en douant l'embryon d'une âme ; alors l'avortement devint un crime contre le fœtus lui-même. « Toute femme qui fait en sorte qu'elle ne puisse engendrer autant d'enfants qu'elle le pourrait, se rend coupable d'autant d'homicides, de même que la femme qui cherche à se blesser après la conception » dit saint Augustin. Cependant une question se pose qui fut l'objet de discussions infinies : à quel moment l'âme pénètre-t-elle dans le corps ? Saint Thomas et la plupart des auteurs fixèrent l'animation vers le quarantième jour pour les enfants de sexe masculin et le quatre-vingtième pour ceux du sexe féminin ; alors se fit une distinction entre le fœtus animé et le fœtus inanimé.

En 1941, l'avortement a été décrété, en France, crime contre la sûreté de l'État. Dans les autres pays, c'est un délit sanctionné par une peine correctionnelle ; en Angleterre cependant c'est un crime de « felony » puni par la prison ou les travaux forcés. Dans l'ensemble, codes et tribunaux ont beaucoup plus d'indulgence pour l'avortée elle-même que pour ses complices. Cependant l'Église n'a en rien relâché sa rigueur. Aucune raison ne peut être alléguée, même le danger de mort couru par la mère. Le pape a encore déclaré tout récemment qu'entre la vie de la mère et celle de l'enfant, il faut sacrifier la première : en effet la mère étant baptisée peut gagner le ciel – curieusement, l'enfer n'intervient jamais dans ces calculs – tandis que le fœtus est aux limbes à perpétuité.

Malgré religion et lois l'avortement tient dans tous les pays une place considérable. En France, on en compte chaque année de huit cent mille à un million – soit autant que de naissances – les deux tiers des avortées étant des femmes mariées, beaucoup ayant déjà un ou deux enfants. Malgré les préjugés, les résistances, les survivances d'une morale périmée on a donc vu se réaliser le passage d'une fécondité libre à une fécondité dirigée par l'État ou les individus. Ces changements ont pour la femme une immense importance ; elle peut réduire le nombre de ses grossesses, les intégrer rationnellement à sa vie au lieu d'en être esclave. À son tour la femme, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle s'affranchit de la nature ; elle conquiert la maîtrise de son corps. Soustraite en très grande partie aux servitudes de la reproduction elle peut assumer le rôle économique qui se propose à elle et qui lui assurera la conquête de sa personne tout entière.

## POUR MILLE STATUES D'HOMMES, DIX DE FEMMES

*L'avènement de la femme à l'égalité politique est trop récent pour qu'on puisse en tirer des conclusions. Mais, déjà, Simone de Beauvoir montre la vanité des arguments anti-féministes.*

Quant aux droits politiques, ce n'est pas sans peine qu'en France, en Angleterre, aux USA ils ont été conquis. En 1867, Stuart Mill faisait devant le Parlement anglais le premier plaidoyer en faveur du vote des femmes qui ait jamais été officiellement prononcé. À sa suite les Anglaises s'organisent politiquement sous la conduite de Mrs Fawcett ; les Françaises se rangent derrière Maria Deraismes qui, entre 1868 et 1871, étudie dans une série de conférences publiques le sort de la femme ; elle soutient une vive controverse contre Alexandre Dumas fils qui conseillait au mari trahi par une femme infidèle : « Tue-la ».

En 1932, la Chambre vote par trois cent dix-neuf voix contre un l'amendement accordant aux femmes l'électorat et l'éligibilité. Le Sénat ouvre un débat qui dure pendant plusieurs séances : l'amendement est rejeté. Le compte rendu paru à l'« Officiel » est des plus significatifs ; on y trouve tous les arguments que les antiféministes ont développés pendant un demi-siècle dans les ouvrages dont l'énumération même serait fastidieuse.

En premier lieu viennent les arguments galants, du genre : nous aimons trop la femme pour laisser les femmes voter, on exalte à la manière de Proudhon la « vraie femme » qui accepte le dilemme « courtisane ou ménagère » : la femme perdrait son charme en votant ; elle est sur un piédestal, qu'elle n'en descende pas ; elle a tout à perdre et rien à gagner en devenant électrice ; elle gouverne les hommes sans avoir besoin de bulletin de vote, etc. Plus gravement on objecte l'intérêt de la famille : la place de la femme est à la maison ; les discussions politiques amèneraient la discorde entre époux.

Certains avouent un antiféminisme modéré. Les femmes sont différentes de l'homme. Elles ne font pas de service militaire. Les prostituées voteront-elles ? Et d'autres affirment avec arrogance leur supériorité mâle : voter est une charge et non un droit, les femmes n'en sont pas dignes. Elles sont moins intelligentes et moins instruites que l'homme. Si elles votaient, les hommes s'effémineraient. Leur éducation politique n'est pas faite. Elles voteraient selon le mot ordre du mari. Si elles veulent être libres, qu'elles s'affranchissent d'abord de leur couturière.

En dépit de la pauvreté de toutes ces objections, il a fallu attendre jusqu'en 1945 pour que la Française acquière ses capacités politiques.

Il est remarquable qu'à Paris sur un millier de statues (si l'on excepte les reines qui forment pour une raison purement architecturale la corbeille du Luxembourg) il n'y en ait que dix élevées à des femmes. Trois sont consacrées à Jeanne d'Arc. Les autres sont Mme de Ségur, George Sand, Sarah Bernhardt, Mme Boucicaut et la baronne de Hirsch, Maria Deraismes, Rosa Bonheur.

#### IL FAUT TUER L'IDÉE DU PRINCE CHARMANT

*Sur le chemin de l'indépendance, la femme moderne se heurte aussi aux traditions. La jeune fille doit être élevée pour elle-même, dit Simone de Beauvoir. Et non pour un mari éventuel, son futur maître.*

Le fait qui commande la condition actuelle de la femme, c'est la survivance têtue dans la civilisation neuve qui est en train de s'ébaucher des traditions les plus antiques. On ouvre aux femmes les usines, les bureaux, les Facultés, mais on continue à considérer que le mariage est pour elle une carrière des plus honorables qui la dispense de toute autre participation à la vie collective. Comme dans les civilisations primitives, l'acte amoureux est chez elle un service qu'elle a le droit de se faire plus ou moins directement payer.

Sauf peut-être en URSS il est partout permis à la femme moderne de regarder son corps comme un capital à exploiter. La prostitution est tolérée, la galanterie encouragée. Et la femme mariée est autorisée à se faire entretenir par son mari ; elle est en outre revêtue d'une dignité sociale très supérieure à celle de la célibataire. Les mœurs sont bien loin d'octroyer à celle-ci des possibilités sexuelles équivalentes à celles du célibataire mâle ; en particulier la maternité lui est à peu près défendue, la fille-mère demeurant un objet de scandale.

Comment le mythe de Cendrillon ne garderait-il pas toute sa valeur ? Tout encourage encore la jeune fille à attendre du « prince charmant » fortune et bonheur plutôt qu'à en tenter seule la difficile et incertaine conquête. En particulier, elle peut espérer accéder grâce à lui à une caste supérieure à la sienne, miracle que ne récompensera pas le travail de toute sa vie. Les parents élèvent encore leur fille en vue du mariage plutôt qu'ils ne favori-



sent son développement personnel ; elle y voit tant d'avantages qu'elle le souhaite elle-même ; il en résulte qu'elle est souvent moins spécialisée, moins solidement formée que ses frères, elle s'engage moins totalement dans sa profession ; par là elle se voue à y demeurer inférieure ; et le cercle vicieux se noue : cette infériorité renforce son désir de trouver un mari.

Tant que subsistent les tentations de la facilité, la femme aura besoin d'un effort moral plus grand que le mâle pour choisir le chemin de l'indépendance. L'époque actuelle invite les femmes, les oblige même au travail ; mais elle fait miroiter à leurs yeux des paradis d'oisiveté et de délices : elle en exalte les élues bien au-dessus de celles qui demeurent rivées à ce monde terrestre.

*Dans notre prochain numéro, Simone de Beauvoir montrera la femme telle que les hommes la rêvent et telle qu'elle apparaît à travers les « Jeunes Filles » de Montherlant ou la « Lady Chatterley » de D. H. Lawrence.*

*Paris-Match*, n° 20, 6 août 1949.

## ANONYME

### LA FEMME LIBRE DOIT S'ÉVADER DE TROIS PRISONS : LA NATURE, LES MŒURS ET L'IDÉE QUE LE MÂLE SE FAIT D'ELLE

*Dans la première partie de son étude sur « la femme, cette inconnue » (voir notre précédent numéro), Simone de Beauvoir a tenté de faire le point de l'évolution féminine en tenant compte et de l'histoire et de la biologie. Elle a défini la femme moderne non plus sous l'angle du bonheur que les hommes lui promettent mais de la liberté qu'elle revendique. Cette liberté, pourtant, ne peut être un affranchissement total puisque le couple, l'alliance homme-femme, est la base de la vie. Simone de Beauvoir cherche donc à tracer le chemin difficile de l'indépendance dans la dépendance. L'histoire, au bout d'un long servage social, a amené la femme à une égalité de droit, sinon de fait. La médecine et l'évolution des mœurs lui permettent d'envisager une certaine libération de la nature.*

*Mais comme l'indépendance ne peut être acquise qu'avec une sorte de consentement des hommes, Simone de Beauvoir envisage maintenant la femme telle qu'elle se reflète dans les yeux et les idées des hommes. C'est, presque toujours, une image déformée. Cette image infirme, paralysée dans les bandelettes de la tradition, Simone de Beauvoir entreprend de la libérer. En résumé son livre se construit sur deux thèmes :*

- Les femmes doivent mériter leur liberté ;*
- Les hommes doivent mériter la liberté des femmes.*

### ANGE OU DÉMON ? UN SPHYNX

*L'image que les hommes se font de la femme est une image à deux visages superposés. Un visage d'ombre et un visage de lumière. Essayant de marier les thèmes de la femme fatale et de la femme consolatrice, de la vamp et de l'infirmière, les hommes, incertains, ont dressé sur le seuil de leurs désirs la statue ambiguë du sphynx.*

L'hésitation du mâle entre la peur et le désir se reflète d'une manière saisissante dans les mythes de la virginité. Rien ne semble à l'homme plus désirable que ce qui n'a jamais appartenu à aucun être humain. Ce sens s'exprime très exactement dans la légende du chevalier qui se fraie un chemin difficile parmi les buissons épineux pour cueillir une rose jamais respirée ; non seu-

lement il la découvre, mais il en brise la tige et c'est alors qu'il l'a conquise. L'image est si claire qu'en langage populaire prendre sa fleur à une femme signifie détruire sa virginité.

L'idéal de la beauté féminine est variable ; mais certaines exigences demeurent constantes ; entre autres, puisque la femme est destinée à être possédée, il faut que son corps offre les qualités inertes et passives d'un objet. Les coutumes, les modes se sont souvent appliquées à rendre infirme le corps féminin : la Chinoise aux pieds bandés peut à peine marcher, les griffes vernies de la star de Hollywood la privent de ses mains, les hauts talons, les corsets, les paniers, les vertugadins, les crinolines étaient destinés moins à accentuer la cambrure du corps féminin qu'à en augmenter l'impotence. Alourdi de graisse ou au contraire si diaphane que tout effort lui est interdit, paralysé par des vêtements incommodes et par les rites de la bienséance, c'est alors qu'il apparaît à l'homme comme sa chose.

La femme se fait plante, panthère, diamant, nacre, en mêlant à son corps des fleurs, des fourrures, des pierreries, des coquillages, des plumes ; elle se parfume afin d'exhaler un arôme comme la rose et le lis : mais plumes, soie, perles et parfums servent aussi à dérober la crudité animale de sa chair, de son odeur. Elle peint sa bouche, ses joues pour leur donner la solidité immobile d'un masque ; son regard, elle l'emprisonne dans l'épaisseur du khôl et du mascara, il n'est plus que l'ornement chatoyant de ses yeux ; nattés, bouclés, sculptés, ses cheveux perdent leur inquiétant mystère végétal. Dans la femme parée, la Nature est présente, mais captive, modelée par une volonté humaine selon le désir de l'homme. Une femme est d'autant plus désirable que la nature y est davantage épanouie et plus rigoureusement asservie : c'est la femme « sophistiquée » qui a toujours été l'objet érotique idéal.

La Mère voue son fils à la mort en lui donnant la vie ; l'amante entraîne l'amant à renoncer à la vie et à s'abandonner au suprême sommeil. Ce lien qui unit l'Amour à la Mort a été pathétiquement mis en lumière dans la légende de Tristan, mais il a une vérité plus originelle. Né de la chair, l'homme dans l'amour s'accomplit comme chair et la chair est promise à la tombe. Par là l'alliance de la Femme et de la Mort se confirme : la grande moissonneuse est la figure inversée de la fécondité qui fait croître les épis. Mais elle apparaît aussi comme l'affreuse épousée dont le squelette se révèle sous une tendre chair mensongère. Par exemple dans le ballet de Prévert, *Le Rendez-Vous*, et dans celui de Cocteau, *Le Jeune Homme et la Mort*, la Mort est représentée sous les traits de la jeune fille aimée.

## LE PRINCE ÉPOUSE LA BERGÈRE

*En fait l'attitude de l'homme devant la femme est un mélange de peur et de désir. Peur de ses mystérieuses attaches avec la nature, l'extra-lucidité, la mort. Désir aussi de se rendre maître de tout ce qui lui échappe. La sorcière domestiquée, il en fait une cendrillon.*

Le mythe du roi épousant une bergère flatte l'homme autant que la femme. L'homme riche a besoin de donner, sinon sa richesse inutile reste abstraite : il lui faut en face de lui quelqu'un à qui donner. Le mythe de Cendrillon fleurit surtout dans les pays prospères ; il a plus de force en Amérique qu'ailleurs parce que les hommes y sont plus embarrassés de leurs richesses : cet argent qu'ils emploient toute leur vie à gagner, comment le dépenseraient-ils s'ils ne le consacraient pas à une femme ? Orson Welles, entre autres, a incarné dans *Citizen Kane* l'impérialisme de cette fausse générosité : c'est pour l'affirmation de sa propre puissance que Kane choisit d'écraser de ses dons une obscure chanteuse et de l'imposer au public comme une grande cantatrice.

Il est clair qu'en se rêvant ainsi donateur, libérateur, rédempteur, l'homme souhaite encore l'asservissement de la femme ; car, pour réveiller la Belle au Bois dormant, il faut qu'elle dorme ; il faut des ogres et des dragons pour qu'il y ait des princesses captives.

Cependant plus l'homme a le goût des entreprises difficiles, plus il se plaira à accorder à la femme de l'indépendance. Vaincre est encore plus fascinant que délivrer ou donner. « Le guerrier aime le danger et le jeu, dit Nietzsche, c'est pourquoi il aime la femme qui est le jeu le plus dangereux. » L'homme qui aime le danger et le jeu voit sans déplaisir la femme se changer en amazone s'il garde l'espoir de la réduire. Les romans policiers américains – ou écrits à la mode américaine – en sont un exemple frappant. Les héros de Peter Cheney entre autres sont toujours aux prises avec une femme extrêmement dangereuse, indomptable pour tout autre qu'eux : après un duel qui se déroule tout au long du roman, elle est finalement vaincue par Caution ou Callaghan et tombe dans ses bras.

Pour arracher la femme à la Nature, pour l'asservir à l'homme par des cérémonies et des contrats, on l'a douée de liberté. Mais la liberté est précisément ce qui échappe à toute servitude. La femme n'est devenue libre qu'en devenant captive ; le jour, elle joue perfidement son rôle de servante docile, mais la nuit elle se change en chatte, en biche ; elle se glisse à nouveau dans sa peau de sirène ou, chevauchant un balai, elle s'enfuit vers des rondes sataniques.

Parfois c'est sur son mari même qu'elle exerce sa magie nocturne ; mais il est plus prudent de dissimuler à son maître ses métamorphoses ; ce sont des étrangers qu'elle choisit comme proies ; ils n'ont pas de droit sur elle, et elle est demeurée pour eux plante, source, étoile, ensorceleuse. La voilà donc vouée à l'infidélité ; c'est le seul visage concret que puisse revêtir sa liberté. C'est seulement par le mensonge et l'adultère qu'elle peut prouver qu'elle n'est la chose de personne et qu'elle dément les prétentions du mâle. Par essence, la femme est inconstante, comme l'eau est fluide ; et aucune force humaine ne peut contredire une vérité naturelle. À travers toutes les littératures, dans *Les Mille et une Nuits* comme dans *Le Décaméron*, on voit les ruses de la femme triompher de la prudence de l'homme. Cependant ce visage ennemi n'est pas non plus la figure définitive de la femme. La mère, la fiancée fidèle, l'épouse patiente s'offrent à panser les blessures faites au cœur des hommes par les vamps et les mandragores. Est-elle ange ou démon ? L'incertitude en fait un Sphinx.

#### MONTHERLANT ET LA FEMME-LIMACE

*La femme à deux visages hante le rêve collectif des hommes. Mais chaque homme se fait de la femme une image particulière, exagérée dans un sens ou dans l'autre. Simone de Beauvoir en cherche les preuves dans la littérature contemporaine. Elle s'en prend d'abord à l'antiféministe convaincu Montherlant, dont les romans sont au chevet de bien des femmes. Elle s'insurge contre sa conception de la « bête féminine », descendante de lit du surmâle.*

Spécialiste de l'héroïsme, Montherlant entreprend de détrôner la femme. La femme, c'est le mal, le désordre. « Ces ténèbres convulsives, écrit-il à propos de Mme Tolstoï, ne sont rien de plus que le féminin à l'état pur. » On parle de l'instinct des femmes, de leur intuition, de leur divination alors que, selon lui, il faudrait dénoncer leur absence de logique, leur ignorance têtue, leur incapacité à saisir le réel ; elles ne sont en fait ni observatrices ni psychologues ; elles ne savent ni voir les choses ni comprendre les êtres ; leur mystère est un leurre, leurs insondables trésors ont la profondeur du néant ; elles n'ont rien à donner à l'homme et ne peuvent que lui nuire.

Pour Montherlant c'est d'abord la mère qui est la grande ennemie. Elle est la plus déplorable des éducatrices ; elle coupe les ailes de l'enfant, elle le retient loin des cimes auxquelles il aspire, elle l'abêtit et l'avilit. « Le seul

endroit du corps où Achille était vulnérable, c'était celui où il avait été tenu par sa mère. »

Aux yeux de Montherlant, l'amante est aussi néfaste que la mère ; elle empêche l'homme de ressusciter en lui le dieu. Elle aime son amant dans sa faiblesse et non dans sa force, dans ses peines et non dans sa joie ; elle le souhaite désarmé, malheureux. Par les yeux de Dominique, Montherlant fait apparaître les promeneuses du Ranelagh « pendues aux bras de leurs amants comme des êtres sans vertèbres pareilles à de grandes limaces déguisées ». À l'exception des sportives, les femmes sont selon lui des êtres incomplets, voués à l'esclavage, molles et sans muscles ; aussi travaillent-elles âprement à s'annexer un amant ou mieux un époux. Il trouve une terrible vérité au mot de l'Écclésiaste : « Un homme qui vous veut du mal vaut mieux qu'une femme qui vous veut du bien ». Il invoque l'expérience de Lyautey : « Un de mes hommes qui se marie est un homme diminué de moitié ».

C'est surtout pour « l'homme supérieur » qu'il juge le mariage néfaste ; c'est un embourgeoisement ridicule ; imagine-t-on qu'on ait pu dire : Mme Eschyle ou j'irai dîner chez les Dante ? Le prestige d'un grand homme en est affaibli ; et surtout le mariage brise la solitude magnifique du héros.

Montherlant entend prouver en traçant le portrait d'Andrée Hacquebaut que toute femme qui s'efforce de faire de soi une personne se change en un fantoche grimaçant. Bien entendu Andrée est laide, disgraciée, mal habillée et même sale, les ongles et les avant-bras douteux : le peu de culture qu'on lui attribue a suffi à tuer toute sa féminité. Ce qui convient à la femme, c'est d'être purement chair.

La femme idéale est parfaitement stupide et parfaitement soumise ; elle est toujours prête à accueillir l'homme, et ne lui demande jamais rien. Telle peut-on imaginer cette « bête féminine » rencontrée dans un train espagnol : « Elle avait l'air si abruti que je me mis à la désirer ».

Inférieure, pitoyable, ce n'est pas assez. Montherlant veut la femme méprisante. Il prétend parfois que le conflit du désir et du mépris est un drame pathétique : « Ah ! désirer ce qu'on dédaigne, quelle tragédie !... » Ce n'est pas parce qu'elles sont méprisables qu'il dédaigne les femmes, c'est parce qu'il veut les dédaigner qu'elles lui paraissent abjectes. Il se sent perché sur des cimes d'autant plus hautaines qu'entre elles et lui la distance est plus grande ; c'est ce qui explique qu'il choisisse pour ses héros des amoureuses aussi minables : au grand écrivain Costals il oppose une vieille vierge de province tourmentée par le sexe et l'ennui, et une petite bourgeoise

d'extrême-droite, niaise et intéressée ; c'est jauger avec des mesures bien humbles un individu supérieur : le résultat de cette prudence maladroite c'est qu'il nous paraît tout petit.

La liberté de Montherlant est une attitude, non une réalité. Il se console avec des gestes : c'est un mime. Les femmes lui sont des partenaires comodes ; elles lui donnent la réplique, il accapare le premier rôle, il se ceint de lauriers et se drape de pourpre : mais tout se passe sur sa scène privée ; jeté sur la place publique, dans la vraie lumière, sous un vrai ciel, le comédien n'y voit plus clair, ne tient plus debout, il titube, il tombe.

Montherlant a appris de Nietzsche que « la femme est le divertissement du héros » et il croit qu'il suffit de se divertir des femmes pour être sacré héros. Le reste à l'avenant. Comme le dit Costals : « Au fond, quelle rigolade ! ».

#### LAWRENCE ET LA FEMME-NYPHE

*S'étant vengée de l'antiféministe Montherlant, Simone de Beauvoir interroge l'auteur du scandaleux Amant de Lady Chatterley. À travers son amour presque délirant de la femme, c'est encore un idéal d'asservissement qui anime Lawrence. Ce n'est pas la femme qu'il exalte mais la partenaire. Au-dessus de tout, il y a l'homme et sa virilité.*

Lawrence se situe aux antipodes d'un Montherlant. L'homme n'a pas seulement besoin de reprendre par moments contact avec la nature. Sa vie d'homme doit être toute entière expression de sa virilité. Il ne s'agit pour aucun des deux sexes de se laisser engloûtir par l'autre. Le couple, sans reddition d'aucun des partenaires, c'est l'accomplissement merveilleux de l'un par l'autre. Lady Chatterley et Mellors atteignent aux mêmes joies cosmiques : se mêlant l'un à l'autre, ils se mêlent aux arbres, à la lumière, à la pluie.

Lawrence a largement développé cette doctrine dans *La Défense de Lady Chatterley*. « Le mariage n'est rien s'il n'est pas basé sur une correspondance du sang. Car le sang est la substance de l'âme. » Froide ou brûlante, la femme qui demeure enfermée en soi laisse l'homme à sa solitude : il doit la repousser. Il faut que tous deux se donnent corps et âme. Si ce don s'est accompli, ils doivent se rester à jamais fidèles. Lawrence est partisan du mariage monogame. Quand le circuit virilité-féminité s'est établi, aucun désir de changement n'est concevable : c'est un circuit parfait, fermé en soi, définitif.

Don réciproque, réciproque fidélité : est-ce vraiment le règne de la reconnaissance mutuelle ? Bien loin de là. Lawrence croit passionnément

à la suprématie mâle. Il ne peint presque jamais un homme troublé par la femme : mais cent fois, il montre la femme secrètement bouleversée par l'appel vif, subtil, insinuant du mâle. Ses héroïnes sont belles et saines, mais non capiteuses ; tandis que ses héros sont des faunes inquiétants. Ce sont les animaux mâles qui incarnent le trouble et puissant mystère de la Vie ; les femmes en subissent le sortilège.

La femme doit subordonner son existence à celle de l'homme. « Elle doit croire en vous, au but profond vers lequel vous tendez. » Alors l'homme lui vouera une tendresse et une gratitude infinies. « Ah ! douceur de revenir chez soi auprès de la femme quand elle croit en vous et qu'elle accepte que votre dessein la dépasse... On éprouve une gratitude insondable pour la femme qui vous aime. »

Ce que prône Lawrence c'est à la manière de Proudhon, de Rousseau, le mariage monogame où la femme tire du mari la justification de son existence. Contre la femme qui souhaite renverser les rôles, Lawrence a des accents aussi haineux que Montherlant. Lawrence déteste les femmes modernes, créatures de celluloid et de caoutchouc qui revendiquent une conscience. Il leur défend d'avoir une sensualité autonome ; elles sont faites pour se donner non pour prendre. C'est encore l'idéal de la « vraie femme » que Lawrence nous propose.

#### CLAUDEL ET L'ÂME SCEUR

*Chez Paul Claudel, l'homme et la femme sont égaux devant Dieu. L'amour ouvre les voies du salut. Simone de Beauvoir ne s'y laisse pas prendre. Égale devant Dieu, certes, mais encore inférieure sur la terre.*

L'originalité du catholicisme de Claudel, c'est un optimisme si entêté que le mal même retourne au bien.

Assurément la femme peut être destructrice : dans le *Partage de Midi*, Ysé dévaste la vie de ceux qu'elle prend au piège de son amour. Mais s'il n'y avait ce risque de perte il n'existerait pas non plus de salut. Ce n'est pas seulement par le chemin de l'esprit, mais par celui de la chair que l'homme est appelé à prendre conscience de son âme. « Et quelle chair, pour parler à l'homme, plus puissante que celle de la femme ? »

La bien-aimée incarnera pour lui toute la beauté sensible de l'univers ; elle sera sur ses lèvres un cantique d'adoration. « Que vous êtes belle,



Violaine, et que ce monde est beau où vous êtes. » Réciproquement c'est en se donnant à l'homme que la femme accomplit sa destinée terrestre.

Bien entendu, cette union de l'homme et de la femme doit être consommée en présence de Dieu ; elle est sacrée et se situe dans l'éternel ; elle doit être consentie par un mouvement profond de la volonté et ne pourra être rompue par un caprice individuel. « L'amour, le consentement que deux personnes libres se donnent l'une à l'autre a paru à Dieu une chose si grande qu'il en a fait un sacrement. »

Pendant le rôle de la femme et de l'homme ne sont pas exactement symétriques. Sur le plan social, il y a une évidente primauté de l'homme. Claudel croit aux hiérarchies et entre autres à celle de la famille : c'est le mari qui en est le chef.

C'est l'homme qui laboure les champs, qui construit les cathédrales, qui combat par l'épée, explore le monde, conquiert les terres, qui agit, qui entreprend. C'est par lui que s'accomplissent les desseins de Dieu sur cette terre. La femme n'apparaît que comme une auxiliaire. Elle est celle qui reste sur place, qui attend, et qui maintient.

Au fond Claudel ne fait qu'exprimer poétiquement la tradition catholique légèrement modernisée.

Vénération la femme en Dieu, on la traitera en ce monde comme une servante : et même, plus on exigera d'elle une soumission entière, plus sûrement on l'acheminera sur la voie de son salut. Se dévouer aux enfants, au mari, au foyer, au domaine, à la Patrie, à l'Église, c'est son lot, le lot que la bourgeoisie lui a toujours assigné ; l'homme donne son activité, la femme sa personne ; sanctifier cette hiérarchie au nom de la volonté divine, ce n'est en rien la modifier, mais au contraire prétendre la figer dans l'éternel.

#### ANDRÉ BRETON ET LA FEMME SIRÈNE

*Avec André Breton, chef de file du surréalisme, c'est encore le monde de la poésie. Mais un monde sans Dieu. Il n'y a plus de miracles, mais simplement des coïncidences. Si l'idéal de Claudel est la femme-sainte, celui de Breton est la femme-fée. Le chemin de l'indépendance est beaucoup plus terre à terre.*

Malgré l'abîme qui sépare le monde religieux de Claudel de l'univers poétique de Breton, il y a analogie dans le rôle qu'ils assignent à la femme : bouche, clé, porte, pont, elle est une sorte d'initiatrice à l'au-delà. Mais pour

Breton, l'au-delà n'est pas un ciel étranger. La femme est de ce monde. On la rencontre, non pas dans un demi-songe, mais tout éveillé au milieu d'une journée banale qui a sa date comme tous les autres jours du calendrier – 5 avril, 12 avril, 4 octobre, 29 mai – dans un cadre banal : un café, ou le coin d'une rue. Mais toujours elle se distingue par quelque trait insolite. Dans *L'Amour fou* : « Cette jeune femme qui venait d'entrer était comme entourée d'une vapeur – vêtue de feu ?... Et je puis bien dire qu'à cette place, le 29 mai 1934, cette femme était scandaleusement belle. » Tout de suite le poète reconnaît qu'elle a un rôle à jouer dans sa destinée ; parfois ce n'est qu'un rôle fugitif, secondaire ; telle l'enfant aux yeux de Dalila des *Vases communicants* ; même alors de menus miracles naissent autour d'elle ; ayant rendez-vous avec cette Dalila, Breton, le même jour, lit un article bienveillant signé d'un ami depuis longtemps perdu de vue et nommé Samson (Samson et Dalila).

Le paradoxe de l'attitude de Breton c'est qu'il s'entête à vouer un amour unique et éternel à des femmes différentes. Mais selon lui ce sont les circonstances sociales qui, empêchant la liberté de son choix, conduisent l'homme à des choix erronés ; d'ailleurs, à travers ces erreurs il cherche en vérité *une* femme. Et, s'il se remémore les visages aimés, il « ne découvrira pareillement dans tous ces visages de femmes qu'un visage : le dernier visage aimé ».

Cette femme unique, à la fois charnelle et artificielle, naturelle et humaine, elle est toutes les choses : « Ma femme à la chevelure de feu de bois. Aux pensées d'éclair de chaleur. À la taille de sablier. Ma femme aux yeux de savane. »

Chaque femme aimée est pour Breton une merveille naturelle : « Une petite fougère inoubliable rampant au mur intérieur d'un très vieux puits. »

Mais inversement : toute merveille naturelle se confond avec l'aimée ; c'est elle qu'il exalte quand il s'émeut d'une grotte, d'une fleur, d'une montagne.

Par l'amour qu'elle inspire et partage, la femme est pour chaque homme le seul salut possible.

Le rôle qu'elle devrait remplir, c'est avant tout un rôle pacificateur. Si la femme apparaît aujourd'hui comme désadaptée, mal équilibrée, c'est par suite du traitement que lui a infligé la tyrannie masculine ; mais elle garde un miraculeux pouvoir du fait qu'elle plonge ses racines aux sources vives de la vie dont les mâles ont perdu les secrets.

Vérité, beauté, poésie, elle est tout, excepté soi-même.

## STENDHAL ET LA FEMME EN CHAIR ET EN OS

*La femme comme la veut Simone de Beauvoir on ne la rencontre que chez Stendhal. Seul le grand romancier du XIX<sup>e</sup> siècle a su faire bon marché des légendes de l'éternel féminin et chanter une femme libre, une femme vraie. Voilà justement ce que réclame la femme moderne : être tout simplement un être humain.*

Si en quittant l'époque contemporaine, je reviens maintenant à Stendhal, c'est qu'au sortir de ces carnivals où la Femme tour à tour se déguise en mégère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène, il est réconfortant d'aborder un homme qui vit parmi des femmes de chair et d'os.

Stendhal a dès l'enfance aimé les femmes sensuellement ; il a projeté en elles les aspirations de son adolescence : il s'imaginait volontiers sauvant d'un danger une belle inconnue et gagnant son amour. Arrivant à Paris, ce qu'il voulait le plus ardemment c'est « une charmante femme ; nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme »... Vieilli, il écrit dans la poussière les initiales des femmes qu'il a le plus aimées.

Elles ont été sa principale occupation ; il préfère leur amour à toute amitié, leur amitié à celle des hommes ; des femmes inspirent ses livres, des figures de femmes les peuplent ; c'est en grande partie pour elles qu'il écrit. « Je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les Mme Roland, les Mélanie Guilbert... » Elles ont été la substance même de sa vie.

Ce tendre ami des femmes, et précisément parce qu'il les aime dans leur vérité, ne croit pas au mystère féminin ; aucune essence ne définit une fois pour toutes la femme ; l'idée d'un « éternel féminin » lui semble pédante et ridicule. Les différences qu'on remarque entre les hommes et les femmes reflètent celle de leur situation. Par exemple, comment les femmes ne seraient-elles pas plus romanesques que leurs amants ? Une femme à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que ses mains, songe à son amant, tandis que celui-ci galopant dans la plaine avec son escadron est mis aux arrêts s'il fait un faux mouvement.

Le pire handicap qu'elles aient à supporter, c'est l'éducation dont on les abrute. À dix ans, la fillette est plus vive, plus fine que son frère ; à vingt ans le polisson est l'homme d'esprit et la jeune fille « une grande idiote gauche, timide et ayant peur d'une araignée ». La faute en est à la formation qu'elle a reçue.

Après les avoir mutilées on les asservit à des lois contre nature : mariées contre leur cœur, on veut qu'elles soient fidèles et le divorce même leur est

reproché comme une inconduite. On voue à l'oisiveté un grand nombre d'entre elles alors qu'il n'y a pas de bonheur hors du travail. Cette condition indigne Stendhal et il y voit la source de tous les défauts qu'on reproche aux femmes. Elles ne sont ni anges, ni démons, ni sphynx : des êtres humains que des mœurs imbéciles ont réduits à un demi-esclavage.

Les femmes de Stendhal sont pathétiques quand leur cœur leur pose des problèmes imprévus : aucune loi, aucune recette, aucun raisonnement, aucun exemple venu du dehors ne peut plus les guider ; il faut qu'elles décident seules : ce délaissement est le moment extrême de la liberté. Clélia, promettant à la Madone de ne plus voir Julien et acceptant pendant deux ans ses baisers, ses étreintes, à condition de garder les yeux fermés est à la fois risible et bouleversante.

L'amour brise la routine quotidienne, chasse l'ennui, l'ennui en qui Stendhal voit un mal si profond parce qu'il est l'absence de toutes raisons de vivre ou de mourir ; l'amant a un but et cela suffit pour que chaque journée devienne une aventure : quel plaisir pour Stendhal de passer trois jours caché dans la cave de Menta ! Les échelles de corde, les coffres sanglants traident dans ces romans ce goût de l'extraordinaire.

L'amour, c'est-à-dire la femme, fait apparaître les vrais fins de l'existence : le beau, le bonheur, la fraîcheur des sensations et du monde.

C'est à travers les femmes, sous leur influence, par réaction à leurs conduites, que Julien, Fabrice, Lucien font l'apprentissage du monde et d'eux-mêmes. Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu.

Il est remarquable que Stendhal soit à la fois si profondément romanesque et si décidément féministe ; mais c'est non seulement au nom de la liberté en général, c'est au nom du bonheur individuel que Stendhal réclame l'émancipation des femmes. L'amour n'aura, pense-t-il, rien à y perdre. Au contraire, il sera d'autant plus vrai que la femme étant pour l'homme une égale pourra plus complètement le comprendre. La femme selon lui est simplement un être humain : les rêves ne sauraient rien forger de plus enivrant.

ARMAND HOOG

## Madame de Beauvoir et son sexe

Dans l'histoire de la revendication féminine, Mme Simone de Beauvoir peut être certaine désormais de tenir une place exceptionnelle. Moins peut-être en raison de ses idées, qui sont après tout banales, qu'en raison de son langage, qui ne l'est jamais. On a vivement reproché à l'auteur du *Deuxième Sexe* et de *L'Initiation sexuelle de la femme* d'avoir introduit la pornographie dans l'analyse philosophique. Un tel reproche implique, chez ceux qui l'énoncent, une bien révérencielle conception de la philosophie : parce que celle-ci transpose en une autre langue les problèmes communs de la vie, faut-il aussi qu'elle les transcende ? Pour ma part, plus que les hardiesses pornographiques, ce qui m'étonne chez Mme de Beauvoir, c'est son extraordinaire faculté de déguisement verbal. Elle joue sur deux tableaux linguistiques avec une précision et une virtuosité surprenantes. Le même thème engendre chez elle, parallèlement, une suite de descriptions aussi nues et concrètes que possible, puis une version hautement abstraite et philosophique de ces mêmes descriptions. On ne saurait dire qu'il y a exactement progrès dans la pensée, mais à coup sûr on assiste à un bel exercice de traduction. Mme de Beauvoir me fait penser à ces interprètes capables de plaisanter en deux langues et pour deux publics : elle prononce les mots crus avec les médecins ou les psychanalystes, elle habille sa pensée de termes plus subtils pour les séances de la Société de Philosophie. Ainsi elle exprimera successivement dans les deux langues cette vérité assez évidente et neutre qu'« à la femme il n'est pas donné de changer sa chair en volonté ». La première version dit brutalement : « Même si elle désire des caresses, elle se révolte contre l'idée d'être vue et palpée ; d'autant plus que les seins, les fesses sont une prolifération singulièrement charnelle... » Est-ce assez direct ? Mais voici la deuxième version : « Dans sa pure présence immobile, son immanence injustifiée, la chair existe sous le regard d'autrui comme l'absurde contingence de la facticité et cependant

elle est soi-même<sup>1</sup>... » Son propre lexique à la main, qui n'est pas le chaste lexique de M. Lalande<sup>2</sup>, et qui comprend deux colonnes, celle de l'anatomie érotique et celle de la phénoménologie affective, Mme Simone de Beauvoir ressemble à une demoiselle des postes qui se serait spécialisée dans la transmission immédiate, des télégrammes codés et chiffrés.

Mais que révèle ce double langage ? À travers le vocabulaire de la morale existentialiste, Mme Simone de Beauvoir, beaucoup plus cultivée sans doute que les autres dames féministes, donne simplement une nouvelle formulation philosophique à la vieille rêverie suffragette. Humiliée d'être femme, douloureusement consciente d'être enfermée par les regards des hommes dans sa condition féminine, elle refuse à la fois ce regard et cette condition. Elle demande d'être considérée, non comme femme, mais comme être humain. Les féministes, et singulièrement Mme Simone de Beauvoir, ne sont pas celles qui veulent se libérer du sexe masculin, mais plutôt celles qui veulent se libérer du sexe de l'homme et de leur propre sexe. Leur désir de libération est avant tout un étrange et insupportable sentiment de servitude. Mais enfin Mme Simone de Beauvoir est née femme, et je ne vois pas bien ce qu'elle y pourra changer. Singulier complexe qui se refuse à poser les problèmes en termes de destin humain. Mais le destin ne se laisse guère nier.

Il n'est que trop vrai que lorsque Mme de Beauvoir écrit « liberté », elle pense aussitôt « servitude ». Ce n'est pas le propre de l'auteur du *Deuxième Sexe*. La morale existentialiste est tout entière dans ce mouvement. L'individu s'y pose comme un appétit de transcendance qui se manifeste à travers des projets. La liberté n'existe que par un dépassement perpétuel de soi vers d'autres libertés. Une liberté qui s'accepterait comme telle, et croirait que « c'est arrivé », retomberait du même coup en « facticité » et cesserait aussitôt d'être libre. La morale existentialiste est élan et affranchissement perpétuel de soi. On voit assez comment se mélangent dans ces vues une générosité admirable et une illusion sans remède. Car je suis bien convaincu que la liberté consiste d'abord, en effet, à ne jamais croire que « c'est arrivé » ; mais ensuite il convient moins de s'affranchir de soi que de se tenir fidèlement à une image choisie de soi, toujours davantage approchée. La diffé-

1. « L'Initiation sexuelle de la femme », *Les Temps modernes*, n° 43, p. 779. [Note d'Armand Hoog]

2. André Lalande, un des grands maîtres de la philosophie universitaire qui avait d'ailleurs présidé le concours de l'agrégation de philosophie en 1929, l'année où Beauvoir fut reçue, voir la reproduction du rapport de Lalande sur ce concours dans *Lendemain* n° 94 (1999), p. 28-35 (numéro sur Beauvoir dirigé par Ingrid Galster).

rence entre la morale d'Alain et la morale existentialiste, par exemple, c'est que la première (suivant la tradition cartésienne du *Traité des Passions*) fait de l'autonomie morale une cohérence de l'homme à soi-même, et que la seconde invite l'homme à se chercher toujours ailleurs, en dehors de sa présente condition. Je m'assure qu'un Alain, s'il était né femme, ne se serait point cru obligé de protester contre son sexe. Au lieu que Mme Simone de Beauvoir cherche sa libération dans un refus sans espoir de soi-même. Mais, dit-elle, c'est que l'homme n'a point à se refuser ni à s'accepter : il existe, et du premier coup, par rapport à lui-même. Tandis que la femme, elle, demeure perpétuellement « l'Autre ».

Telle est bien la pensée maîtresse de l'auteur. « *Ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre : on prétend la figer en objet*<sup>3</sup>. . . » Tout au long de son ouvrage, et dans les textes récents des *Temps modernes*, Mme de Beauvoir reviendra sans cesse sur cette idée. Elle en découvre l'application dans la conduite amoureuse des sexes, dans les mythes de la littérature, dans l'organisation sociologique contemporaine. Mais la grande habileté de Mme de Beauvoir consiste à masquer l'autre aspect des choses. Je ferai là-dessus une double remarque.

Mme de Beauvoir est femme, et romancière (une remarquable romancière). Il est normal que son imagination se soit portée vers la considération d'un monde masculin dont elle s'est d'abord sentie exclue. Me fera-t-elle croire cependant que cette « altérité » imposée à la femme dans ses premières relations avec le monde ne corresponde pas rigoureusement à une « altérité » masculine, ressentie par les garçons dans leur situation parallèle ? Si Mme de Beauvoir s'imagine sérieusement que les hommes sont dénués d'altérité par rapport à l'univers féminin, elle montre d'abord une étrange propension égocentrique à tenir sa propre existence pour unique ; ensuite et surtout se condamne à ne rien comprendre à une part considérable de la littérature de fiction masculine : d'innombrables romans « psychologiques », écrits par des hommes, sont justement consacrés à montrer combien les garçons adolescents peuvent se sentir « autres » devant le monde des jeunes filles et des femmes. (Citerai-je ici le *Dominique* de Fromentin, les *Jeunes filles en fleurs*, les romans de Mauriac ? Il y en a bien d'autres.) Je me demande alors ce que marque une altérité qui est le fait, tantôt d'un sexe, tantôt de l'autre. Mais quoi ? Cette alté-

3. *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949. [Note d'Armand Hoog]

rité exprime simplement ceci : que les femmes se sentent *autres* par rapport aux hommes, et les hommes *autres* par rapport aux femmes. Et le « deuxième sexe » est celui qu'on veut, ou plutôt celui dont on n'est pas. C'est ce que signifie un mythe dont Mme de Beauvoir oublie de se souvenir, on comprend pourquoi : celui d'Achille qui se mêle, habillé d'une robe et fardé, aux mystères féminins. Je veux bien que George Sand, lorsqu'elle enfle un pantalon et fume le cigare, essaie de transcender son altérité. Mais Achille en péplum ? Ne céda-t-il pas à la tentation de se sentir « figé en objet » ? Un solide objet.

Il reste que l'altérité de l'un n'est pas l'altérité de l'autre. Mme de Beauvoir entend-elle démontrer que la femme n'est pas rigoureusement « autonome » dans la conduite de sa vie ? Qu'elle l'est même, peut-être, moins que l'homme ? – Fallait-il cinq cents pages pour établir cela ? Je ne puis nier qu'il y a une *situation fonctionnelle* de la femme dans l'organisation du monde réel, mais Mme de Beauvoir en reconnaît assez l'origine lorsqu'elle parle d'un « destin anatomique<sup>4</sup> ». Seulement ce destin-là n'est pas de ceux qu'on peut transcender. On n'aperçoit pas ce que la morale existentialiste pourrait apporter comme dépassement à une telle « immobilisation » formelle. Il faut ici se résoudre, volontiers ou non, à rendre au destin ce qui est du destin.

Mme Simone de Beauvoir, c'est clair, ne veut pas s'y résoudre. Son féminisme, compliqué de revendication existentialiste, s'occupe surtout, en fin de compte, à dire *que l'on n'est pas femme*, à refuser la féminité. C'est-à-dire à refuser les situations qui ne dépendent pas de la pensée, de son exercice autonome. À refuser les situations réelles. Tout bien pesé, je découvre infiniment plus de considération des situations réelles, et donc une plus grande possibilité de liberté positive, dans tel « mythe » dénoncé par Mme de Beauvoir que dans la protestation de celle-ci. Le rôle de merveille et de *conductrice des merveilles* qu'André Breton, par exemple, assigne à la femme, cette mission de poésie et de communication avec l'univers occulte qu'il lui prête, cela répond autrement à l'établissement d'une liberté fonctionnelle que les variations en deux langues de l'auteur du *Deuxième Sexe*. Je ne comprends pas, en définitive, ce que peut signifier la libération d'un être vis-à-vis de son destin formel. Et c'est une drôle de conduite existentialiste que celle qui aboutit, en somme, à refuser les données de l'existence.

*La Nef*, n° 56, août 1949 (dans la chronique « Les lettres françaises »).

4. « L'Initiation sexuelle de la femme », p. 778. [Note d'Armand Hoog]



FRANCINE BÉRIS

Simone de Beauvoir. *Le Deuxième Sexe*<sup>1</sup>

Je ne tomberai pas dans le piège tendu par les hommes et ne dirai pas que cette éclatante démonstration si lucide, si bien appuyée sur les faits et d'une langue impeccable est digne d'avoir été écrite par une plume masculine, puisque tout entière elle vise à fonder pour la femme le droit d'être considérée comme un être humain, comme un sujet au même titre que les hommes et non comme un être à part, mythique, variable selon l'époque et le lieu, mais toujours « autre » que l'homme qui définit son rôle et ses limites. Si l'homme, lui, est libre de créer sa place dans le monde, la femme, elle, « est-pour-les-hommes », même dans les temps modernes qui l'ont pourtant libérée de bien des entraves. Mais quelles sont ses chances de s'en affranchir totalement ? Est-ce possible et souhaitable ? La réponse de l'existentialiste Simone de Beauvoir est nette : aucun être humain ne doit être opprimé à la naissance, qu'il soit nègre, juif, prolétaire ou femme. Il doit pouvoir librement réaliser ses possibilités, et tout ce qui tend à faire de lui un objet, un esclave au service d'un autre doit être éliminé. Cependant si le problème de la femme n'a pu recevoir qu'une solution partielle après des siècles, c'est qu'il est fortement enraciné dans des faits. Simone de Beauvoir a multiplié les points de vue avant de donner sa solution personnelle. Biologiquement, la femme est évidemment très défavorisée. Alors qu'aux stades inférieurs, le mâle est presque autant que la femelle asservi à la fonction reproductrice, la femme est beaucoup plus que l'homme « rongée par l'espèce », ébranlée par des crises d'ordre physiologique. Ce n'est pas une raison pour la condamner, comme le voulait Fouillée, à l'immobilité de l'ovule, la liberté et le mouvement étant réservés à l'homme défini par le spermato-

1. Ce compte rendu suit immédiatement, dans la rubrique « Notes de Livres », le compte rendu d'Armand Hoog.

zoïde. En fait, toute infériorité physique peut être surmontée. Les solutions psychanalyste [*sic*] et marxiste ne satisfont pas l'auteur parce que trop partielles. Le désir de virilité de la femme, selon Freud, sa dépendance économique qui l'assimilerait au prolétaire, selon Bebel, ne suffisent pas à expliquer sa situation complexe. En fait, tout l'effort de libération de la femme, dans l'histoire, a consisté à essayer de se poser comme « existant », comme « transcendance », contre le désir de l'homme de la cantonner dans l'immanence, de la « river à son corps ». Et plus l'homme est puissant, plus le sort de la femme est misérable, simple objet possédé entre autres biens. « La société a toujours été mâle », mais jamais plus qu'au temps de la famille patriarcale. En Égypte, en Grèce, au Moyen Age, les femmes sont esclaves. Seules les courtisanes jouissent de libertés qui leur permettent de réaliser certains de leurs dons. C'est parmi les classes possédantes que cette soumission est la plus complète, le travail dans les classes pauvres donnant aux femmes une indépendance que par ailleurs la misère leur retire. Pendant des siècles les femmes n'ont pas songé à protester. La Révolution française ne leur a rien accordé et Proudhon lui-même s'enfermait encore dans le dilemme « ménagère ou courtisane ». À l'heure actuelle la situation des femmes a changé mais elle est encore très ambiguë. Les préjugés contre le célibat des femmes, les enfants naturels, l'avortement, sont tenaces. Les femmes se définissent encore beaucoup plus par rapport aux hommes que par leurs qualités propres, et ce sont les hommes qui en sont responsables. Car ils croient aux mythes qui font de la femme un être mystérieux, ambivalent, tour à tour ange ou démon, qui l'arrachent à son destin humain pour l'enraciner dans une nature attirante et menaçante pour l'homme. Et les femmes finissent par se conformer inconsciemment à ce que les hommes imaginent qu'elles sont, source de vie ou puissance des ténèbres. Tout se passe comme si l'homme « chérissait et détestait dans la femme sa destinée animale », ce qui en elle est vie et aussi vieillissement et mort, nature immobile à quoi il échappe par la multiplicité de ses actes, par l'exercice de sa liberté, le jeu de sa pensée. De grands écrivains ont consolidé ces mythes. Pour Montherlant (avec quelle ironie cinglante S. de Beauvoir lui donne ses vraies mesures) la femme n'est que chair méprisable. Son orgueil monstrueux a besoin de faire le vide autour de lui, et « parce que Nietzsche a dit que la femme est le divertissement du héros, il croit qu'il suffit de se divertir des femmes pour être un héros ». Lawrence en fait le complément indispensable de l'homme dans le mariage « phallique », mais elle représente la

vie et ne doit pas s'individualiser par la conscience. Claudel magnifie la femme, mais seulement lorsqu'elle est servante de son mari et de son Dieu. Breton la renvoie à la nature, aux puissances occultes. Elle est la « clé de l'au-delà », mais elle est « tout sauf elle-même ». Stendhal, plus réaliste, en fait un être humain mais défini par ses liens romanesques avec les hommes.

Il y a donc une dialectique de la femme. Qu'est-elle en définitive ? Mante religieuse ou mère poule ? Vamp ou sœur de charité ? Mais n'est-ce pas Maeterlinck qui a raison lorsqu'il dit que la femme est « mystérieuse, comme tout le monde ». Si elle cultive son secret et pratique l'hypocrisie et la coquetterie, ce sont là des conduites qui répondent à ce que les hommes attendent d'elle et qui ne lui sont en rien essentielles. Il sera long et difficile de s'affranchir de ces mythes qui imprègnent profondément le subconscient des hommes. Mais, dit Simone de Beauvoir, tout affranchissement est douloureux et au bout de celui-ci on voit luire les relations enfin fondées sur la vérité, entre des individus qui seront tous des « sujets ». À chaque femme de montrer que les difficiles conditions qui pèsent sur son destin ne sont pas des fatalités.

Avons-nous le droit de nous montrer aussi optimistes et catégoriques que S. de Beauvoir ? Les périodes de transition ont ceci de bon qu'elles nous font vivre les problèmes dans toute leur complexité et leurs contradictions. Celui-ci nous déchire, en vérité, car le passé nous tient encore fermement et les valeurs nouvelles, parfois si exaltantes, nous semblent à d'autres moments fragiles et même dérisoires. Oui, toutes les infériorités doivent être surmontées et il faut qu'hommes et femmes s'affrontent dans un rapport de sujet à sujet et non de sujet à objet. Ils ne sont cependant pas des « êtres humains » interchangeables. Le postulat existentialiste d'une liberté égale chez l'homme et chez la femme en tant qu'existants ne se heurte-t-il pas à une différence essentielle et irréductible des sexes qui rendrait l'assimilation impossible, sinon une collaboration dans l'égalité ? Ce livre aussi passionnant à lire qu'il est bien construit et documenté constitue une « Somme » de la question. On ne peut lui demander d'apporter une solution définitive. Sur ce terrain aussi mouvant, toute solution est individuelle.

MARCEL THIÉBAUT

## Simone de Beauvoir

Le dernier livre de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*<sup>1</sup>, est un ouvrage remarquable où se manifestent une intelligence et une agilité dialectique peu communes. Le style est rapide, précis, serré. Des connaissances philosophiques et scientifiques étendues sont mises en œuvre. La pensée, hardie, s'éloigne très souvent des chemins battus. Il est vrai que parfois la portée de ces explorations est plus apparente que réelle. Comme l'a remarqué ici L. Fabre à propos de Sartre, si l'on remet en clair certaines propositions existentialistes, on s'aperçoit qu'elles ne recouvrent que des idées déjà admises. D'autre part, tout en admirant l'extraordinaire virtuosité logicienne de S. de Beauvoir, on constate qu'elle s'appuie parfois sur des affirmations incontrôlables. L'assurance évidemment ne lui fait pas défaut. Ayant choisi un sujet – la condition de la femme depuis l'origine des sociétés – qui touche à l'ensemble des rapports humains, on ne la voit pas, en face de ce problème qui fit vaciller tant de grands esprits, hésiter une seconde. Elle avance d'un pas également décidé, qu'il s'agisse de fixer les intentions d'une tribu disparue depuis cinq mille ans ou de mettre au point les problèmes psychanalytiques les plus obscurs. Dieu seul (et encore s'il a de la mémoire) pourrait expliquer l'évolution des rapports entre les sexes avec plus de certitude. Il y a donc dans ce livre de l'excellent et de l'irritant, et l'on traverse, en l'étudiant, maints sentiments contraires. Mais au total, la balance est nettement positive : il y a plaisir à se trouver en présence d'un esprit exceptionnellement vigoureux.

Le point de départ de Simone de Beauvoir est celui-ci : « *La femme se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre.* » (Cet état de

1. Gallimard. Le premier tome seul est paru. C'est du second tome que sont extraits les articles récemment parus dans *Les Temps modernes*. [Note de Marcel Thiébaud]

choses, il est superflu de dire qu'elle ne l'approuve pas. Elle le constate.) L'homme s'est presque toujours considéré comme représentant l'espèce. « *On dit les hommes pour désigner le genre humain.* » L'homme est à la fois *vir* et *homo*. Il n'est pas porté à croire que son sexe détermine ses idées. Il estime penser en homme (espèce neutre) et non en mâle. Au contraire, l'univers intellectuel et sensible de la femme lui paraît sexué. « *Vous raisonnez en femme* », dit-il, postulant qu'il ne raisonne pas, lui, en mâle. Le mot *sexe* désigne l'ensemble des femmes. Elles sont le *sexe*. La situation d'humain absolu que l'homme s'est accordée, il l'a liée à une situation de maître. Pendant des siècles, les hommes, se considérant comme supérieurs, ont agi comme tels. Cette supériorité, ils se sont d'ailleurs offert le luxe, ajoute Simone de Beauvoir, de la « justifier » en appelant à leur secours la philosophie et la théologie <sup>2</sup> (*La femme est un homme manqué*, dit saint Thomas ; *la femme, être relatif*, écrit Michelet ; *l'homme se pense sans la femme ; elle ne se pense pas sans l'homme*, d'après Benda). Aujourd'hui, il est vrai, « *la grande majorité des hommes n'assume pas explicitement cette prétention. Ils ne posent pas la femme comme une inférieure* », mais dans le fond de leur cœur, beaucoup d'entre eux estiment que les *femmes ne pourront jamais être leurs égales*.

Cette situation d'inférieure, *d'objet*, cet état d'*Autre*, la femme l'a admise pendant des siècles. Pourquoi ? se demande Simone de Beauvoir. Comment cette histoire a-t-elle commencé ? Le destin – ce destin vassalisé de la femme – était-il inscrit dans sa nature ?

Les réponses, elle a été les demander successivement à la biologie, à la psychanalyse et au matérialisme dialectique. Et ici, elle est entrée dans des discussions subtiles que je devrai simplifier. Contre les biologistes, ce que Simone de Beauvoir entend prouver, c'est que l'asservissement de la femme à l'espèce (maternité, etc.) ne justifie pas sa situation d'*Autre* et que sa faiblesse physique ne légitime pas sa vassalisation. Elle voudrait surtout ouvrir la voie à une explication existentialiste en commençant par montrer que la notion de faiblesse n'a de sens que si on la confronte à l'opinion, aux lois et à l'état de la civilisation. Sur ce point, on ne peut lui donner tort. Mais que d'erreurs possibles quand il faut apprécier ces trois facteurs et leur influence ! Je ne pense pas, par exemple, qu'on puisse écrire sans hésiter : « *Là où les mœurs interdisent la violence, l'énergie musculaire ne saurait fonder une domination.* »

2. Elle ferait mieux de dire : certains théologiens et certains philosophes. [Note de Marcel Thiébaud]

En droit, c'est certain. Mais en fait ? Même quand la violence est interdite, beaucoup de femmes ont peur de la brutalité masculine. Et cette menace virtuelle a exercé une influence profonde sur la situation respective des sexes.

Les tenants de la dialectique matérialiste font entièrement dépendre l'histoire de la femme de l'histoire des techniques. À l'âge de pierre, expliquent les marxistes, le travail agricole était très réduit. La femme pouvait y participer. Elle était traitée en égale. Mais à la suite de la découverte du bronze, le travail est devenu intensif. La femme n'a pu continuer de s'y associer. L'homme alors l'a réduite en esclavage dans le temps même qu'il instaurait la propriété privée. Par la suite, au temps du machinisme, le travail féminin est redevenu aussi efficace que celui de l'homme (transformation qui a représenté pour elle l'aurore de la liberté)... S. de B. n'accepte ce schéma qu'avec de nombreuses réserves. Elle objecte très sagement que l'homme et la femme ne sont pas uniquement des *entités économiques* et juge sévèrement les dialecticiens marxistes qui, sur ce plan, en arrivent à déclarer que pour les citoyens loyalement intégrés dans la collectivité, les drames individuels n'existent pas. Elle montre la fragilité du lien que les marxistes ont prétendu découvrir entre l'institution de la propriété et la vassalisation de la femme. Sans songer à nier qu'il y ait influence du régime économique sur la situation féminine, elle coupe le raisonnement marxiste par une objection analogue à celle qu'elle a opposée aux biologistes. Si l'homme de l'âge de bronze, dit-elle en substance, avait été pour la femme un ami, l'incapacité de la femme à partager ses nouveaux travaux ne l'aurait pas conduit à asservir sa compagne. Il faut, pour expliquer cette transformation, quelque chose de plus que l'invention d'un métal. Il faut « *le projet d'enrichissement et d'expansion de l'homme* » au travers duquel celui-ci « *appréhende l'incapacité de la femme* ». Bref, au biologiste comme au marxiste S. de B. dit : « *Je retiens quelque chose de vos thèses, mais ce quelque chose n'est valable que placé dans une perspective existentialiste.* » Je pense, pour mon compte, qu'on pourrait éclairer à peu près tout autant la question en invoquant la volonté de domination. Si la faiblesse physiologique et l'incapacité technique de la femme ont joué contre elle, c'est au premier chef parce qu'il y avait en l'homme le désir de commander.

Passons à la psychanalyse, troisième domaine exploré par l'auteur. La psychanalyse entend résoudre le problème (pourquoi la femme s'est-elle laissée asservir ?) par cet axiome : « Chez la femme, il y a complexe d'infériorité résultant du refus de sa féminité ». S. de B. repousse cette explication

parce que, pour le psychanalyste, « *le drame de l'individu se déroule en lui* », alors que, pour elle, « *une vie est une relation au monde* ». En groupant les deux affirmatives, on serait plus près de la vérité ; mais quoi qu'il en soit, même si l'on était séduit par certaines explications des psychanalystes, il faut convenir qu'on resterait défiant — comme l'est S. de B. — à l'égard de l'ensemble d'une théorie qui place à l'origine de la situation féminine le désespoir éprouvé par la petite fille en constatant qu'elle n'a pas de pénis.

Tout cela ne signifie pas pour nous qu'après avoir repoussé, dans la mesure où elles sont totalitaires, les explications biologiques, marxistes et psychanalytiques, on doive être nécessairement conduit à l'interprétation existentialiste. Nous l'avons dit : la volonté de domination masculine et la faiblesse féminine expliquent suffisamment, dans les grandes lignes, la situation inférieure où a été longtemps relégué le deuxième sexe. (Et qui prononce les mots « volonté de domination » n'accepte pas pour autant la perspective sartrienne.) Mais reprenons le livre de Simone de Beauvoir.

« *C'est en transcendant la vie par l'existence que l'homme assure la répétition de la vie*, écrit S. de B. : *par ce dépassement, il crée des valeurs qui dévient à la pure répétition toute valeur.* » Nous voici au cœur de la démonstration : il s'agit de placer solidement cette fois le destin de la femme *dans la perspective existentielle*, c'est-à-dire de l'expliquer par l'existentialisme. L'homme — nous le rappelons — est un être *en soi* quand il est brut, invariant, mollusque. (Simple définition qui vaut ce qu'elle vaut. Qui a rencontré un parfait *en soi* ?) Il passe au *pour soi* quand il s'interroge, se crée, agit, manifeste sa liberté, forme des *projets*. Tout cela revient à dire qu'en agissant et pensant librement, en se créant, l'homme l'emporte sur les forces confuses de la vie. L'homme (*homo*) tend donc à sortir de l'ornière des digestions et des habitudes ; mais dans la société primitive, l'homme seul peut agir et répandre sur le canton ses *projets* (entendez qu'il va tuer un auroch [*sic*] ou massacrer la tribu voisine). La femme ne pourrait se transcender qu'en manifestant elle aussi une activité, mais elle ne peut penser qu'une activité semblable à celle de l'homme, parce qu'elle est mère et ménagère, donc trop occupée pour former des *projets* personnels. Elle voudrait donc s'associer, fût-ce en esprit, à ceux des mâles — mais eux ne l'admettent pas. Et voilà comment elle est amenée à reconnaître la supériorité masculine.

C'est ce que n'avaient su voir, d'après S. de B., ni les psychanalystes, ni les dialecticiens matérialistes, ni les biologistes. *La pire malédiction* qui ait pesé sur la femme, dit l'auteur du *Deuxième Sexe*, c'est qu'elle a été exclue

des expéditions guerrières (est-ce certain ?), puis du travail intensif (est-ce certain ?). En risquant sa vie ou en créant, l'homme s'est élevé au-dessus de l'animal. La femme ne l'a pas suivi dans cette ascension. Et elle s'est inclinée devant le triomphateur.

Cette explication, bien que conjecturale, n'est peut-être pas sans valeur. Mais il faudrait la grouper avec beaucoup d'autres pour se faire vraiment une idée, qui resterait encore hypothétique, des origines lointaines, pré-historiques, des rapports des deux sexes. Le schéma de S. de B. est trop simple (sinon dans la forme, du moins dans le fond) pour rendre compte de phénomènes d'origines si complexes. Et en tout état de cause, elle va vraiment un peu loin lorsqu'elle écrit « *que ce sont des hommes désireux de maintenir les prérogatives masculines qui ont inventé la division entre valeurs mâles et valeurs femelles, ils n'ont prétendu créer un domaine féminin que pour y enfermer la femme.* » Cette réflexion visant à expliquer la vie dans la « *horde primitive* », on se demande si madame de Beauvoir ne prête pas aux chasseurs de bisons un bien grand machiavélisme.

Partant de cette restitution des rapports des sexes dans les premières sociétés, S. de B. a entrepris d'écrire en cent vingt pages une histoire concentrée du destin féminin. Cette histoire ne paraît apporter aucun étai supplémentaire à la thèse existentialiste, mais elle est d'une netteté et d'une intelligence admirables. (Simone de Beauvoir a des dons de professeur étonnants.) Nous ne saurions la résumer ici, fût-ce dans ses grandes lignes, mais il est difficile, après l'avoir lue, de refuser d'admettre cette conclusion que dans tous les cas le destin de la femme a été fixé par l'homme. (Idée, il est vrai, qui était déjà venue à l'esprit de beaucoup de personnes raisonnables.) Et S. de B. a parfaitement raison d'ajouter : « *C'est leur insignifiance historique qui a voué les femmes à l'infériorité.* » On ne peut donc que la louer de mettre en lumière – et avec tant de talent – les raisons qu'on peut avoir aujourd'hui, répudiant un long passé d'erreurs, de considérer la femme comme une égale, parfaitement apte, éventuellement, à l'emporter sur l'homme dans tous les arts et dans toutes les techniques. De l'usage que la femme peut faire de sa liberté actuelle et comment elle pourra vivre dans un univers où aucune loi, aucune coutume injustifiée ne la tient plus en lisière, S. de B. se propose de parler dans le second tome de son ouvrage. Mais avant d'en venir là, elle a voulu dresser un catalogue des idées, souvent extravagantes, que les hommes se sont fait de la femme au cours des siècles préexistentialistes, et c'est à quoi elle a consacré toute la seconde partie de son premier tome.



Les hommes ont vu tour à tour dans la femme l'amante, le ciel, l'enfer, l'enchanteresse, Circé, Diane, Vénus, Psyché, la vamp, la gouge, la sorcière. « *L'éternel féminin nous attire vers le haut* », dit Goethe. « *La lune, planète des femmes, nous attire en arrière* », affirme Lawrence. Tous les rêves masculins se sont fixés sur la femme. Elle a été l'idéal, la perte, la poésie et le reste. C'est trop, constate S. de B., après avoir établi sa liste. Laissez la femme être tout simplement elle-même, c'est-à-dire un être humain comme l'homme. Laissez-la agir librement. Abrutie par vos divagations carnavalesques et votre littérature démentielle, la femme ne sait plus ce qu'elle est. Maintenant, permettez-lui de se découvrir. Elle va agir, puisqu'elle peut travailler, agir et se créer, car dans l'acte seul se révèle l'être véritable (ce n'est pas sûr). Donc attendons, attendez.

Pour confirmer l'analyse qu'elle a faite du mythe féminin, S. de B. a tracé une suite de portraits de la femme telle que l'ont vue Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel, André Breton et Stendhal. Ces essais excellents, illustrés de citations significatives et animés d'un étonnant mouvement satirique, montrent que tous ces écrivains, même Stendhal, ce « tendre ami des femmes » n'ont considéré la femme que du point de vue masculin, celle-ci, d'après eux, étant faite avant tout pour les aimer. Placés à un même poste d'observation, ils ont d'ailleurs observé différemment. Montherlant (pour qui S. de B. est féroce) juge la femme une créature inférieure, tandis que d'autres, comme André Breton, avocat de l'*Amour fou*, voient en elle une déesse ou le symbole même de la poésie.

Tout cela est exact. Mais on peut discuter sur la portée de ces constatations. La diversité, en l'espèce, n'est pas, par essence ridicule. Imagine-t-on que si ces hommes avaient répudié la notion de l'*Autre* (origine de leurs erreurs, d'après S. de B.) leur comportement et le sens de leurs écrits eussent été profondément changés ? Même s'ils avaient vu dans les femmes des semblables, ils auraient essayé de les asservir. La variété de leurs espoirs (même dans une société convertie à l'existentialisme, chaque homme se ferait une idée différente de ce que devrait être pour lui la compagne parfaite) et de leurs expériences les auraient conduits à peindre les femmes sous des aspects tout aussi radicalement différents. La velléité d'ascétisme, le courant Port-Royal qui passent chez Montherlant l'auraient à peu près pareillement amené à maudire la tentation représentée, sinon par le sexe féminin, du moins par telle ou telle femme. Et en ce cas, les lecteurs auraient continué de s'intéresser (au grand désespoir de S. de B.) à ce Montherlant,

de qui ils n'ont jamais attendu des renseignements sur la femme en soi, mais des révélations sur l'individu singulier qu'est Montherlant. Même dans cet univers où l'idée de l'*Autre* n'existerait plus, toute femme resterait d'ailleurs mystérieuse puisque tout le monde est mystérieux pour tout le monde. Breton parlerait toujours d'amour fou, mais l'objet de cet amour serait Nadja ou Cynthia et non plus *la* femme – car l'amour fou serait toujours en lui. Si bien qu'en définitive, rien ne serait changé, sinon que d'une atmosphère réaliste (au sens philosophique), on serait passé à une atmosphère nominaliste. Tout serait semblable, mais les étiquettes seraient différentes<sup>3</sup>.

Voilà bien des points de désaccord avec l'auteur sans doute. Mais leur découverte successive n'a pas atténué le plaisir que m'a valu la lecture du *Deuxième Sexe*. On rencontre rarement un livre aussi nourri d'idées. Et le jeu d'une belle intelligence, fût-ce une intelligence de sophiste, peut donner un plaisir aussi vif que le spectacle de la danse. Ce qui pourrait contrister, c'est de sentir Simone de B. aussi constamment irritée. La collection d'injustices masculines qu'elle a rassemblée a fait naître en elle cette sorte spéciale d'amertume qu'est l'amertume historique. Le regretté Lenotre, lui, avait contracté une maladie de cœur en revivant, jour après jour, la fin douloureuse de Marie-Antoinette. Décidément, le passé n'est pas d'un maniement de tout repos.

On s'étonnera peut-être de n'avoir jamais vu surgir dans ces pages, où les rapports des hommes et des femmes sont si constamment évoqués, le mot bonheur. Simone de Beauvoir a, dès le début de son livre, réglé la question : « *On ne sait trop ce que le mot bonheur signifie, écrit-elle, et encore moins quelles valeurs authentiques il recouvre. C'est donc une notion à laquelle nous ne nous référons pas.* » Cette abstention a vraisemblablement des raisons plus profondes. Chaque époque impose ses cadres, et la philosophie d'aujourd'hui ne se soucie pas du bonheur. C'est ce qui la rend si imposante et si redoutable.

*Revue de Paris*, 56, n° 8, août 1949 (dans la rubrique « Parmi les livres »).

3. C'est, du reste, la raison pour laquelle la remarque de S. de B. sur le romanesque reste exacte. Le romanesque subsistera, dit-elle, même si les hommes considèrent les femmes comme des semblables. Mais, bien entendu, il subsistera puisque ce ne sont pas les idées générales qui font naître le romanesque, mais le caractère des hommes (ou des femmes), leur imagination et leurs aptitudes poétiques. Ce qui conduit d'ailleurs à dire, en sens inverse, que *Les Liaisons dangereuses* considérées par S. de B. comme un ouvrage romanesque, n'ont, en réalité, nullement ce caractère, car il n'y a pas de romanesque dans un climat de cynisme. [Note de Marcel Thiébaux]

ALBERT-MARIE SCHMIDT

## Mœurs et condition de la femme

Simone de Beauvoir, en publiant *Le Deuxième Sexe. Tome I : les Faits et les Mythes* (Gallimard), a excité dans les cercles les moins rétrogrades de la société protestante française une surprenante curiosité. De pieuses femmes, amies de *Réforme*, qui s'adonnent avec un égal bonheur à l'éducation de leurs enfants, à l'enrichissement de leur esprit et à l'onction de leur âme, ont lu, annoté, extrait ce traité qui n'est pas court, mais lourd, et l'ont rangé, dans leur bibliothèque sur le même rayon que la *Physiologie du mariage* de Balzac.

Cet important volume n'est rien d'autre, en effet, qu'un essai, sérieux et copieux, d'élucider les mystères, artificiellement créés, de la nature féminine. Recueil de thèmes polémiques, intelligemment informés, il tend à démontrer que la femme moderne, pas plus que la femme ancienne, n'a d'existence autonome, mais qu'elle est une invention commode des hommes, prompts à revêtir leurs compagnes de l'apparence de leurs propres pensées ingénument égoïstes et utilitaires.

Après avoir rappelé que ni la biologie, ni la psychanalyse, ni le matérialisme historique ne parviennent à donner de l'être féminin une définition suffisante, après avoir esquissé l'histoire de l'asservissement féminin depuis les temps préhistoriques, Simone de Beauvoir constate que la littérature mondiale contemporaine donne des divers mythes qui ont cours sur la femme une version pleine d'intérêt et de scandale. Elle l'étudie avec une belle compétence universitaire. Ce qui lui permet de s'opposer ou de consentir aux idées d'un Montherlant, d'un Lawrence, d'un Claudel, d'un Breton, d'un Stendhal.

J'avoue tout-à-trac que je me sens incapable de faire un compte rendu critique valable de l'ouvrage de Simone de Beauvoir. Le respect assez trouble (un peu masochiste sans doute), que je professe vis-à-vis de l'intelligence féminine, me prive, lorsque je lis, avec passion, *Le Deuxième Sexe* de toute

objectivité. Je n'arrive ni à donner tort à Simone de Beauvoir, ni à me convaincre qu'elle persévère dans une erreur fondamentale, mais j'accorde à toutes les thèses qu'elle énonce et défend un assentiment sans réserve. Celui-ci, d'ailleurs, venant d'un homme, d'un suspect, est, dès l'origine, frappé de nullité. En attendant qu'une femme consente à exprimer dans *Réforme*, sur *Le Deuxième Sexe*, un point de vue féminin<sup>1</sup>, je me contenterai de résumer, en les accompagnant de modestes remarques, quelques jugements théologiques ou littéraires de Simone de Beauvoir.

Montherlant toujours si décidé à obtenir, malgré qu'il en ait, des renseignements sur lui-même, a dû lire, avec une âcre volupté, l'étude que Simone de Beauvoir consacre à ses romans. Aussi solaire, aussi héroïque qu'il souhaiterait le devenir, elle lui arrache le surplus d'un style sans ornements gratuits et sans fioritures, la couronne d'une éthique de proie, qu'un ramassis de faibles créatures avilies lui ont imposée, et le voilà nu des pieds jusqu'à la tête. En essayant de manifester sa honte, de révéler les faiblesses physiques, les craintes infantiles qui doivent le hanter et le supplicier, Simone de Beauvoir nourrit un ressentiment si plausible que nous ne cherchons même pas à l'excuser. En l'exposant ainsi, dans le plus simple appareil, il est possible qu'elle le discrédite aux yeux de certains. Aux miens, elle le rend soudain touchant et fraternel. Je n'aime pas les dieux célestes. Or je n'apercevais point par quelle voie le divin Montherlant (on disait aussi le divin Arétin), peut accéder aux ténèbres. Or Simone de Beauvoir me permet de descendre avec lui aux enfers personnels où l'exilent le destin et la vergogne, lorsque les circonstances ou la réflexion l'ont dépouillé. J'ignorais que Montherlant, tueur de taureaux, sut mourir. Simone de Beauvoir m'enseigne irréfutablement qu'en assassinant de toutes les façons, des femmes, lamentables victimes à sa rigueur offertes, c'est sa mauvaise âme et son corps menacé, qu'il tue.

André Breton, par la façon dont il a traité le mythe de la femme, semble à Simone de Beauvoir l'exacte antithèse de Montherlant. Elle caractérise leur opposition dans cette admirable formule : « La femme compromet Montherlant parce qu'elle brise sa solitude ; elle est pour Breton révélation, parce qu'elle l'arrache à la subjectivité. » Simone de Beauvoir est trop délicatement philosophe pour ne pas témoigner aux recherches volontairement oiseuses de la littérature un muet dédain. Sans cette petite aversion, elle

1. Voir Hélène Bérard, « Un féminisme noir », *Réforme*, 10 décembre 1949, reproduit *infra*.

aurait salué en Breton le dernier des poètes courtois, celui qui, à la suite des troubadours, des pétrarquistes, des hermétistes, des baroques découvre en la femme la somme du sacré, dont les plus humbles créatures détiennent chacune une parcelle, la dame merveilleuse de la théologie naturelle, la dispensatrice d'une sorte de salut immanent. Pour Simone de Beauvoir, André Breton est plutôt un alchimiste sentimental qui dissout la femme en adorables images extrinsèques. Elle l'en remercie, tout en protestant : « Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout : une fois de plus tout sous la figure de l'Autre, tout excepté soi-même. »

Claudiel non plus, quelle que soit sa ferveur mariale, ne reconnaît point à la femme le droit de devenir ce qu'elle est dans une pure autonomie. En prétendant, à juste titre, que Stendhal, seul parmi les romanciers, a respecté la femme en tant que telle, Simone de Beauvoir affirme que Claudiel exprime poétiquement la tradition catholique légèrement modernisée. Or voici ce que celle-ci enseignerait : « Vénération la femme en Dieu, on la traitera en ce monde comme une servante : et même, plus, on exigera d'elle une soumission entière, plus sûrement on l'acheminera sur la voie de son salut. Se dévouer aux enfants, au mari, au foyer, au domaine, à la Patrie, à l'Église, c'est son lot, le lot que la bourgeoisie lui a toujours assigné ; l'homme donne son activité, la femme sa personne ; sanctifier cette hiérarchie au nom de la volonté divine, ce n'est en rien la modifier, mais, au contraire, prétendre la figer dans l'éternel. »

La tradition protestante aussi bien que la tradition catholique me semble tomber sous le coup de cette dernière critique : l'une comme l'autre n'ont-elles pas figé dans l'éternel l'esclavage de la femme, bien plus : sa totale aliénation ? Je n'ignore pas que les Pères apostoliques justifient cette scandaleuse situation par de nombreuses citations scripturaires ; mais je me méfie d'une dialectique dont les conclusions servent si bien les inavouables desseins de leur incurable masculinité. Je déplore que le livre de Simone de Beauvoir soit constamment antichrétien. Mais je ne distingue pas comment, étant donné l'objet qu'il se proposait, il aurait pu assumer un autre caractère. J'en ressens un trouble profond.

Oui, pour que *Réforme* réponde à sa vocation, il faudrait que l'on y publie, et une glose féminine du *Deuxième Sexe*, et une consultation théologique, rendue à son propos par un docteur grave.

AIMÉ PATRI

## Y a-t-il un éternel féminin ?

Je dois m'excuser, appartenant à l'autre sexe, d'évoquer un pareil sujet. En épigraphe de son livre<sup>1</sup>, et en manière d'avertissement, Simone de Beauvoir a disposé, en effet, une maxime empruntée à un féministe du XVII<sup>e</sup> siècle, Poulain de la Barre, selon lequel : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juges et partie. » En vérité, on voit difficilement qui pourrait échapper à ce dernier travers : avec la perspicacité naturelle à une femme savante, l'auteur du *Deuxième Sexe* découvre qu'il faudrait être ange ou hermaphrodite, mais elle admet aussi qu'au moins « certaines femmes » (p. 29), parmi lesquelles elle se range, pourraient s'approcher de cet idéal et remplir ainsi la condition d'équité requise en conservant l'expérience nécessaire pour s'exprimer en toute connaissance de cause. Mme de Beauvoir connaît parfaitement la mécanique de l'érotisme physique considérée du point de vue féminin : elle en parle sans fard, manière que scientifiquement on ne saurait trop apprécier<sup>2</sup>. Vivant à l'ombre d'un grand homme, possédant par elle-même suffisamment de titres universitaires et littéraires, elle est initiée aux plus hautes spéculations de l'esprit, celles que l'on considère à tort comme l'apanage du sexe masculin. Dans la mesure où la condition féminine, ainsi qu'elle en juge, est comparable à celle d'une sorte de « peuple opprimé », on peut estimer qu'un aussi brillant « sujet » a fait sa révolution personnelle. Relativement à l'expérience propre au sexe qui demeure malgré tout celui de l'auteur, je crains cependant que l'ouvrage de Simone de Beauvoir ne comporte une lacune. Quelque opinion que l'on ait de la question, puisque l'Église catho-

1. Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe*, I, *Les Faits et Mythes* (Gallimard, 395 p.). [Note d' Aimé Patri]

2. *L'Initiation sexuelle de la femme* (Temps modernes, mai 1949). [Note d' Aimé Patri]

lique elle-même a fini par admettre, sous certaines conditions, le principe d'une procréation consciente<sup>3</sup>, il peut paraître étrange de voir débiter un chapitre sur la maternité<sup>4</sup> par des considérations relatives à l'avortement qui occupent, en fin de compte, plus de place que celles qui ont trait au rapport spécifique de la mère et de l'enfant, lorsque ce dernier est venu à terme. Au risque de paraître réactionnaire, je dirai qu'une déficience d'appréhension directe sur ce seul point ne me paraît pas dépourvue de conséquence. Même si cela paraît ridicule, je dirai que l'insuffisante participation maintes fois constatée des femmes aux travaux du « pur esprit » ne me paraît pas tenir à une quelconque débilité intellectuelle (la preuve du contraire est archi-faite dans nos écoles), mais au fait qu'elles produisent de vrais enfants qui leur apportent normalement des satisfactions d'un autre ordre. Cette fonction n'est pas seulement biologique et passive, comme le suggère Simone de Beauvoir, si l'on admet que les mères humaines n'abandonnent pas leurs petits sur-le-champ, mais encore contribuent à les « élever ». De là vient également que les femmes aient le plus souvent (mais non toujours) moins de goût que les hommes pour les « idées désincarnées », qu'elles ne se passionnent guère pour elles qu'à travers les personnes (question qui donne lieu à une querelle assez vaine agrémentée d'injures entre l'auteur du *Deuxième Sexe* et Claude Mauriac (p. 26) aux fins de savoir si les femmes ont ou non des idées par elles-mêmes). Un être humain du genre mâle, tout entier polarisé sur le monde extérieur, peut oublier dans certaines circonstances qu'il a un corps, ou plus exactement n'y voir qu'un ensemble d'instruments ordonnés au service de son esprit. Il n'en est pas de même d'une femme. En dernière analyse, l'homme demande à la femme d'incarner son esprit et la femme à l'homme de spiritualiser sa chair.

Mais, conformément aux principes de la philosophie de l'existence, il est entendu selon Mme de Beauvoir qu'il ne saurait y avoir d'« éternel féminin », seulement une « condition féminine ». Cette condition est telle que les hommes (la partie mâle de l'humanité, équivoque que l'auteur considère comme très significative), au cours de l'histoire, l'ont faite. Elle n'appartient

3. L'Église catholique continue à condamner sans réserve les pratiques anti-conceptionnelles, mais elle reconnaît aux époux le droit de s'inspirer du calendrier suivant la découverte de Klein et Ugino [*sic* – en réalité *Knaus et Ogino*], que certains enseignements ecclésiastiques ont même contribué à vulgariser, d'où il résulte que l'union physique des sexes peut être légitime en dehors du souci de procréer. L'anglican Malthus, qui préconisait le « moral restreint », accordait moins. [*Note d'Aimé Patri*]

4. *Les Temps modernes*, juin et juillet 1949. [*Note d'Aimé Patri*]

pas au « pour soi » de la femme, c'est-à-dire à sa liberté, mais à sa « facticité ». On sait que ce dernier terme, traduit de l'allemand, désigne en langage « existentialiste » une situation de « fait », caractérisée par des relations externes, mais ne laisse pas d'évoquer aussi, à la faveur d'un léger déplacement, l'étiquette placée sur certaines bouteilles (« factices ! »).

La femme, considérée dans sa liberté, est un être humain comme un autre, mais, saisie dans la perspective masculine qui la réduit à n'être plus qu'un objet pour le désir ou un instrument de reproduction, elle acquiert le fallacieux attribut de « féminité ». Dans certaines limites, Mme de Beauvoir admet qu'il en est des femmes dans ce rapport comme des prolétaires, des Juifs et des nègres, selon les vues de J.-P. Sartre. Le prolétaire n'est tel que pour le capitaliste, le Juif pour l'antisémite, le nègre pour le blanc raciste<sup>5</sup>. De la même façon, la femme n'est femme que pour l'homme qui, la ravalant au rang d'objet, lui refuse la dignité de sujet. La question capitale dans ces conditions devient celle de savoir comment les femmes peuvent s'affranchir de leur féminité, c'est-à-dire, selon l'auteur, de l'ensemble des contraintes que séculièrement les hommes ont fait peser sur elles et des limitations qui en résultent. La féminité serait un « mythe » inventé par les hommes pour leur bénéfice exclusif. Lorsque Mme de Beauvoir procède à l'analyse de ce « mythe », en remontant aux traditions anciennes, je crains cependant qu'elle ne commette une assez grave confusion que n'autorise pas suffisamment le fait que cet auteur rationaliste prend le mot même de « mythe » dans un sens hautement péjoratif comme synonyme de pensée confuse. Pour elle, le récit de la Genèse selon lequel Ève a été tirée de la côte d'Adam signifie bien que la femme est traitée comme un être secondaire, « inessentiel » par rapport au mâle, qui seul serait l'homme véritable. Elle invoque à ce propos, et jusque sur la bande publicitaire de son livre, la déplaisante image de Bossuet d'après lequel notre Mère n'aurait été qu'un « os surnuméraire ». Mais c'est là oublier le texte même du vieux livre qui tout de même existe indépendamment de ses commentateurs et auquel il n'est pas malaisé de se reporter ; il est dit en effet dans le récit élohiste de la création de l'homme : « ils le créèrent à leur image (l'image de Dieu), ils le créèrent mâle et femelle » (Genèse 27-28). Ainsi l'Adam primordial,

5. Cf. Sartre : *La Question juive* (Morihien, édit. ; *Paru*, n° XXXIII, p. 54). L'apôtre Paul avait déjà proclamé, suivant le même parallélisme, mais dans une autre perspective, celle de la réincarnation dans le corps mystique du Christ : « Il n'y a plus ni serviteur, ni maître, ni Grec, ni Juif, ni homme, ni femme ». [*Note d' Aimé Patri*]



celui qui symbolise l'espèce, comme la divinité, est à la fois mâle et femelle et non pas mâle seulement : le récit de la formation de la femme et celui de la séparation des sexes. Le thème mythique de l'androgyné est assez répandu chez tous les peuples de la terre pour qu'on puisse l'authentifier dans la Genèse comme ailleurs, comme le montrent les beaux travaux de Mircea Éliade<sup>6</sup> qui attache à cette donnée capitale une légitime importance. Mais, en tant que le mythe est la plus vénérable expression de la pensée humaine, on peut en tirer des enseignements d'une sagesse qui ne va pas tout à fait dans le sens de celle de Mme de Beauvoir : les deux principes masculin et féminin ont une égale dignité, sont tous deux également « essentiels ». Il faut donc être possédé de cet esprit de « démesure » qui, selon le vieil Héraclite, est « pire qu'un incendie », pour vouloir réaliser l'un à part de l'autre : l'homme et la femme pris séparément sont des êtres incomplets, mais, précisément pour cette raison, « complémentaires ». D'où vient qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul (à plus forte raison la femme non plus). Que cet esprit de « démesure », au cours de l'histoire, ait exercé ses ravages, principalement du fait de l'institution de la civilisation patriarcale dont nous sortons à peine et à grand-peine, c'est l'évidence même. À ce propos, une grande partie du livre de Mme de Beauvoir est consacrée au rappel d'utiles vérités qui ne sont pas bien neuves.

Mais je crains encore que l'endroit où elle fait preuve d'une plus grande originalité n'ait été pour elle que l'occasion d'une nouvelle erreur. À l'en croire, aucune initiative n'a jamais été exercée par les femmes en tant que femmes au cours de l'histoire et leur condition aurait toujours été celle d'êtres subordonnés aux mâles. C'est la raison pour laquelle elle ne conçoit la libération de la femme que par l'accès aux valeurs masculines qui demeurent pour elle les seules valeurs de civilisation. Les valeurs féminines n'étant que des valeurs biologiques : ce serait l'homme seul (en tant que mâle) qui aurait découvert les « raisons de vivre », la femme s'étant consacrée humblement à la répétition de la vie. Pour bien manifester son indépendance intellectuelle, Mme de Beauvoir écorche à deux reprises le nom du génial découvreur de toute une période de l'humanité autre que celle du patriarcat, Bachofen<sup>7</sup>

6. *Traité d'histoire des religions* (Payot, 1949 ; *Paru*, n° 52, p. 113). [Note d'Aimé Patri]

7. Des *Pages choisies* traduites de Bachofen, par A. Turel, ont été publiées en 1938 chez Gallimard. Bien que S. de Beauvoir manifeste qu'elle n'a pas daigné s'y reporter, l'analogie entre la façon dont le thème de l'*Orestie*, d'Eschyle, est traité par l'illustre sociologue et dans le *Deuxième Sexe* montre au moins que les bons esprits se rencontrent. [Note d'Aimé Patri]

(qu'elle orthographie « Baschoffen »). Elle nous assure que les « élucubrations » (*sic*) de ce dernier ont été complètement dépassées par « la sociologie » (p. 109). Cette sociologie n'est autre que la science durkheimienne représentée par M. Claude Lévi-Strauss, qui a communiqué sa thèse encore manuscrite à l'auteur du *Deuxième Sexe*. Elle enseigne en effet qu'il n'y a jamais eu de « matriarcat » parce que le pouvoir politique et social aurait toujours appartenu aux seuls « mâles », mais seulement un système juridique de « matronymat » (désignation de l'enfant par le nom de sa mère), dont on peut découvrir encore la trace dans certaines contrées<sup>8</sup>. Le malheur qui me vient d'avoir à la contredire résulte dans mon cas personnel du fait qu'ayant eu autrefois, comme Mme de Beauvoir, à divulguer cette « vérité définitive » utile aux jeunes gens qu'il faut mener au baccalauréat, j'ai eu l'humiliation de me voir infliger un démenti par un élève qui m'apportait un témoignage ethnographique concernant certaines mœurs dravidiennes de l'Inde. Renseignements pris et plus amples, il semble bien qu'en dehors de la Sorbonne on admette généralement que Bachofen n'est pas tout à fait à jeter aux chiens : le matronymat, seul observable aujourd'hui dans la plupart des cas (mais non dans tous), n'est sans doute que le fossile juridique du « matriarcat » que l'on peut au moins admettre comme un type de société où la femme, non seulement femelle biologique, mais initiatrice des valeurs de civilisation correspondant au travail agricole, jouissait d'un sort bien meilleur que dans les sociétés « patriarcales ». Dans quelle mesure d'ailleurs un « matriarcat de fait » n'est-il pas en train de ressusciter, sur des bases nouvelles, de l'autre côté de l'Atlantique ? Personnellement, je n'y suis pas allé voir, mais je m'étonne que Mme de Beauvoir, qui a fait le voyage, n'ait pas éprouvé le besoin de discuter les curieuses considérations à ce sujet du comte Hermann de Keyserling dans sa *Psychanalyse de l'Amérique*<sup>9</sup>. Enfin, même dans les sociétés les plus typiquement patriarcales, il me semble que l'auteur du *Deuxième Sexe* sous-estime le rôle réel exercé en fait par les femmes dans l'exercice de leurs fonctions féminines<sup>10</sup>.

8. Dans le régime du matronymat, le pouvoir sur l'enfant appartient normalement à l'oncle maternel, tandis que la notion du « père » (*genitor*) semble ignorée en tant que telle. Voir Malinowski : *La Vie sexuelle et sociale des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie* (Éditions Payot). [Note d'Aimé Patry]

9. Éditions Payot. [Note d'Aimé Patry]

10. Voir notamment le *Kin P'ing Mei*, roman chinois du XVII<sup>e</sup> siècle (Éd. Guy le Prat, 1949), dont nous reparlerons. [Note d'Aimé Patry]

Je n'ai jamais lu sans la plus sérieuse irritation les considérations de M. de Montherlant relatives aux femmes et même aux vieilles filles, où le brillant « toréador » des lettres exprime, comme on le sait, le mépris dans lequel, selon lui, un homme digne de ce nom doit tenir le sexe ennemi même lorsqu'il en fait usage. Mais j'ai été aussi surpris que scandalisé dans ma candeur de constater que, dans bien des cas, les *Jeunes filles* était la partie de l'œuvre de l'auteur des *Célibataires* la plus goûtée par les intéressées. Réfléchissant à cette délicate question, j'ai fini par me convaincre qu'une certaine exaltation des « vertus mâles » pouvait correspondre précisément à un mythe féminin. Un homme de l'espèce ordinaire, c'est-à-dire porté sur les femmes moralement aussi bien que physiquement, ne saurait entrer aussi aisément dans la perspective de ce que nos grands-pères appelaient « le sexe imbécile » relativement aux mérites de « l'homme fort ». Il y a là une représentation que, pour m'exprimer en termes volontairement désagréables, je n'hésiterai pas à trouver digne d'une fille à soldats. Rien ne me paraît moins normalement « viril » que l'apothéose du « virilisme » quels que soient ses illustres répondants. Et je constate avec le plus vif plaisir que, consacrant à Montherlant un excellent chapitre, Mme de Beauvoir en juge comme il faut selon moi. Plus généralement, lorsqu'elle nous assure que la femme est une invention de l'homme, je consens encore qu'elle ait raison, mais j'aurais souhaité qu'elle admît également la réciproque : l'« homme » aussi est une invention de la femme. L'une et l'autre perspective, malgré leur caractéristique commune d'être « pour autrui », me paraissent également légitimes. On chantait autrefois dans un film dont j'ai oublié le titre :

*Les filles sont pour les garçons*

*Et les garçons sont pour les filles*

et j'adhère sans fausse honte à une morale aussi rudimentaire. L'homme et la femme sont les deux termes complémentaires de l'espèce humaine et ils n'ont de sens que l'un par l'autre, et l'un pour l'autre. Mais, si l'on m'invitait, comme Jules Laforgue dont Mme de Beauvoir cite l'opinion avec faveur (p. 395), à voir dans les personnes du sexe féminin « mes frères » plutôt que « mes sœurs », je craindrais que l'on ne me convie à suivre une pente homosexuelle. Allant plus loin, selon une suggestion de Baudelaire dans ses meilleurs jours, j'appellerais volontiers encore « mon enfant » celle qui est désignée d'autre part comme « ma sœur », malgré la détestable réminiscence du droit romain que cela comporte (la femme doit être vis-à-vis

de son mari « comme si elle était sa fille »). Mais je m'empresserais aussitôt pour éteindre la démesure de lui reconnaître le même droit de me traiter, dans certains cas, comme si j'étais son « fils », rendant ainsi à Freud, au complexe d'Œdipe et à l'équité, ce qu'il faut afin de rétablir l'équilibre.

Professant une autre philosophie que celle des « existences » repoussant le nominalisme absolu parce que j'estime qu'il doit aussi y avoir des « essences », j'admets pour ma part, sans difficulté, un « éternel féminin ». Mais il ne s'ensuit pas que je confonde cette norme avec ses réalisations, ni même que je conçoive qu'il doive y en avoir partout et toujours. Comme l'ont montré les travaux de Gregorio Marañon<sup>11</sup>, bien que les deux essences complémentaires soient foncièrement distinctes, il est probable qu'il n'existe pas d'être purement masculin ou purement féminin. C'est ce qui justifie aussi bien le besoin que les deux sexes ont l'un de l'autre que certaines « revendications viriles » du côté des femmes et *vice versa*. D'autre part, je conçois, bien que cela (heureusement à mon sens) ne soit pas encore arrivé, que, les conditions réelles de la participation à l'une ou l'autre des deux essences venant à faire défaut pour des raisons historiques, l'un ou l'autre type d'existence en fait s'éteigne. Pour que la femme échappe complètement à la féminité, il suffirait qu'elle échappe définitivement à la condition biologique qui fait de son organisme l'indispensable lieu de la procréation. C'est ce qu'un certain mythe d'Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, lorsqu'il est question d'étendre de la basse-cour à la cité humaine l'usage des couveuses artificielles, permet de réaliser. Que ce soit là ou non idéal, c'est affaire de goût d'avoir à le déclarer. Toujours est-il que l'« éternel féminin » ne subsisterait plus alors que dans le ciel platonicien, à titre de réminiscence nostalgique d'un « mythe » que les nouveaux temps auraient fait périmer.

La revendication d'égalité de l'homme et de la femme, passablement rebattue parce qu'elle est en train de se réaliser, mais sans qu'on sache exactement de quelle manière elle va définitivement s'inscrire dans le cours de notre destin, peut encore prêter à commentaire, puisqu'il y a diverses manières d'interpréter cette « égalité ». Si, par égalité, on entend interchangeabilité, il faudrait que, les hommes ayant fait déjà couper leurs barbes et les femmes leurs cheveux, on assiste à l'avènement d'une espèce de « neutres » comparables aux « ouvrières » des ruches d'abeilles qui sont, comme on le

11. *Les États d'intersexualité*, par Gregorio Marañon (Éditions Gallimard). [Note d' Aimé Patri]

sait, des femelles dégénérées en un certain sens. Dans ce moment de crise et de transition qui est le nôtre, il est très vrai que la condition de beaucoup de femmes est devenue insupportable parce qu'ayant accédé aux charges masculines (qui la plupart du temps leur ont été imposées) elles n'ont pu rompre avec les anciennes servitudes. Simone de Beauvoir s'est faite le porte-parole des femmes en révolte contre leur condition et c'est ce qui fait la signification de son livre. Mais, bien que la formule de « l'égalité dans la différence » offre à ses oreilles une résonance « raciste », j'espère avoir suggéré que, pour s'acheminer vers une solution des problèmes du « dimorphisme », il est une autre voie que celle de l'« amorphisme ».

*Paru*, août-septembre 1949.

THIERRY MAULNIER

## Une femme parle des femmes

Il convient sans doute d'attendre, pour examiner de près les thèses soutenues par Mme Simone de Beauvoir dans l'ouvrage qu'elle consacre au « deuxième sexe <sup>1</sup> », d'attendre que le second volume, connu seulement jusqu'à présent par quelques chapitres parus dans *Les Temps modernes*, soit venu se joindre au premier. Cependant cet imposant traité de la femme dans la civilisation moderne a déjà fait du bruit, suscité bon nombre de lecteurs et sans doute de lectrices, provoqué des commentaires de toute sorte, et même donné matière à une ironie qui n'était pas toujours de bon aloi. Il est intéressant à plus d'un égard – non pas tant peut-être par les lumières qu'il apporte dans un problème aux aspects multiples, lumières qui sont peut-être moins décisives que l'auteur ne l'a espéré, que par celle qu'il fait sur la méthode philosophique, polémique et même politique de l'école dont cet auteur se réclame et dont il applique les leçons. C'est de ce point de vue que je voudrais l'examiner, parce qu'il me semble avoir une valeur exemplaire quant aux vertus et surtout aux faiblesses de la méthode selon laquelle il a été écrit, la méthode dont Jean-Paul Sartre est l'instigateur : la phénoménologie hégélo-heideggerienne mâtinée de rationalisme français et de révolutionnarisme marxiste, appliquée à la critique de la société et à la réforme de ses institutions.

J'ai fait allusion tout à l'heure à des commentaires ironiques, entendus ou lus çà et là. Avouerai-je que cette ironie, même si elle est parfois justifiée dans son principe, me donne quelque envie de défendre l'entreprise à laquelle elle s'attaque ? D'abord parce que l'ironie, qui est une bonne arme polémique, est précisément, pour cette raison, une arme de mauvaise foi. Elle consiste à n'attaquer point de front l'adversaire, mais à dessiner contre

1. *Le Deuxième Sexe* (Gallimard). [Note de la revue]

lui un mouvement tournant, en ameutant les rieurs, toujours nombreux, contre des faiblesses le plus souvent étrangères au fond même du débat.

Il est vrai que les écrivains du groupe de Mme de Beauvoir, lorsqu'ils sont aux prises avec les hommes des doctrines ou des partis qu'ils combattent, utilisent parfois, eux aussi, des méthodes de mauvaise foi et même une certaine démagogie intellectuelle. Mme Simone de Beauvoir elle-même, dans l'introduction au *Deuxième Sexe*, s'en prend à M. de Montherlant et à M. Claude Mauriac en des termes qui semblent témoigner d'une grande animosité personnelle, d'un vif ressentiment et d'un désir de déconsidérer l'adversaire, plus que d'une loyale volonté de confrontation. Quant aux pages dans lesquelles Mme de Beauvoir, revenant sur le cas de Montherlant, qui décidément lui tient à cœur, entend régler définitivement son compte à l'auteur des *Jeunes Filles*, elles semblent, par leur ton, hors de propos dans un livre qui prétend en général à la sérénité philosophique et scientifique, et même déplacées tout court. Mme de Beauvoir était capable d'utiliser contre l'éthique de Montherlant un arsenal d'arguments assez pertinents (certains de ceux qu'elle avance ne manquent ni de précision ni de vigueur efficace) pour n'avoir pas à céder à une fureur vengeresse qui n'est pas sans vulgarité. Non, ce n'est pas parler un langage digne de Mme de Beauvoir que d'imaginer « Inès de Castro à Buchenwald et le roi s'empressant à l'ambassade d'Allemagne par raison d'État ». Ce n'est pas toucher le fond du problème de la « morale de midinettes » tel que l'a posé Montherlant que d'écrire : « Bien des midinettes ont pendant l'occupation mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. » On croirait lire certains journaux. Quant à définir *Le Maître de Santiago* comme une pièce où le héros « prend son âme » à une femme qui « souhaite l'amour et le bonheur terrestre », c'est une opinion peut-être un peu simple. J'aurais mauvaise grâce à refuser de reconnaître qu'il y a dans don Alvaro Dabo un égocentrisme forcené, des sentiments mesquins et du pharisaïsme, puisque Montherlant l'a affirmé lui-même. Je me sens d'ailleurs fort éloigné de la morale de Montherlant, que je n'ai point à défendre. Je n'ai, d'autre part, aucun titre à défendre les valeurs chrétiennes. Mais il me paraît presque inconcevable qu'au milieu de ce siècle un écrivain sérieux parle d'une héroïne qui renonce à un mariage banal pour une haute aventure spirituelle comme en eût pu parler M. Homais. En sortant d'une représentation du *Maître de Santiago*, j'entendis un spectateur prononcer avec autorité cette phrase savoureuse : « En somme, le cloître, c'est un suicide moral. » Je sais maintenant qu'il s'agissait d'un disciple

inconscient de Mme de Beauvoir. Il ne me semble pas que ce disciple lui fasse honneur.

C'est peut-être s'attarder trop longtemps à ce qui n'est, dans l'ouvrage dont il s'agit ici, un aspect secondaire. Mais je ne crois pas que l'admiration que méritent, par l'éclat de leur talent, la perspicacité de leurs analyses, l'audience qu'ils ont su conquérir auprès d'un grand public pour des problèmes parfois sévères, et traités avec rigueur, les écrivains du « groupe Sartre », doive faire accepter chez eux certaines impuretés. Je ne crois pas, d'autre part, que ces impuretés puissent autoriser leurs adversaires à des procédés analogues. Chacun a ses points faibles : il n'est jamais difficile de se servir des points faibles de celui qu'on veut combattre pour tracer de lui une image désavantageuse ; il ne le serait pas d'en user à l'égard de M. Jean-Paul Sartre, ou de Mme Simone de Beauvoir, comme Mme Simone de Beauvoir en use à l'égard de M. de Montherlant. Mais je ne crois pas que la loi du talion se justifie jamais, ni dans l'épuration politique, ni dans la polémique littéraire. De quel droit reprocherait-on un ton déplaisant à Mme Simone de Beauvoir, si l'on se croyait autorisé à user d'un ton déplaisant envers elle ?

En fait, son essai sur la femme, dont on peut déjà juger, puisque la plus grande partie en est connue, est remarquable à plus d'un égard : il est sans doute le premier à s'attaquer à un sujet immense avec autant d'autorité et d'intrépidité, en l'embrassant dans toutes ses déterminations, de l'étude sociologique à la description psychologique, de la critique des textes philosophiques et littéraires à la description psychologique, de l'histoire à l'étude des mœurs, de la psychanalyse à la critique des idées. Il s'attaque avec courage à un nombre considérable de *tabous* sociaux et de complexes mentaux protégés par la censure spontanée de la mauvaise foi contre l'investigation de la conscience claire ; il s'appuie sur un travail de documentation considérable ; il éclaire d'une lumière nette de nombreux comportements auxquels le commun des hommes obéit sans se les expliquer clairement, dans une demi-obscurité propice à l'automystification et à l'imposture. L'analyse que fait Mme de Beauvoir des cheminements par lesquels la pensée masculine, maîtresse des valeurs de la civilisation, a tendu à constituer l'homme comme sujet en face de la femme-objet, à limiter la femme à une existence qui fût relative à l'homme et à impliquer sa subordination et son asservissement jusque dans les mythes qui la glorifiaient, cette analyse est fortement conduite et en grande partie irrécusable. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que ce soit la valeur (hors de contestation) de l'ouvrage qui en assure le succès



(hors de contestation lui aussi); il me semble que le sujet traité, la part qui y est faite nécessairement aux problèmes de l'érotisme et la franchise du langage dans lequel ces problèmes sont traités font et feront vendre plus d'exemplaires que la valeur des arguments et la solidité des thèses soutenues. Mais, si la fortune du *Deuxième Sexe* est liée à des circonstances indépendantes de la qualité de l'ouvrage, il me semble que les réactions d'irritation ou d'ironie qu'il a provoquées ne sont pas moins indépendantes de ses défauts. Bien plus : j'en suis à me demander si la fortune du livre n'est pas jusqu'au bout contradictoire, s'il n'est pas apprécié pour ce qu'il a de pire, réprouvé ou contesté pour ce qu'il a de meilleur : recherché pour ce je ne sais quoi d'excitant ou de scandaleux qui s'attache, parfois en dépit de l'auteur, à toute discussion des problèmes de l'amour physique, considéré avec défiance ou inquiétude, donc avec moquerie (puisque le rire est une arme de défense) parce qu'il prétend mettre dans la lumière ce que le commun des hommes aime à tenir caché. En d'autres termes, il me semble que l'ironie qu'un bon nombre de lecteurs de Mme Simone de Beauvoir appliquent à son livre constitue pour eux une sorte d'excuse qu'ils se donnent pour l'avoir lu (comme s'il y avait besoin d'excuse) et qu'elle s'applique moins à l'auteur lui-même qu'aux problèmes de la sexualité en général. Il resterait à savoir pourquoi ce qui touche à la sexualité en général est pour les hommes (et pour les femmes) un objet de honte (comme s'il y avait lieu d'être honteux de ce qui est naturel), de fierté (comme s'il y avait lieu d'être fier de ce qui est naturel), ou de dérision (comme s'il y avait lieu de tourner en dérision ce qui est naturel). Il est difficile de contester que l'activité sexuelle soit pour les êtres humains une activité normale, et il est certain que l'être humain n'y pense pas, n'en parle pas, comme s'il s'agissait d'une activité normale. Tout se passe comme si cette activité était le lieu de la prise de conscience d'un désaccord, d'un déséquilibre inquiétant entre l'homme et sa nature physique, comme le montrent les sentiments de souillure ou de péché qui lui sont associés, le caractère profanatoire qui lui est attribué dans certains cas, les restrictions morales par lesquelles on la justifie en en limitant l'exercice, le rôle qu'on lui fait jouer dans l'injure et le blasphème, les exorcismes religieux et les exorcismes poétiques par lesquels elle est tour à tour condamnée ou glorifiée. Tout se passe dans la conscience des hommes et dans les mœurs sociales comme si les rapports entre les sexes étaient infiniment moins naturels qu'il ne le semble. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas là seulement d'une donnée historique momentanée ? Contrairement à ce qu'on croit com-

munément, ce n'est pas le christianisme avec sa doctrine de la malédiction momentanée de la chair qui a créé le malaise dont je parle. Les exorcismes positifs ou négatifs dans le domaine de la sexualité existaient chez les anciens Grecs ; ils existent – Mme Simone de Beauvoir nous le rappelle incidemment – dans les sociétés les plus primitives. Certaines apparences donnent à penser qu'on pourrait en découvrir l'ébauche chez certaines espèces animales. (Mais l'un des caractères les plus remarquables, et sans doute l'une des faiblesses, de la philosophie sartrienne, mise en œuvre par Mme Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, est que l'animal n'y a aucune place. Tout entière occupée par la dialectique de l'homme et de l'homme – lutte des consciences, en pour-soi et pour-autrui, immanence et transcendance, sujet et objet, homme et chose, – elle ignore la vie sous les formes non humaines et refuse d'y chercher des enseignements.)

Il est clair, d'autre part, que l'on n'explique rien en rendant compte de la « mauvaise conscience » en matière de sexualité par d'anciens tabous sociaux. Le problème est seulement déplacé, car il reste à rendre compte de la mauvaise conscience qui a engendré les tabous. Il semble que la notion du péché – en un sens aussi élargi, aussi peu *chrétien* que l'on voudra – soit consubstantielle à l'activité sexuelle.

C'est de ce point de vue que le livre de Mme de Beauvoir, si satisfaisantes que puissent être certaines de ses analyses, reste en fin de compte à mi-chemin du vrai problème. Obsédée par le désir tout à fait légitime de délivrer la femme, le sexe féminin tout entier, de l'espèce de malédiction que le sexe opposé a jeté sur elle, elle tend à oublier que cette malédiction n'est qu'une forme de la malédiction qui pèse sur la sexualité en général. Mme de Beauvoir paraît penser que c'est dans la mesure où la sexualité implique la femme qu'elle est pour l'homme un objet de gêne, de contrainte, d'ironie ou de scandale, alors qu'il semble plus légitime de croire que c'est dans la mesure où la femme suppose et évoque par sa seule existence la sexualité qu'elle reste pour l'homme un objet dangereusement ambivalent d'attraction et de répulsion, une proie à conquérir et à asservir et une sorcière aux enchantements redoutables. Le vrai problème est celui de la sexualité elle-même : et c'est un problème dans lequel on est bien loin encore de voir clair.

RAYMOND LAS VERGNAS

## Le troisième Sexe

Une de nos contemporaines, et non des moindres, vient, dans un livre dont le titre s'est vu souligné d'une bande un tantinet surnuméraire, de nous proposer la méditation, non point, comme on eût pu s'y attendre, de paradoxes, mais de postulats, touchant au destin de la femme. À l'exception des quelques chapitres de critique littéraire, où la position prise a un accent moins neutre, l'ensemble de l'ouvrage énumère surtout les résultats de compilations patientes. Le brillant et la fantaisie n'y ont pas eu droit de cité. Le seul maniérisme visible apparaît dans le style, l'auteur ayant mêlé de bout en bout la crudité au jargon médico-philosophique. Mais, pour les idées, la règle a été de se prémunir contre les tentations de l'originalité. On s'est borné, à grand renfort de documents, de références, de notes de bas de page et de citations savantes, à nous donner un répertoire d'axiomes physiologiques, sociologiques, métaphysiques.

Le résultat est que, si cette investigation a le mérite de rappeler de très nombreux problèmes, elle a le désavantage de ne proposer aucune solution. Le climat étant voisin de celui des thèses qu'on soutient en Sorbonne, il n'est pas étonnant que le défaut du livre soit également celui de beaucoup de thèses : une tonalité d'érudition consciencieuse et honnête, sans grand pouvoir de rayonnement. À vouloir disserter, non en femme, c'est-à-dire en partisan, mais objectivement, c'est-à-dire en philosophe asexué, l'auteur n'a réussi qu'à écrire un manuel détaché et froid, également étranger aux hommes et aux femmes. Voilà bien le drame d'une aventure trop abstraite : on voulait nous offrir le point de vue de Sirius, on ne nous offre guère que celui de l'Auvergnat.

Qu'on n'aille point me taxer de plaisanterie facile. J'estime sérieusement qu'une femme ne peut avoir des chances d'émouvoir des hommes et, surtout, des femmes que si, traitant de la femme, elle en parle en femme. Les

femmes que je connais ne sont pas émues par *Le Deuxième Sexe*<sup>1</sup>. Le deuxième sexe est pour elles autre chose : le leur, avec ses revendications passionnées et concrètes. Elles n'ont pas le sentiment d'être reflétées dans les vitrines du muséum d'histoire naturelle de Mme de Beauvoir. Elles ont conscience d'être des organismes vivants, faisant partie d'une société vivante, indispensables à la vie de cette société, fût-elle en essence masculine.

Quand elles entendent l'auteur repousser le concept d'inégalité entre hommes et femmes, elles se demandent s'il n'y a pas là un jeu de l'esprit, comparable à celui que l'ironie d'Aldous Huxley situa dans *Le Meilleur des mondes*<sup>2</sup>. Si, quelque jour, la maternité devait être remplacée par une production d'enfants en bocaux, peut-être alors devant l'avènement de ce royaume du troisième sexe seraient-elles amenées à réviser leur position. En attendant, les femmes que je connais s'en tiennent à la contestation de l'inégalité fondamentale dans la procréation, source inévitable de diversité dans les droits, l'affectivité, le comportement, les responsabilités. Elles sont d'avis qu'étant donné cette évidence tous les plaidoyers philosophiques de l'univers, y compris le message existentialiste, sont stériles et que les tabous de la société, quand on les considère du point de vue de la réalité, ne peuvent apparaître comme négligeables qu'aux esprits qui, se croyant révolutionnaires, ne relèvent en fait que de l'utopie. Elles pensent que, s'il est vrai que la forme de civilisation dans laquelle nous évoluons est une forme de civilisation masculine qui les lèse, il leur est impossible d'effacer cet héritage par une opération de l'entendement ou par un simple trait de plume, fût-il de trois cent quatre-vingt-quinze pages. Elles refusent d'accepter un impératif doctrinal les condamnant à réclamer une liberté abstraite (la liberté, article cardinal du credo sartriste) dont elles savent qu'elle est parfaitement vaine, alors qu'elles aspirent à des libérations précises et réalisables. Elles estiment en d'autres termes que, dans le domaine de la vie, l'empirisme est le seul mode d'action efficace.

Il suffit d'évoquer l'histoire de ces cinquante dernières années pour se rendre compte des résultats atteints par un traitement réaliste du concret. L'inégalité physiologique étant demeurée inévitable, il n'en est pas moins vrai que, dans certains pays de la planète, la prise en considération des capacités intellectuelles et érotiques de la femme a progressé plus vite qu'ailleurs.

1. Gallimard. [Note des Nouvelles littéraires]

2. Plon. [Note des Nouvelles littéraires]



Vénus, par Botticelli  
(reproduit dans le compte rendu de Raymond Las Vergnas,  
*Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949).



Sans toucher au domaine musulman ou oriental, il est clair qu'à l'intérieur de l'espace chrétien les dissemblances sont frappantes. Quand on passe, comme le hasard a voulu que je le fasse récemment, des USA au Portugal, on ne peut pas ne pas remarquer le contraste entre les mœurs lusitaniennes, qui ne réservent à la femme qu'un rôle très effacé, et les mœurs américaines, dont la tendance est nettement orientée vers le matriarcat.

Les États-Unis sont le meilleur exemple que je connaisse d'une ligne évolutive qui, pour avoir cessé d'être strictement empirique, a commencé à dévier. Les Américaines veulent tout conquérir, sans pour cela abandonner quoi que ce soit des avantages obtenus dans le passé grâce à une attitude opposée à celle qu'elles affichent aujourd'hui. Elles veulent tout avoir : l'adulation et l'égalité, l'indépendance et la protection. C'est vouloir faire bouillir dans un chaudron magique les ingrédients du grand sortilège moderne : un hotchpotch d'amour courtois, de pension alimentaire et de prestige culturel. Autrement dit, c'est vouloir profiter de sa faiblesse native et la muer en force. Mais il faut choisir entre la faiblesse et la force. On ne peut être en même temps la dona, la pin-up, la *business-woman* et la joyeuse divorcée. Le chemin de Dulcinée ne passait pas, que je sache, par Reno.

L'affaiblissement des liens du mariage par l'acceptation de plus en plus répandue de la notion de divorce (de la notion, à défaut du fait, avec ce que cette simple acceptation a entraîné de transformations dans l'éducation des filles) est un des signes les moins contestables de l'émancipation progressive du deuxième sexe. Le perfectionnement des techniques ayant contribué, parallèlement, à délivrer la femme du servage domestique, il en est résulté une modification radicale de l'idée de foyer. Les deux processus d'affranchissement ont, sur des plans différents, abouti au même effet : une désintégration de la cellule familiale telle qu'on la concevait au siècle dernier. Le curieux est que cette libération – flagrante – du deuxième sexe s'est traduite par une libération – plus subtile – du premier. L'homme d'aujourd'hui ne se sent plus vis-à-vis de la femme les obligations d'autrefois, et l'on peut prédire que si, comme il est vraisemblable, l'évolution s'accroît, l'homme et la femme finiront par se rejoindre, sur le terrain neutre de quel que troisième sexe social, en une identité d'autonomie. Toute autonomie se mérite. Celle des sexes implique une meilleure connaissance de ses ressources propres, une appréciation plus exacte de la nature de ses dons et de ses armes, un approfondissement, en conséquence, de soi, et, partant, un enrichissement. Elle implique aussi la découverte de ce fruit amer de l'indépen-

dance qu'est la solitude, j'entends la solitude spirituelle, la plus poignante sans doute des solitudes. Mais l'histoire est là pour prouver que l'humanité a un goût plus vif de l'orgueil que du bonheur.

*Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949.



YVES FLORENNE

## Tentations et limites de l'esprit encyclopédique

[...] le coup de chapeau que M. Benda tire à la revue où il écrit n'est pas de pure forme ; Vallette<sup>1</sup> justement se serait plu à trouver dans *La Nef* rigoureusement à la suite deux articles contradictoires sur le même sujet. Sujet actuel dont sont constamment occupés *Les Temps modernes*, brûlant s'il en est : le sexe de Mme de Beauvoir. Raccourci un peu rapide, mais expressif dont use à peu près M. Armand Hoog, lequel se déclare nettement plus sensible à la musique de Mme de Beauvoir qu'à sa pensée. Assez froid pour la sexologie existentialiste, il admire comme l'écrivain joue en même temps, avec une virtuosité égale, des deux registres : le plus hautement abstrait et le plus crûment concret, et comme il transpose un même thème du langage anatomique érotique dans le plus pur langage philosophique.

On conçoit que Mme Francine Bérès au contraire accueille sans ces réserves, sans cette ironie condescendante et cette pudeur, toutes masculines, les revendications féministes de Mme de Beauvoir. La position médiane est fermement tenue dans *La Revue de Paris* par M. Marcel Thiébaud, qui avec autant de sympathie attentive et lucide que d'objectivité s'essaie à démêler le sophisme de la vérité. Pour moi ce que je suivrai avec le plus d'excitation c'est la chasse ardente que l'amazone existentialiste fait au mythe de la femme dans la littérature. Mais je crois – tout homme croira – qu'en voulant dépouiller la femme de son pouvoir d'enchantement Simone de Beauvoir a tort. Tort contre André Breton, qui voit dans la femme la « conductrice des merveilles », comme elle a raison, et avec quelle allègre férocité ! contre M. de Montherlant, qui ne voit en elle qu'une créature inférieure. Mais comment s'étonner de la logique sans faille du système montherlantien ?

1. Alfred Vallette, fondateur du *Mercur de France*.

La femme appartient nécessairement à un ordre inférieur, puisque M. de Montherlant n'est pas femme. Sur l'échelle de la création on placera naturellement en commençant par le bas : la femme, l'homme, le taureau et M. de Montherlant. Aussi les femmes bien nées préfèrent-elles le taureau à l'homme et M. de Montherlant à tout. Et pourtant celui-ci est-il en si grand désaccord avec l'auteur du *Deuxième Sexe* quand il fait à l'enquête d'*Hommes et Mondes* cette réponse lapidaire : « Je pense que l'amour n'est pas un moyen de connaissance, mais que l'acte sexuel en est un. » Dans la même revue M. J. de Laprade au terme d'un excellent essai sur « Montherlant devant ses personnages » se surprend à écrire : « Mieux il se connaît... » Il y a contradiction. S'il est vrai que l'amour, et donc l'amour de soi, n'est pas un moyen de connaissance, plus que tout homme M. de Montherlant s'ignore lui-même.

*Le Monde*, 14 septembre 1949 (dans la chronique « Revue des revues »).

## MAURICE NADEAU

LE DEUXIÈME SEXE. — Mme de Beauvoir venait à peine de publier quelques fragments de son *Deuxième Sexe*<sup>1</sup> dans *Les Temps modernes* qu'on prenait déjà le parti de s'indigner ou d'ironiser. Au nom des convenances, des bonnes mœurs, voire de la littérature, son dessein a tour à tour été jugé scandaleux ou incongru, et parmi ceux qui n'en contestaient pas la légitimité quelques-uns n'ont pu se délivrer tout à fait d'un certain malaise à voir une femme, fût-elle philosophe, parler ouvertement des « choses du sexe ». On voulait croire de sa part à de la naïveté ou à une inconsciente témérité. En fait, elle a écrit un livre courageux et lucide dont ses adversaires mêmes tirent profit. Pour la première fois, s'évadant de la confession, du roman, du témoignage de pure revendication, une femme brosse de la condition de la femme un tableau complet, vivant et qui vise à l'impartialité.

D'abord, qu'est-ce que la femme ? À cette question répondent dix définitions que l'auteur rejette l'une après l'autre. Elle n'est pas plus « une matrice » qu'un ange descendu du ciel, elle ne participe pas de quelque mystérieuse essence appelée « féminité » ou « éternel féminin » (existe-t-il par comparaison un « éternel masculin » ?), elle n'est pas même ce qu'elle s'efforce de devenir : un « être humain ». La définissant en termes d'école, Simone de Beauvoir la pose comme « l'Autre » : « Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre. » Autrement dit, dans une société régentée par le mâle et fonctionnant à son profit, elle constitue une catégorie étrangère et vassale au même titre que « les Juifs pour l'antisémite, les Noirs pour les racistes américains, les indigènes pour les colons, les prolétaires pour les classes possédantes ».

1. I *Faits et Mythes*, II *L'Expérience vécue* (Gallimard). [Note de la revue]

En un certain sens, son sort est pire que le leur parce que « liée à ses oppresseurs » par des rapports biologiques nécessaires, elle ne prend conscience qu'exceptionnellement de son oppression, la croit fatale et s'interdit par là de travailler à sa libération. Si on la voit conquérir peu à peu son indépendance, cet affranchissement n'est pas son fait mais le résultat d'une évolution historique (économique, politique et sociale) qui demeure essentiellement le fait du génie masculin. Elle n'arrache pas des droits, on les lui concède. Elle ne parviendra, selon l'auteur, à satisfaire sa revendication fondamentale : devenir l'égal de l'homme, qu'en s'assimilant à lui, qu'en devenant comme lui un « Sujet » lié au Sujet qu'il est déjà par des échanges réciproques et fraternels.

Voilà la thèse, extrêmement simplifiée, que se propose d'illustrer Simone de Beauvoir et dont elle veut démontrer, chemin faisant, le bien-fondé. En bonne règle il ne faut attaquer cette thèse dans ses prémisses ou sa conclusion (si l'on nie, par exemple, la vassalité de la femme, ses revendications tombent d'elles-mêmes) qu'après en avoir entendu l'exposé. Il est vaste, long, circonstancié, partiellement contestable en raison d'un double entraînement de l'auteur vers la généralisation abusive ou l'exception quasi pathologique, mais en définitive convaincant. On pouvait rêver d'un autre travail, fondé, par exemple, sur l'enquête et la statistique, sur la description concrète de la condition féminine en divers temps et divers types de sociétés ; on peut regretter le tour professoral et superficiel que prend parfois celui-ci, il n'en est pas moins hautement valable, et précieux en raison même des qualités de ses défauts : l'ampleur, l'ordre et la clarté, le mouvement que lui communique une pensée marchant allègrement vers son but.

En bonne philosophe existentialiste, Simone de Beauvoir veut étudier la femme « en situation », c'est-à-dire dans son contexte historique. Ce ne sont pas sa complexion physiologique et psychologique particulières qui ont déterminé sa condition mais un ensemble social où l'homme joue les premiers rôles. Elle vit dans un univers masculin ; ses points de référence au monde sont masculins et elle se voit elle-même avec les yeux du mâle. Pour l'existentialiste elle est condamnée à l'existence inauthentique, car si elle n'a pas plus choisi d'être femme que l'homme n'a choisi d'être homme, à partir de ce coup de dés initial l'homme entre dans un monde fait par lui et pour lui, contre lequel il peut lutter et qu'il peut transformer alors qu'elle y est simplement asservie. Il se « choisit » homme, on la fait femme. Il assume sa condition d'être humain et cherche perpétuellement à la transcender ; elle

ne l'a pas encore conquise. Il est une « liberté », un « pour soi » ; elle est un « objet », un « en soi ».

Faut-il croire à une fatalité biologique, penser que de la différenciation originelle entre mâle et femelle découlent toutes les autres ? Pour l'auteur, les données biologiques sont justement de simples « données » : « on ne naît pas femme, on le devient » et si la supériorité du mâle s'explique, elle ne se justifie pas. Le phénomène de la reproduction, par exemple, invite-t-il à considérer qu'un sexe soit supérieur à l'autre, que la « passivité » de la femelle soit moins indispensable à l'espèce que « l'activité » du mâle ? Il est de fait, pourtant, que de l'acte amoureux à l'accouchement, la femelle humaine est soumise à l'espèce et au mâle et que cette dépendance naturelle constitue le premier acte de son asservissement. La Société n'est pas la Nature, riposte Simone de Beauvoir ; elle est cette Nature pensée, valorisée, transformée ; il n'était pas fatal qu'une inégalité naturelle devînt une inégalité sociale. « On comprend que l'homme ait eu la volonté de dominer la femme : mais quel privilège lui a permis d'accomplir cette volonté ? » Celui de la force, d'une liberté plus grande (il n'est pas comme la femme asservi à l'espèce), de l'initiative productrice ? Non, celui qu'il a pris de risquer sa vie : « Le guerrier pour augmenter le prestige de la horde, du clan auquel il appartient, met en jeu sa propre vie. Et par là il prouve avec éclat que ce n'est pas la vie qui est pour l'homme la valeur suprême mais qu'elle doit servir des fins plus importantes qu'elle-même... ; ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue. Nous tenons ici la clef de tout le mystère. » Autrement dit, c'est la femme qui originellement a considéré l'homme comme supérieur à elle, et on ne taxera pas l'auteur de féminisme enragé quand il reconnaît que l'évolution de l'humanité vers des fins « humaines » devait passer par cette nécessaire « dévaluation de la féminité ». Mais, et par là il retrouve son propos, ce que revendiquent aujourd'hui les femmes, au terme d'une imposante évolution des techniques et des sociétés qui efface leur infériorité naturelle, à l'aube de transformations plus étonnantes encore, c'est de sortir de leur féminité, ce domaine clos de la vie et de « l'immanence » dans lequel les hommes les ont enfermées, c'est d'être reconnues « comme existants au même titre que les hommes et non de soumettre l'existence à la vie, l'homme à son animalité ». En bref, et c'est le leit-motiv du *Deuxième Sexe*, la femme veut être tenue par l'homme pour son égale, veut devenir comme lui « un être humain ».

Il lui faudra d'abord briser et réduire à néant tous les mythes, quelques-uns millénaires, que les hommes ont bâti [*sic*] dans un mélange d'admiration et de peur, d'amour et de haine pour déguiser la vraie réalité de la femme, leur faire reconnaître qu'ils ont projeté dans ces mythes leurs propres désirs et terreurs pour se masquer son existence véritable et qu'en fin de compte ces constructions imaginaires les dénoncent plus qu'ils ne la définissent. Elle n'est pas cet « os surnuméraire » tiré d'Adam dont parlait Bossuet ; elle ne symbolise ni la Nature, ni la Terre, ni la Vie, ni l'Amour ; elle refuse d'être la Vierge, l'Épouse, la Mère ; elle renâcle à faire les frais du complexe d'infériorité de M. de Montherlant comme à adorer le phallus de D.-H. Lawrence ; elle ne veut être ni la servante de Paul Claudel ni la femme-enfant d'André Breton ; elle se reconnaît, par contre, chez Laclos, Diderot, Hemingway, chez Stendhal qui la traite en égale : « Autant que la mystification du sérieux, il refuse la fausse poésie des mythes. La réalité humaine lui suffit. La femme selon lui est simplement un être humain : les rêves ne sauraient rien forger de plus enivrant. » Si l'homme a besoin de l'Autre, de la femme, pour se dépasser, il ne saurait y réussir que dans la lucidité et la vérité. Il faut lui montrer la femme, non pas telle qu'elle se voit mais telle qu'elle est, dans sa situation d'enfant, de jeune fille, d'épouse, de célibataire, de mère, de prostituée, au cours des multiples rapports qu'elle noue avec lui et selon les coordonnées de l'espace et du temps qui sont actuellement les nôtres. C'est ce qu'entreprend de faire en près de six cents pages Simone de Beauvoir dans le deuxième tome de son ouvrage.

Il est impossible de résumer ses descriptions où s'accumule une somme de connaissances et d'observations de tous ordres prises dans la vie, l'observation clinique, surtout la littérature. On ne peut assurer qu'elle nous apprenne quelque chose de tout à fait neuf, que les divers types de femmes qu'elle parvient à dresser en chacun de ses chapitres soient tout à fait vrais (ils sont ou généraux ou exceptionnels), et la systématisation même à laquelle elle se livre est fondée sur son propre *besoin* plutôt que sur des données scientifiques ; mais ce vaste travail de compilation intelligente force le respect. Elle a écrit une vivante encyclopédie de la femme, que, pour mieux se connaître, devraient lire toutes les femmes, que pour mieux connaître celles-ci, devraient lire tous les hommes. Ils y perdraient au profit d'un comportement humain les fantasmes, les superstitions, les fantasmagories, les imaginations entretenues par le souvenir des « victoires » ou des « échecs » amoureux, les complaisances ou les terreurs alimentées par les complexes

que, dans ces difficiles rapports de sexe à sexe, nous nourrissons tous plus ou moins. La vie serait-elle dépoétisée, l'amour perdrait-il toute saveur, et le plaisir que procure la satisfaction des perversions serait-il à jamais aboli ? Cela est moins sûr que l'allègement certain pour les uns et les autres de la somme d'incompréhensions, de malheurs et de drames dont s'alourdissent les rapports sexuels dans nos civilisations.

Prenant la petite fille dès sa naissance, Simone de Beauvoir montre que tout conspire : la famille, l'éducation, le monde, à fausser sa destination humaine. Tant pour sa mère que pour son père elle possède une tare qui lui ferme presque toutes les portes largement ouvertes au garçon. On la prépare à devenir un « objet érotique » dont, plus tard, usera le mâle qu'on ne veut point imaginer sous d'autres espèces que le mari. Jeune fille dans l'attente du Prince Charmant, vierge forte ou épouse, ses révoltes et ses dégoûts lui seront parfois imputés à crimes ; célibataire ou prostituée elle ne possède que les apparences de l'indépendance, elle est en fait plus soumise encore aux hommes dans leur ensemble ; narcissisme, amour ou mysticisme, ce ne sont point des chemins qu'elle prend librement et ce sont souvent des chemins de fuite. Seuls, l'évolution économique, la part grandissante qu'elle prend au travail de l'homme, le capital de risque et d'initiative que comme lui elle dépense, la participation à une lutte d'ensemble pour l'émancipation sociale, l'accession au domaine de la création artistique lui confèrent, au moins abstraitement, l'indépendance véritable qui se marque d'abord par une libre disposition de son corps et de ses facultés de génération.

Elle ne deviendra toutefois la semblable de l'homme que dans un « contexte social » transformé de fond en comble, quand auront changé « les lois, les institutions, les mœurs et l'opinion ». Est-ce impossible ? « Dans les deux sexes, écrit Simone de Beauvoir, se joue le même drame de la chair et de l'esprit, de la finitude et de la transcendance ; les deux sont rongés par le temps, guettés par la mort, ils ont un même essentiel besoin de l'un et de l'autre et ils peuvent tirer de leur liberté la même gloire ; s'ils savaient la goûter, ils ne seraient plus tentés de se disputer de fallacieux privilèges et la fraternité pourrait alors naître entre eux. » Elle fait sienne la remarque de Marx : « Le rapport immédiat, naturel, nécessaire, de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme... Il s'y montre jusqu'à quel point le comportement *naturel* de l'homme est devenu *humain*. » Par là elle ouvre des horizons plus vastes que ceux des habituelles revendications féministes, bavardes et inefficaces ; « refaire la femme » signifie pour elle « refaire

l'homme », « refaire le monde ». C'est dans cette perspective révolutionnaire qu'il faut juger la tentative de Simone de Beauvoir, c'est elle qui donne tout son prix à un travail se situant bien au-delà des sarcasmes et des attaques de la mauvaise foi.

*Mercury de France*, septembre-décembre 1949 (dans la chronique « Mercuriale-Lettres »).



ANONYME

Simone de Beauvoir. Le deuxième Sexe  
Les faits et mythes. (1 vol. : 435 fr.) Gallimard

Voilà des siècles qu'on épilogue pour décider si la femme est inférieure, supérieure à l'homme ou son égale. « C'est un homme manqué », dit saint Thomas ; un « os surnuméraire » renchérit Bossuet ; Michelet l'appelle : « l'être relatif ». Mais si Ève a été tirée d'un os, Adam naquit d'un paquet de boue ; si le Christ s'est fait homme, c'est peut-être par humilité. Poulain de la Barre nous met en garde : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être tenu pour suspect car ils sont à la fois juge et partie ». Avant d'assigner à la Femme son rang, il faudrait savoir qui elle est. *Tota mulier in utero* ; c'est une femelle, disent certains. Mais qu'est-ce au juste qu'une femelle ? est-ce la mante religieuse quand elle dévore ses amants, ou l'ourse léchant maternellement son informe ourson ? D'ailleurs devant certaines femmes, douées comme les autres d'un utérus, les connaisseurs décrètent : ce ne sont pas des femmes.

En vérité, il s'agit d'un être humain comme vous et moi. Il s'agit d'une multiplicité d'êtres humains fort divers entre eux. Comparer indéfiniment la Femme à l'Homme est oiseux. Il a paru plus intéressant de chercher à connaître sa situation concrète, telle que la nature et la société la définissent, telle qu'elle-même l'éprouve. C'est à présent, l'ère des grandes polémiques étant close, qu'il sera peut-être possible de faire le point.

*Biblio*, vol. 11, novembre 1949.

JANE ALBERT-HESSE

Esclave, victime, complice ?  
C'est toute la condition de la femme dans la société  
que traite Simone de Beauvoir avec *Le Deuxième Sexe*

Qu'est-ce qu'une femme ? Il fallait du courage pour poser question aussi malséante : elle fut accueillie dans le scandale, la colère, voire la dérision. Néanmoins, le but que cherchait Simone de Beauvoir était atteint : au grand jour, sans feintes, le débat était ouvert. Avec une rare honnêteté, l'auteur du *Deuxième Sexe* examinait dans un premier volume, *Les Faits et les Mythes*, les données biologiques, historiques, sociologiques. C'en était trop pour les bien-pensants et les imbéciles : ils tentèrent de s'en gausser et de présenter l'entreprise comme un froid ragoût d'ingénuités et d'indécences...

*L'Expérience vécue* (tome II)<sup>1</sup> ne permettra pas d'esquiver plus avant le fond du problème. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes revendiquent leur condition d'être humain. Elles l'ont réclamée sous les lazzis et les injures, et non sans maladresse. L'éducation, les mœurs, les codes et la morale les ont poussées dans ces revendications « féministes » d'une égalité inconditionnelle avec les mâles. Ce qui ne manquait pas de donner à ceux-ci beau jeu. Lady Roxana, de Daniel Defoe, a posé nombre de problèmes presque aussi clairement qu'une femme du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Mais son auteur a dû la condamner à la débauche, au crime et aux affres du péché, car dans un monde organisé à son insu et contre elle il n'était pas de salut. Et ces voies de l'affranchissement se confondent encore pour la femme avec celle du châtement.

*Il est nécessaire*, écrit Simone de Beauvoir, *d'étudier avec soin le destin traditionnel de la femme. Comment la femme fait-elle l'apprentissage de sa condition,*

1. Gallimard, édit. [*Note du journal*]

2. Dans le roman *Roxana* de 1724 ; voir Ina Schabert, *Englische Literaturgeschichte. Eine neue Darstellung aus der Sicht der Geschlechterforschung*, Stuttgart, Kröner, 1997, p. 244. Dans cet ouvrage, qu'on ne saurait trop recommander, l'auteur, professeur à l'université de Munich, traverse plusieurs siècles de littérature anglaise avec un regard informé par les théories sur le genre.

*comment l'éprouve-t-elle, dans quel univers se trouve-t-elle enfermée, quelles évasions lui sont permises...*

À ce lourd héritage du passé, *L'Expérience vécue* apporte un bilan minutieux et loyal. « *On ne naît pas femme, écrit Simone de Beauvoir. On le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine.* »

L'importante étude que l'auteur consacre à la formation de la femme, de l'enfance à l'adolescence et à l'initiation sexuelle groupe des données éparses dans une abondante littérature médicale et qu'illustrent nombre de textes féminins : dans ce domaine, la psychanalyse a contribué à faire la lumière. Et Simone de Beauvoir fait le point.

Que Simone de Beauvoir aborde la nature de l'institution du mariage, le rôle domestique de la femme, l'incertitude de son sort sexuel, les psychoses qui la ravagent, les tentatives de compensation ou d'évasion, c'est toujours avec une lucidité, une finesse et une pertinence qui, nulle part jusqu'ici, ne furent rencontrées. Le chapitre consacré à la maternité est en tous points remarquable. Si elle dénonce plus fortement que quiconque l'hypocrisie d'une société où l'avortement est un crime, et qui interdit à la femme d'assumer librement sa maternité, elle donne de la maternité et de sa signification la seule analyse satisfaisante.

On ne sait si lisant ce réquisitoire pour leur affranchissement les femmes se jugeront comprises, expliquées.

Les motifs profonds de leur comportement les plus obscurs sont percés à jour en une analyse qui se fonde aussi bien sur de nombreuses citations prises à travers la littérature mondiale que sur les faits divers de la vie quotidienne. C'est une « somme » sur la question féminine que Simone de Beauvoir fait ici, avec tout ce que le mot comporte de sérieux, d'érudit et parfois de trop systématique. On n'avait jamais écrit pareil Traité sur la condition de la femme depuis que la femme existe... Mais on trouve aussi dans ce livre un véritable souffle d'indignation et de revendication qui donne à de nombreux passages une réelle grandeur. Ainsi des pages sur la prostitution, sur l'hypocrisie de l'homme-maître vis-à-vis de la femme qu'on utilise et qu'on méprise :

« L'homme peut, en quantité de cas, sans salir sa haute figure, perpétrer en complicité avec la femme des actes qui pour elle sont flétrissants. Elle entend mal ces subtilités ; ce qu'elle comprend, c'est que l'homme n'agit pas conformément aux principes qu'il affiche et qu'il lui demande d'y déso-

béir : il ne veut pas ce qu'il dit vouloir : aussi ne lui donne-t-elle pas ce qu'elle feint de lui donner... La femme a le rôle de ces agents secrets qu'on laisse fusiller s'ils se font prendre et qu'on comble de récompenses s'ils réussissent : à elle d'endosser toute l'immoralité des mâles... »

Mais la femme ici n'est point seulement esclave ou victime ; l'auteur montre non sans une âpre ironie comment la vie la fait se défendre, en la rendant même complice.

Une telle entreprise d'éclaircissement, d'explication demeure considérable.

*Franc-Tireur*, 3 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres et les hommes »).

PIERRE LŒWEL

« Le Deuxième Sexe »  
ou le traité des Femmes de Simone de Beauvoir

Sous ce titre amphibologique et où la partie est prise pour le tout, Mme Simone de Beauvoir a composé une étude si vaste qu'elle comprend deux forts volumes<sup>1</sup> et qu'on y trouve tout ce qui peut se dire de plus intelligent, de plus documenté, de plus décisif, et en termes moins voilés, sur la condition de la femme des origines jusqu'à nos jours. Ce sujet, certes, n'est pas neuf, mais on ne l'avait jamais traité avec autant d'ampleur et d'un point de vue aussi universel. Faisant appel à la biologie, à la psychanalyse, à la médecine, à l'histoire, à la sociologie, à la physiologie comme à la psychologie (et à la littérature aussi où elle est allée cueillir des références), Mme de Beauvoir nous livre un « traité des femmes » qui fait le point sur la question. Et comme il faut toujours que la critique prenne sa revanche sur le compliment, on dira, en ce qui concerne la présentation de l'ouvrage, que celle-ci montre peut-être dans sa composition un peu trop de complaisance pour l'abondance.

Mais comme au long de ses mille pages, l'auteur n'explique pas, sauf erreur, le titre énigmatique de son livre, on se demandera s'il ne doit pas être pris dans le sens de « sexe second » par égard au rôle dominateur que, jusqu'ici, a joué contre lui le sexe réputé fort, toute l'étude de Mme Simone de Beauvoir devant, après examen détaillé de l'espèce féminine, aboutir à cette idée que l'humanité se partage encore en deux catégories d'individus, que les virtualités de la femme ont été jusqu'en ces derniers temps étouffées par la prépotence masculine, que son comportement s'explique par la situation subordonnée dans laquelle elle a été maintenue au cours des âges, et que la guerre des sexes aujourd'hui périmée doit aboutir à la libération du « second » par l'égalité harmonique avec le premier.

1. Gallimard. I *Les Faits et les Mythes*, 435 francs ; *L'Expérience vécue*, 590 francs. [Note du journal]

J'ai grand peur que cette conclusion une fois dévoilée, le lecteur ne se dise qu'elle manque de nouveauté, que tous les féministes du monde l'ont déjà présentée et qu'au reste, elle est dépassée par l'indépendance que les femmes ont conquise.

M. Maurice Toesca, dans un bref essai intitulé *La Question des femmes*<sup>2</sup>, se demande d'ailleurs si cette indépendance ne va pas aboutir à une suprématie, et si nous ne marchons pas vers le régime de la féminocratie, pour ne pas dire de la gynécocratie. Il est vrai qu'il y a une certaine disparité entre l'originalité des développements du *Deuxième Sexe* et le caractère de ses conclusions tombées dans le domaine public. Mais on ne pouvait pas, après tout, demander à Mme de Beauvoir d'aboutir à un paradoxe ou à une nouveauté par désir de se singulariser.

Ce qu'on pourra lui objecter de plus grave lorsqu'elle pose en principe qu'on ne *naît* pas femme mais qu'on le *devient*, c'est qu'elle a démontré longuement et victorieusement auparavant la fausseté de cette affirmation, la partie la plus puissante de son œuvre établissant avec force références que la femme, de la naissance à la nubilité, de la nubilité à la maternité, de la maternité à la ménopause, est très constitutionnellement « l'éternelle blessée » dont parle Michelet, en soulignant à quel point sa représentation du monde est influencée par son caractère organique. J'irai jusqu'à prétendre n'avoir guère trouvé sur ce terrain physiologique et psychologique ouvrage plus propre à convaincre le lecteur mâle que le mot des Goncourt « Il y a des hommes : il y a *la* femme » à sa large part de vérité. Et j'entends bien que Mme de Beauvoir ne manquera pas, *in fine*, de décrire une société future où cette subordination de la femme à l'espèce prenant fin par sa libération sociale et sexuelle, l'équilibre sera rétabli. Mais je lui rappellerai qu'elle écrit *passim* qu'un « corps de femme » – et singulièrement de jeune fille – est un corps « hystérique » en ce sens qu'il n'y a pour ainsi dire pas de distance entre la vie psychique et sa réalisation physiologique, et qu'elle dépeint encore l'état de « semi-aliénation » qui atteint. *La femme, enfant malade et douze fois impur*, pour reprendre le vers de Vigny (qui s'est d'ailleurs trompé dans ses calculs).

Une autre objection qu'on n'a jamais manqué de faire au féminisme et qu'on peut reprendre à l'encontre du *Deuxième Sexe*, est qu'incontestablement l'état de subordination dans lequel la femme a vécu jusqu'en ces temps derniers ne suffit pas à tout expliquer. Dans le domaine de la création intellec-

2. Bader-Dufour. [Note du journal]

tuelle notamment, il est vain de prétendre que l'originalité féminine a été bridée au cours des âges, le XVIII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle français offrant à cet égard un démenti assez vif pour n'avoir pas besoin d'être souligné. D'ailleurs, Mme de Beauvoir elle-même écrira – tout en en faisant grief à l'époque – qu'aucune femme n'a écrit *Le Procès*, *Moby Dick*, *Ulysse* ou *Les Sept piliers de la Sagesse*... On pourrait, à l'appui de ses constatations, chercher, n'est-il pas vrai, des œuvres encore plus grandes, mais il faut laisser là ces querelles et se borner à dire que le reproche le plus grave à adresser au deuxième sexe, c'est qu'au cours de l'histoire de l'humanité, on l'a vu, non point s'opposer aux folies meurtrières des hommes, mais les encourager et les fortifier. Depuis le « reviens dessus ou dessous » de la mère lacédémonienne jusqu'aux élections allemandes de 1925, où les mères et les veuves de la guerre donnèrent leurs voix à Hindenburg, le réquisitoire qu'Andreas Latzko dressa contre elles dans *Les Hommes accusent* ne demeure que trop fondé.

Nous croirons donc être sage en disant que « nos sœurs et nos compagnes » ne sont ni meilleures ni pires que nous, et que cette égalité à laquelle elles aspirent si justement et qu'elles ont presque entièrement conquise n'est malheureusement pas de nature à modifier le destin du monde : on le voit assez aujourd'hui qu'elles votent un peu partout.

La condition économique du globe a précipité leur évolution par la terrible nécessité dans laquelle elles se trouvent à peu près toutes de gagner leur vie et de conquérir par là même ce qu'on appelle « l'indépendance » – qui n'est souvent, en réalité, qu'une dépendance nouvelle, leur imposant en sus du travail rémunérateur le labeur écrasant du foyer et de la maternité. Mme S. de Beauvoir le voit bien qui doit convenir qu'un monde où hommes et femmes seraient égaux c'est celui que la révolution soviétique avait *promis* : c'est-à-dire mariage ou divorce par consentement mutuel, liberté de la maternité (par le birth-control et l'avortement), éducation des enfants assurée par la collectivité, etc., c'est-à-dire, en pratique, la suppression de la famille. Car il reste évidemment – et c'est tout de même là, prosaïquement, une pierre d'achoppement – qu'il n'y aura d'équivalence absolue entre les sexes que le jour où ils ne se différencieront plus l'un de l'autre et où, par quelque progrès scientifique, la femme aura triomphé de ses phantasmes sexuels et de ses servitudes physiologiques. Mais cela nous ramène au roman d'Aldous Huxley sur *Le Meilleur des Mondes*.

ANDRÉ ROUSSEAU

## Le deuxième sexe

Ce qui me plaît le plus, dans l'essai féministe de Mme Simone de Beauvoir, c'est le ton de vivacité polémique qu'il prend souvent. Non que j'approuve cette bacchante de déchirer certains de mes amis. Mais elle se fait mieux lire quand elle décoche des traits que lorsqu'elle philosophe. Certains sont bien envoyés, celui-ci par exemple : « Il était beaucoup plus facile à M. de Montherlant de se penser un héros quand il se confrontait à des femmes (d'ailleurs choisies à dessein) que lorsqu'il a eu à tenir parmi des hommes son rôle d'homme : rôle dont beaucoup de femmes se sont acquittées mieux que lui. » Peut-être notre amazone accorde-t-elle d'ailleurs à l'auteur des *Jeunes Filles* une importance exagérée, quand elle lui fait une place de choix parmi ses adversaires. Mais elle n'a pas trop d'ennemis à pourfendre, pour que la bataille qu'elle a engagée prenne l'ampleur qu'elle veut lui donner. La libération de la femme, soulevant une moitié de l'humanité contre l'autre, n'est comparable qu'aux plus grandes révolutions du monde. On ne voit guère que le problème de la race noire à mettre en regard. (« *L'éternel féminin* c'est l'homologue de *l'âme noire* », écrit Mme de Beauvoir.) Encore les administrateurs coloniaux ne sont-ils qu'une poignée dans l'univers. Tandis que tout homme, tout mâle, est un tyran qui s'ignore, un bourreau plus ou moins inconscient. Et moi-même, qui écrit ces lignes... Ce n'est pas par les mille pages de ces deux volumes que je me sens écrasé, mais par ma responsabilité dans une iniquité à l'échelle de la moitié du genre humain.

D'autant plus que je ne m'en doutais guère. En relevant les yeux au-dessus du livre de Mme de Beauvoir, je cherche autour de moi les gynécées et les harems, les troupes d'esclaves féminines dont la vie serait partagée par l'impérialisme de l'homme entre les travaux serviles et le plaisir des mâles. J'avoue que je les vois peu. Il me paraissait plutôt que la femme de notre siècle s'est beaucoup affranchie. Est-elle plus ou moins heureuse que jadis ? C'est



une autre affaire. Le malheur des temps, les difficultés de la vie, les maux venus de la tyrannie collectiviste, se sont abattus sur elle. Mais sur l'homme aussi. Au reste, ce n'est pas le sujet qu'on nous invite à méditer ici. Mme de Beauvoir ne nous voit pas plongés dans une vague de barbarie, mais nous croit en marche vers le progrès. Seulement, ce monde de l'espérance serait actuellement fermé à une caste de parias. Ce sont les femmes. Nous sommes des hypocrites qui rendons hommage à leur grâce et à leur charme, mais qui les tenons en réalité dans une condition inférieure et avilissante. L'une d'elles lève aujourd'hui l'étendard de la révolte et lance l'appel à la libération.

Pour nous convaincre de la condition inférieure de la femme, Mme de Beauvoir recourt d'abord à l'exposé philosophique. D'où vient le malheur de la femme ? C'est qu'« elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu ; elle est l'Autre ». Mais ce malheur-là n'arriverait pas, si la femme n'était pas prisonnière d'une philosophie essentialiste. « Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentiel. » Vous voyez bien que, dans cette philosophie-là, il n'y a pas, pour la femme, d'espoir de s'affranchir, puisque, « chaque fois que la transcendance retombe en immanence, il y a dégradation de l'existence en *en soi*, de la liberté en facticité. » Il faut donc, pour libérer la femme « confinée dans l'immanence », lui ouvrir les portes de l'existentialisme. Que la femme se mette à exister *pour soi*. Alors, « l'existant que l'on considère comme inessentiel ne peut manquer de prétendre rétablir sa souveraineté ». Et voilà pourquoi votre fille est promise à la servitude où vous avez tenu votre femme, à moins que la morale existentialiste ne la délivre.

On peut trouver sans doute cette libération un peu accablante, si l'on n'est pas entiché de philosophie. Il y a une Bélise de l'*en-soi* et du *pour-soi* chez Mme Simone de Beauvoir<sup>1</sup>. Ajoutons, pour être équitable, que sa théorie tient relativement peu de place dans les deux gros volumes. Il faut peu de pages pour l'exposer, encore moins pour en tirer les conclusions

1. Personnage des *Femmes savantes* de Molière : « [...] vieille fille [...]. Peu comblée par la nature, elle se plaît à contenter son intelligence peu ouverte, à répéter des notions élémentaires fraîchement acquises, et surtout à enseigner ce rudiment. En elle, le complexe maternel non satisfait a trouvé le dérivatif de la pédagogie ». Jean Lecomte commentant la pièce dans la coll. Nouveaux classiques Larousse, 1971, p. 25.

qu'elle exige. Car c'est bien d'une exigence qu'il s'agit. Les affirmations de Mme de Beauvoir ont le ton péremptoire du système sartriste. Elles se flattent d'évidence ; elles ont la vérité superbe, un peu insolente parfois. Elles déblayent les balivernes, les billevesées, les idéologies, en un mot les mythes. Voyons les faits. Les rapports de l'homme et de la femme, qu'est-ce au juste dans la vie ? C'est cela qui compte. C'est cela que Mme de Beauvoir examine et analyse, en confrontant toutes les données réalistes et scientifiques dont elle dispose. C'est ce qui remplit les deux volumes : l'existentialisme a fourni le cadre. Le reste... Me voilà un peu embarrassé pour le définir. Disons, si vous voulez, que c'est une vision érotique de l'univers.

Ici Sartre est relayé par Freud. Je ne saurais vous dire, même en latin, à quoi rêvent les jeunes filles dont Mme de Beauvoir collectionne des aveux qui ont perdu l'habitude de rougir. Les petites filles dûment psychanaly-sées ne leur ont d'ailleurs pas laissé beaucoup à enrichir leur imagination. Voilà bien la preuve, dans un langage où l'on appelle un chat un chat, du mal que fait la philosophie essentialiste. La femme, reléguée au rang de l'Autre, s'exaspère dans son complexe d'infériorité. Il y a des choses de l'homme auxquelles elle restera toujours étrangère et dont elle ne connaîtra jamais la réalité. Sans doute l'homme pourrait-il en dire autant d'elle. Seulement, de part et d'autre de cette barrière, l'homme se sent en état de suprématie, la femme en état d'humiliation.

Tels du moins Mme de Beauvoir les représente-t-elle, et avec tant de ténacité, qu'on se demande si elle n'aurait pas grand besoin elle-même que l'existentialisme la délivrât d'une véritable obsession. Je ne saurais décemment vous dire ici toutes les raisons qu'elle aligne de protester contre la prédominance masculine. Des termes de salle de garde donnent à cette revendication son expression précise et minutieuse. Pour moi, qui ne tiens pas du tout les femmes pour inférieures, il m'est pénible de penser que c'en est une qui a écrit tel chapitre de cet ouvrage, comme celui de « l'initiation sexuelle ». C'est moi qui suis gêné pour elle. D'autant plus que, je le vois bien, cette gêne que j'éprouve devrait se cacher, pour que la Penthésilée de Saint-Germain-des-Prés ne la tournât point en dérision. Ce malaise ferait partie, à ses yeux, du respect pour la femme qui sert de voile à son asservissement. Elle avertit ses compagnes de n'en être pas dupes. Le système est bien dressé. Il ne permet à nulle faiblesse d'y ouvrir une brèche.

Pour Mme de Beauvoir, en effet, on ment à la femme « en exaltant la haute valeur de l'amour, du dévouement, du don de soi ». Elle ajoute que

là est pour la compagne de l'homme le plus grand danger : « Elle accepte allègrement ces mensonges parce qu'ils l'invitent à suivre la pente de la facilité : et c'est là le pire crime que l'on commet contre elle : dès son enfance et tout au long de sa vie on la gâte, on la corrompt en lui désignant comme sa vocation cette démission qui tente tout existant angoissé de sa liberté. » Que voulez-vous répondre à cela ? Que vous connaissez cependant de grandes amours, dont toute la vie d'un homme et d'une femme a été durablement illuminée ? Que le don de soi n'est pas duperie, mais échange fécond ? Car l'homme et la femme ne cessent pas entre eux le don mutuel, quand ils sont entrés dans cette voie où tout s'accroît de ce que chacun a consenti. Mais ces choses immenses et merveilleuses de la vie ne sauraient tenir en quatre mots, et pour répondre à Mme de Beauvoir c'est déjà trop d'en dire trois. Elle ne vous entend pas. Elle ne veut pas vous entendre. Tout cela pour elle, ce sont les mythes dont il faut précisément crever la baudruche. Quel poids cela prendrait-il dans ses balances « réalistes » ?

Comment lui faire comprendre que c'est au bout du don de soi que sont les enrichissements infinis ? Et en ce sens la femme, vouée par sa nature à plus de don que l'homme, est plus grande créancière que lui de ces richesses qui ont quelque chose de sacré. C'est ce que révère, au-delà de toute galanterie, ce culte de la femme qui est l'honneur de notre civilisation, et que Mme de Beauvoir voudrait démolir. Il ne sert à rien de le lui dire. Les mots mêmes que j'emploie ici, elle les met au ban de son vocabulaire. La nature ? Allons donc ! « Dans la collectivité humaine rien n'est naturel ; entre autres la femme est un produit élaboré par la civilisation. » Essaierez-vous de parler, non plus de l'amante ou de l'épouse, mais de la mère ? Mme de Beauvoir réplique par des statistiques de l'avortement. Ce ne sont ni la science, ni l'esprit, ni le talent qui lui manquent, pour essayer de ruiner le monde de l'amour, et mettre en place... Mais quoi donc au juste ?

En principe, c'est assez ambitieux : au-dessus de la recherche du bonheur, une conquête de liberté. Mais liberté de quoi ? La réponse à cette question introduirait la critique capitale à faire, non seulement des idées de Mme de Beauvoir, mais de tout le système de Sartre. Disons seulement ceci : le vingtième siècle est celui où la divine liberté de l'homme a subi la pire régression qu'on ait vue depuis longtemps ; pour l'opprimer, les tyrannies individuelles et collectives ont eu des inventions inouïes ; pour se jouer d'elle, certains philosophes n'ont pas été moins ingénieux, — et Sartre est parmi ceux-là, au premier rang. Le penseur qui retrouvera la vraie figure

de la liberté et la dessinera à nouveau sera le premier bienfaiteur de l'humanité à faire renaître.

Cela dit, et beaucoup trop sommairement, j'ajouterai qu'en fait la somme des revendications de Mme de Beauvoir donne l'impression que la liberté réclamée par elle est surtout celle du plaisir. « Pour mon plaisir » semble bien être la formule explicite du « pour soi » de la femme existentialiste. Et quel plaisir, je ne pense pas avoir à le préciser. Le dépit de se craindre inégale à l'homme paraît consister pour une bonne part, chez la femme en question, dans la suspicion envieuse que les délices de Cythère soient inégalement partagées. (Inutile de vous dire que Mme de Beauvoir n'use point de ces métaphores enrubannées.) Si bien que l'égalité des sexes, aussi positive que la nature le permet, serait, avec leur liberté respective et en vue de leur fraternité finale, la triple conquête de cette révolution féministe. On voit que ses hardiesses rentrent parfois dans de vieilles ornières.

Il y a du reste une sorte d'ingénuité dans ce cynisme. Et ces audaces sont trop cérébrales pour n'être point grevées de naïveté. Surtout ce domaine, du moment qu'on en a osé l'effraction, est celui dont les limites sont les plus décourageantes. Les libertins le savent bien, qui s'épuisent à les élargir. Je crois que la révolution du deuxième sexe serait bien mal partie, si l'on objectait seulement à Mme de Beauvoir : « Et puis après ? » Mais à vrai dire, je crois peu à l'avenir de cette révolution à base de pédantisme d'alcôve. Cette tentative de destruction de la femme par une femme de lettres est d'abord pénible et m'a laissé plus affligé de lassitude que de dégoût. Et puis, en m'avisant qu'elle repose sur une éviction totale de l'amour, je me suis dit qu'elle soutient une trop forte gageure. Il suffirait, après tout, ces gros livres refermés, de rencontrer un couple d'amoureux, et de cueillir un rayon de la lumière qu'échangent leurs regards. Je ne sais si c'est un mythe, mais je ne crois pas que ce mythe-là soit près de céder à un système que la virtuosité de l'encéphale et l'égotisme sexuel ont édifié sur le reniement du cœur.

*Le Figaro littéraire*, 12 novembre 1949 (dans la chronique « Les livres »).

ANONYME

## La femme est une fontaine plaintive assure Simone de Beauvoir

Mme Simone de Beauvoir veut énormément de bien au sexe féminin qu'elle appelle très pertinemment le deuxième. Après ce demi-aveu, et malgré ses protestations, il reste entendu que le sexe masculin est encore le premier. Ce qui ne manquera pas de rassurer les messieurs jaloux de leurs prérogatives. Le « Deuxième sexe » plaider pour la femme se présente au public sous la forme de deux forts volumes dont le nombre de pages doit forcer le respect des misogynies. Le tome II porte en sous-titre « expérience vécue ». Ce n'est pas une expérience mais plusieurs que Simone de Beauvoir a vécues dans le secret du cabinet grâce à un fichier de citations.

Le jargon philosophique de la plus distinguée des existentialistes transforme les choses les plus simples en casse-tête chinois. Le problème de la femme est d'une simplicité enfantine lorsqu'on sait « qu'il y a une infrastructure substantielle sous-entendant les drames individuels qui permet seule de comprendre dans son unité cette forme singulière qu'est la vie ».

Chez l'homme, le passage de la sexualité infantile à la maturité s'explique d'une façon non moins lumineuse : « il y a objectivisation du plaisir érotique qui, au lieu d'être réalisé dans sa présence immanente, est intentionné sur un être transcendant ». On ne naît pas femme. On le devient, s'exclame Simone de Beauvoir, dès la première ligne de « l'expérience vécue ». En 170 pages, elle nous explique comment.

L'initiation sexuelle fait l'objet de larges extraits de relations vécues. « Car, nous dit-on, l'érotisme de la femme est beaucoup plus complexe (que celui de l'homme) et il reflète la complexité de la situation féminine. Au lieu d'intégrer à sa vie individuelle les forces spécifiques, la femelle est en proie à l'espèce dont les intérêts sont dissociés de ses fins singulières. »

Vient ensuite un important chapitre consacré à la lesbienne. « Ce n'est pas toujours le refus de se faire objet qui conduit la femme à l'homosexua-

lité : la majorité des lesbiennes cherchent au contraire à s'approprier les trésors de leur féminité. »

Simone de Beauvoir recourt, pour la clarté de sa démonstration, à quelques extraits de poèmes dus à Renée Vivien.

*J'aime en toi mon enfant, mon amie et ma sœur.*

Ce dédoublement prend parfois une figure maternelle comme on peut en juger d'après les deux vers suivants :

*Je t'aime d'être faible et calme entre mes bras*

*Ainsi qu'un berceau tiède où tu reposeras*

Les femmes défendent jalousement leur intimité parce que, nous dit l'auteur, les hommes n'hésitent pas à « les frustrer de leur transcendance ». Simone de Beauvoir trace ensuite un portrait (peu flatteur) de la femme initiée.

« La suprême consolation de la femme est de se poser en martyre. Ses révoltes impuissantes, qui constituent le fond de sa vie, expliquent qu'elle ait tant de facilité à pleurer. Les larmes, constate l'auteur, métamorphosent la femme en une fontaine plaintive. »

Comme l'enfant, elle se représente bien le mal [*sic*] en image d'Épinal. Pour elle le bon grain se distingue clairement de l'ivraie.

En toutes matières, elle résout les problèmes comme elle fait son ménage.

Pour la gaulliste fervente, de Gaulle apparaît, par exemple, comme le roi des balayeurs. La femme a déclaré la guerre à l'homme. « Elle veut, pense Simone de Beauvoir, priver le mâle de sa transcendance. Elle lui envie sa virilité et désire le châtrer. L'homme se plaint que la femme s'attache à le mutiler, à le contredire, à nier sa vérité et ses valeurs. »

Pour être philosophe, Simone de Beauvoir, on l'a déjà vu, n'en fait pas moins de discrets appels à la poésie et quelquefois au vaudeville. D'après l'auteur du « Deuxième sexe » l'homme normal doit haïr sa belle-mère, qui préfigure tristement de ce que sera son épouse dans l'avenir. Car s'il éprouve de la rancune envers belle-maman, c'est qu'il sait que le sort de sa femme sera aussi le sien : la vieillesse et la décrépitude.

Pour raconter la grande scène de ménage que se font l'homme et la femme, tout un vocabulaire a été mobilisé, mais cela n'empêche pas que ce gros ouvrage ne remplace pas une expérience véritablement vécue. Les habitués du théâtre de boulevard n'y trouvent pas leur compte, on leur a déjà raconté tout cela d'une manière plus amusante et somme toute moins prétentieuse.



« Elle appelle une étreinte robuste qui la métamorphosera  
en chose frissonnante » (Simone de Beauvoir).

Illustration qui accompagne l'article paru dans *Action*, 17-25 novembre 1949.





ARMAND PIERHAL

## Littérateurs et philosophes

[...] nous ne pensons pas que Mme Simone de Beauvoir soit un grand romancier (du moins : pas encore), bien que ses romans abondent en aperçus intéressants. Mais ses personnages manquent de cette épaisseur vivante, de ces trois dimensions qui sont la qualité première des créations du romancier ; ils sont trop souvent ces pantins pourvus d'un porte-voix, porte-parole de l'auteur, particuliers au roman à thèse.

L'œuvre de Mme de Beauvoir présente d'ailleurs un double écueil. Car si elle pêche par un excès d'intellectualisme dans ses romans, en revanche elle se montre trop personnelle dans ses essais philosophiques. Or, si l'artiste a le droit – certains diront : le devoir – de se montrer le plus particulier possible, il n'y a de philosophie que du général.

Il transsude des récents essais de Mme de Beauvoir un mépris assez féroce de l'homme. Or, on ne bâtit pas une conception philosophique, c'est-à-dire générale, des rapports entre les sexes sur le mépris : parce que la femme, dans la généralité des cas, ne méprise pas l'homme ; tout de même que le mâle, au contraire de ce que semble penser Mme de Beauvoir, dans la généralité des cas ne méprise pas la femelle (Voyez les bêtes !). Il la tient pour différente de lui, ce qui n'est pas la même chose, et, parce que différente, d'autant plus précieuse et attirante. Mme de Beauvoir refuse ce prix et cette attraction qu'elle devrait à son seul sexe. C'est son droit en tant que personne, et cela resterait son droit en tant qu'artiste, mais non en tant que philosophe. Nous distinguons ainsi, en Mme de Beauvoir, un écrivain trop intellectuel pour écrire de bons romans, trop personnel pour faire de bonne philosophie. C'est un problème qu'il n'est pas rare de voir se poser aux esprits multiplement doués. Souhaitons à Mme de Beauvoir qu'elle réussisse à le résoudre pour sa plus grande gloire.

HÉLÈNE BÉRARD

## À propos du « Deuxième Sexe » de Simone de Beauvoir Un féminisme noir

*Malgré ses dimensions, cette étude d'un livre remarquable et douloureux (qui doit être déconseillé à la jeunesse) reste incomplète. Les manifestations concrètes d'une existence féminine chrétienne sont à peine esquissées. La vie de société (vue de manière si démodée par Simone de Beauvoir), comme d'ailleurs les problèmes d'éducation, seront traités ultérieurement. La condition économique et sociale de la femme engagée dans un métier ou consacrée à un foyer le sera aussi. Une perspective est indiquée. Chaque effort de réflexion et chaque cas personnel peuvent y être situés.*

Simone de Beauvoir a longtemps hésité, nous dit-elle, à écrire un livre sur « l'irritante » question des femmes. Je crois, certes, après beaucoup d'hésitations, qu'il doit être parlé ici de cet irritant ouvrage. Désormais, « il existe » et représente la plus grande partie de ce que le monde moderne en désarroi connaît et exprime au sujet des femmes.

« Aucun destin biologique, psychologique, économique, ne pèse sur la femme », déclare Simone de Beauvoir. Cependant, une réalité féminine s'est constituée, au cours de laquelle la femme a sans cesse été maintenue par l'homme dans « l'insignifiance ». Décrite par certains écrivains qui ont particulièrement illustré les mythes qui l'exaltent ou la dégradent, elle apparaît toujours comme objet. La condition de la femme se déroule entre l'enfance et la vieillesse dans un univers où elle restera enfermée si elle ne poursuit pas une LIBÉRATION économique et sexuelle, seule capable de la transcender. Ce millier de pages n'est donc pas la simple mise au point qu'il prétend être, mais un plaidoyer soutenu d'abord par des jugements historiques et littéraires étincelants, puis par une fastidieuse et brutale compilation.

Reprenons-en les étapes.

*La réalité féminine*

Parlant des données biologiques de la femme, Simone de Beauvoir affirme avec raison « qu'elles ne suffisent pas à définir une hiérarchie des sexes ; elles n'expliquent pas pourquoi la femme est l'AUTRE ; elles ne la condamnent pas à conserver à jamais ce rôle subordonné » (1/70) ; ni une très lourde dépendance vis-à-vis de l'espèce, ni les limites de ses capacités individuelles ne suffisent à la définir.

Elle ne peut non plus être définie par la psychanalyse « qui ne saurait trouver la vérité que dans le contexte historique » et dont S. de Beauvoir refuse les méthodes sans en rejeter les apports, car la femme se définit « comme un être humain en quête de valeurs au sein d'un monde de valeurs » (1/94). Et ces valeurs ne sont pas uniquement sociales ou économiques, comme le prétend le matérialisme historique. Mais, bien que, sur ces trois plans, la hiérarchie des sexes ne se manifeste jamais indiscutablement le monde où nous vivons a toujours été gouverné par les mâles.

Les données de l'ethnographie et de l'histoire montrent comment le destin de la femme est lié d'abord au stade de la vie nomade, puis au développement de l'agriculture, puis à celui de la propriété privée. Cette évolution est influencée par la transformation des activités masculines, au premier rang desquelles se trouve la guerre. « La pire malédiction qui pèse sur la femme, c'est qu'elle est exclue des expéditions guerrières ; ce n'est pas en donnant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi, dans l'humanité, la supériorité est accordée, non au sexe qui engendre, mais à celui qui tue. Nous tenons ici la clé de tout le mystère. » (I/111) « C'est parce que l'humanité se remet en question dans son être, c'est-à-dire, préfère à la vie des raisons de vivre, qu'en face de la femme, l'homme s'est posé comme le maître ; le projet de l'homme n'est pas de se répéter dans le temps ; c'est de régner sur l'instant et de forger l'avenir. » (1/113).

Le destin féminin que S. de Beauvoir étudie surtout en Occident, évolue dans l'antiquité. Le Christianisme, les grandes invasions, le moyen âge l'influencent à leur tour, mais le statut de la femme change peu entre le XV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles, bien que son rôle évolue dans les classes privilégiées. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sera, au contraire, dans les classes laborieuses que le machinisme provoquera l'émancipation des travailleuses, qui aboutira aux réformes et aux prises de position englobées sous le nom de féminisme : accession aux mêmes professions que les hommes, réglementation du travail et égalité des salaires,

tentatives pour concilier son rôle de reproductrice et ses capacités de producteur, exercice de ses droits politiques conjugués avec son rôle familial.

### *Les mythes*

Tous les raccourcis dont use Simone de Beauvoir ne seront sans doute pas acceptés par les historiens (pas plus que par les biologistes), mais ils rendent saisissante la comparaison entre les réalités et les mythes. Ces mythes dont l'homme entoure la femme, depuis les origines, cherchant en elle et par elle tout ce qu'il veut obtenir et n'atteint pas, la considérant tantôt comme une « proie » privilégiée, tantôt comme un « accident bienheureux ». Ces mythes vivent encore au cœur de l'homme. Simone de Beauvoir s'en désole. Ils font de la femme, la vierge, la mère, la nature, l'amante et la mort, et, dans toutes les civilisations, ils lui attribuent ce « double et décevant visage » que les écrivains modernes interprètent après tant d'autres. Nous ne pouvons nous arrêter à ces interprétations que Simone de Beauvoir étudie à la fin de son premier volume<sup>1</sup>. Interprétations commentées d'ailleurs avec une pertinence et un talent tels que, si on ne peut approuver tous les jugements littéraires de l'auteur (Stendhal), on se divertit beaucoup d'en voir d'autres s'exprimer avec une fougue vengeresse (Montherlant).

Ainsi, en un volume d'une rare densité, toute l'histoire du destin féminin est parcourue par S. de Beauvoir, et, sur beaucoup de points, nous nous associons à Charlotte von Kirschbaum<sup>2</sup>, quand elle écrit :

« Il est possible que les chrétiens et l'existentialisme sartrien se rencontrent sur une situation concrète dans leurs jugements et leurs points de vue. C'est pourquoi je pense que l'analyse faite par S. de Beauvoir sur la situation de la femme va très loin et se révèle pour nous pleine d'enseignements. Car non seulement elle découvre l'inconnu, mais elle le fait, poussée par le mobile respectable de dénoncer la détresse dans sa totalité, afin de travailler à la surmonter. Pourquoi n'irions-nous pas ensemble un bout de chemin ? » Mais elle ajoute aussitôt : « Ne nous leurrons pas. Notre point de départ et notre but sont autres. » Et, quitte à être traitée de « complice », j'étendrai encore le débat en constatant que notre vision de la condition féminine actuelle diffère bien souvent de celle que nous livre le deuxième tome de Simone de Beauvoir.

1. Voir *Réforme* du 27 août 1949 : A. M. Schmidt, « Mœurs et conditions de la femme ». [Note d'Hélène Bérard]

2. Charlotte von Kirschbaum : *Die wirkliche Frau*, Bâle, 1949. [Note d'Hélène Bérard]



*Les Époux.* Renoir. (Musée de Cologne). L'homme et la femme. Le couple.

L'entité voulue par Dieu et par lui créée dès le début. « Il les fit homme et femme ». Êtres de chair qui ont part tous deux au péché mais aussi à la Grâce. Il n'est pas le maître et elle n'est pas l'esclave. Et si elle s'appuie sur lui c'est par confiance et non par faiblesse, et s'il se penche légèrement vers elle, c'est qu'il est attentif et non pas condescendant. C'est un dialogue, c'est une commune préoccupation devant une vie également partagée.

Et si chacun a sa vocation propre, ils sont non moins unis : ils sont deux et un.

(Commentaire de Daria Olivier). Illustration qui accompagne l'article d'Hélène Bérard paru dans *Réforme*, 10 décembre 1949.



### *Quelques erreurs*

Cette condition est d'abord celle de l'enfance. « On ne naît pas femme, on le devient », affirme S. de Beauvoir. « L'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et, dès ses premières années, sa vocation lui est impérieusement insufflée. » (II/14).

Deux cents pages seraient ici nécessaires pour relever les *a priori* sans nuance, et commenter les jugements aberrants que l'auteur prononce sur l'éducation et la formation des filles. Nous n'en donnerons qu'un exemple devant lequel on hésite entre le fou-rire et le haussement d'épaules : le rôle attribué à la poupée qui, pour les petites filles « habillées d'organdi » compenserait, d'après S. de Beauvoir, l'absence d'appareil urinaire et sexuel extérieure. Le petit garçon qui « compare », « mesure », projette, peut « hardiment assumer sa subjectivité ». « La petite fille, cependant, ne peut s'incarner en aucune partie d'elle-même. En compensation, on lui met entre les mains, afin qu'il remplisse auprès d'elle le rôle d'*alter ego*, un objet étranger : une poupée. » (II/25).

Ce qui nous paraît le plus insensé dans cette affirmation, c'est l'ignorance où semble être Simone de Beauvoir de ce à quoi jouent les petites filles (et souvent leurs frères) avec cette poupée, jeu qui exprime, non une frustration, mais une imitation ou une vocation (on frémit de ce que pense S. de Beauvoir des enfants qui jouent « à la dinette ». Ils doivent tous être sous-alimentés ; et de ce que à quoi rêvent les garçons qui jouent « à l'auto », « au docteur », « à l'épicerie » !) Si la psychanalyse dont use curieusement S. de Beauvoir, après nous avoir avertis qu'elle en rejetait les méthodes (et ceci nous paraît être une des plus sérieuses contradictions de son livre) doit aboutir à de telles observations, il demeure impossible que des éducateurs puissent, dans les très lourds et complexes problèmes qui les assaillent, y trouver une aide efficace. Mais nous touchons là à un autre débat que les psychiatres résoudre sans doute en psychanalysant Simone de Beauvoir. Ils lui rendront le ridicule dont elle les accable. Qui prendrait au sérieux un chapitre de médecine où seraient confondues migraine et méningite, et comment ne pas s'associer à cette remarque, de Simone de Beauvoir elle-même, lorsqu'elle écrit à propos de l'éducation sexuelle (dont elle veut ignorer d'ailleurs le développement bien ou mal compris dans les milieux familiaux français) : « toute analyse, fût-elle la plus sérieuse du monde, aura un côté humoristique et échouera à livrer la vérité. » (II/53).

*Simone et Barbe-Bleue*

Cette vérité peut-elle apparaître dans les pages où Simone de Beauvoir, telle la femme de Barbe-Bleue, force des mystères pour nous restituer des cadavres ? Je ne le crois pas, bien qu'une douteuse exactitude médicale y accumule des explications sans pudeur. L'échec ici, encore plus que dans le choix des mots, réside dans le mépris des êtres. Les jeunes filles et leur instable croissance, l'initiation sexuelle et ses leurres, les égarements et les plaisirs clandestins, les prostituées et leur dénuement, chaque étape, avec sa situation érotique, est franchie ponctuellement par l'auteur. Tous les problèmes sont étiquetés, scrutés, disséqués, dans une moite odeur d'épiderme. Le saccage ici remplace l'étude.

Étude bien mince, d'ailleurs, en ce qui concerne la situation de la femme mariée, puisqu'elle s'appuie surtout sur l'exemple de Mme de Charrière (l'amie de Benjamin Constant aurait été accablée de cet excès d'honneur) et de Sophie Tolstoï, excellente dans les rôles de chiens enragés.

Malgré la description minutieuse des servitudes domestiques où Simone de Beauvoir confond trop souvent ménage et foyer, tout ce qui est dit sur le mariage, et apparemment contre son institution, reste éloigné de la vérité. « J'en dirais dix fois plus », s'exclameront bien des femmes qui souscriraient pourtant du plus profond de leur être à la magnifique parole d'Henri Leenhardt : « Avec son cortège d'émotion et de passion, avec sa grandeur sentimentale et sa misère biologique, le mariage demeure dans le grand cycle humain du sexe la condition humaine <sup>3</sup> ». Et on se demande pourquoi, prisonnière de son propre conformisme, Simone de Beauvoir n'ose pas donner leur nom à « ces liens fondés en pure générosité », ces liens « où l'homme et la femme peuvent être l'un pour l'autre la plus féconde source de joie, de richesse, de force qui se propose à un être humain » (ch. V). Que seraient-ils donc ces liens recréés, sinon ceux du mariage ?

Nous abordons, avec l'étude de la maternité, je devrais plutôt dire de la fécondité, les pages les plus douloureuses de Simone de Beauvoir. Cette fécondité est placée sous le signe de l'avortement et du birth-control. Je m'associe – c'est encore un des « bouts de chemin » dont parlait Charlotte von Kirschbaum – au jugement que porte Simone de Beauvoir non sur l'avortement, d'ailleurs, mais sur ce que la société en pense. Mais j'y vois, comme

3. Henri Leenhardt : « Le mariage chrétien », Delachaux et Niestlé, 1946. [Note d'Hélène Bérard]



pour la prostitution, d'autres causes que l'hypocrisie bourgeoise et d'autres remèdes que l'usage de procédés anticonceptionnels plus précis. Certes, les désaccords seraient grands si nous ouvrons un débat sur ces pratiques et leur légitimité, et des nuances considérables existent entre les confessions chrétiennes et à l'intérieur de ces confessions, nuances dont la portée s'amplifie si on mesure exactement les valeurs spirituelles et humaines qui y sont engagées. Mais c'est témoigner de certitudes dérisoires que d'admettre comme légitimes tous les actes charnels qui provoquent ces avortements, et transforment la société bien plus en jungle érotique qu'en fraternelle association. Cette remarque faite, et malgré les adoucissements apportés par l'auteur à sa propre thèse, malgré aussi une honnêteté élémentaire qui doit reconnaître les germes d'égoïsme, de légèreté, d'énervement, de lassitude, qui contaminent le cœur mortel des mères, il est impossible de ne pas crier : « C'est faux », quand Simone de Beauvoir écrit : « Ordinairement, la maternité est un étrange compromis de narcissisme, d'altruisme, de rêve, de sincérité, de mauvaise foi, de dévouement, de cynisme » (II/326).

L'évolution de la femme dans la maturité représente sa dernière condition. Évolution vers l'amertume, l'égoïsme frivole, l'agitation inutile ou la totale passivité. On serait surpris par d'autres attitudes après une existence qui n'a pu être qu'une longue « mystification ».

« La résignation n'est qu'une démission et une fuite ; il n'y a pour la femme aucune autre issue que de travailler à sa libération » (II/455).

Cette libération économique et sexuelle est annoncée par Simone de Beauvoir en conclusion de son ouvrage et répond aux aspirations d'un grand nombre de femmes qui réclament « un nouveau statut ; et encore une fois leur revendication n'est pas d'être exaltées dans leur féminité ; elles veulent qu'en elles-mêmes, comme dans l'ensemble de l'humanité, la transcendance l'emporte sur l'immanence ; elles veulent qu'enfin leur soient accordés les droits abstraits et leurs possibilités concrètes sans la conjugaison desquels la liberté n'est qu'une mystification. » (I/222).

Toutes les étapes de cette mystification viennent d'être parcourues. Que peut être pour nous cette libération ?

### *La perspective biblique*

Elle ne s'exprime certainement pas dans la seule exaltation dont parle Simone de Beauvoir et qui inspire les journaux de mode ; pas davantage

dans ce côté « et s'il me plaît à moi d'être battue » qui frappe tellement chez nous les Anglo-Saxonnes et les Scandinaves. Pas davantage dans la permanence obstinée de jugements désormais sans portée qui s'inspirent soit de la théologie catholique, soit de la tradition réformée (et dans un sens, le livre de Simone de Beauvoir pose toutes ces questions à l'Église, « hic et nunc »). Peut-elle, cette libération, venir d'un « féminisme qui voit bien plus une émancipation à conquérir qu'une responsabilité à partager<sup>4</sup> » ?

Non. À travers le livre de Simone de Beauvoir qui cherche à nous faire prendre conscience de nos responsabilités vis-à-vis de l'existence – et dans ce sens, la lecture du « Deuxième Sexe » est d'une efficacité certaine – nous redécouvrons que seul l'accomplissement de notre *vocation* permet notre libération. Cette vocation est décrite au chapitre de la Genèse où Dieu, dans le premier récit de la Création, créa l'homme « mâle et femelle » (« il le créa homme-femme »), et dans le second récit, voyant qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul, l'acheva par une aide *semblable* à lui.

« Voici enfin celle qui »..., « mais cette hiérarchie que la Genèse établit entre l'homme et la femme est une question d'ordre, non de dignité de valeur, d'honneur... Le fait d'être adoptée par l'homme ne peut être une honte pour la femme, mais signifie que l'homme reconnaît sa gloire<sup>5</sup> ». Et la distinction entre l'homme et la femme n'est pas située dans la force, l'intelligence ou la domination, mais dans une différence sexuelle d'où découlent les deux aspects complémentaires de la procréation et de la société conjugale<sup>6</sup>.

Dans cette perspective biblique, « l'Autre » prend alors une signification bien différente de celle que lui accorde Simone de Beauvoir, et en général la philosophie sartrienne pour laquelle l'autre n'est qu'enfer ou engluement, prochain haïssable avec lequel toute communion demeure impossible.

L'autre devient cet essentiel partenaire sans lequel je n'accomplis pas ma vocation de femme qui est, non de soumettre, mais d'aider, comme sa vocation d'homme veut, non qu'il m'opprime, mais qu'il me soutienne.

Dans ce monde cassé et désuni qu'est le nôtre, l'homme et la femme ne sont ni premier ni deuxième. À travers fautes et sacrifices, ils poursuivent, dans l'amour et dans l'espérance, non l'égalité mais l'unité.

*Réforme*, n° 247, 10 décembre 1949.

4. Charles Westphal : « Foi et Vie », nov.-déc. 1949 : la femme et le mystère pastoral de l'Église. [Note d'Hélène Bérard]

5. Karl Barth : *Dogmatik*, chapitre IX. [Note d'Hélène Bérard]

6. Henri Leenhardt : déjà cité. [Note d'Hélène Bérard]

EMMANUEL MOUNIER

## La condition humaine

Les premiers extraits parus en revue du livre de Simone de Beauvoir ont soutenu comme pièce à conviction le procès ouvert par *Le Figaro littéraire* contre la littérature de corruption. La publication de ses deux volumes (1 100 pages serrées : avis aux intrépides) légitime-t-elle ce diagnostic ?

Il faut s'entendre sur la perspective que l'on choisit. On peut juger un tel livre du dehors, en référence à une conception de la femme, de l'amour et du mariage différente de la sienne (chrétienne par exemple – encore faudra-t-il ne pas imposer au christianisme les lunettes de la morale bourgeoise). Le rejetterait-on, au bout de cet examen, comme insuffisant ou dangereux du point de vue choisi, on n'aurait point pour autant montré qu'il soit avilissant. Une question resterait ouverte : est-il de nature à enrichir et à élever ceux de ses lecteurs qui de toutes façons – et ils sont nombreux – partent des mêmes postulats philosophiques que lui ? En matière spirituelle, il n'y a pas de politique du pire, et il n'est pas indifférent à un chrétien qu'un livre communiste ou existentialiste fasse monter ou descendre le niveau moyen de son temps.

Poussera-t-on les hauts cris parce que les objets, les actes et les situations sont nommés sans détour ? Éliminons de ces cris ceux de Tartuffe, et les fragiles pudeurs que l'on cultive avec la peur de la vérité. Reste à savoir si, dans ce tour direct et cru de l'exposé, on peut accuser la complaisance. Ses frontières sont difficiles à établir. Un texte allusif risque de jeter plus loin, dans les imaginations qui les détraquent, le lecteur malsain et l'inquiète adolescente. Un texte précis et médical est susceptible de les volatiliser, et de rendre aux cœurs qui flottent dans la vague région de l'idéal la double et une assiette, charnelle et spirituelle, de la condition humaine. Ce n'est point l'auteur d'un tel livre qu'il faut accuser si certains vont, dans la vérité, chercher (ou porter) le trouble, et, comme il dirait, l'asservissent à leur

immanence au lieu de se donner à sa transcendance. *Le Deuxième Sexe* est, sous ce rapport, un livre honnête. Un ton de sérieux, de gravité féminine l'habite ; il ne s'emporte que contre la veulerie, et nous devons à ces emportements quelques-unes des plus dures et des plus justes pages qui aient été écrites contre Montherlant.

Il faudrait être bien ignorant pour trouver dans le sujet même qui est traité matière à scandale. Qu'il s'agisse de rechercher la structure et la signification de la différenciation sexuelle à travers l'échelle des êtres vivants (la part de destin que porte la femme dans sa chair) ou de poursuivre à travers l'histoire les fortunes diverses de la condition féminine et la continuité de son abaissement, il n'est rien là qui n'ait été écrit cent fois de diverses façons. L'originalité du livre, c'est l'éclairage existentialiste qui est donné à ces faits et à ces mythes. À vrai dire, et quelque illusion que donne parfois une langue agréable, on ne peut prétendre qu'il bouleverse le sujet, il se réduit souvent à une version en langage convenu : il contribue du moins à le situer largement.

Voici la thèse : La femme, par sa constitution et ses fonctions, subit plus que l'homme la tentation de se perdre dans l'« en soi » de la nature et de l'espèce, de ne point s'affirmer comme « transcendance », comme liberté prospective et créatrice ; l'homme, jaloux de sa transcendance séculaire, la pousse volontiers à cette condition qu'il lui pare de mille grâces. La revendication foncière de S. de Beauvoir est ici très proche de celle que nous formulons dans un numéro spécial, avant guerre, et qui soulevait la plupart des thèmes de ce livre : « La femme aussi est une personne <sup>1</sup>. » Il ne s'agit point de méconnaître sa condition physiologique et ses incidences sur le psychisme : S. de Beauvoir ne cesse de rappeler combien elles pèsent sur la vie de la femme. Mais elle refuse de lui laisser prendre la direction de sa vie et lui imposer sa signification. Un psychologisme plus intrépide encore que celui des freudiens l'engage à toujours minimiser le facteur physiologique (il n'y a pas d'instinct maternel, de fatalité homosexuelle, etc.) au profit de l'attitude avec laquelle la liberté saisit et assume une situation donnée.

1. Il s'agit du numéro de juin 1936 de la revue *Esprit*. Il serait intéressant de comparer ce numéro avec *Le Deuxième Sexe*. Son existence démentit le jugement d'Anna Boschetti qui, voulant établir une opposition nette entre les deux revues, écrit : « quant aux femmes, *Esprit* ne s'en occupe que lorsqu'il accueille avec sympathie (Domenach) la parution du *Deuxième Sexe*, donc à la remorque de l'initiative des *Temps modernes* » (*Sartre et « Les Temps modernes »*, Minuit, 1985, p. 203).

Ainsi « le drame ne se déroule pas sur un plan sexuel » (II, 561), mais entre la sexualité et l'humanité commune aux deux sexes. L'homme peut être mâle sans contrarier sa vocation d'être humain. On impose à la femme (et on lui apprend dès l'enfance) cette « féminité » qui en fait un objet au service de l'instinct et de l'orgueil de l'homme, et l'immobilise dans une passivité dorée, oubliant à son propos que « le fait d'être un être humain est infiniment plus important que toutes les singularités qui distinguent les êtres humains ».

Est-ce là abaisser le problème ? Certes les considérations et les analyses sur la sexualité de la femme emplissent contradictoirement le livre de S. de Beauvoir comme celui d'Hélène Deutsch<sup>2</sup>. Elle répondrait sans doute, à qui s'en offusquerait, qu'il ne tient pas à elle qu'il en soit ainsi, et que toute sa thèse conduit au vœu que l'on n'ait plus un jour à écrire de livres distincts sur la femme et sur l'homme en matière de civilisation et de vie morale. Elle met l'amour physique à sa place : « Ni une fin absolue ni un simple moyen » (II, 228). Aimer, dit-elle encore, ce n'est pas asservir ou vaincre le partenaire, mais le regarder comme un semblable (II, 534). L'amour veut une « réciprocité générosité de corps et d'âme » (I, 167) ; le malheur du mariage commun, « c'est que chacun demande à l'autre au lieu de se plaire à lui donner ; ... il n'apporte de joie qu'à la femme capable de vouloir avec désintéressement le bonheur d'un autre, à celle qui sans retour sur soi cherche un dépassement de sa propre existence » (I, 338). Générosité, détachement, se donner, s'oublier : ces mots reviennent dix fois dans un livre que sur la foi de jugements rapides, certains tiennent déjà pour un manuel d'égoïsme érotique. Quel plus haut destin vouloir à la femme que, généralement, de dépasser sa féminité vers la condition spirituelle commune des deux sexes, et plus spécialement, de secouer cette féminité serve et étourdissante où l'homme veut la confiner ?

Mais à ce point, les difficultés commencent. La femme est-elle personne de la même façon que l'homme, par les mêmes voies ? Une philosophie essentialiste se demanderait ici : Y a-t-il une femme, un être féminin différent par essence de l'être masculin ? Hélène Deutsch le pense, elle croit passivité et masochisme constitutifs de l'âme féminine. S. de Beauvoir, évidemment, repousse une question qui pour l'école est l'hérésie même. Il n'y a pas

2. Le compte rendu de Mounier est consacré également à *La Psychologie des femmes* de cet auteur qui venait de paraître en deux volumes aux Presses Universitaires. Beauvoir, qui se servit de cet ouvrage, avait dû travailler avec l'original anglais.

d'essences : on est embarrassé de dire ce qu'est la femme parce qu'elle n'est rien. L'homme (comme la femme) n'est que ce qu'il fait. On empêche la femme de rien faire : aussi, elle ne *se fait* rien. Et voilà tout le mystère : un mystère de vide, et de vide contraint. Nous sommes bien d'accord contre ce faux mystère féminin (également dénoncé par le numéro d'*Esprit* précité) : il n'y a pas *plus* de mystère féminin que de mystère masculin. Que l'on relise *La Vie et les Aventures de Salavin* dans l'édition où le *Mercure* vient de réunir les différents romans centrés sur le petit employé qui voulait changer d'existence : on s'y persuadera que la plus modeste condition masculine enveloppe autant de secret et de possibilités romanesques que les complications d'un cœur de femme. Mais le faux mystère dénoncé, il reste le vrai, celui qui se creuse dans les problèmes, à travers les problèmes. Et le livre de S. de Beauvoir, qui en déblaye largement les abords, ne le fait pas avancer. On touche ici à la faiblesse d'une réduction systématique de l'essence : quand elle veut ensuite échapper au pur et simple positivisme, sa construction de la valeur est laborieuse et peu probante. Le déblayage opéré, S. de Beauvoir hésite en effet entre deux positions entre lesquelles son livre balance sans cesse sans jamais les départager.

D'un côté, elle attribue à l'arbitraire de l'homme le mythe féminin qui encombre la condition de la femme. Par la volonté de l'homme, que cette construction flatte, la femme n'a été jusqu'ici qu'« être-pour-les-hommes » (comme on dit dans le dialecte). L'homme, inquiet de sa condition transcendante, rêve de quiétude dans l'inquiétude, d'une plénitude opaque qui habiterait cependant la conscience (on reconnaît ici l'impossible projet – impossible selon *L'Être et le Néant* – d'un « pour soi » qui serait en même temps « en soi »). Ce que l'homme ne peut réaliser dans sa condition, il donne à la femme délégation de lui en fournir l'illusion : être humain, elle lui est un semblable, mais il l'enfoncé des deux épaules dans la nature pour lui servir de lien, de recours et d'assurance du côté de cette nature abhorrée et cependant désirée. Il rêve à travers elle de combler le néant qu'il a dans le cœur. La femme serait ainsi l'exécuteur des basses œuvres de ce qui en l'homme résiste à l'authenticité existentielle. De ce point de vue, il semble que l'homme n'ait qu'à cesser de lui imposer ce projet de mauvaise foi pour que, libérée d'une aliénation factice, elle se retrouve comme égale de l'homme. De même que pour Sartre il n'y avait de problème juif que dans l'antisémite, pour S. de Beauvoir, il n'y a de problème de la femme que dans la conscience de l'homme.

Mais tout un autre aspect de l'ouvrage nous appelle à nous demander si l'« aliénation » de la femme (ou ce qu'on appelle ainsi d'un mot dont le sens devient chaque jour plus vague et plus ambigu) n'est pas plus profonde. Que l'analyse biologique ne puisse donner à elle seule *la* réponse à un problème humain, c'est l'évidence. Mais ne donne-t-elle pour autant aucun élément de réponse ? S. de Beauvoir, tout en essayant d'atténuer les différences significatives entre les sexes, reconnaît cependant (I, 54 s.) que l'homme, indépendamment de toute influence historique et de toute fiction, se dégage (faut-il dire « par nature » ?) plus complètement de l'absorption par la fonction sexuelle, affirme plus aisément son individualité, tandis que le deuxième sexe, par une sorte de pesanteur, « demeure enveloppé dans l'espèce ». Elle analyse longuement – et encore une fois nous sommes ici hors de toute fiction virile – comment la femme « de la puberté à la ménopause est le siège d'une histoire qui se déroule en elle et ne la concerne pas personnellement » : formule ambivalente, où se heurtent une sorte de reconnaissance d'une condition de nature et le refus de l'accepter comme telle pour la transfigurer en une vie personnelle originale.

Restât-elle sur une incertitude, on ne saurait lui en faire grief : car l'éternel débat entre la nature et l'accident ne s'éclaire qu'à longueur d'histoire, et il faudra de longues expériences avant de pouvoir trancher plus net dans un problème que tant de circonstances parasites encombrant encore : mais on souhaite que ne soient point masquées, au point final, les interrogations subsistantes, et que les partis pris ne soient pas travestis en évidences d'expérience.

Or cet ouvrage, remarquable en beaucoup de points, propre à dessiller bien des yeux et à nettoyer bien des mensonges, n'est pas dépourvu de ces partis pris masqués en vérités premières. On peut passer peut-être sur le ton de ressentiment qui plus d'une fois le traverse : l'auteur est du côté des victimes, on ne reproche pas aux victimes leurs grimaces. On peut penser cependant que mieux maîtrisé, le ressentiment eût moins gêné la lucidité de l'auteur. Il eût dénoncé les hypocrisies du mariage inauthentiquement vécu, et montré sous l'idéalisation mensongère que la réussite du mariage est rare et fragile, comme celle de toutes les hautes vocations de l'homme : il n'eût pas consenti à des formules au moins sottes : que « le principe du mariage est obscène parce qu'il transforme en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané » (II, 225) ; que la maternité sans contrôle aboutit à grossir l'Assistance publique et les enfants martyrs ; que les parents

« sont pour l'enfant la compagnie la moins souhaitable » ; que l'appartenance réciproque de la mère et de l'enfant est une « double et néfaste oppression ». Il n'eût pas à longueur de pages et obstinément confondu l'amour conjugal et les perversions du couple moyen (II, 274-5). Ces outrances ne seraient que des maladresses d'importance secondaire si elles ne trahissaient une seconde inspiration de l'ouvrage, notablement différente de celle que nous évoquions d'abord, et qui reste tout au long en contraste avec la première. Tout à l'heure, il s'agissait d'appeler les partenaires à un don généreux et sans réserve ; mais ailleurs (II, 274), ce libre consentement doit être précédé d'une suffisance parfaite de chacun : qui donc jamais passa de la suffisance à l'amour ? Ce livre est trop constamment le livre d'une femme seule et volontaire, qui veut tout décider avec une suffisance stérile : l'amour, l'enfant, sa vie. On pourrait reprendre le jeu de mots de Bergson : par crainte des passivités de la grâce féminine, elle refuse toute grâce ; en garde constante au bord des libéralités de la vie, comment recevrait-elle les dons de la vie ? Ici intervient sans doute le registre de valeurs sous-jacent à l'œuvre.

On sait que l'existentialisme prétend refuser toute valeur pour les poser toutes au gré de l'existant. Il n'y a d'autre valeur pour lui que la capacité de créer des valeurs, c'est-à-dire la liberté. Mais cette liberté sans contenu ni direction, il est bien difficile de ne pas la confondre avec le courant spontané de la vie. Laisée seule avec elle-même, la vie prolifère les problèmes comme les formes. Ce sont alors des problèmes réels et déchirants, que S. de Beauvoir fouille avec raison du phare de la lucidité. Elle n'a pas moins raison de dénoncer la facilité avec laquelle on les élude dans le vague des idées nobles. Mais il y a peut-être un moyen de transcender sans éluder, qui lui épargnerait si grande peine. La question se pose de savoir si les problèmes biologiques et sociologiques ne se résolvent pas de fait et exclusivement à un niveau supérieur d'existence : S. de Beauvoir indique ce niveau, mais ne l'alimente point. Faute d'y parvenir, ou faute d'y trouver nourriture (comme ici) la réflexion retombe inévitablement au plan où le problème s'incruste et fait cancer. On voit mal comment les maladies du couple seront moins nombreuses et moins malignes parce que la femme multipliera ses choix sexuels, dissociera l'amour physique de l'association conjugale, recourra au besoin à l'insémination artificielle, fera les métiers de l'homme, toutes revendications affirmées par S. de Beauvoir.

C'est donc moins sur le contenu de son livre qu'à ses limites que notre critique porterait son exigence : mais l'un, on vient de le voir, n'est pas étran-



ger à l'autre. Et il est à craindre que les femmes inquiètes qui se jeteront sur ces livres en sortent plus inquiètes encore, compliquées et engluées de problèmes qu'ils les auront poussées à cristalliser en les aidant à les formuler, alors qu'un effort de dépassement les eût emportées dans son courant large et calme.

Alors que le livre de S. de Beauvoir s'adresse au grand public cultivé, celui d'H. Deutsch est un ouvrage technique de lecture plus laborieuse, mais aussi souvent plus rigoureux, malgré une déplorable inaptitude à l'exposé progressif et clair d'une question.

*Esprit*, n° 12, décembre 1949.

Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* (Gallimard)

Saint Thomas dit de la femme qu'elle est un « homme manqué ». Bossuet lui donne l'étiquette peu flatteuse d'« os surnuméraire ».

« Un être relatif », écrit Michelet. Et, plus près de nous, le spirituel et sensible René Benjamin<sup>1</sup> disait d'elle : « Cet être approximatif... »

Mais « tout ce qui a été dit par les hommes sur les femmes doit être tenu pour suspect, car ils sont à la fois juges et partis [*sic*]... ».

Aussi bien, avant de prétendre donner son rang à la femme, il faudrait savoir qui elle est. Qui de nous a pénétré le problème essentiel de l'éternel féminin ? Qui de nous se sent capable même de le poser ? Quand on pense aux contradictions auxquelles se sont livrés, sur ce thème, les grands esprits, on se prend à rêver. N'est-ce pas Lawrence qui disait : « La lune, planète des femmes, nous attire en arrière » ? Et cette parole fameuse : « L'éternel féminin nous attire vers le haut », n'est-elle pas de Goethe ? Quant à notre contemporain Henry de Montherlant, on sait que sur la même question il s'est livré aux contradictions – apparentes ou réelles – les plus flagrantes : vantant tour à tour la femme et la fustigeant.

Simone de Beauvoir, elle, dans ce premier tome vaste, intelligent, bizarre et confus, veut commenter d'abord (avec des prétentions émouvantes à l'objectivité) ce qu'elle appelle « les Faits et les Mythes ». Pour nous exposer l'ensemble de son propos, elle prend un ton plaisamment didactique, et dont nous pourrions sourire si nous n'y percevions je ne sais quel accent de sincérité :

« Il est évident, nous dit-elle, que le problème n'aurait aucun sens si nous supposions que pèse sur la femme un destin physiologique, psychologique ou économique. Aussi commencerons-nous par discuter les *points de vue* pris

1. René Benjamin (1885-1948), Prix Goncourt 1915 pour *Gaspard*, roman à succès.

sur la femme par la biologie, la psychanalyse, le matérialisme historique. Nous essaierons de montrer ensuite positivement comment la "réalité féminine" s'est constituée, pourquoi la femme a été définie comme l'Autre et quelles en ont été les conséquences du *point de vue* des hommes. Alors nous décrirons du *point de vue* des femmes le monde tel qu'il leur est proposé, et nous pourrions comprendre à quelles difficultés elles se heurtent au moment où, essayant de s'évader de la sphère qui leur a été jusqu'à présent assignée, elles prétendent participer au *mitsein* humain. »

Nous sommes loin de souscrire à toutes les affirmations ni à tous les commentaires de Simone de Beauvoir. Reconnaissons-lui le mérite d'une culture étendue et d'une certaine honnêteté intellectuelle. Mais restons sceptiques sur la véritable efficacité de l'ouvrage.

*Cahiers du monde nouveau*, n° 8-9, décembre 1949.

COLETTE AUDRY

« Le 2<sup>e</sup> Sexe » et la Presse  
Livre très lu, mal lu et mal compris

Les uns l'accueillent comme une offense personnelle, les autres comme un message de délivrance ; et alors que l'auteur se défend d'avoir voulu faire autre chose qu'une mise au point raisonnable, ses critiques dénoncent tour à tour dans ce livre un acte de révolte, un pamphlet, un pédant traité, un ouvrage pornographique. La conséquence, c'est qu'on chercherait vainement dans cette masse d'articles un véritable débat, exception faite toutefois pour la longue note d'E. Mounier dans le numéro 12 d'*Esprit*.

Mais pareilles réactions ne trompent pas : elles signifient que l'ouvrage est d'une actualité brûlante, en ce sens que traitant d'un vaste sujet historique et social, il met en question pour chaque lecteur ou lectrice sa propre vie personnelle quotidienne, ses rapports les plus étroits avec son entourage et l'idée qu'il se fait de lui-même. Mise en question éminemment inconfortable et que chacun s'évertue à éluder.

*Ceux qui ne comprennent rien*

Il y a ceux qui ne comprennent rien. Simone de Beauvoir consacre des pages et des pages à démontrer que le concept de féminité est comparable aux auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce que l'on apporte. Sans même examiner si elle a tort ou raison, M. de Las Vergnas proclame qu'une femme ne peut avoir de chances d'émouvoir « que si, traitant de la femme, elle en parle en femme » et ressuscite ainsi en un clin d'œil l'éternel féminin à la deuxième puissance.

Simone de Beauvoir pense que la femme est « mystérieuse comme tout le monde », mais pas plus. Le refus de ce « plus » consterne les lecteurs. Si la femme cesse d'être plus mystérieuse que tout le monde, comme l'amour

va paraître fade ! On nous avait déjà menacés de ce malheur pour le vote des femmes, les cheveux coupés, les robes courtes, les pantalons longs, etc.

Le grand reproche (et qui évite d'aller au fond du problème) porte sur le ton du livre : langage tantôt trop philosophique et tantôt obscène, paraît-il. M. André Rousseaux passe de l'accablement à l'embarras. Pour ce qui est de l'obscène, on se convaincra en lisant l'ouvrage que la responsabilité de l'auteur n'est pas plus engagée par cet « embarras » des lecteurs adultes de 1949 que ne l'est celle du *Petit Larousse* par l'excitation des enfants de douze ans. Pour ce qui est du langage philosophique, il faut constater une fois de plus que dans notre pays si fier de son esprit gaulois, où les sujets sexuels sont traités par l'allusion comique (moyen infaillible de s'en défendre et de les dévaloriser), on n'ose pas parler de ces choses avec sérieux et objectivité. Autrement dit, il y a un sujet tabou pour la pensée réfléchie !

#### *La critique agrémentée par la photo*

*Samedi-soir* et les illustrés s'en donnent à cœur joie. Ils sont dans leur rôle. À signaler dans *Noir et blanc* la reproduction d'un dos de femme de Rubens accompagné du sous-titre : Pour Mme de Beauvoir, un « donné sans destination ». Ce procédé d'agrémentation de la critique par la photo semble appelé à se répandre. Il est repris par *Action* (dont nous parlerons plus loin) et par le journal protestant *Réforme* qui nous offre *Les Époux* de Renoir, image du mariage parfait, lequel « ne connaît ni le sujet essentiel, ni "l'autre inessentielle", ni le premier ni le deuxième, parce qu'il est unité ». Il y aurait beaucoup à dire sur cette unité idéale, car enfin les époux, quoi qu'ils fassent, demeurent toujours deux corps distincts et deux consciences, ce qui est toute la question. Beaucoup à dire aussi sur l'interprétation de la genèse selon le même journal *Réforme*. Plutôt, il n'y a rien à retenir de plus de cette interprétation que de celle des journaux catholiques qui concluent de l'existence du culte de la Vierge à la reconnaissance de la supériorité de la femme par la religion puisque Marie se trouve être la plus parfaite créature humaine. On oublie simplement que c'est sous la forme mâle que Dieu a choisi de s'incarner.

À noter, d'autre part, qu'aucun des hommes que ce livre réjouit ou scandalise, qu'aucun de ceux qui s'étonnent (André Rousseaux en particulier) que de nos jours encore la femme puisse se plaindre d'un certain asservissement, ne paraît s'être demandé sérieusement une seule fois : « Que dirais-je,

qu'éprouverais-je si l'on m'annonçait que je vais être changé en femme ? » La chose est pour eux du domaine de l'impensable, et ceci en dit long. Il est évidemment plus facile à André Rousseaux d'être « gêné » pour l'auteur du *Deuxième Sexe*, de la défendre en somme contre elle-même, de ne toucher son livre qu'avec des pincettes, et, pour le reste, de faire en quelques lignes le procès de l'existentialisme.

Simone de Beauvoir ayant pris, entre autres, pour base de son étude le point de vue du matérialisme historique exposé dans l'*Origine de la Famille* d'Engels, et estimant que ce livre « a mis en lumière de très importantes vérités », on aurait pu s'attendre à ce que la presse communiste prenne la peine de rendre compte du *Deuxième Sexe* avant de le réfuter (étant bien entendu qu'un ouvrage existentialiste doit nécessairement être réfuté). Ni l'article de M. L. Barron dans *Les Lettres françaises*, ni l'article hardiment anonyme d'« Action » n'ont quoi que ce soit de commun avec un compte rendu. Ni, à vrai dire, avec une réfutation. Pour M. L. Barron, il paraît que les ouvrières de Billancourt rigoleraient bien si on leur exposait le contenu de ce livre. C'est estimer bien peu les ouvrières de Billancourt que de penser qu'elles se moqueraient ainsi d'une œuvre qui, à la fois, insiste sur l'importance historique de l'entrée des femmes dans la production, sur le rôle du prolétariat féminin dans la conquête des droits acquis aujourd'hui par l'ensemble des femmes, et passe en revue tous les problèmes auxquels se heurtent concrètement, quotidiennement, les travailleuses, d'une façon plus poignante et bien plus lourde de conséquences que les bourgeoises.

Quant à l'article d'*Action*, je défie tous ceux qui le liront sans avoir lu préalablement *Le Deuxième Sexe* d'y comprendre quoi que ce soit. La photo d'une femme (ou plutôt d'un homme déguisé) en train d'embrasser un gorille sous le titre : « La femme est une fontaine plaintive » achève de nous éclairer. Dans le genre, c'est plutôt mieux que *Samedi-soir*.

*Combat*, 22 décembre 1949.

JULIEN BENDA

## Vie sociale et sexualité Situation de la femme

Une nouveauté de ces dernières décades est la place que tiennent parmi les préoccupations des séculiers – notamment chez leurs mandataires, les littérateurs – les questions sexuelles. Soi-disant disciples de Freud, les uns veulent voir une hantise de l'acte copulateur dans l'attention que vous portez au tic-tac des horloges ou à votre goût pour la laitière de La Fontaine ; les autres expliquent toute la politique d'un homme d'État ou toute la métaphysique d'un philosophe par un « refoulement » de son enfance devant sa maîtresse de piano. Cette obsession se voit surtout chez les Anglo-Saxons, où elle est la rançon des inhibitions que leur impose leur éducation puritaine, alors que les Latins semblent suivre le précepte de Rabelais, selon qui le meilleur moyen pour n'être point possédé d'une passion est de s'y livrer tranquillement. Quant aux effets de cette idée fixe, ils sont tantôt la chronique scandaleuse de certains journaux américains intitulée *sexy*, sur laquelle se jette tout un monde, tantôt des cours d'éducation sexuelle, qui impliquent une humanité affranchie d'une pudibonderie ridicule et signalent un réel progrès, sans parler des réelles conquêtes de la science dues à sa concentration sur ce point.

La frénésie avec laquelle tout un public, non uniquement anglo-saxon, dévore tout ce qui touche aux questions sexuelles vaudrait toute une étude. Cette fureur se voit singulièrement chez les vieilles filles, chez beaucoup de prêtres, chez les impuissants, chez ceux qui, pour une cause quelconque, sont ignorants d'un acte qu'en raison même de leur ignorance ils se figurent comme un mystère dont l'énigme les obsède. Il y a là chez beaucoup d'adultes une impossibilité de dépasser le stade infantile avec sa curiosité maniaque quant à ce sujet ; on m'a parlé d'une grande poétesse, morte il y a peu d'années, pourtant mère de famille, qui posait sur ce point de véritables questions de petite fille. D'autres, relevant non plus de l'enfant mais

du vieillard, s'abattent sur les écrits qui traitent du moment génital parce qu'ils y cherchent un excitant dont la nature leur est avare. J'ose assurer que, chez les uns ni les autres, la ruée sur ce genre de littérature ne tient à la soif baconienne de la science désintéressée.

Autre question relative aux sexes. Qu'avons-nous à enregistrer de nouveau quant à leurs rapports réciproques ? Pour ce qui regarde la femme, exactement sa liberté, son indépendance à l'égard de l'homme, la conscience de cette indépendance, je vois, tout récemment encore chez une brillante romancière, de généreuses pensées, d'éloquentes affirmations – peu différentes, au fond, de celles que je lisais dans ma jeunesse chez Stuart Mill, dans sa correspondance avec cet incurable misogynne qu'était Auguste Comte – quant à ce qui *doit être*, mais qui laissent intacte la question de savoir ce qui est et surtout ce qui peut être<sup>1</sup>. Celle-ci semble réglée par la constitution physique de la femme, ce que notre romancière appelle très heureusement son « destin anatomique », lequel, comme le lui dit fort justement son commentateur, M. Armand Hoog, n'est pas de ceux qu'on peut transcender<sup>2</sup>. Une fois de plus se vérifie le mot de l'auteur de la classification des sciences et de leur subordination l'une à l'autre : la biologie commande la sociologie. Et, de fait, alors que le corps de l'homme évoque, outre l'idée de l'acte propagateur, l'idée de la course, du saut, de la danse, de la chasse, de la lutte, celui de la femme semble avoir pour seule fin d'assurer la conservation de l'espèce, avec ses larges flancs adaptés à contenir, ses deux glandes disposées à nourrir, cependant qu'il est chaque mois le théâtre d'un flot de sang propre à former l'enfant qui, jusqu'à sa déchéance, ne cesse d'être sa loi. Ajoutez ses formes arrondies, ses courbes voluptueuses, sa croupe relevée comme s'offrant à la prise, toutes choses qu'on dirait faites pour suggérer à l'homme la rigueur nécessaire à l'œuvre ici en cause. Et sans doute ce corps ressemble au corps de l'homme bien plus qu'il n'en diffère ; il lui est identique s'il a faim ou froid, s'il digère ou se soulage, s'il craint ou s'il espère. Il est humain avant que féminin. Il n'en demeure pas moins que la maîtresse idée qu'il impose à l'esprit est celle d'un lieu d'amour et d'un engin de reproduction. C'est ce que les hommes expriment par le mot *fœmina*, participe d'un vieux verbe qui veut dire enfanter<sup>3</sup>.

1. N'oublions point pourtant la loi qui autorise la travailleuse mariée à disposer d'une partie de son gain, au lieu de le verser tout entier au « chef de la communauté ». [Note de Julien Benda]

2. Voir *supra* le compte rendu d'Armand Hoog.

3. *Fœo* (fœtus). [Note de Julien Benda]



Une conséquence de cette diversité est que le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier en semble dénué si l'on n'évoque le mâle. On cherche ce que veulent dire ces seins pointés à allaiter, ces flancs faits pour recevoir, ces formes faites pour troubler, s'ils ne sont pris et fécondés. L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans l'homme. C'est ce que leur signifie durement une religion, qui passe pourtant pour douce à la faiblesse : « L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme <sup>4</sup>. » Chose fort injuste, mais la nature se moque de la justice et ses décrets semblent ici sans appel.

L'excitation du mâle étant indispensable à l'accomplissement de l'acte générique, il en résulte qu'un des articles organiques de la femme est de lui plaire. Aussi bien la valeur de ce sexe a-t-elle pour mesure sa puissance excitatrice et non pas, comme le veulent de galants apôtres, la force de son esprit ou les vertus de son cœur. Il s'ensuit encore que le vieillissement lui est une terreur (qu'elle partage avec certains hommes de tempérament femelle), la vieille femme étant, pour l'espèce, le type accompli du poids mort.

La diversité de leurs fonctions dans le travail génésique, l'opposition de leurs intérêts dans le social, la soif de domination de l'un et de l'autre, le match de leurs égoïsmes, tout cela fait que les mœurs des rapports entre les sexes sont le plus souvent celles de la guerre, chacun y combattant avec ses armes spéciales et essayant de tirer de l'autre le plus qu'il peut en donnant le moins possible. Ces mœurs, dont la peinture est éminemment propre à frapper leur imagination et à faire battre leur cœur, sont la denrée des romanciers, des dramaturges et de leurs chalands. Elles ne forment toutefois que la surface de ces rapports. Le fond de ceux-ci – mais l'artiste n'a que faire de ces gravités – c'est l'union, sinon l'amour, pour l'élevage de l'enfant et le maintien de l'espèce. Ce spectacle des deux sexes s'avançant sous le joug pour une fin supérieure, en dépit des blessures séculaires qu'ils se font l'un à l'autre et se feront sans doute toujours, est une des tragiques beautés de la race <sup>5</sup>.

Il est, quant au rôle de la femme dans le monde, une conception qui persiste, malgré les volontés libératrices de ces dernières années ; c'est celle qui fait d'elle la « conductrice des merveilles » (A. Breton), l'« agent de commu-

4. Saint Paul, *Cor.* XI, 9. [Note de Julien Benda]

5. Pour un développement de ces idées, voir notre ouvrage : *Le Rapport d'Uriel* (Flammarion, 1946), chapitre III : « Des sexes ». [Note de Julien Benda]. – Beauvoir se réfère deux fois à cet ouvrage dans *Le Deuxième Sexe* (*Le Deuxième Sexe*, Gallimard, coll. Folio, t. I, p. 17 et t. II, p. 151).

nication avec l'univers occulte », l'éternelle Pythie. Il semble que cette fonction de table tournante que nos dernières guitares du romantisme assignent à la femme et qui ravissait nos grand-mères [*sic*] soit répudiée aujourd'hui, non sans irritation, par la plupart de leurs petites-filles. Elles semblent avoir compris que ce n'est là qu'une application du conseil qu'Amiel donnait à l'homme, il y a cent ans, pour sa conduite envers sa compagne : « L'honorer et la gouverner. » Il y a là un fait nouveau, auquel le partisan de la libération de la femme – ici par elle-même – ne saurait qu'applaudir.

Enfin nous devons porter à l'actif de notre temps un grand progrès dans la condition de la femme : la situation sociale qui lui est faite. Pour ne parler que de la France, il y a encore cent ans l'impérialisme du mâle y était tel qu'elle ne pouvait même pas tester, alors qu'aujourd'hui on y a vu une femme présider l'Assemblée nationale et quand Mme Madeleine Braun est montée au fauteuil présidentiel elle a été saluée par l'unanimité des partis<sup>6</sup>. Il y a là un progrès dont on ne souligne pas assez l'importance quand on pense à la résistance acharnée qu'ont rencontrée il y a moins d'un siècle un Duruy et un Ferry pour fonder les lycées de jeunes filles. Personne, fût-ce le pire réacteur, ne s'étonne plus de voir des femmes détenir des plus hauts postes de l'administration, du législatif, de l'enseignement. Cette révolution présente le signe des acquisitions définitives de l'humanité : elle est tombée du conscient dans l'inconscient.

Le progrès n'est pas seulement dans les lois, mais – qui mieux vaut – dans les mœurs. L'homme a cessé – sauf exception, bien entendu – de considérer la femme comme un gibier à traquer dès qu'elle n'a pas de répondant. Les gens de mon âge ont encore connu le temps où une femme ne pouvait s'asseoir seule à la terrasse d'un café, prendre un repas dans un restaurant, voyager seule, sans s'exposer aux entreprises du mâle qui la regardait, du fait de son indépendance, comme une « irrégulière ». La femme, de son côté – toujours sauf exception – a cessé de situer toute sa valeur dans son pouvoir de provocation sexuelle, de mettre tout son souci à l'aiguiser, à l'exploiter. On peut dire qu'il s'est établi aujourd'hui entre les sexes une sorte de camaraderie – elle se voit éminemment entre les étudiants et étudiantes des Facultés – qui fait honneur à notre époque, encore qu'elle ait souvent pour rançon la perte de la galanterie qui signifiait une haute évolution.

6. Madeleine Braun, née Weill (1907-1980), grande figure de la Résistance, fut la première femme vice-présidente de l'Assemblée nationale en 1946.

Quant à ce que cette familiarité des sexes inhibe leur mutuel attrait, comme l'annoncent quelques Jean-qui-pleure, j'avoue que cela me paraît peu à craindre.

Y a-t-il accroissement pour cela de compréhension mutuelle ? Je me pose souvent le problème suivant : lequel des deux sexes comprend le plus mal l'autre ? Certainement la femme comprend beaucoup mieux l'homme que lui ne la comprend. Par la même raison qui fait que les serviteurs comprennent leurs maîtres et que ceux-ci ne leur rendent point. La plupart des hommes sont capables de vivre vingt ans avec une femme sans se demander un seul instant ce qui se passe en elle. *Maison de poupée* reste toujours vrai.

Un important progrès me semble l'habillement moderne des femmes. On sait le lamento de nos vieilles barbes des deux sexes : il supprime le mystère du corps féminin ! Reste à savoir si la religion de ce mystère n'est pas un relent de barbarie et si l'époque civilisée n'était pas celle où le cortège des jeunes gens et jeunes filles qui posaient pour Phidias se rendaient presque nus de l'Acropole au belvédère des Propylées. Le lecteur décidera.

*La Nef*, décembre 1949 - janvier 1950.

JULIEN GRACQ

## La littérature à l'estomac

[...] Si les années 1945 me paraissent devoir être un grand tournant dans notre histoire littéraire, et beaucoup moins par la valeur des œuvres offertes que pour ce qui touche les rapports de l'œuvre avec le public, c'est qu'alors pour la première fois une école littéraire conquiert droit de cité et se fit reconnaître, *avouer* par la fraction la plus large du public sans que celui-ci lui posât comme condition préalable de pouvoir jouir de ses œuvres, et comprendre ses théories. Ce même public, il y a vingt-cinq ans, dans sa très grande majorité n'éprouvait sans doute pas plus de plaisir à la lecture des œuvres surréalistes, et ne se souciait pas davantage d'en approfondir les théories, mais, tout de même, il ne « marchait » pas, il sauvait l'honneur et gardait au moins le courage de son incompréhension : en vingt-cinq ans aussi, nous sommes passés de l'époque où les révolutions étaient faites par les passions des masses à celle où elles sont réglées au-dessus de leurs têtes, de leur propre aveu, par d'inaccessibles « cercles dirigeants ». La crainte fabuleuse, mythologique, d'être laissé sur le sable par l'histoire, de ne pas « avoir été de son époque » – comme on rate le dernier métro (le grand cauchemar qui hante l'intellectuel de cette époque, Lautréamont l'a décrit : c'est celui de l'enfant qui *court derrière l'omnibus*) multiplie moins encore les convertis de bouche à l'« existentialisme » que n'a fait l'exploitation heureuse d'un foudroyant complexe d'infériorité acquis enfin par le public à l'égard de tout ce dont il admet maintenant (sur l'administration de quelques preuves tangibles) que « cela le dépasse » : en ce sens l'existentialisme a joué et gagné sur deux tableaux : il a bénéficié à la fois du remords tardif du public qui s'est juré dans un accès de zèle qu'on ne l'y reprendrait plus à laisser mourir de faim un *écrivain maudit* (dans le doute il parie systématiquement pour l'admiration) et surtout du prestige sans contrôle acquis aujourd'hui d'avance à tout *spécialiste* d'une science absconse (le monde après cinq mille ans retrouve en 1949 une véné-

ration abjecte et oubliée à l'égard de tous ceux qui savent manier les *hiéroglyphes* : ainsi voit-on dans les *Temps modernes*, à côté des vedettes qui opèrent plutôt dans la métaphysique, un néophyte qui a retenu la leçon tenter d'assurer sa position dans la critique littéraire en arguant au moins de la connaissance du chinois). La vérité est que la littérature est depuis quelques années victime d'une formidable manœuvre d'intimidation de la part du non-littéraire, et du non-littéraire le plus agressif : j'en prenais conscience jusqu'à l'ébahissement en lisant naguère les numéros des *Temps modernes* qui s'étaient mis en tête, dans un louable esprit « progressiste », de nous faire l'école sexuelle du soir. Je ne connais pas Mme de Beauvoir. Ce qu'on peut deviner de son caractère inspire de l'estime, et je n'oublie pas qu'elle nous a donné avec *L'Invitée* sans doute d'assez loin jusqu'ici le meilleur roman « existentialiste ». Il y avait en tout cas du courage de sa part – une femme – à aborder ce sujet sans espoir, à peu près comme une chrétienne qui descend dans le cirque : elle savait qu'elle affrontait la chiennerie française, et que de toute façon on rirait beaucoup – mais, hélas ! ce n'est pas de rire qu'on avait envie : on était glacé, scandalisé – pas du tout – oh ! non – comme quand on lit un « érotique » – mais plutôt comme quand Poincaré, très à l'aise, pérorait dans les cimetières : par une atterrante, une suffocante inconvenance de ton. Mais quoi ! une certaine grossièreté d'épiderme, qui hérise le toucher, glorifie aujourd'hui d'abord une œuvre littéraire, comme la poussière sur les vieilles bouteilles : c'est une *garantie d'origine* ; on comprend que ces gens-là, qui *s'occupent d'autre chose*, qui travaillent au grand œuvre, n'aient pas le temps de se débarbouiller. [...]

*Empédocle*, n° 7, janvier 1950, p. 24-25.

U[RSULE] RICHARD-MOLARD

*Le Deuxième Sexe*

Tome I

La parution du livre de S. de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe* – Gallimard, avait fait naître chez bien des femmes un grand espoir. L'une de nous, particulièrement qualifiée pour cela, allait-elle enfin tirer au clair pour nous cet étrange malaise de la femme moderne, prise entre son expérience vécue et le miroir déformant que ne cessent de lui présenter une société et une littérature d'origine masculine ?

Ce premier volume n'est qu'une introduction. Je cherche à dégager le problème, non à le résoudre. Nous ne pourrions le juger équitablement qu'à la lumière du second et ne sommes donc pas encore en droit de parler de déception. Les premières pages posent le problème avec une lucidité reconfortante, examinant les données de la biologie, de la psychanalyse, du matérialisme historique, S. de Beauvoir montre en effet avec rigueur qu'il ne saurait être question de rendre un destin aveugle responsable de la subordination de la femme à l'homme. Il faut en chercher la cause ailleurs. C'est là que se placent les pages les plus authentiquement féminines de ce livre, celles qui apportent « la vraie clef du mystère » à savoir la profonde complicité de la femme dans toute cette histoire « d'oppression », de cette femme qui « trouve au cœur de son être la confirmation des prétentions masculines », qui attend de l'homme qu'il ouvre pour tous deux cet avenir « vers lequel elle aussi se transcende ! ».

Mais à peine cette clef est-elle trouvée qu'elle est aussitôt abandonnée pour ne plus resservir, cette clef qui aurait dû (et pu !) ordonner selon une perspective authentiquement féminine l'énorme accumulation de « faits » du chapitre qui s'intitule « histoire ». Au lieu de cela on décèle comme un subtil changement d'inspiration, qui équivaut presque à une trahison puisque nous voyons l'auteur reprendre insensiblement à son compte les préjugés mêmes dont elle venait de dénoncer l'erreur. Est-il logique en effet

de reprocher si âprement aux hommes une domination dans laquelle on vient de s'avouer complice ? De n'éprouver qu'horreur pour l'orgueil masculin tout en se plaignant amèrement de n'avoir pas pu épanouir le sien propre ? De contester aux hommes toute compétence en matière de psychologie féminine et de se croire qualifiée pour expliquer à ces mêmes hommes leurs propres complexes à notre égard ? Non pas que nous n'ayons été ravies et soulagées en lisant le brillant réquisitoire contre un Montherlant ou un Lawrence ; mais nous n'irons pas jusqu'à accorder à ce portrait d'un homme par une femme, plus de vérité objective qu'à ceux, innombrables et exaspérants, des femmes par les hommes, qui ne sont finalement que des documents de psychologie masculine et ne sauraient jeter aucune lumière sur la réalité de la femme. De même que pour connaître les Noirs, il vaut mieux aller vivre en Afrique, qu'étudier la législation américaine les concernant ou les complexes d'un Richard Wright, de même nous attendons de S. de Beauvoir un témoignage personnel plutôt qu'une étude des refoulements d'un Montherlant. Espérons que le deuxième volume répondra à cette attente.

Me sera-t-il permis d'ajouter quelques mots en tant que lectrice protestante de ce livre ? Il n'est en effet que trop habituel de voir les non-chrétiens confondre christianisme et catholicisme romain. Mais cette erreur est particulièrement grave dans le cas du problème féminin. Ne sont-ce pas en effet les dogmes catholiques concernant Marie, avec l'étrange mutilation de sa féminité qu'ils impliquent, que la conscience protestante éprouve plus douloureusement comme anti-bibliques ? Critiquer un Claudel ce n'est pas atteindre le christianisme. D'ailleurs Claudel lui-même pas plus que le christianisme, ne tombe sous le coup des reproches formulés par S. de Beauvoir. S'il est exact que la Bible soumet la femme à l'homme, ce n'est toutefois qu'après avoir soumis l'homme à Dieu et en avoir fait un « esclave de Christ », esclavage plutôt plus que moins astreignant que celui qui ordonne une épouse à un mari aimé. Loin d'exalter l'orgueil masculin, la Bible place l'esprit d'obéissance bien au-dessus de l'esprit de domination, et cela pour les hommes au même titre que pour les femmes. Selon elle, l'homme aussi « puise sa grandeur dans sa subordination même » et doit « donner sa personne » ; à tel point que c'est sans doute dans cette commune et quotidienne expérience de l'abdication de leur moi que les partenaires d'un foyer chrétien peuvent trouver le plus sûrement cette libération véritable à laquelle aspire tout être humain.

## Tome II L'expérience vécue

Si le hasard nous avait mis ce livre entre les mains à 17 ans, nous l'aurions sans doute dévoré en cachette, y puisant avidement un vocabulaire et des faits dont la crudité et la précision ne laissent rien à désirer : après quoi, dûment « initiées », écrasées par la disproportion entre le drame décrit et le remède proposé, nous serions allées grossir les rangs des pauvres névrosées de ce gros volume. À 35 ans, par contre, le sentiment éveillé par cette lecture est la pitié. Pitié pour ces malheureuses dont ce livre se fait le porte-paroles [*sic*] et qui sont asservies non pas tant par l'homme que par leur propre égoïsme, leur orgueil, leur vide spirituel – des corps féminins sans âme et sans cœur. Pitié aussi pour l'auteur dont l'effort pathétique vers sa propre libération n'a visiblement pas abouti.

Ayant jeté par-dessus bord toute morale « bourgeoise », ne reculant devant aucune liberté de langage ou de mœurs, puisant sans contrainte et sans pudeur dans un impressionnant amas de témoignages, S. de Beauvoir croit pouvoir prouver que les complexes dont souffrent les femmes sont dûs à un statut social et économiquement asservissant.

On pourrait accepter de discuter une telle proposition si elle était le fruit d'une enquête sérieuse. Malheureusement il n'en est rien. S. de Beauvoir a consciemment ou non, à peu près interdit l'accès de son livre à toute information qui eût risqué de s'inscrire en faux contre sa théorie. La femme heureuse, normalement épanouie, y fait figure d'anomalie, d'exception qui confirme la règle. Bien sûr, une femme équilibrée ne consulte guère les psychanalystes, ne fait pas une bonne héroïne de roman et ne publie pas en librairie son journal intime ; elle échappe donc à une enquête basée sur de tels documents, mais son expérience n'en est pas moins « vécue » et méritait mieux qu'une vingtaine de pages sur près de 600. Une enquête qui n'atteint que les névrosées et les bourgeoises désœuvrées ne connaît que l'envers du décor ; ses attaques n'atteignent que des caricatures : un mariage dont tout amour est absent, une maternité que l'on ne conçoit que toute auréolée d'avortements.

Cependant si nous refusons à cette énorme compilation le caractère d'un document complet sur « la femme, cette inconnue », il nous livre presque sans le vouloir au moins une « expérience vécue » fort intéressante : celle de l'auteur – non pas directement accessible mais révélée par mille indices à une lecture attentive. En effet, comme dans le tome I la documentation nous



est livrée en vrac ; confession authentique, créations littéraires, poses hystériques, tout est sur le même plan ; on ne peut se défendre de l'impression que leur volume est surtout destiné à marquer la faiblesse de la pensée, que la thèse proposée non seulement n'est pas née de leur étude, mais n'a pas même réussi à en ordonner après coup le complexe chaos. Serait-ce que ce livre a été écrit trop vite, presque au fil de la plume, ce qui en expliquerait les hésitations et les apparentes volte-faces, ou faut-il en chercher la cause dans une erreur plus profonde qui empêcherait l'auteur de faire coïncider son expérience et sa pensée ?

Le chapitre X va nous le découvrir. Oubliant un instant sa thèse de la similitude des sexes, l'auteur y fait preuve d'une pénétration dans l'analyse de ce qui les fait *[sic]* différents à laquelle on ne s'attendait plus. Elle montre que « les raisonnements masculins ne sont pas adéquats à la réalité dont la femme a l'expérience » (p. 425), que « il y a toute une région de l'expérience humaine que le mâle choisit délibérément d'ignorer parce qu'il échoue à la *penser* : cette expérience la femme la *vit* » (p. 438) évoque avec sympathie les qualités proprement féminines ; besoin d'harmonie, générosité vraie, « inquiétude plus proche de l'authenticité que l'assurance importante de son époux » (p. 454) et enchaîne : « mais elle n'aura sur le mâle ces privilèges qu'à condition de repousser les mystifications qu'il lui propose ». Tout cela est excellent. Et c'est pour n'avoir pas su aller elle-même au bout de ce refus que S. de Beauvoir n'a pu nous donner le livre que nous espérons d'elle.

N'est-ce pas en effet se laisser encore mystifier par les hommes que d'être incapable de concevoir des valeurs et une liberté autres que les leurs (p. 437). Toute l'originalité de la femme qu'elle vient d'évoquer devant nous, elle y renonce, elle s'oblige à la mépriser, parce qu'on lui a appris que la forme masculine de l'être humain est la seule valable. Tout son effort tend vers une liberté de forme masculine : se poser face au monde et le transformer par l'extérieur. Ce qui en elle lui en barre l'accès : faiblesse physique, destin anatomique, nature singulière de son érotisme et de son contact avec le monde, elle n'ose le nier mais l'éprouve comme une honteuse mutation. Ce n'est pas parce qu'elle est femme qu'elle souffre mais parce qu'elle s'interdit de l'être. Sur le plan moral, même abdication. Docile élève des mâles orgueilleux dont elle semble entourée, S. de Beauvoir n'ose opposer à leurs vertus viriles la bonté et la générosité, elle sait pourtant que ces vertus « féminines » suffisent à assurer l'harmonie d'un couple : ce n'est pas sans nostalgie

qu'elle salue au passage ces bonheurs faits de générosité réciproque mais rendus trop rares par la vanité des hommes (p. 168). Mais a-t-elle vraiment la naïveté de croire qu'une modification sociale libérant face à l'orgueil masculin un orgueil féminin identique permettrait aux couples de faire l'économie de cette générosité ?

Que l'oubli de soi ne soit pas une vertu naturelle et facile, nul ne le conteste : du moins cette porte étroite mène-t-elle à une vie authentiquement épanouie dès maintenant et quelles que soient les circonstances sociales. Ces cas de bonheur si « rares » dans le milieu où vit S. de Beauvoir le sont bien moins dans nos foyers chrétiens – à tel point que ce n'est pas sans stupeur que certaines d'entre nous ont découvert, à travers ce livre, l'horreur d'un monde d'où non seulement Dieu mais même tout idéal humain sont absents. Habituees à avoir pour partenaires immédiats de notre vie des hommes dont l'effort suprême est tourné non vers la glorification du moi mais vers le service de Dieu, aimant en eux autant leur humanité que leur effort pour la dépasser, engagées à leurs côtés dans le même combat, nous avons oublié qu'une telle vie est une grâce de Dieu, « un tel tour de force qu'il ne faut pas moins d'une intervention divine pour le réussir » (p. 213).

En ce sens, on pourrait presque dire que ce livre est une illustration de la parole « celui qui voudra sauver sa vie la perdra ». Les rares pages positives, nous les faisons nôtres [*fin de la phrase non déchiffrée*]. Toute la misère qui s'y étale par ailleurs, tout ce grand cri vers un sens accordé à la vie, toute cette soif d'amour et de liberté, nous sommes reconnaissantes à S. de Beauvoir de nous les faire connaître dans leur chaos, leur désespoir, leur ultime échec. Nous attendions de ce livre des lumières – il nous a révélé un abîme de ténèbres. Puisse-t-il nous inciter à garder moins timidement sous le boisseau l'éclatante lumière dont nous avons reçu le dépôt.

*Jeunes Femmes*, n° 2, janvier 1950.

FRANCIS JEANSON

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*

Sur la condition de la femme dans le monde moderne, Simone de Beauvoir vient de présenter au public une étude en deux volumes<sup>1</sup> qui a donné lieu à des critiques fort contradictoires et le plus souvent sans aucun rapport avec son contenu réel. Quel est donc ce livre – ce monstre, en somme ? Les uns s'en offusquent, le trouvant scandaleux ou trop révolutionnaire à leur goût. D'autres, cependant, se plaignent de n'y rencontrer qu'un tissu d'évidences... Mais les premiers clamant leur indignation sur un ton si aigu, avec un tel manque de contrôle dans le choix des expressions et souvent une si âpre exigence de pudeur à l'encontre de certaines réalités, qu'on en vient à se demander si le mal qu'ils condamnent ne serait pas plutôt un mal qui les obsède. Quant aux seconds, cette prétendue banalité qu'ils dénoncent les a probablement dispensés d'une lecture tant soit peu attentive de l'ouvrage : car les thèmes connus et dépourvus d'intérêt auxquels ils prétendent le réduire ne s'y rencontrent en fait que ressaisis selon des perspectives dont on peut bien redouter les implications pratiques, mais dont on conviendra en tout cas qu'elles modifient profondément le sens et la portée de ces thèmes. Une fois de plus, force est donc de renvoyer dos à dos la plupart des critiques, tous ceux dont les condamnations hâtives ne parviennent en fin de compte qu'à s'entre-détruire – laissant intacte la cible que de part et d'autre elles se proposaient d'atteindre. Une fois de plus, comme dans tous les cas où la passion se substitue à la lucidité, le lecteur soucieux de comprendre se voit contraint, pour accéder à l'œuvre elle-même, de la délivrer d'abord des masques et des travestissements dont elle a été tour à tour affublée.

Récemment, comme je m'entretenais avec elle des réactions de la critique à l'égard de son livre, Simone de Beauvoir m'avoua combien ces réac-

1. Éd. Gallimard, Paris, 1949. [Note de la revue]

tions l'avaient surprise – car elle avait eu plutôt en l'écrivant, la désagréable impression « d'enfoncer des portes ouvertes »... Depuis lors, elle a pu se convaincre qu'il n'en était rien. Dans le courant de la même conversation, elle venait d'ailleurs de m'assurer qu'elle n'avait eu aucun mérite à poser de tels problèmes, qui manifestement « étaient dans l'air ». Là encore, les faits contestent aujourd'hui une semblable affirmation. Certes, le malaise était indéniable dans les rapports entre hommes et femmes : mais les femmes elles-mêmes – qui pourtant le subissaient directement, sous les formes les plus diverses et souvent les plus douloureuses – semblaient peu soucieuses d'en approfondir la signification. Bien sûr, il y avait aussi les revendications féministes, celle du droit de vote par exemple, et d'une façon générale le souci, manifesté dans la plupart des pays du monde par une certaine proportion des femmes, de devenir des *citoyennes* au même titre que les hommes. Mais précisément la mise en avant de semblables revendications risquait de différer la prise de conscience d'exigences plus fondamentales. Et c'est en effet ce qui n'a pas manqué de se produire : le problème a semblé résolu, quand sa solution même – tout en apportant d'utiles modifications à divers *facteurs objectifs* de la condition féminine – demeurait en réalité purement formelle, et à peu près inopérante. Finalement, cette solution a servi d'alibi à tous ceux et à toutes celles qui redoutent par-dessus tout la contestation de leurs propres attitudes, et *l'effort subjectif* qu'il leur faudrait accomplir pour les modifier de façon profonde et durable. Il y avait donc malaise, il y avait même souvent malheur : mais on évitait d'en convenir, ou plutôt, quand le mal était trop manifeste, on s'empressait de lui trouver quelque explication satisfaisante – invoquant par exemple, avec « l'éternel féminin », l'inéluctable antagonisme entre la « nature » de l'homme et celle de la femme.

Aujourd'hui la situation est en gros demeurée la même. D'où ce déferlement d'hostilité à l'égard d'un ouvrage qui, tout à la fois, dénonce le *mythe* de la supériorité masculine, montre comment l'homme a contraint sa compagne tout au long de l'histoire à se concevoir à partir de lui et par rapport à lui, et convie les femmes à ressaisir la responsabilité de leur existence en lui conférant une signification qui ne soit plus soumise à ce détournement. L'auteur ne conteste d'ailleurs pas qu'on puisse parler d'une infériorité féminine : mais la question est de savoir si cette infériorité est inscrite dans une sorte de destin absolu de la femme, ou s'il s'agit d'un état de fait dû au maintien prolongé des femmes dans une situation d'infériorité. Sur ce point, Simone de Beauvoir met aisément en lumière l'impuissance des explications

déterministes, aux trois niveaux de la physiologie, de la psychologie et des structures économiques, à rendre compte de cette « féminité » que l'homme attribue à la femme – la faisant être *pour lui et par lui*, aux dépens de ses possibilités d'existence *pour elle-même et par elle-même*. Perspective que l'auteur exprime en de saisissantes formules : « L'humanité est mâle, et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui... Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre » (I, 15).

Pendant, sans doute aurait-il suffi, pour neutraliser cette perspective masculine, d'une perspective inverse adoptée par les femmes à l'encontre des hommes. Or, dans la réalité, la femme a consenti, le plus souvent, à jouer ce jeu dont l'homme avait posé les règles. Seulement, elle l'a joué, elle le joue encore, dans la mauvaise foi. Et son attitude, à moitié complice, à moitié révoltée, la condamne à s'enliser dans sa situation d'autant plus irrémédiablement qu'elle prétend la nier : plus elle récrimine contre cette réalité secondaire et ce rôle mineur qui sont devenus les siens, plus elle confirme le choix qu'elle fait de s'y soumettre et plus elle resserre les liens qui la rendent esclave. Car il ne s'agit point de se révolter, de nier et de récriminer, mais d'assumer une situation – dépourvue de sens et bloquée sur elle-même pour la dépasser vers des rapports authentiquement humains.

Il serait tout à fait dérisoire de prétendre fournir, d'un ouvrage tel que *Le Deuxième Sexe*, un compte rendu tant soit peu représentatif de son contenu réel. Rappelons seulement qu'après avoir pris soin de préciser « qu'aucune femme ne peut prétendre sans mauvaise foi se situer par-delà son sexe », l'auteur s'attache à faire la part entre ce qu'il peut y avoir d'irréductiblement *féminin* dans la condition féminine, et tout ce qui s'y surajoute actuellement – c'est-à-dire tout ce qui relève du mythe et constitue le trop fameux « mystère féminin » : cette Femme imaginaire qui est devenue plus réelle que l'autre et qui apparaît tout à la fois au gré du regard masculin et de sa propre soumission, comme la Déesse ou la Mégère, comme la Séductrice ou l'Ange du foyer, comme le bien le plus précieux ou comme le plus coûteux des parasites. Une partie consacrée aux divers aspects des situations féminines dans le cours de l'histoire, une autre où l'auteur dégage de l'œuvre de quelques grands écrivains (Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel, Breton, Stendhal) leur attitude à l'égard de la femme, complètent le premier tome. Le second, qui a pour objet « l'expérience vécue », envisage et décrit tour à tour la

constitution progressive de la « féminité » chez la petite fille et l'adolescente ; la situation de la femme mariée, de la mère, de la femme âgée ; les vaines tentatives, enfin, de celles qui s'efforcent de justifier individuellement leur existence, sans concevoir la nécessité d'une libération collective. Un dernier chapitre esquisse dans ses grandes lignes ce que devrait être cette libération pour permettre aux hommes et aux femmes, *par-delà leurs différenciations naturelles, d'affirmer sans équivoque leur fraternité.*

Quiconque aujourd'hui refuse de s'en tenir à l'hypocrite noblesse des mots, aux fausses pudeurs du moralisme, aux derniers lambeaux des grandes apparences traditionnelles, quiconque préfère affronter la réalité, et les sourdes rancœurs et l'obstinée mystification qui la hantent, saura gré à Simone de Beauvoir d'être parvenue à poser d'aussi brûlantes questions dans une telle atmosphère de santé morale et d'humaine générosité. Le problème, toutefois, comporte-t-il vraiment quelque solution ? Pour l'auteur, il n'est pas douteux qu'il peut en comporter une, mais qu'elle n'est pas d'avance donnée, d'avance inscrite dans la réalité, et que les hommes et les femmes ont ensemble à l'inventer – en surmontant vers des conduites librement assumées la mauvaise foi qui les transforme au plus intime d'eux-mêmes, en ennemis inséparables. En d'autres termes, il appartient aux femmes de manifester, au travers d'un immense effort de ressaisissement, que la reconnaissance de l'homme par l'homme, c'est aussi la reconnaissance de la femme par l'homme – et que celui-ci, au même titre que celle-là, n'est lui-même, après tout, qu'un cas particulier de l'être humain.

*Revue du Caire*, n° 128, mars 1950.

MARIUS PERRIN

*Le Deuxième Sexe* par Simone de Beauvoir

Justement indignée que, jusqu'à ce jour, les hommes aient tiré cyniquement toute la couverture de leur côté, Simone de Beauvoir entreprend de dénoncer, au nom de ses sœurs, l'outrage immémorial. Sans l'approuver en tout ce qu'elle dit – on s'en doute peut-être – j'avoue qu'en ce millier de pages quelquefois raboteuses elle a su brosser un tableau qu'on n'oublie plus, de la misère du Deuxième Sexe, misère tellement racinée [*sic*] au cœur de la société que même ses victimes la tiennent encore pour Loi de Nature.

D'où vient, demande-t-elle, que l'homme, depuis toujours, soit seul maître et seigneur ? Que ce soit lui qui fasse les lois et les religions, qui gouverne et qui juge ? Sa réponse est fort simple : c'est que les hommes « ont eu au départ, avec la force, le prestige moral ». De là découle naturellement qu'ils « ont toujours tenu le sort de la femme entre leurs mains ». Bien entendu, « ils n'ont pas décidé en faveur de son intérêt ; c'est à leurs propres projets, à leurs craintes, à leurs besoins qu'ils ont eu égard ». Nous sommes en pleine conjecture. Les données sporadiques que nous pouvons avoir sur les origines ne permettent guère autre chose, et celle-ci en vaut bien d'autres.

D'où vient que la femme mariée soit encore aujourd'hui traitée en mineure par tous les codes occidentaux ? « C'est le régime social fondé sur la propriété privée » qui en est responsable, comme c'est lui qui veut que l'adultère féminin soit tellement plus grave que celui du mari : songez qu'un héritier illégitime pourrait par cette voie s'introduire dans le cercle des ayants droit !

Et d'où vient que les femmes enfin peuvent entrevoir une libération ? « De la révolution technique », d'une part, en vertu de laquelle ce n'est plus tant sa force qu'on demande à l'ouvrier, que son adresse, sa précision... son

jugement, toutes qualités que la femme possède autant que l'homme ; – de la révolution sociale d'autre part qui admet le principe « à travail égal, salaire égal » et qui tend vers la suppression du patrimoine, par conséquent de l'héritier.

On a reconnu la méthode marxiste ; Madame de Beauvoir refuse pourtant son obédience à l'école du Matérialisme dialectique. Le simple fait d'avoir choisi non la coupe historique en classes sociales, mais la coupe biologique en sexes montre déjà avec quelle souplesse elle entend se servir de cette méthode. Que sa démarche soit difficile ne lui échappe point car dès l'introduction elle peut écrire : « Il n'y a pas toujours eu des prolétaires : il y a toujours eu des femmes... leur dépendance n'est pas la conséquence d'un événement ou d'un devenir, elle n'est pas arrivée... Elles vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques, la condition sociale, à certains hommes – père ou mari – plus étroitement qu'aux autres femmes. Bourgeoises, elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires ; blanches, des hommes blancs et non des femmes noires... »

Cette complicité avec l'opprimeur nous invite à chercher s'il n'y aurait pas encore d'autres raisons inscrites dans la chair même des victimes. Simone de Beauvoir, recourant maintenant à la physiologie, illuminée par la psychanalyse, va nous décrire le chemin douloureux parcouru par un bébé de sexe féminin qui devient peu à peu jeune fille, puis femme, et enfin neutre. C'est ici, me semble-t-il, qu'elle fait le plus œuvre nouvelle. Non pas qu'elle ait tiré tout cela de son propre fonds, car elle a beaucoup lu. Mais sa culture philosophique, greffée sur sa propre expérience de femme dans le monde, lui a permis de tirer le meilleur parti possible de tous ces matériaux disséminés dans ce qu'on est convenu d'appeler littérature féminine.

Le tableau n'est pas gai. Une remarque de méthode me paraît toutefois s'imposer : on prétend que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Je dirais volontiers que les gens heureux – entendez ce mot au sens tout relatif que les philosophes existentialistes nous ont appris à lui donner – n'écrivent pas leur histoire – je connais des femmes qu'on étonnerait en leur parlant de leur malheur. Voltaire, par le truchement de son Turc, affirmait à Candide que « le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin ». Ces femmes ne se demandent point si elles sont heureuses parce qu'elles ne s'ennuient pas. Elles sont « intégrées » comme disent les marxistes. Elles ont trouvé leur transcendance, leur raison d'être en leur tra-



vail, leur maison, leur service. Disons le mot, elles ont choisi de servir et, librement, chaque jour, elles rechoisissent. Elles aimeraient qu'on les aide davantage. Mais elles ne vivent pas « dans l'immanence ». Cela vient sans doute – pour celles qui sont mariées – de ce qu'elles ont rencontré cet oiseau rare qu'est un mari qui est en même temps un homme. Mais cela se trouve. Or, ces femmes-là, comme je le disais, n'écrivent que rarement. Le témoignage de celles qui ont écrit ne donne donc qu'un son de cloche. L'enquête littéraire est insuffisante : c'est un peu comme si on voulait juger de la santé d'un pays en ne visant que ses hôpitaux.

Ceci n'infirme en rien la thèse soutenue par Simone de Beauvoir, mais je pense qu'elle eût gagné à être plus nuancée.

Ce qu'elle veut, essentiellement, c'est que la femme soit en telle situation qu'elle puisse être quelqu'un aussi bien que l'homme. Qu'elle cesse enfin de n'être que l'Autre, le relatif éternel d'un absolu inabordable. Elle a voulu frapper, et frapper fort. Il eût mieux valu cependant, je le répète, ou faire œuvre plus simple pour toucher le grand public – ou bien plus nuancée pour les « intellectuels ». J'ai toujours l'impression d'être assis entre deux chaises...

Toutes ces réserves dites, je pense qu'elle a raison sur le fond. La jeune fille, la femme dans le monde ont plus de peine que l'homme à être quelqu'un, à exister. Toutes leurs velléités d'indépendance, de personnalité sont assez vite éteintes par la société, surtout quand elles se mêlent d'éducation. À quoi bon être brave, savante ou bien géniale ? La jeune fille est vouée à l'homme qui l'épousera, élevée pour lui et non pour elle. Il n'est pas bon qu'elle le dépasse en quoi que ce soit. Rien ne flatte au contraire, le mâle, comme d'être supérieur, de protéger, d'instruire et de vaticiner. Qu'à cela ne tienne : elle sera faible, soumise, respectueuse. Ton mari t'apprendra tout ça ! « La raison profonde de ce défaitisme, c'est que l'adolescente ne se pense pas responsable de son avenir ; elle juge inutile d'exiger beaucoup d'elle-même, puisque ce n'est pas d'elle, finalement, que doit dépendre son sort. Bien loin qu'elle se voue à l'homme parce qu'elle se voit inférieure à lui, c'est parce qu'elle lui est vouée qu'acceptant l'idée de son infériorité elle la constitue ».

« Pour plaire il faut abdiquer... il y a divorce entre sa condition proprement humaine et sa vocation féminine ». Tout son malheur est là... Les poètes font bien mine, comme les amoureux, de la prier pour la séduire : ce n'est qu'un feu sans lendemain car la déesse n'est plus rien dès qu'elle a cessé

de plaire. Elle n'est pas une personne qui choisit librement ses projets et fabrique ses valeurs : elle est l'Autre, et rien de plus, celle qui sert le mâle en ses projets à lui et se doit de faire semblant d'adopter ses valeurs. Elle lui sert, elle le sert... Maryse Choisy<sup>1</sup> prétend que cette apparente sujétion cacherait une force insoupçonnée. L'homme en effet, ne serait, le plus souvent incapable de servir à son tour qu'en raison d'un profond sentiment d'infériorité en face de la mère. Il a peur de se trahir, de brûler ses vaisseaux... Il ne lui reste plus qu'à jouer au méchant et à se rassurer par ses succès dans le monde des affaires, de la politique ou des beaux-arts... Quoi qu'il en soit, la femme se fait objet. Même dans l'amour, elle reste la proie : on la saisit, on la possède... et elle s'accepte en ce rôle à tel point que c'est parfois lui faire injure que de la « respecter » !

Le Droit prend volontiers le parti du plus fort et nos codes ne cachent pas leurs préférences. Je suis sûr que les Français auraient plus d'une surprise si quelque juriste publiait en regard les textes qui définissent les droits et les devoirs des hommes d'une part, ceux des femmes d'autre part.

La coutume, qui régit les éducateurs aussi bien que les parents, a deux poids et deux mesures. Une fille n'a pas, il s'en faut de beaucoup, tous les droits de son frère. À lui la liberté et les loisirs, les relations, les expériences... (il me semble que ceci n'est plus tout à fait vrai). La seule chose qui importe pour elle, c'est le beau mariage, le jeune homme avec une situation... (Ceci n'est pas vrai que de la bourgeoisie !) Que d'exemples on pourrait donner... L'avenir sera ce qu'il pourra, et puis il convient de savoir fermer les yeux...

Je soupçonne que Madame de Beauvoir serait ici plus juste si elle n'était en réaction contre ce qu'elle a vu faire, peut-être même contre ce qu'on a tenté de lui faire faire. Cette réaction est saine. Elle a raison d'écrire : « en vérité, pas plus que la réalité historique, la nature n'est un donné immuable ». L'homme n'est pas un produit comme un autre : il est ce qu'il se fait, librement, à partir de sa situation. Puisqu'il accepte la lutte contre le mal, la maladie, sa lâcheté ou sa faiblesse, il est toujours contre nature. Sa valeur est fonction de son tonus révolutionnaire. Je vois mal un chrétien qui ne serait, en ce sens au moins, un révolutionnaire.

Rassurez-vous : je n'ai pas l'intention de retenir Madame de Beauvoir pour le prochain congrès des œuvres catholiques. Mais il m'est apparu

1. Journaliste, fondatrice de la revue *Psyché*, voir notice.

qu'en s'éloignant avec horreur d'un certain « christianisme » qu'elle nomme un peu légèrement tantôt « l'Église », tantôt « le Droit canon » elle s'est avancée, peut-être sans bien s'en rendre compte, vers des valeurs qui sont chrétiennes et qui condamnent ce « christianisme » des Bien-Pensants. Nous ne pouvons évidemment la suivre quand elle proclame que « le principe du mariage est obscène parce qu'il transforme en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané ». Mais nous sommes d'accord dans la mesure où cela veut dire que l'homme et la femme se doivent efforcer, par le jeu de leurs libertés, à faire de ces prétendus droits et devoirs, horribles mots prolétaires, un élan spontané. C'est là, me semble-t-il, le devoir de tous les époux qui se respectent. Nous la retrouvons quand elle affirme que « l'amour physique... ne devrait jouer en toute vie humaine qu'un rôle épisodique et autonome... » C'est du bon sens. Et nous craignons de ne pouvoir toujours la suivre sur les sommets himalayens de l'existentialisme lorsqu'elle écrit : « il faudrait que le mariage fût la mise en commun de deux existences autonomes, non une retraite, une annexion, une fuite, un remède... ».

Je regrette, encore une fois, que ce livre ne s'adresse franchement ni tout à fait au profane, ni tout à fait au spécialiste. Je regrette ses excès. Mais j'estime qu'il fallait qu'il fût écrit et qu'il rendra de grands services aux sociologues, aux législateurs, aux éducateurs et peut-être, indirectement, aux femmes.

*Le Pays roannais*, 2 novembre 1950. Selon la reproduction du texte dans « Entre nous », numéro spécial des *Cahiers de l'Institut Catholique* de Lyon (1985) consacré à Marius Perrin.

ODETTE GROSJEAN-DARIER

*Le Deuxième Sexe* par M<sup>me</sup> Simone de Beauvoir

Ces deux volumes existentialistes ont eu un certain retentissement. Sans doute, la raison principale de leur succès est-elle la carence de la littérature traitant de la situation de la femme. Notre époque pose des questions brûlantes au sexe dit faible. Les décisions à prendre concernent la structure même de notre société. Il est normal que le problème préoccupe toutes les femmes de tous les milieux. Mme de Beauvoir a traité le sujet avec une certaine ampleur. Malgré les réserves importantes que nous apporterons au cours de cet article, cet exposé est un document caractéristique de notre époque : il nous renseigne sur la situation féminine vue dans l'axe d'une philosophie à la mode, et il est l'expression typique des complexes d'une « sartrienne » qui se préoccupe, comme tout le monde aujourd'hui, de psychologie.

*Remarques préliminaires.* Ces deux volumes comptent ensemble neuf cent soixante-douze pages. Leur lecture découragera les gens pressés. Les expressions non seulement réalistes, mais vulgaires fourmillent. Sous prétexte d'appeler un chat un chat, l'auteur nous promène dans l'ordure. C'est dommage. Personne n'y gagne rien. Disons d'emblée que ce livre n'est pas à recommander aux personnes moralement chancelantes ni aux très jeunes dont le sens critique serait peu aiguisé.

Le style est lourd. Les idées parfois se répètent, tournent et reviennent. Les citations nombreuses et arbitrairement choisies pour appuyer des thèses personnelles sortent presque exclusivement de milieux littéraires. Colette est à l'honneur. On ne peut s'empêcher de penser que les quelques Françaises citées ne sont pas toute la France et qu'un peu moins de parti pris aurait donné plus de poids aux arguments. La femme huguenote, par exemple, est passée sous silence. Toutes les mentions chrétiennes de Simone de Beauvoir se réfèrent au catholicisme. L'auteur ne connaît que le christianisme romain.

Nous rencontrons par ailleurs dans ces livres des contrastes étonnants. Modernes par leur aspect, ils contiennent des remarques très vieux jeu. Je pense aux descriptions de femmes qui ont le temps (!) de s'ennuyer, de celles qui font des après-midi de visites, qui ont l'air de ne savoir que faire de leur journée. Sont-elles vraiment si nombreuses pour qu'on leur consacre tellement de place ? Si elles dominaient notre époque, la mode n'en serait-elle pas plus influencée ? Or, la confection prend le pas sur la couture, les articles ménagers sont de plus en plus automatiques, le style est sacrifié à l'utilitaire. La femme moderne cherche donc à gagner du temps plutôt qu'à découvrir une occupation. « ...la jeune fille incapable de gagner sa vie... ne peut que végéter en parasite au foyer paternel » (2/200) ; « ...les bourgeoises qui se font aider sont presque oisives ; et la raçon de ces loisirs, c'est l'ennui » (2/244). Au retour du voyage de noces « elle découvre l'ennui avec la solitude. La femme (vers 50 ans) découvre enfin sa liberté au moment où elle ne trouve plus rien à faire » (2/408). Ces citations donnent un aperçu de la pensée négative de Simone de Beauvoir. Tout le livre n'est qu'un cri de révolte, certes en grande partie personnel, mais tout de même reflétant une souffrance collective : un désir d'émancipation parfois justifié. Mais n'est-ce pas une faiblesse que de tout exprimer par la négation ?

Abordons quelques thèses principales.

*La femme est l'Autre.* L'homme s'impose par la force comme le sujet, en face de la femme qu'il considère comme l'Autre, l'objet, l'inessentiel. C'est lui qui domine le monde. La terre n'a jamais été partagée en parts égales. La femme reste vouée à la vassalité si ce n'est à l'esclavage. Il est indéniable que le problème peut être vu sous cet angle-là. C'est celui de la chute sans espérance ni lumière. C'est le « il dominera sur toi » de la Genèse, la malédiction perpétuée. Cette thèse traverse le livre et décrit toutes sortes d'injustices et de douleurs réelles. « Il y a de profondes analogies entre la situation des femmes et celle des Noirs : les unes et les autres s'émancipent aujourd'hui d'un même paternalisme et la caste naguère maîtresse veut les maintenir à « leur place », c'est-à-dire à la place qu'elle a choisie pour eux (1/24) ; la grande différence, c'est que les Noirs subissent leur sort dans la révolte... tandis que la femme est invitée à la complicité » (2/47). Là réside le nœud du drame. La femme étant élevée et instruite par une société patriarcale, subit sa situation sans arriver à s'en dégager. Plus elle se révolte, plus elle se met en mauvaise posture. Elle a donc intérêt *au statu quo*, d'où sa passivité. Elle préférera conserver, raccommoier, arranger plutôt que détruire

et reconstruire. Comme le Noir, elle cherche à « tirer son épingle du jeu ». « On comprend que subir pour subir, elle préfère la routine à l'aventure. »

Cette thèse comporte des éléments qui donnent à ce livre un accent de vérité et justifie son intérêt. Pour autant que Simone de Beauvoir stigmatise le péché des hommes qui vivent selon leur loi – celle du plus fort – nous abondons dans son sens. La domination qu'elle décrit, sexuelle, familiale, économique, politique, n'a rien de commun avec l'autorité en Christ. Il faut remercier cette Française d'avoir signalé avec force les drames provoqués dans les familles par des slogans à la mode. « On prétend que la femme a moins besoin d'activité sexuelle (que l'homme), rien n'est moins certain (2/374)... on considère encore chez la femme l'acte amoureux comme un service qu'elle rend à l'homme et qui fait apparaître celui-ci comme son maître. » Inutile d'allonger les citations, le climat du livre est là. Et sans doute donne-t-il à réfléchir en face de nos ménages chrétiens désunis parce qu'ils ignorent le sens profond du *Cantique des cantiques* et de la *Première Épître aux Corinthiens* : « L'homme est maître du corps de la femme et la femme de celui de son mari. »

La vie professionnelle est également limitée. « Oui, les femmes dans l'ensemble *sont* aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités : le problème, c'est de savoir si cet état de choses doit se perpétuer » (1/25). La question se pose pour nous chrétiennes jusque dans l'Église. Sa retenue à l'égard du deuxième sexe est-elle justifiée ? La « soumission » au mari des épîtres de Paul doit-elle toujours exclure le « en Christ il n'y a plus ni homme ni femme » ? Où est le vrai chemin, la fidélité scripturaire ? L'Église laisse la question suspendue, l'opportunité domine : on utilise les femmes non selon leur vocation mais quand on a absolument besoin d'elles. On dit qu'il faut que les dames s'occupent de leur ménage et de leurs enfants. Mais il faut beaucoup de femmes derrière les multiples comptoirs des ventes paroissiales et des chantiers de l'Église !

C'est la liberté, un horizon largement ouvert que Simone de Beauvoir revendique pour la femme. En face du slogan catholique de la « femme au foyer », elle lutte pour laisser à celle-ci le choix, la liberté de vivre selon ses principes, ses désirs, ses dons et ses possibilités. « Accomplir sa liberté par son dépassement vers d'autres libertés », voilà le moteur de l'existentialisme féminin.

*La servitude du corps.* Pour Simone de Beauvoir, le corps est pour la femme son plus sérieux handicap. Elle nous donne une description tragique de la vie physique féminine. Une souffrance succède à une douleur et le tout dans

une atmosphère de farouche refus de la nature. De la corvée mensuelle à la ménopause insupportable, elle nous fait passer par l'angoisse de la grossesse, l'avortement dangereux, l'accouchement atroce pour aboutir à la négation du prétendu instinct maternel. Toute l'étude contient quelque chose d'inférial. Il s'en dégage une impression troublante, car aucune expérience n'est tout à fait faussée, aucune théorie absolument inexacte. Il subsiste à la lecture un malaise, une oppression en partie due au pessimisme permanent de l'auteur. Sans doute a-t-elle exagéré la situation pour faire mieux ressortir sa pensée.

Si l'existentialiste veut dominer la nature afin de conquérir une relative liberté, c'est son droit. Mais quelle triste perspective ! Quel subjectivisme flottant déterminera la vie de cette Ève future ? En effet, Mme de Beauvoir préconise le contrôle des naissances et l'avortement légal qui permettraient à la femme d'assumer librement ses maternités. Plus de suppression clandestine ni de vie angossée. La mère serait libre de vivre sa vie sexuelle sans craindre de trop nombreuses maternités. D'autre part, l'accouchement évoluerait sans douleur par l'emploi généralisé des gaz comme en Angleterre. Enfin, l'aide de personnes qualifiées s'occupant des enfants lui permettrait d'assumer pleinement une vie conforme à ses capacités créatrices.

Le danger principal de pareilles thèses me semble résider dans le paganisme de base qui préside à ces idées. Que la vie de la femme soit dure, que son organisme dirigé vers la maternité la fasse constamment souffrir, nul ne peut le contester. Mais lui proposer d'être son propre dieu et de diriger seule sa vie physique, c'est se faire le porte-parole du diable. Quoi ! On voudrait substituer à la nature extérieure notre nature intérieure ? En quoi serons-nous plus avancées ? Sans critère ayant autorité, la femme sera ballotée à tout vent d'époque. Nous répondons résolument non à cette façon de comprendre la vie. C'est un Autre qui doit conduire notre vie sexuelle. De prime abord, la nature est acceptée par la chrétienne comme un don de Dieu : notre corps fait aussi partie de la création de Dieu. Et si nous souffrons, c'est un rappel de notre inimité à son égard. Ce n'était pas ainsi au paradis. Ce sera autrement quand nos corps seront glorifiés. Mais en attendant, notre chair reste un rappel constant qu'étant des créatures, nous n'avons pas à dominer la nature en notre faveur mais au service de Dieu, non pas pour notre liberté mais dans la liberté de la foi.

Simone de Beauvoir dit des choses très justes. Nous agissons parfois comme elle, mais jamais pour le même motif. À quoi servirait-il à la femme

de conquérir sa liberté si cette même liberté tue son âme ? À quoi peut bien servir la liberté en soi si ce n'est à fabriquer un faux dieu ? Pour le chrétien, la liberté n'est qu'une conséquence de sa foi, jamais un but.

Simone de Beauvoir nous dit que la femme est une femelle, dans la mesure où elle s'éprouve comme telle. C'est juste et c'est faux. Dieu l'a créée femelle (*Gen.* II, 27), mais avec la possibilité de dominer la matière par l'Esprit de Dieu. Ce qui est tout autre chose que de dominer son corps par sa volonté. Le drame de l'existentialisme, c'est de poursuivre une liberté illusoire parce qu'enfermée dans le cercle perpétuel de la nature pécheresse.

L'auteur nous propose de diriger les naissances de nos enfants. Mais dans quel but ? Pour notre indépendance, notre confort, notre santé ? Où est le critère ? Une envie soudaine, un subit besoin d'affection ? Il ne semble pas qu'on soit bien loin de la femelle. Suivre un savant calcul économique, sans tenir compte des revers de fortunes ? Attendre une période de paix, sans prévoir la guerre ? Que de problèmes subjectifs !

Le chrétien a un témoignage à rendre, il garde l'attitude de foi et tantôt accepte la naissance comme un don de Dieu, même parfois au risque de sa santé, car la santé ne lui appartient pas plus que l'argent, et tantôt utilise les moyens préventifs, car les découvertes humaines sont aussi des dons de Dieu. Pensons à tels malades qui n'ont pas cru devoir transmettre une vie tarée. La justification d'une naissance ne sera ni la liberté personnelle ni la nécessité sociale, mais l'obéissance de la foi aboutissant au baptême.

Comme vous le voyez, les points de vue diffèrent à la base. Mais certaines critiques de Mme de Beauvoir sont pertinentes. « ... Il faut remarquer... que la société si acharnée à défendre les droits de l'embryon se désintéresse des enfants dès qu'ils sont nés... si on refuse d'admettre que le fœtus appartient à la mère, on consent à ce que l'enfant soit la chose de ses parents » (2/291). L'auteur préconise un code rendant l'avortement autorisé dans de bonnes conditions d'hygiène et non clandestinement. Elle cite la possibilité qu'ont les femmes bien situées de faire un petit voyage de France en Suisse où l'avortement est libéralement toléré. Sans doute, les époux auraient-ils moins le désir de recourir à de telles méthodes s'ils étaient mieux aidés. Au lieu de cela, on leur octroie généreusement 25 fr. par enfant, ce qui fait cinq jours de nourriture et des pluies de reproches et de critiques de tous genres. Écoutez la radio, lisez la presse, tout est la faute des parents. Si l'avortement était autorisé, il est certain que beaucoup d'injustices criantes seraient supprimées, beaucoup de tentations aussi, comme celle d'exécuter l'opération



pour de l'argent. Il n'est évidemment pas difficile de se procurer trois certificats médicaux. Et ce ne sont que les gens du peuple et point les docteurs en vue qui se font condamner. Notre loi est somme toute bien hypocrite. Et non seulement la loi, mais l'Église qui tolère tacitement le contrôle des naissances et condamne l'avortement. Or, d'après l'Écriture, les théologiens protestants seront bien embarrassés de dire à quel moment spirituellement on tue la vie, quand on agit contre le sperme de vie ou contre le fœtus ? Subtilités théologiques ? Je n'en suis pas sûre. Pour les milliers de femmes qui doivent prendre seules leurs responsabilités dans ce domaine, l'Église est bien silencieuse. Ne nous leurrions pas, il faut parfois tuer dans sa chair comme à la guerre.

Pour terminer cet aperçu trop succinct sur ces problèmes, citons cette phrase lourde de sens : « C'est un criminel paradoxe que de refuser à la femme toute activité publique, de lui fermer les carrières masculines, de proclamer en tous domaines son incapacité, et de lui confier l'entreprise la plus délicate, la plus grave aussi qui soit : la formation d'un être humain » (2/339).

*La servitude ménagère.* Quand elle parle du travail ménager, Simone de Beauvoir prouve que sa philosophie est logique. Rien n'est laissé au hasard et sa pensée réfléchie nous montre qu'elle a fait le tour des sujets. Ce qu'elle reproche au travail ménager, c'est d'être imposé. Toutes les femmes n'ont pas le don ni le goût des nettoyages. La cuisine, l'éducation et surtout le soin aux enfants les effrayent. Parce qu'elle seule peut enfanter, on lui impose une vie d'intérieur qui limite complètement ses horizons.

La description critique que l'auteur nous donne du travail ménager est une des parties les plus intéressantes du livre. Mme de Beauvoir décrit cette vie d'usure, ce combat perpétuel, jamais victorieux. Ce travail si rapidement détruit, qu'il faut toujours recommencer. Elle estime que peu de tâches s'apparentent plus au supplice de Sisyphe. « Jour après jour, il faut laver les plats, épousseter les meubles, reprendre le linge qui seront de nouveau demain salis, poussiéreux, déchirés. La ménagère s'use à piétiner sur place, elle ne fait rien : elle perpétue seulement un présent ; elle n'a pas l'impression de conquérir un Bien positif mais de lutter indéfiniment contre le mal » (2/235) ; « elle attaque la poussière... elle combat le péché, elle lutte contre Satan » (2/237).

C'est étonnant de trouver un jugement pareil chez une existentialiste. La Bible ne parle pas autrement. Pour elle aussi, la poussière est un signe de mort. Dieu nous a tiré de cette poussière pour nous faire naître, mais le

serpent est condamné à en manger et nous à la rejoindre. La poussière est un signe négatif de contrition, la marque de notre impuissance, de notre condamnation. Nous sommes ceux qui descendent à la poussière parce que nous ne pouvons conserver notre vie. La poussière est notre situation juste de créature mortelle, comme suspendue entre deux états poussiéreux. Un flocon microbien, voilà d'où nous venons et où nous allons. Pour nous chrétiens, ce qui importe, c'est ce qui se passe entre les deux états de flocons, mais Simone de Beauvoir ne peut le dire. Elle ne décrit que le drame (réel pour nous toutes) de cette femme nommée Élise qui « quand elle a épousé l'intérieur des placards, épousette encore les géraniums des fenêtres. – Sa mère : Élise est toujours si affairée qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle existe » (2/239). Cette citation de Jouhandeau est le sort de combien de ménagères, abruties par leur effort. Elles se laissent dominer par le mouvement mécanique des muscles, le « on tient » quand même, l'effort consciencieux mais vide de pensée. Cette tentation, toutes nous la connaissons. Le moment où le matériel envahit la vie féminine, où l'Esprit est vaincu par la poussière qui s'érige en reine et maîtresse du logis. D'où le découragement de tant de femmes devant le repas si vite anéanti et les recommandations continues de propreté au mari et aux enfants.

Description prenante mais unilatérale, comme tout le livre. La lutte contre la crasse n'est qu'une partie d'un combat général. Le travail ménager n'est pas plus monotone que beaucoup d'autres métiers : les secrétaires qui tapent des listes de chiffres à la machine, ceux qui poinçonnent des billets ou remplissent des boîtes de crayons. Le travail ménager ne connaît pas encore le supplice de la chaîne qui oblige au même geste mécanique. Quant au temps si court de propreté, il peut vous attrister dans une période de découragement, mais tout se détruit à plus ou moins brève échéance. Ce n'est pas juste de ne voir que le recommencement du mal. Il y a aussi une prolongation due au travail bien fait, une expression personnelle qui se maintient dans la maison. Pourquoi ne voir que la lutte perpétuelle et non pas le résultat journalier ? Pour ma part, je ne crois aucun travail plus rébarbatif qu'un autre, mais celui de ménagère est disqualifié. C'est pourquoi les femmes n'y mettent plus leur cœur. Le mépris ou l'ignorance des hommes quant à la valeur de leur travail a mis au cœur de la femme ce dégoût de l'effort naturel pour la vie. Mais ce pourrait bien être le capitalisme occidental qui nous donne cette horrible notion du travail-argent. Nous avons toujours l'impression que notre immense effort féminin pour l'hygiène, la nourri-

ture et le sommeil ne « rapporte rien », que l'homme seul gagne. Les monnaies sonnantes et trébuchantes valent dans nos cerveaux, pirouettent devant nos yeux. Elles nous détournent de notre vraie liberté.

La femme que Simone de Beauvoir nous décrit n'est qu'une femme qui se libère en passant d'un esclavage à l'autre. En amour, elle sera l'esclave de ses passions, dans sa vie professionnelle, elle se laissera dominer par la machine, et même la nature à laquelle elle veut se soustraire en la dominant elle-même, va se retourner contre elle. Car elle se verra sevrée des dons qui accompagnent la création de Dieu. L'amour sans risque devient fade. Toute femme sait que l'avortement blesse l'instinct vital. La naissance sans douleur ignore ce qu'est la joie de la délivrance et la splendeur du premier cri.

Détourner la nature de sa voie normale, c'est minimiser l'action du Créateur et se priver de ses bienfaits. Nous savons qu'il crée, mais aussi qu'il maintient sa création. Toute notre vie de femme est insérée dans la création qui nous limite et en même temps nous enrichit. Pourquoi vivons-nous, nous autres femmes, pour survivre ou pour participer toujours plus aux mystères de la Création ?

*Les Cahiers protestants* (Lausanne), 34<sup>e</sup> année, n° 6, novembre-décembre 1950.

DOMINIQUE AURY

## Le visage de Méduse

Que la condition humaine soit une chose, et la condition féminine une autre chose – pire – tout le monde en convient à peu près. C'est la nature, dit la tradition, la femme est une créature inférieure. C'est la situation, dit Simone de Beauvoir. Quand on cessera de faire à la femme une situation inférieure, elle cessera d'être une inférieure. Tel est le thème qu'elle développe dans les deux volumes du *Deuxième Sexe*, examinant dans le premier les faits (physiologiques et historiques) et les mythes, et dans le second, l'expérience vécue, les diverses solutions que les femmes, dans la vie contemporaine, trouvent au problème de leur existence. La conscience, la patience, mais aussi la passion de l'auteur forcent l'admiration. Son courage plus encore. Non pas que la thèse qu'elle défend soit particulièrement audacieuse. Ni les revendications, nouvelles (elles ne prétendent pas l'être). Ni ses arguments, ni même son langage, surprenants : ce sont les arguments et le langage des sociologues et des psychanalystes. Ils ne surprennent ni chez Marx, ni chez Freud. Mais il est encore entendu, il semblait entendu une fois pour toutes, qu'il existe des domaines réservés, deux fois tabous, interdits au premier degré au commun du public, et au second degré aux femmes. Qu'une femme discute longuement et en termes dits scientifiques de la physique de l'amour, elle attente au plus grave de tous les tabous, elle viole en même temps les règles de la pudeur et de la bonne éducation. Elle s'expose en quelque mesure, se compromet et compromet avec elle les autres femmes, qui ne sont pas les dernières à lui en vouloir. D'où les rires parce que les détours du langage philosophique ont parfois des effets comiques, mais surtout parce que ce même langage est généralement sans détours et que c'est une femme qui l'emploie. La clarté est pour ceux que le secret professionnel oblige au silence : les médecins et les confesseurs. Sous la plume d'une femme et sur ce sujet, un langage clair est une usurpation, un scandale. C'est pour-

quoi le livre de Simone de Beauvoir fait date, moins par son contenu que par son accent de liberté. Il serait agressif qu'il serait moins scandaleux. Mais il est écrit comme s'il allait de soi de l'écrire, comme si la question ne s'était jamais posée de savoir si une femme pouvait ou non l'écrire. De honte ou de gêne, chrétienne ou non, pas la moindre trace chez Simone de Beauvoir. À sa parfaite liberté d'esprit se joint un acharnement très féminin de bonne ménagère qui ne veut pas laisser de poussière dans les coins. Elle épuise toutes les questions. Elle ouvre toutes les fenêtres tout grand, elle allume partout les lampes à la fois dans toutes les pièces. Et que voit-on ? Eh bien, ce n'est pas beau. Physiquement, psychologiquement, « *tota mulier in utero* » : Une petite fille qui prend conscience de l'être par un manque, et que chaque étape de sa vie marque d'une douleur et d'une humiliation, que le premier sang écoeure et épouvante, une adolescente que la première nuit d'amour révolte, une femme que la première grossesse plonge dans l'angoisse. Désaxée par l'amour, mais plus encore par le vide de sa vie quand elle ne rencontre pas l'amour, terrifiée par la crainte de l'enfant, par la peur de l'abandon, par l'approche de la vieillesse, à quel moment de sa vie trouve-t-elle son équilibre ? Dans le mariage et hors du mariage, dans sa famille et dans sa profession si elle exerce une profession, elle vit en fonction de l'homme et elle dépend de lui. Elle n'a et ne se reconnaît de valeur que relative, elle a une valeur dans la mesure où elle inspire l'amour, une autre par l'enfant qu'elle met au monde, bref elle existe à travers autrui, et non par elle-même. Elle sert, elle n'est pas. Ce n'est pas (même poussée à cet excès) une observation originale. La plus somptueuse paraphrase de ce qui est quelquefois la réalité, et toujours le mythe, on la trouve dans les litanies de la Vierge, où chaque mot exalte dans la mère de Dieu son rôle de médiatrice, sa dignité de créature qui n'étant rien par elle-même devient tout par le choix qui est fait d'elle, et que rend sublime son caractère même d'instrument : « Vase de délices, arche d'alliance, porte du ciel... » Le rôle peut d'ailleurs s'inverser, et sur un plan purement amoureux ou charnel, la femme élue devenir vase de délices, mais « infernal holocauste » aux démons, et « porte de l'enfer ». C'est la même chose. Les femmes tantôt acceptent et tantôt n'acceptent pas cette apothéose qui a (ou semble avoir) pour point de départ une démission absolue. Et si le destin d'une femme dépend du choix qui est fait d'elle, que se passe-t-il quand elle n'est l'objet d'aucun choix ? Simone de Beauvoir réclame avec violence que cesse cette injustice qui fait de la femme un objet. Dans le plein milieu d'un exposé où l'effort

d'impartialité est éclatant, tant de ressentiment la soulève, tant de colère sous l'information scientifique, que l'on est sensible bien plus à sa passion qu'à ses arguments. Au sortir des documents des psychanalystes sur l'enfance, l'adolescence et la vie passionnelle des femmes, on la voit émerger comme d'une descente aux enfers, comme de redoutables ténèbres primitives gorgées de sang, de fantasmes et de cris. Dans quelle mesure, pour juger du normal, a-t-on le droit de prendre argument de ce qui est la définition en dehors du normal, puisque les témoignages recueillis par les psychanalystes, du fait même qu'ils ont été exprimés, l'ont été pour chercher un soulagement à un état de malaise, sinon la guérison d'une névrose ? Sans doute, dans la mesure où il est avéré que les désordres mentaux renseignent sur le fonctionnement normal de l'esprit. Quant à savoir si la majorité des femmes passent par ces états de malaise, combien y demeurent et combien y échappent au départ ou en définitive, reste à être déterminé. Qui la déterminera ? Statistiques ou enquêtes sont inclinées, quoiqu'on fasse, par une hypothèse de base, et le mieux qu'elles puissent faire est de prouver qu'on ne peut rien prouver. On ne saurait d'ailleurs accuser Simone de Beauvoir de passer sous silence les femmes heureuses d'être femmes, ou de ne pas leur donner une place suffisante. L'épouse de l'Écriture, la matrone romaine qui reste au foyer et file la laine, le mythe de la mère bienfaitrice et toute-puissante, d'une part, et d'autre part l'amoureuse, le mythe de la maîtresse bienfaitrice aussi (ou maléfique) et également toute-puissante, ont les unes et les autres dans ce livre le rang qui leur a toujours été reconnu. Simone de Beauvoir le leur confirme sans réticence. Mais justement, qu'est le bonheur de l'acceptation et du courage au prix des secousses de la peur physiologique, au prix de l'effrayant prestige – d'autant plus fort qu'il est plus répugnant – des processus organiques qui s'emparent d'un jeune corps et ne le lâchent plus ? Rien ne fascine comme ce visage de Méduse, comme cette tête sur laquelle se torquent toutes les vipères des légendes.

Derrière le visage serein que les hommes souhaitent à toutes les femmes, demeurera désormais en surimpression cet autre visage épouvanté, épouvantable. C'est qu'il faut, à quiconque mène une action révolutionnaire, une foi si solide dans l'existence de l'injustice, et si parfaite dans l'avènement futur de la justice, qu'il devient nécessaire de prêcher l'horreur pour obtenir l'adhésion à la révolte. Car tout se passe comme si l'horreur était prêchée ; tout est mis en œuvre pour que les femmes, créatures servies, prennent enfin conscience de leur servage, de l'humiliation d'être femme, de ce qu'il y a de

dégradant, d'abominable, dans un destin où elles sont dépossédées d'elles-mêmes, et fût-ce avec leur consentement, utilisées. C'est aussi pourquoi les femmes qui trouvent leur accomplissement et leur autonomie à l'intérieur même de leur condition féminine apparaissent dans ce livre (à quelques exceptions près) malgré l'esprit d'équité de l'auteur, un peu comme ces ouvriers traîtres à leur classe qui ne s'inscrivent pas au syndicat, comme ces jaunes qui travaillent quand le camarade fait grève. Tout donne raison à Simone de Beauvoir, la raison, la générosité, la justice et le plus souvent la réalité ; on a cependant le sentiment que si la solution du problème est juste, elle est vaine en même temps, qu'il y a quelque part, malgré tout, une erreur, que ce n'est pas si simple. Erreur difficile à cerner, et l'on se sent devant une aussi brillante argumentation comme le Jésuite des *Provinciales* devant Pascal : bien pauvre en philosophie et pourtant convaincu que cette philosophie pourrait n'être pas si infaillible qu'elle en a l'air. Car enfin poser en principe que ce qui fait le malheur des femmes vient de ce qu'on les considère et de ce qu'elles se sentent inférieures, parce que les hommes voient en elles l'ennemi, l'Autre, tracer un terrifiant tableau de cette race étrangère campée en territoire hostile et réduite en esclavage depuis les temps de la Genèse où Ève naquit du sommeil d'Adam, revient finalement à dire que leur malheur disparaîtra le jour où l'oppression millénaire aura pris fin, où l'homme verra dans la femme une créature fraternelle, et au lieu d'une déesse ou d'un objet, un être humain. Alors sera levée la malédiction, alors sera juste enfin le rapport de l'homme et de la femme, la face du monde sera changée, le bonheur de l'humanité moins lointain. On voudrait bien. Un rapport juste, oui. Ce qui est plus douteux, c'est le bonheur. D'abord, où voit-on que l'homme, à qui devrait appartenir le bonheur, puisqu'à lui appartient la liberté, où voit-on qu'il soit heureux ? Par ailleurs, combien de femmes, de tout temps par force d'âme ou grâce particulière, de notre temps par des conditions de vie nouvelles, ont atteint à cette même liberté, sans pour autant être délivrées d'un malheur plus singulier que le malheur de l'homme ? Plus singulier, il faudrait dire aussi plus aigu. Là où disparaît le sentiment d'infériorité, où la condition féminine ne se marque plus par une privation, par une limitation par rapport à la condition humaine, elle se marque pourtant. Mais il se passe alors le contraire ; il semble qu'elle se marque comme une aggravation, comme une exaspération de ce qu'il y a de plus angoissant et de plus mystérieux dans la condition humaine. Vouées aux blessures, plus durement soumises au temps, violentées par une

fatalité toute physique, on dirait que les femmes incarnent en clair et en quotidien le schéma du destin de l'homme, qu'elles le rendent lisible et tangible, si bien qu'il crève les yeux et fait crier. L'incessante allée et venue des femmes dans la maison, l'activité minutieuse et constamment identique à elle-même des femmes qui font jour après jour le ménage, la cuisine, qui lavent, habillent et soignent les enfants – ce qui est après tout le destin de la grande majorité – et comme des fourmis reconstruisent sans relâche un univers constamment détruit par le passage du temps, cette activité indispensable, épuisante, minuscule, on comprend qu'elle soulève si souvent chez l'homme à la fois le remords et le ressentiment, qu'elle lui apparaisse comme une parodie de sa propre activité, un symbole, mais un symbole mesquin, de son propre effort. Cette tâche qui n'en finit pas, en quoi diffère-t-elle après tout de sa propre tâche, cet acharnement misérable, qui ne sert à rien qu'à durer, en quoi diffère-t-il de son propre acharnement ? Que l'homme veuille échapper à la vanité de sa vie – ce que Simone de Beauvoir appelle se transcender – il a sous les yeux sans cesse quelqu'un pour l'y amener, la femme. Non parce qu'elle lui est inférieure, non parce qu'elle est différente, mais justement parce qu'elle est différente, mais justement parce qu'elle lui ressemble. Indigne miroir si l'on veut : miroir véridique. La femme est à l'homme plus que l'homme lui-même, le cruel exemple d'une condition qu'ils partagent tous deux. Cruel, car tous les préjugés vaincus, Proudhon écrasé, et les trois K détruits<sup>1</sup>, il reste que la femme est plus menacée que lui, que ce que l'homme expose dans l'enthousiasme de la guerre ou de la révolution, bref dans l'exceptionnel, sa vie, la femme l'expose dans le quotidien ; la maternité est plus banale et aussi dangereuse que la guerre. Il reste aussi que l'amour est pour elle plus grave, et l'équilibre plus difficile. C'est qu'il n'est pas facile d'être exemplaire, d'être une sorte d'incarnation de l'espèce avant d'être soi. On ne voit pas quelle révolution dans les lois ou dans les mœurs pourrait changer les conséquences de conditions purement physiques. Avec modestie, Simone de Beauvoir souhaite que son livre soit bientôt périmé ; c'est une modestie qui ressemble beaucoup à l'enthousiasme logique des Encyclopédistes, qui après avoir mis en dictionnaire leur connaissance de l'homme, ne voyaient pas que qui que ce soit pût raisonnablement faire obstacle à la raison. Que soit bientôt périmée la part revendicatrice de l'ouvrage – en somme, l'esprit qui l'anime – peut-être, une fois

1. Voir *infra* l'explication du titre du compte rendu de Jeannette Prenant.



accordées les revendications. Mais ce qui pour le lecteur est l'essentiel, l'effort de prise de conscience, s'ébranlera-t-il du même coup ? Il semble probable au contraire qu'on y trouvera longtemps encore l'étrange réconfort qu'on trouve à contempler le tableau de son malheur sans le reconnaître tout à fait, non parce qu'il est inexact, mais parce qu'il est quotidiennement surmonté. De passer dans l'esprit, puis dans les mots, le malheur change. Il devient différent de soi, on s'en dépouille. C'est en cela surtout que Simone de Beauvoir transforme quelque chose. Il n'y a pas de bon sens à être moins malheureux (on l'est pourtant) parce qu'on se voit, parce qu'on s'oublie dans son propre malheur ou dans celui des autres, et parler de poésie semble inepte à propos d'un livre aussi pesamment chargé de ce qui paraît à l'opposé de la poésie. Cependant il s'y passe quelque chose d'analogue aux effets de la poésie : un mystérieux pouvoir y fait contrepoids au malheur, et irradie comme de l'extérieur et comme involontairement ce sombre livre. Il est sauvé comme le monde absurde qu'il décrit est sauvé, non par la raison raisonnable où l'auteur, avec les philosophes, met toute sa foi, mais par quelque chose de plus absurde que lui, que les philosophes négligent, le courage peut-être, ou ce que les théologiens appellent la grâce. C'est un secret à la portée de tous, qui n'a pas besoin de ténèbres, que la lumière ne dissipe pas, au contraire, une énigme que tout le monde sait par cœur. Mais personne n'a le mot.

*Contemporains*, décembre 1950.

JEANNETTE PRENANT

« *kirche, küche, kinder* <sup>1</sup> »

Les trois « K » de la démocratie occidentale  
À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres

« Ils ont peur, Robeson,  
Peur de l'aube, peur de voir,  
Peur d'entendre et de toucher...  
Ils ont peur de l'espoir, Robeson,  
[peur de l'espoir ! »

Nazim Hikmet

Ils ont peur aussi des femmes. Ils ont peur des 80 millions de femmes groupés dans la FDIF <sup>2</sup> et prétendent interdire cette organisation. Ils ont peur des 40 000 femmes réunies à Gennevilliers le mois dernier pour demander le désarmement général et massent les forces de police aux portes de Paris. Alors les prêcheurs traditionnels s'effacent discrètement devant ceux qui ont pour tâche de détourner les femmes de la lutte commune en obscurcissant les causes réelles de leur mécontentement, en leur faisant espérer une réussite individuelle, en leur présentant une fausse libération qui finalement les écœure, les mutile et les conduit à la solitude et à l'échec.

Dans son pamphlet sur *Les Petits-Bourgeois* <sup>3</sup>, Gorki montre judicieusement que « la propriété essentielle du petit-bourgeois, c'est d'être l'unique, le sans-pareil. » Le fait est que c'est bien en exploitant ce sentiment que les

1. Formule proverbiale allemande qui définit le rôle de la femme selon la réaction en lui assignant pour occupations : « *l'église, la cuisine, les enfants* ». [Note de la revue]. – Selon une communication orale de Jeannette Colombel en janvier 1999 au colloque de Paris à l'occasion du cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, le titre fut imposé par Jean Kanapa, directeur de la revue, voir « Aliénation et exploitation du *Deuxième Sexe* : une réaction à chaud », dans *Cinquantenaire du « Deuxième Sexe »*, dir. Christine Delphy et Sylvie Chaperon, Paris, Syllepse, 2002, p. 367.

2. Fédération Démocratique Internationale des Femmes.

3. Aux Éditions de la N. C. [Note de la revue]

magazines féminins s'adressent à chaque lectrice individuellement, l'isolant en elle-même, grossissant ses malaises, lui faisant découvrir la cause de ses malheurs dans des complexes imaginaires, faisant naître en elle un doute d'une nouvelle espèce, une inquiétude qui l'occupera tout entière, ne lui laissant aucun loisir pour juger la réalité sociale.

De là l'importance démesurée donnée à une jalousie boursouflée, exaspérée, disproportionnée, à travers les histoires vécues de *Confidences*, de là ces fameux questionnaires établis par *Elle* et *Marie-France* : « Êtes-vous jalouse ? Lisez-vous le courrier de votre mari ? Écoutez-vous ses conversations téléphoniques ?... »

L'incitation à la jalousie est, en effet, un des moyens de diversion les plus efficaces. C'est l'occasion de préoccupations nouvelles derrière lesquelles se déforment les menaces de chômage, la préparation à la guerre, la vie chère... De ces enquêtes et questionnaires, on peut apprécier le niveau moral, sentimental, intellectuel dans cette liste des « plus grands bonheurs de la femme », publiée par *Elle* :

Se faire faire la cour, avoir une variété de chapeaux, se faire faire de petits cadeaux (si, gentiment, vous lui avez offert une cravate, il vous offrira une fourrure), plaisir d'être mère, plaisir de déranger le mari qui travaille [*sic* !]...

Et la psychanalyse vient là tout naturellement à la rescousse de l'évasion. Comme le disent les psychiatres, dans l'article de *La Nouvelle Critique* (n° 7) : « La technique analytique n'offre au sujet qu'une libération factice dans un monde imaginaire. » Et elle est d'autant plus nocive qu'en effet elle se présente à la femme comme une libération. Elle l'attire « par-delà le bien et le mal », dans un domaine qui la séduit, car elle s'imagine rompre avec les préjugés traditionnels. L'érotisme y prend figure de phénomène scientifique et les mœurs anormales et dépravées y sont décrites « en toute objectivité ».

Cette place essentielle, accordée à la psychanalyse dans le cadre de la propagande réactionnaire destinée aux femmes, ne doit pas nous surprendre.

Que ce soit à travers les articles de Berge<sup>4</sup> ou de Maryse Choisy dans la fameuse revue *Psyché* ou dans le livre *Psychology of Women* d'Hélène Deutsch (recommandé aux étudiants en psychologie à l'Université de Paris !), on retrouve, derrière le langage des complexes, des inhibitions, des refoule-

4. Dr André Berge, médecin et psychanalyste.

ments, les préjugés traditionnels, les slogans habilement exploités de l'infériorité de la femme, de sa soumission à l'égard de l'homme, de sa mission dans le monde.

Si l'on n'essaie plus de remonter, comme saint Paul, à la volonté de Dieu (« l'homme n'a pas été créé en vue de la femme, mais la femme en vue de l'homme »), c'est à une sorte d'harmonie préétablie d'ordre physiologique qu'on fait appel.

Hélène Deutsch la justifie à grand renfort d'observations cliniques. Dès l'introduction nous sommes avertis que, derrière des apparences variées, « l'essence féminine » se ramène à trois grands traits fondamentaux : la passivité, le narcissisme, le masochisme. De là autant de chapitres pour expliquer comment la passivité disposera la femme à son rôle de servante, soucieuse avant tout de s'identifier à l'homme et sans personnalité véritable ; comment le narcissisme la conduit inévitablement à l'individualisme et à l'égoïsme ; comment le masochisme trouvera sa pleine expression dans le renoncement et la souffrance.

La formule « scientifique » – « son aptitude à l'identification est une qualité féminine innée, qui vient de sa faiblesse et de sa passivité » – nous rappelle le caméléonisme préconisé par *Elle* comme moyen de séduction, et toute la série d'articles de la *Selection du Reader's Digest* : « La carrière d'épouse », « Profession : maîtresse de maison », etc. Autant d'illustrations de cette théorie *made in USA* où l'on nous explique que la personnalité de la femme ne peut se développer que dans l'ombre, et que la logique et le raisonnable appartiennent exclusivement au sexe fort.

La femme n'a, en somme, le choix qu'entre le désir de « se sentir comme lui » (c'est-à-dire entièrement soumise à l'homme), et le désir « d'être comme lui » (c'est-à-dire la femme requin, la femme d'affaires, l'héroïne du film *Raccrochez c'est une erreur* – qui d'ailleurs ne peut dominer que parce qu'elle possède les capitaux – ou, dans le meilleur des cas, le garçon manqué que ses illusions conduisent à l'échec : ainsi Joan Crawford dans *Duel de femmes*, ou la ridicule députée de *La Scandaleuse de Berlin*).

Sans doute ne trouve-t-on pas directement dans le livre d'Hélène Deutsch les conséquences sociales de tels fondements psychologiques, car l'auteur s'en tient à dégager un éternel féminin basé sur le « renoncement au pénis » (!) en dehors de toute analyse et de tout contexte historique ou économique :

Les femmes que nous venons de décrire sont les prototypes de la féminité en tant que concept psychologique... Elles intègrent leur personnalité dans toutes les situations de leur vie. Nous les rencontrons parmi les cuisinières, les infirmières, dans les bureaux, à l'église. Elles diffèrent entre elles par leur éducation, leur nationalité, leur religion, leur race et selon l'époque où elles vivent. Cependant leur structure essentielle reste toujours la même.

Les animateurs de la revue *Psyché* mettent directement la psychanalyse au service des maîtres capitalistes et se chargent de préciser quel doit être le rôle de cette femme qui ne peut être que soumise ou hostile au mâle.

Puisque les causes de l'inégalité sont biologiques et sexuelles, tout espoir d'égalité entre l'homme et la femme reste vain, toute tentative de libération reste illusoire et source de déséquilibre.

L'aspiration ancestrale de la femme à être conquise et dominée la vexe d'autant plus qu'elle la sent persister en profondeur comme un élément constitutif de sa nature, écrit Berge dans un article intitulé « La crise de la condition féminine et ses répercussions sur la famille et la société ».

Ce prétendu malaise devient le principe de tous les maux : selon lui, la femme qui travaille ne peut avoir qu'« un idéal asexué (?) ou même typiquement masculin », ce qui ruine toute possibilité de vie commune, d'amour sincère et réciproque. C'est parce que la femme veut être indépendante que, soupire-t-il, le « mariage n'est plus qu'une alliance d'égoïsmes<sup>5</sup> ».

Le collaborateur de *Psyché* va plus loin : le désir d'émancipation – qu'il ne sait imaginer que comme l'envie impuissante de la femme de s'identifier à l'homme – est présenté par lui comme l'une des causes décisives de la préparation à la guerre, des tensions internationales, des agressions militaires :

5. Comme si la solitude à deux n'était pas le propre de tout mariage bourgeois, comme le dit Engels, « sur la situation de classes des parties... ». « Dans les deux cas (pays catholiques où fleurissent l'adultère et l'hétaïrisme, pays protestants où le mariage aboutit à "la mise en commun d'un ennui de plomb que l'on désigne sous le nom de bonheur domestique") ce mariage de convenance se change assez souvent en la plus grossière prostitution. » C'est ce qui se dégageait d'ailleurs des articles de *Sélection* et des magazines féminins, cités dans mon précédent article (*Chacun ses rêves !* N. C., n° 14) : alliances d'égoïsmes, alliances d'intérêts en guise de communion spirituelle... [Note de Jeannette Prenant]

De nos jours il n'y a plus que la guerre et ses luttes violentes qui donnent à l'individu mâle le droit de se montrer viril sans restriction. Et qui sait si ce n'est pas une des raisons qui rendent l'esprit de guerre si absurdemment tenace dans le monde...

écrit Berge dans son article « Grandeur et décadence de la condition masculine ».

Voilà qui justifie l'emploi de la bombe atomique comme sauvegarde des vertus masculines, et qui exprime le sadisme de MacArthur ! On n'a plus dès lors qu'à s'écrier, comme Tertullien : *Femme, tu es la porte du diable !*

Et on en arrive à prôner une conception identique à la traditionnelle conception de l'Église – en termes moins nuancés d'ailleurs. C'est au nom de la psychanalyse que Berge conclut :

L'accession (*des femmes*) à la vie intellectuelle risque de les entraîner à mépriser ou à prendre en horreur les besognes ménagères comme d'ailleurs leurs soins de beauté et la recherche de l'élégance si nécessaires à leur rayonnement... La position (*de la femme*) vis-à-vis du métier ne saurait être la même que celle de l'homme : (*pas d'homme complet sans métier*)..., tandis que la femme n'est pas une femme complète si elle n'est pas capable d'abandonner son travail quand son foyer la requiert.

Tous les chemins de la réaction conduisent aux mêmes conclusions, essaient du même chantage, jouent des mêmes sentiments. Il s'agit de démontrer l'incompatibilité entre la *réussite professionnelle* et la *réussite ménagère*, et comme Mme d'Arcy au Congrès des Associations familiales, d'expliquer que la vie de la femme est fondée sur un sacrifice inéluctable : « sacrifice de ses aspirations naturelles comme épouse et mère au bénéfice de sa carrière », ou sacrifice de sa profession au profit du foyer.

On veut faire croire à la jeune femme que son travail va la mutiler, faire peur aux jeunes époux en reprenant les conclusions mensongères d'une enquête de *Marie-France* :

La femme ne sait plus se plaire dans le rôle de la ménagère et le problème des enfants risque de devenir un drame. La femme qui travaille ne désire pas d'enfants.

Et qu'on ne dise pas que nous nous référons à des fantaisies de vulgarisateurs de bas étage ; qu'on ne renie pas le cynisme de Berge pour sauver la théorie qu'il illustre. En effet, comme le disaient nos camarades psychiatres dans l'article déjà cité :

Il n'est pas possible de dissocier la psychanalyse de l'usage politique qui en est fait et que d'aucuns sont prêts à répudier en le qualifiant de falsification.

Il est normal qu'au moment où les luttes s'exaspèrent, ceux qui veulent étouffer les forces progressistes, exploitent à leur profit les principes mêmes d'une théorie qui cherche à développer la *conscience de l'individu solitaire*.

Il est normal qu'au mouvement profond et organisé des millions de femmes dans la lutte pour la paix corresponde l'analyse des « complexes d'agressivité » de ces femmes qui, selon Berge, menacent l'équilibre du monde<sup>6</sup>.

Là encore l'histoire, l'acuité des luttes de classes justifie ce que Lénine disait à Clara Zetkin en 1920 :

Je n'ai nulle confiance en ces théories sexuelles exposées dans des articles, comptes rendus, brochures... bref, dans cette littérature spécifique qui fleurit avec exubérance sur le terrain de la société bourgeoise. Je me méfie de ceux qui sont constamment et obstinément absorbés par les questions de sexe, comme le fakir hindou dans la contemplation de son propre nombril<sup>7</sup>.

À cet égard le livre de Simone de Beauvoir dont le titre *Le Deuxième Sexe*, exprime l'orientation, est significatif. On y constate bien, comme dit Lénine, que

les questions sexuelles et matrimoniales ne sont pas comprises comme partie de la principale question sociale et que, au contraire, la grande question sociale elle-même apparaît comme une partie, comme un appendice du problème sexuel. Le plus important est refoulé à l'arrière-plan comme chose secondaire<sup>8</sup>.

En effet, malgré une fresque historique où l'auteur critique la litanie des conceptions réactionnaires de la femme, de saint Paul à Proudhon, de Tertullien à Montherlant, et malgré quelques références aux principes

6. Ainsi Berge parle du « *sadisme* » de Louise Michel. De même S. de Beauvoir, proche parente des psychanalystes, comme nous le verrons, explique, en quatre mots définitifs, l'action militante de Rosa Luxembourg : « *Rosa Luxembourg était laide* ». [Note de Jeannette Prenant]

7. Cette citation, comme d'autres plus loin, est extraite du livre essentiel, *La Femme et le Communisme*, où l'on trouve rassemblés tous les principaux écrits des maîtres du marxisme à ce sujet. Le livre est précédé d'une préface de J. Vermeersch et d'une remarquable étude de J. Fréville. (Éd. Sociales.) [Note de Jeannette Prenant]

8. Lénine, *Entretiens avec Clara Zetkin*. [Note de Jeannette Prenant]

marxistes qu'elle commence par déformer pour mieux pouvoir les « dépasser », les 600 pages [sic] des deux volumes n'ouvrent aucune perspective et laissent la lectrice solitaire et impuissante se débattre dans cet univers hostile, « dans cet univers masculin », où elle est l'« inessentielle », « l'autre », à la recherche d'une liberté individuelle qui reste un mythe.

Ce qui définit de manière singulière la situation de la femme, c'est, qu'étant comme tout être humain une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'autre. On prétend la figer en objet et la vouer à l'immanence !

De la double exploitation de la femme en régime capitaliste, on retient avant tout l'exploitation domestique, et l'oppresseur n'est ni le gouvernement qui fabrique des armes au lieu de faire construire des garderies et des crèches, ni le représentant du patronat qui ose dire officiellement : « Il faut maintenir une part de misère dans le minimum vital afin de lutter contre la paresse des travailleurs ». L'oppresseur, c'est le mâle, car c'est en termes de sexualité que Simone de Beauvoir pose tous les problèmes. Or, n'est-ce pas la même misère pour l'homme et pour la femme dans les foyers que menacent [sic] le chômage, dans les familles qui vivent dans des taudis, pour les milliers de braves gens dont on envoie les fils se faire tuer en Indochine ? N'est-ce pas le même ennemi pour l'homme qui rapporte un salaire de famine et pour la femme qui ne peut acheter de viande au marché ? Jeannette Vermeersch le rappelait en s'adressant aux militantes communistes. La lutte des travailleurs et des femmes de travailleurs est la même. Leur ennemi est le même.

C'est seulement, disait Lénine, l'abolition de la propriété privée de la terre, des fabriques et des usines qui peut ouvrir la voie à l'émancipation complète et réelle de la femme, à sa libération de l'« esclavage domestique » par le passage du petit ménage individuel au grand ménage socialiste<sup>9</sup>.

Ce n'est pas par hasard d'ailleurs que Simone de Beauvoir envisage à rebours l'émancipation de la femme. Ce n'est pas par hasard que l'on exploite sur tous les plans la concurrence entre l'homme et la femme.

9. *La Femme et le Communisme*, p. 178. Lénine, *Pravda*, 8 mars 1921. [Note de Jeannette Prenant]



Cela correspond à une tactique classique des maîtres capitalistes. Au nom de la femme au foyer, on l'utilise en période de crise pour renvoyer les premières les femmes de la production. On l'utilise dans l'embauche par le chantage des salaires inégaux, dressant l'homme contre la femme réembauchée moins cher.

Dans la période actuelle, dans le cadre de la préparation à la guerre<sup>10</sup>, cette mise en valeur de l'opposition des sexes sert essentiellement à drainer le mécontentement profond de milliers de femmes. Simone de Beauvoir constate elle-même : « la majorité des femmes vivent dans le ressentiment ». C'est à ce ressentiment qu'il faut donc répondre, et par une mystification, en obscurcissant les causes réelles.

L'inquiétude engendrée par les événements et la propagande de guerre, la misère croissante qui s'installe dans les foyers ouvriers, la gêne des milieux petits-bourgeois, la faillite des valeurs auxquelles ils se raccrochent, créent certainement des conditions propices à l'exploitation des dissentiments entre l'homme et la femme. Il sera d'autant plus facile de faire croire à la femme qu'elle est la victime du mâle que celui-ci fuira un taudis, apportera une paye insuffisante, rentrera épuisé par le travail d'usine et qu'elle-même ne s'accordera aucun répit, passera des nuits entières à raccommoder le linge trop usé et se trouvera chaque jour aux prises avec des difficultés nouvelles.

Là où l'évasion pure et simple ne suffit pas, où la femme ne se contente pas du rêve de l'héroïne choyée et oisive, quand elle refuse la résignation à la manière du *Petit Écho de la Mode*, quand elle aspire à une libération qu'elle n'entrevoit que confusément, la tentative de Simone de Beauvoir est la suprême diversion.

D'ailleurs, l'auteur ne situe presque jamais la femme socialement. Sans doute le grief est-il fait, de sa part, au « féminisme » : « les femmes ne sont pas solidaires en tant que sexe, elles sont d'abord liées à leur classe. Les intérêts des bourgeoises et ceux des femmes prolétaires ne se recoupent pas ». Il reste que, dans l'ensemble de l'ouvrage, ces distinctions n'apparaissent guère.

En fait Simone de Beauvoir s'adresse à un milieu restreint, à ce milieu auquel elle appartient, aux femmes de la petite bourgeoisie, plus particulièrement aux intellectuelles bourgeoises que leur propre désarroi, érigé

10. Rappelons que cet article (comme *Le Deuxième Sexe*) est publié en pleine Guerre froide.

complaisamment en méthode et en théorie, dispose favorablement à l'égard de l'existentialisme.

C'est pour cette raison que l'émancipation de la femme par le travail, « qui seul peut garantir une liberté concrète », apparaît plus comme une « hygiène mentale » que comme une nécessité économique.

Il s'agit avant tout, pour la femme, de se poser, face à l'homme, comme le « sujet », comme « l'essentiel », et elle choisit le travail comme on « choisit la liberté ».

Mais l'auteur ne se demande pas ce que sera cette *liberté concrète* pour la prolétaire exploitée, levée à 5 heures, couchée à minuit, abruti par les cadences infernales, épuisée de soucis...

C'est pour cette raison, parce que Simone de Beauvoir analyse les réactions de la petite bourgeoisie à travers les miroirs déformants d'une philosophie de la nausée, que le livre traduit un profond mépris du deuxième sexe.

L'auteur pense à huis clos et, entre les quatre murs du « Tabou », ne saurait imaginer que la révolte impuissante de celles qui cherchent une autonomie factice dans une rivalité continuelle avec l'homme, Simone de Beauvoir écrivant : « L'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique. Elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder », rejoint ce que Berge disait de « l'aspiration ancestrale des femmes à être dominées ». C'est que, malgré ses pirouettes, l'existentialisme retombe dans le cadre même des conceptions réactionnaires. Malgré son apparence subversive et révolutionnaire, il se place dans l'alternative où déjà se retrouvaient la psychanalyse et la thèse traditionnelle de l'Église : la femme veut *se sentir comme l'homme*, ou la femme veut *être comme l'homme*. La femme dont Simone de Beauvoir décrit la servitude, c'est cette femme soumise qui représente l'idéal de la réaction. Mais la femme émancipée, selon l'existentialisme, n'est que cette rivale, cette concurrente qui caricature et déforme toute libération de la femme.

Simone de Beauvoir confond l'égalité et l'égalitarisme. Elle place l'indépendance de la femme au niveau des pantalons et de la cigarette. Et au nom de cette égalité de pacotille, elle brandit l'antisoviétisme en répétant à deux reprises : vous voyez bien que l'URSS rétablit la femme dans la mission que lui assignent depuis des siècles la réaction et l'Église, puisque telle dirigeante (Olga Michakova en 1948) conseille aux citoyennes soviétiques après la guerre « de s'habiller comme des filles et d'avoir une démarche féminine » ! Car, pour elle, la première manifestation de l'égalité entre

l'homme et la femme consiste à partager les licences que la société bourgeoise autorise pour l'homme.

Une femme qui se dépense, qui a ses responsabilités, qui connaît l'âpreté de la lutte contre la résistance du monde, a besoin, comme le mâle, non seulement d'assouvir ses désirs physiques, mais de connaître la détente et la diversion qu'apportent de nombreuses aventures sexuelles.

N'est-ce pas là d'ailleurs une nouvelle source d'évasion ? Tandis que la lectrice de *Marie-France* rêve du jeune patron qui ne l'épousera pas, ou que celle de *Confidences* se perd dans une jalousie sans issue, les « suffragettes de la sexualité » désaxées par la recherche d'aventures passagères, y useront leur « liberté ».

Et quelle liberté ! Elle exclut toute fidélité, toute stabilité et toute perspective :

Un sentiment est libre, dit *Simone de Beauvoir*, quand il ne dépend d'aucune consigne étrangère, quand il est vécu dans une sincérité sans peur. La consigne de l'amour conjugal incite au contraire à tous les refoulements et à tous les mensonges.

La liberté se confond ainsi avec le caprice, l'amour est abaissé à la mesure de l'instinct et de l'animalité.

Voilà donc où aboutit cet épanouissement de la personne humaine au nom duquel Simone de Beauvoir veut faire de la femme un « sujet ». Et, pour justifier la soumission aux désirs sexuels dérégulés, on se réfère à la science et au matérialisme !

Or, Lénine a bien montré que cette théorie dite du « verre d'eau » et qui, vieille de 100 ans, se donne toujours pour une théorie d'avant-garde, est « non-marxiste et antisociale ».

Dans la vie sexuelle, ajoute-t-il, se manifeste non seulement ce que nous tenons de la nature, mais aussi ce que nous apporte la culture, qu'il s'agisse de choses élevées ou inférieures... Les rapports entre les sexes ne sont pas simplement l'expression du jeu de l'économie sociale et du besoin physique, dissociés en pensée par une analyse physiologique...

Lorsque Simone de Beauvoir affirme : « l'adultère ne disparaîtra qu'avec le mariage même », c'est qu'elle n'est pas capable de comprendre les rapports sincères, consolidés par une vie commune, par un idéal partagé entre deux êtres.

L'union des époux retrouvée, grâce à la construction du socialisme, dans « les ténèbres vaincues », l'amour des femmes d'ouvriers qui ne séparent pas leur bonheur de la lutte commune, la pureté des rêves de simples jeunes filles dont témoignent par exemple 50 nouvelles envoyées au concours de *Filles de France* par des ouvrières, des employées, des étudiantes, les rapports, dans des milliers de familles françaises, entre parents qui ne se retrouvent pas seulement dans le lit, mais autour des mêmes livres, auprès des mêmes enfants, qui mettent en commun leurs soucis, leurs espoirs et défendent leur chance en se battant pour la paix – tout cela ne signifie rien pour celle qui juge les sentiments d'après « la putréfaction, la fange du mariage bourgeois ».

À la mesure de cette théorie de l'amour, se trouve la conception de la maternité – qu'on place également au niveau de l'instinct, imprégnée de tous les mythes de la psychanalyse : tyrannie, ressentiment... et qui apparaît comme une entrave à l'épanouissement de la femme, comme un obstacle insurmontable à cette égalité de la femme qui veut « être comme l'homme ».

Le commentaire du mot de Hegel : « la naissance des enfants est la mort des parents » par Simone de Beauvoir, qui écrit : « le dépassement de soi est pour la femme une préfiguration de la mort » – (outre qu'il illustre la manière dont Simone de Beauvoir pratique la dialectique) – manifeste à quel point l'existentialiste, recroquevillée dans un individualisme monstrueux, est incapable de connaître le sentiment le plus naturel à toutes les femmes.

Simone de Beauvoir ne propose d'autre remède à la mortalité infantile que la généralisation de l'avortement, et se garde bien de dire : pourquoi pas des crèches, des services sanitaires, au lieu du massacre des enfants en Corée ou au Vietnam, de la famine en Iran, du travail forcé pour les fillettes de 10 ans à Tlemcen<sup>11</sup>, des foyers d'épidémie dans les centres d'hébergement de Saint-Ouen ou du 13<sup>e</sup> ?

Elle préfère sans doute les positions du malthusianisme moderne qui, comme Vogt dans le livre *La Faim du monde*, sert directement la propagande de guerre.

Et d'ailleurs son attitude apporte à la réaction la confirmation de ce qu'est cette soi-disant femme émancipée, dont *Marie-France*, Berge ou l'Église nous expliquaient que, parce qu'elle travaillait, elle ne savait plus ce qu'était l'amour, rejetait toute responsabilité familiale et ne voulait pas d'enfants.

11. En Algérie.

Ainsi la mystification de l'existentialisme nous apparaît dans tous les domaines à la mesure de la bourgeoisie décadente.

Même quand elle semble prendre le contre-pied des préjugés traditionnels, Simone de Beauvoir se place toujours sur les positions de la réaction et cache mal *un respect voilé pour la morale bourgeoise*.

Comme disait Lénine à Clara Zetkin, à propos des thèses de Freud :

Il semble que cette abondance de théories sexuelles, qui ne sont pour la plupart que des hypothèses souvent arbitraires, provient de nécessités toutes personnelles, c'est-à-dire du besoin de justifier aux yeux de la morale bourgeoise sa propre vie anormale ou ses instincts sexuels excessifs et de les faire tolérer.

Il n'est donc pas étonnant que le « renversement des valeurs » auquel Simone de Beauvoir prétend aboutir, serve la réaction en salissant délibérément les sentiments les plus profonds.

L'auteur se complaît dans le marais, et ne retire de critiques, souvent justifiées, du rôle fait à la femme dans la société bourgeoise, que ce qui peut écœurer, avilir, décourager. Pour elle, il s'agit de montrer que le monde est laid, que la vie est sans issue. Qu'il vaut mieux se faire avorter que d'avoir « des enfants pour qu'ils soient estropiés » (pour parler comme cet Astrakhan qui, en 1913, exprimait déjà cette même crainte de la petite bourgeoisie recroquevillée de peur). Il s'agit de démobiliser les consciences et, sans leur donner aucune perspective, de les accabler sous le poids de difficultés réelles.

C'est le slogan de *L'Aurore* qui crie que tout est pourri – pour mieux cacher le côté où se trouve la pourriture. C'est la méthode du fascisme qui compte sur le désintérêt des masses pour les dominer. C'est la tactique des fauteurs de guerre qui veulent persuader les peuples que l'issue est fatale.

Ainsi Simone de Beauvoir tente de rendre sa lectrice *complice* de cette déchéance, de la désarmer, de neutraliser ce « ressentiment » au nom duquel elle prétendait intervenir.

Comme Berge, comme H. Deutsch, comme les journalistes des magazines bourgeois, Simone de Beauvoir exploite l'individualisme.

L'héroïne existentialiste, comme celle des magazines ou des psychanalystes est seule, face à l'homme qui est son rival (ou son maître), accablée par une double fatalité : celle de la société dont on décrit la turpitude sans entrevoir de solution (ou dont on masque hypocritement la décomposition) – celle du sexe (d'autres parlent de « l'âme », mais cela revient au même), essentielle et contre laquelle on ne peut rien.

Une telle orchestration n'est pas pour étonner. Les variations de la propagande bourgeoise ne représentent qu'un effort spécialement adapté aux femmes dans le cadre de la propagande de guerre. Les procédés sont les mêmes : mensonge à base d'antisoviétisme, calomnie sur les raisons qui poussent la femme à lutter pour son émancipation, découragement enfin.

Cette propagande, il nous faut la dénoncer au même titre que les mensonges des Jean-Paul David<sup>12</sup>, des Thomas<sup>13</sup> et des *Franc-tireur*. Et lui opposer les perspectives qu'offrent, pour les femmes, une politique de paix, un gouvernement d'union démocratique, et cette véritable libération de la femme qui n'est possible qu'en régime socialiste.

*La Nouvelle Critique*, avril 1951.

12. Radical, animateur de l'organisation proaméricaine « Paix et liberté » lancée en septembre 1950 et, selon J.-P. Rioux, probablement financée par le FBI.

13. Allusion sans doute à Édith Thomas qui démissionna avec éclat du PC en 1949, à la suite de l'affaire Tito.

## SOUVENIRS, TÉMOIGNAGES, RÉACTIONS DIVERSES





SIMONE DE BEAUVOIR

[Extrait de *La Force des choses* (1963)]

Le premier tome du *Deuxième Sexe* fut publié en juin ; en mai avait paru dans *Les Temps modernes* le chapitre sur « l'initiation sexuelle de la femme », que suivirent en juin et juillet ceux qui traitaient de « la lesbienne » et de « la maternité ». En novembre le second volume sortit chez Gallimard.

J'ai dit comment ce livre fut conçu : presque fortuitement ; voulant parler de moi, je m'avisai qu'il me fallait décrire la condition féminine ; je considérai d'abord les mythes que les hommes en ont forgés à travers les cosmologies, les religions, les superstitions, les idéologies, les littératures. Je tentai de mettre de l'ordre dans le tableau, à première vue incohérent, qui s'offrit à moi : en tout cas l'homme se posait comme le Sujet et considérait la femme comme un objet, comme l'Autre. Cette prétention s'expliquait évidemment par des circonstances historiques ; et Sartre me dit que je devais aussi en indiquer les bases physiologiques. C'était à Ramatuelle ; nous en parlâmes longtemps et j'hésitai : je n'avais pas envisagé d'écrire un ouvrage aussi vaste. Mais en effet, mon étude sur les mythes restait en l'air si on ne savait pas quelle réalité ils recouvraient. Je me plongeai donc dans des livres de physiologie et d'histoire. Je ne me bornai pas à compiler ; les savants mêmes, et des deux sexes, sont imbus de préjugés virils et j'essayai de retrouver, derrière leurs interprétations, les faits exacts. En histoire je dégagai quelques idées que je n'avais rencontrées nulle part : je liai l'histoire de la femme à celle de l'héritage, c'est-à-dire qu'elle m'apparut comme un contrecoup de l'évolution économique du monde masculin.

Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas. Un des malentendus qu'a suscité mon livre, c'est qu'on a cru que j'y niais entre hommes et femmes toute différence : au contraire j'ai mesuré en l'écrivant

ce qui les sépare ; ce que j'ai soutenu, c'est que ces dissemblances sont d'ordre culturel et non pas naturel. J'entrepris de raconter systématiquement, de l'enfance à la vieillesse, comment elles se créent ; j'examinai les possibilités que ce monde offre aux femmes, celles qu'il leur refuse, leurs limites, leurs malchances et leurs chances, leurs évasions, leurs accomplissements. Je composai ainsi le second volume : *L'Expérience vécue*.

Je ne passai que deux ans<sup>1</sup> sur cet ouvrage. J'avais des connaissances en sociologie et en psychologie. Je devais à ma formation universitaire des méthodes de travail efficaces : je savais classer et dépouiller rapidement les livres, éliminer ceux qui n'étaient que des démarquages ou des fantaisies ; je fis un inventaire à peu près exhaustif de tout ce qui avait paru en français et en anglais sur la question ; elle a suscité une énorme littérature mais, comme en beaucoup d'autres cas, un petit nombre seulement de ces études comptent. Je profitai aussi, surtout pour le second volume, de cet intérêt que pendant des années nous avions, Sartre et moi, porté aux gens : ma mémoire me fournit d'abondants matériaux.

Le premier volume fut bien reçu : on en vendit vingt-deux mille exemplaires dans la première semaine. On acheta aussi beaucoup le second, mais il scandalisa. Je fus stupéfaite du bruit que susciterent les chapitres imprimés dans *Les Temps modernes*. J'avais radicalement méconnu cette « chiennerie française » dont parla Julien Gracq dans un article où – bien qu'il me comparât à Poincaré discourant dans les cimetières – il me félicitait de mon « courage ». Ce mot m'étonna, la première fois que je l'entendis. « Que vous avez été courageuse ! me dit Claudine Chonez avec une admiration apitoyée<sup>2</sup>. – Courageuse ? – Vous allez perdre beaucoup d'amis ! » Si je les perds, pensais-je, ce ne sont pas des amis. De toute façon, j'aurais écrit ce livre comme j'avais envie de l'écrire ; mais pas un instant l'héroïsme ne m'avait effleurée. Les hommes de mon entourage – Sartre, Bost, Merleau-Ponty, Leiris, Giacometti et l'équipe des *Temps modernes* – étaient, sur ce point aussi de vrais démocrates : j'aurais plutôt craint, si je n'avais songé qu'à eux, d'avoir enfoncé des portes ouvertes. On me le reprocha d'ailleurs : mais aussi d'inventer, de travestir, de divaguer, de délirer. On me reprocha tant de choses : tout !

1. Commencé en octobre 46, je l'achevai en juin 49 ; mais je passai, en 47, quatre mois en Amérique et *L'Amérique au jour le jour* m'occupa six mois. [Note de Simone de Beauvoir]

2. La journaliste Claudine Chonez interviewa Beauvoir en novembre 1949 à la radio et lui donna l'occasion de répondre aux attaques dont son livre fut l'objet. Voir Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir. 1945-1970*, Fayard, 2000, p. 187-188.

D'abord, mon indécence. Les numéros juin-juillet-août des *Temps modernes* s'enlevèrent comme des petits pains : mais on les lisait, si j'ose dire, en se voilant la face. À croire que Freud et la psychanalyse n'avaient jamais existé. Quel festival d'obscénité, sous prétexte de fustiger la mienne ! Le bon vieil esprit gaulois coula à flots. Je reçus, signés ou anonymes, des épigrammes, épîtres, satires, admonestations, exhortations que m'adressaient, par exemple, des « membres très actifs du premier sexe ». Insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout, et même mère clandestine. On m'offrait de me guérir de ma frigidité, d'assouvir mes appétits de goule, on me promettait des révélations, en termes orduriers, mais au nom du vrai, du beau, du bien, de la santé et même de la poésie, indignement saccagés par moi. Bon. C'est monotone de tracer des graffiti dans les lavabos ; que des maniaques sexuels préfèrent m'envoyer leurs élucubrations, je pouvais le comprendre. Mais Mauriac, tout de même ! Il écrivit à un des collaborateurs des *Temps modernes* : « J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne » : ce qui montre que, dans le privé, il n'avait pas peur des mots. À les voir imprimés, il souffrait tant qu'il ouvrit une enquête dans *Le Figaro littéraire* : il pressait la jeunesse de condamner la pornographie en général et mes articles en particulier<sup>3</sup>. Le succès fut maigre. Bien qu'on eût étouffé les réponses de Pouillon, de Cau, qui avaient volé à mon secours – et sans doute de bien d'autres – j'eus des défenseurs : entre autres, Domenach ; les chrétiens ne s'indignaient que mollement et dans l'ensemble la jeunesse ne semblait guère outrée par mes débordements verbaux. Mauriac s'en affligea. Juste à point pour clore l'enquête, une angélique jeune fille lui envoya une lettre qui comblait si exactement ses vœux que nous fûmes nombreux à nous ébaudir de cette chance ! Cependant, dans les restaurants, les cafés – qu'avec Algren je fréquentais plus qu'à mon habitude – il arriva souvent qu'on ricanât en me désignant du regard ou même du doigt. Pendant tout un dîner à *Nos provinces*, boulevard Montparnasse, une tablée voisine me dévisagea et s'esclaffa ; cela m'ennuyait d'entraîner Algren dans un esclandre ; mais en sortant, je dis quelques mots à ces gens de bien.

3. Ici comme ailleurs, la biographie de Deirdre Bair est à manier avec précaution. Voici comment elle résume ce passage : « [...] François Mauriac avait écrit dans une lettre personnelle à un collaborateur des *Temps modernes* : "J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne." Horrifié, le destinataire lui montra la lettre [sc. à Beauvoir] en lui conseillant de se défendre. Sartre et elle ripostèrent en la publiant [sic], ce qui obligea le vieil écrivain à écrire une série d'articles fielleux condamnant la pornographie en général et les écrits de Beauvoir en particulier ». (Deirdre Bair, *Simone de Beauvoir*, Fayard, 1991, p. 473).

La violence de ces réactions et leur bassesse m'ont laissée perplexe. Chez les peuples latins, le catholicisme a encouragé la tyrannie masculine et l'a même inclinée vers le sadisme ; mais si elle s'allie chez les Italiens à de la muflerie, chez les Espagnols à de l'arrogance, la chiennerie est proprement française. Pourquoi ? Sans doute, avant tout, parce que les hommes en France se sentent économiquement menacés par la concurrence des femmes ; pour maintenir contre elles l'affirmation d'une supériorité que les mœurs ne garantissent plus, le moyen le plus simple est de les avilir. Une tradition polissonne fournit tout un arsenal qui permet de les réduire à leur fonction d'objets sexuels : dictons, images, anecdotes et le vocabulaire même ; d'autre part, sur le terrain de l'érotisme, le mythe ancestral de la suprématie française est en danger ; l'amant idéal, dans les représentations collectives, est aujourd'hui italien plutôt que français ; enfin l'attitude critique des femmes libérées blesse ou fatigue leurs partenaires ; elle suscite chez eux du ressentiment. La chiennerie, c'est la vieille grivoiserie française, reprise par des mâles vulnérables et rancuneux<sup>4</sup>.

En novembre, il y eut une nouvelle levée de boucliers. Les critiques tombaient des nues ; il n'y avait pas de problème : les femmes étaient de tout temps les égales des hommes, elles leur étaient à jamais inférieures, tout ce que je disais, on le savait déjà, il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que je disais. Dans *Liberté de l'Esprit*, Boisdeffre et Nimier rivalisèrent de dédain. J'étais une « pauvre fille » névrosée, une refoulée, une frustrée, une déshéritée, une virago, une mal baisée, une envieuse, une aigrie bourrée de complexes d'infériorité à l'égard des hommes, à l'égard des femmes, le ressentiment me rongait<sup>5</sup>. Jean Guitton écrit, avec beaucoup de compassion chrétienne, qu'il avait été péniblement affecté par *Le Deuxième Sexe* parce qu'on y déchiffrait en filigrane « ma triste vie » ; Armand Hoog se surpassa : « Humiliée d'être femme, douloureusement consciente d'être enfermée par les regards des hommes dans sa condition, elle refuse à la fois ce regard et cette condition. »

Ce thème de l'humiliation a été repris par un nombre considérable de commentateurs si naïvement imbus de leur supériorité virile qu'ils ne pou-

4. Il y a chez les Américains une haine de la femme. Mais les pamphlets les plus venimeux, tels que *Une génération de vipères* de Philippe Willie [i.e. Philip Wylie], ne sombrent pas dans l'obscénité ; ils ne s'attachent pas à dégrader sexuellement la femme. [Note de Simone de Beauvoir]

5. Quand parut dix ans plus tard *Le Repos du guerrier* de Christiane Rochefort, qui fit non moins scandale, il y eut de nouveau des critiques mâles pour entonner le refrain : « C'est une laide frustrée ! » [Note de Simone de Beauvoir]

vaient imaginer qu'elle ne m'ait jamais pesé. L'homme que je plaçais au-dessus de tous les autres ne me jugeait pas inférieure à eux. J'avais beaucoup d'amis masculins dont le regard, loin de m'enfermer dans des limites, me reconnaissait comme être humain à part entière ; ces chances m'avaient défendue, contre tout dépit et toute rancœur : on a vu que ni mon enfance ni ma jeunesse ne m'en avaient non plus infectée<sup>6</sup>. Des lecteurs plus subtils ont considéré que j'étais misogyne et que, prétendant prendre le parti des femmes, je les exécutais ; c'est faux : je ne les exalte pas et j'ai décrit les défauts qu'engendre leur condition, mais j'ai montré aussi leurs qualités et leurs mérites. J'ai donné à trop de femmes trop d'affection et d'estime pour les trahir en me considérant comme un « mâle d'honneur » ; je n'ai jamais été blessée non plus par leurs regards. En fait je n'ai été en butte aux sarcasmes qu'après *Le Deuxième Sexe* ; avant on me témoignait de l'indifférence ou de la bienveillance. Ensuite, c'est souvent en tant que femme qu'on m'a attaquée parce qu'on pensait m'atteindre en un point vulnérable : mais je savais fort bien que cette hargne visait en vérité mes positions morales et sociales. Non ; loin de souffrir de ma féminité, j'ai plutôt cumulé, à partir de vingt ans, les avantages des deux sexes ; après *L'Invitée* mon entourage me traita à la fois comme un écrivain et comme une femme ; ce fut particulièrement frappant en Amérique : dans les « parties », les épouses se réunissaient et parlaient entre elles tandis que je causais avec les hommes, qui me manifestaient cependant plus de courtoisie qu'à leurs congénères. Je fus encouragée à écrire *Le Deuxième Sexe* précisément par cette situation privilégiée. Elle m'a permis de m'exprimer en toute sérénité. Et, contrairement à ce qu'ils ont prétendu, c'est cette placidité qui a exaspéré beaucoup de mes lecteurs masculins : un grand cri rageur, la révolte d'une âme blessée, ils l'auraient accueilli avec une condescendance émue ; ne me pardonnant pas mon objectivité, ils feignaient de ne pas y croire. Par exemple, je m'en pris à une phrase de Claude Mauriac parce qu'elle illustrait l'arrogance du premier sexe : « De quoi m'en veut-elle ? » s'est-il demandé. De rien : je n'en voulais qu'aux mots que je citais. Il est étrange que tant d'intellectuels refusent de croire aux passions intellectuelles<sup>7</sup>.

6. Je suis bien loin de mépriser le dépit, la rancœur, ni aucun de ces sentiments négatifs : souvent les circonstances les justifient et on peut considérer qu'il manque à mon expérience de les avoir connus. Si je les répudie ici, c'est que je souhaite que le *Deuxième Sexe* soit compris tel que je l'ai écrit. [Note de Simone de Beauvoir]

7. Un romancier-pamphlétaire de droite, vivement attaqué par Bost dans *Les Temps modernes*, s'exclama, navré : « Mais pourquoi tant de haine ? Il ne me connaît même pas ! » [Note de Simone de Beauvoir]

Je suscitai des colères même parmi mes amis. L'un d'eux, un universitaire progressiste, s'arrêta de lire mon livre et le lança à l'autre bout de la pièce. Camus m'accusa, en quelques phrases moroses, d'avoir ridiculisé le mâle français. Méditerranéen, cultivant un orgueil espagnol, il ne concédait à la femme que l'égalité dans la différence et évidemment, comme eût dit George Orwell, c'était lui le plus égal des deux. Il nous avait avoué gaie-ment autrefois qu'il supportait mal l'idée d'être jugé par une femme : elle était l'objet, lui, la conscience et le regard ; il en riait : mais il est vrai qu'il n'admettait pas la réciprocité. Il conclut avec une soudaine chaleur : « Il y avait un argument, que vous auriez dû mettre en avant : l'homme lui-même souffre de ne pas trouver dans la femme une vraie compagne ; il aspire à l'égalité. » Lui aussi préférait aux raisons un cri du cœur ; et pour comble, poussé au nom des hommes. La plupart d'entre eux considérèrent comme une injure personnelle ce que j'avais rapporté sur la frigidité féminine ; ils tenaient à s'imaginer qu'ils dispenseraient le plaisir selon leur bon plaisir ; en douter, c'était les châtrer.

La droite ne pouvait que détester mon livre, que d'ailleurs Rome mit à l'index. J'espérais qu'il serait bien accueilli à l'extrême gauche. Nous étions au plus mal avec les communistes ; tout de même, mon essai devait tant au marxisme et lui faisait la part si belle que je m'attendais de leur part à quelque impartialité ! Marie-Louise Barron, dans *Les Lettres françaises*, se borna à déclarer que *Le Deuxième Sexe* ferait bien rigoler les ouvrières de Billancourt : c'est estimer bien peu les ouvrières de Billancourt, répondait Colette Audry dans une « revue des critiques » qu'elle publia dans *Combat*. *Action* me consacra un article anonyme et inintelligible, agrémenté d'une photo qui représentait les étreintes d'une femme et d'un singe.

Les marxistes non staliniens ne furent guère plus réconfortants. Je fis une conférence à *L'École émancipée* et on me répondit qu'une fois la Révolution accomplie le problème de la femme ne se poserait plus. Soit, dis-je ; mais en attendant ? Les temps présents ne semblaient pas les intéresser.

Mes adversaires créèrent et entretenirent autour du *Deuxième Sexe* de nombreux malentendus. On m'attaqua surtout sur le chapitre de la maternité. Beaucoup d'hommes ont déclaré que je n'avais pas le droit de parler des femmes parce que je n'avais pas enfanté : et eux<sup>8</sup> ? Ils ne m'en opposaient pas moins des idées bien arrêtées. J'aurais refusé toute valeur au sentiment

8. Ils ont interrogé des mères : mais moi aussi. [Note de Simone de Beauvoir]

maternel et à l'amour : non. J'ai demandé que la femme les vécût en vérité et librement, alors que souvent ils lui servent d'alibi et qu'elle s'y aliène, au point que l'aliénation demeure, le cœur s'étant tari. J'aurais prêché la licence sexuelle ; mais je n'ai jamais conseillé à personne de coucher avec n'importe qui, n'importe quand ; ce que je pense c'est que, dans ce domaine, les choix, les consentements, les refus ne doivent pas obéir à des institutions, des conventions, des intérêts ; si les raisons ne sont pas du même ordre que l'acte qu'elles motivent, on aboutit à des mensonges, à des distorsions, à des mutilations.

J'avais consacré un chapitre au problème de l'avortement ; Sartre en avait parlé dans *L'Âge de raison*, moi dans *Le Sang des autres* ; des gens se précipitèrent au bureau des *Temps modernes* en demandant des adresses à Mme Sorbets, la secrétaire. Elle fut si agacée qu'un jour elle désigna un placard : « Nous faisons ça ici, nous-mêmes. » Un matin, je dormais encore quand on cogna à ma porte. « Ma femme est enceinte, me dit un jeune homme à l'air égaré. Indiquez-moi une adresse... — Mais je n'en connais pas », lui dis-je. Il est parti en me maudissant. « Personne n'aide personne ! » Je ne connaissais pas d'adresse ; et quelle confiance faire à un étranger qui se contrôlait si mal ? On accule les femmes et les couples à la clandestinité ; si je peux les aider, je le fais sans hésiter. Mais il ne m'était pas agréable qu'on parût me prendre pour une entremetteuse professionnelle.

*Le Deuxième Sexe* eut des défenseurs : Francis Jeanson, Nadeau, Mounier. Il suscita des débats publics et des conférences, il me valut un considérable courrier. Mal lu, mal compris, il agitait les esprits. Tout compte fait c'est peut-être de tous mes livres celui qui m'a apporté les plus solides satisfactions. Si on me demande comment je le juge aujourd'hui, je n'hésite pas à répondre : je suis pour.

Oh ! j'admets qu'on en critique le style, la composition. Je retaillerais facilement dedans un ouvrage plus élégant : découvrant mes idées en même temps que je les exposais, je n'ai pas pu faire mieux. Sur le fond, je prendrais dans le premier volume une position plus matérialiste. Je fonderais la notion d'*autre* et le manichéisme qu'elle entraîne non sur une lutte a priori et idéaliste des consciences, mais sur la rareté et le besoin : je l'ai fait dans *La Longue Marche*, quand j'ai parlé de l'antique asservissement des Chinoises. Cette modification ne changerait rien aux développements qui suivent. En gros, je demeure d'accord avec ce que j'ai dit. Je n'ai jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine ; elle dépend de l'avenir du travail dans

le monde, elle ne changera sérieusement qu'au prix d'un bouleversement de la production. C'est pourquoi j'ai évité de m'enfermer dans ce qu'on appelle « le féminisme ». Je n'ai pas non plus apporté de remède à chaque trouble particulier. Du moins ai-je aidé mes contemporaines à prendre conscience d'elles-mêmes et de leur situation.

Beaucoup d'entre elles, certes, ont désapprouvé mon livre : je les dérangeais, je les contestais, je les exaspérais ou je les effrayais. Mais à d'autres j'ai rendu service, je le sais par de nombreux témoignages et d'abord par une correspondance qui dure depuis douze ans<sup>9</sup>. Elles ont trouvé dans mes exposés un secours contre les images d'elles-mêmes qui les révoltaient, contre des mythes qui les écrasaient ; elles ont réalisé que leurs difficultés ne reflétaient pas une disgrâce singulière, mais une condition générale ; cette découverte leur a évité de se mépriser, certaines y ont puisé la force de lutter. La lucidité ne fait pas le bonheur, mais elle le favorise et elle donne du courage. Des psychiatres m'ont dit qu'ils faisaient lire *Le Deuxième Sexe* à leurs patientes, et non seulement à des intellectuelles, mais à des petites bourgeoises, des employées, des ouvrières. « Votre livre m'a été d'un grand secours. Votre livre m'a sauvée », m'ont écrit des femmes de tous les âges et de diverses conditions.

Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus. Les mythes masculins se sont écaillés pendant ces dix années. Et bien des femmes-écrivains m'ont dépassée en hardiesse. Trop d'entre elles, à mon goût, ont pour unique thème la sexualité ; du moins se posent-elles, pour en parler, comme regard, sujet, conscience, liberté.

On m'aurait surprise et même irritée, à trente ans, si on m'avait dit que je m'occuperais des problèmes féminins et que mon public le plus sérieux, ce serait des femmes. Je ne le regrette pas. Divisées, déchirées, désavantagées, pour elles plus que pour les hommes il existe des enjeux, des victoires, des défaites. Elles m'intéressent ; et j'aime mieux, à travers elles, avoir sur le monde une prise limitée, mais solide, que de flotter dans l'universel.

*La Force des choses*, Gallimard, 1963, coll. Folio, 1977, t. I, p. 258-268 © Éditions Gallimard.

9. Les lettres que Beauvoir reçut entre 1952 et sa mort sont conservées à la Bibliothèque nationale de France. Pour un premier survol, voir la contribution de Mauricette Berne dans *Cinquanteenaire du « Deuxième Sexe »*, dir. Christine Delphy et Sylvie Chaperon, Paris, Syllepse, 2002.



FRANÇOIS MAURIAC

[Extrait du « Bloc-notes », novembre 1963]

Je ne suis pas de ceux qu'un quart d'heure de lecture suffit à consoler, si grand que soit leur chagrin. Les livres ne me consolent de rien. Je vérifie pourtant qu'on peut reprendre une lecture interrompue par le coup de foudre du malheur. Je lisais *La Force des choses*, de Simone de Beauvoir, quand j'ai appris que mon frère avait été frappé. Comment ai-je pu y revenir durant toutes ces journées ?

S'il s'était agi d'une fiction, je n'y aurais pas songé, cela m'eût fait horreur. Mais c'était des mémoires, et ils reflètent les années que moi-même j'ai vécues. Cet adversaire qui n'écrit mon nom qu'avec hostilité ou mépris, et dont presque toutes les options s'opposent avec violence aux miennes, rien ne peut faire que son histoire ne soit mon histoire : revenir à ses souvenirs, c'était revenir aux miens.

J'ouvre ici une parenthèse pour une mise au point : je puis assurer à Simone de Beauvoir qu'il ne m'est jamais arrivé, comme elle m'en accuse, et comme elle l'a cru, de ricaner avec des jeunes gens en la narguant aux Deux Magots<sup>1</sup>. Le vieux monsieur d'aujourd'hui, qui fut un enfant très bien élevé, a pour elle bien trop de considération ! Reste ce mot qu'elle me prête, à propos du *Deuxième Sexe* – un mot assez horrible, et qui certes ne me ressemble pas<sup>2</sup>. Qui le lui a rapporté ? Mais enfin, nous aurons cédé si souvent, au cours de notre vie, aux sollicitations de ceux qui exigeaient leur picotin de mots drôles, que je n'ose ici opposer un démenti catégorique. Si j'ai tenu ce propos impardonnable, j'en demande pardon à Simone de Beauvoir. En revanche, ce serait son tour de se frapper la poitrine quand elle attribue mon gaullisme à la sénilité.

« Bloc-notes », *Le Figaro littéraire*, 14-20 novembre 1963.

1. Voir *La Force des choses*, éd. cit., t. II, p. 495-496.

2. La fameuse phrase : « J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne ».

ROGER STÉPHANE

[Extrait de *Tout est bien*, 1989]

Aujourd'hui, il n'y a pratiquement plus rien à avouer puisque tout est admis, plus rien à confesser puisque tout est, par avance, absous. Dans son *Journal* de 1918, Gide note : « Les pédérastes dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela sans qu'aussitôt vous prétendiez voir dans mon aveu forfanterie ?). » En 1950, Mauriac m'écrit : « J'apprends beaucoup de choses sur le vagin et le clitoris de votre patronne, dans le dernier numéro des *Temps modernes*<sup>1</sup>. Les confessions d'aujourd'hui se circonscrivent de plus en plus. Enfin ! » De Gide à Simone de Beauvoir, l'autobiographie a perdu son mystère, son charme, sa nécessité libératrice. Je me souviens de Julien Green me disant avant-guerre : « Je n'écris pas pour convaincre, mais pour me libérer. » La belle affaire, quand les derniers pans de la morale bourgeoise se sont effondrés, entraînant avec eux l'hypocrisie et la respectabilité. Privée aujourd'hui de la volupté des aveux indicibles, l'autobiographie contemporaine oscille entre les souvenirs d'anciens combattants et la psychanalyse.

*Tout est bien*, Quai Voltaire, 1989, p. 49-50.

1. J'étais alors collaborateur régulier des *Temps modernes* et ma « patronne » (suivant Mauriac) était Simone de Beauvoir, qui publiait *Le Deuxième Sexe*. [Note de Roger Stéphane qui a dû se tromper sur la date, le numéro en question des *Temps modernes* ayant paru en mai 1949.]

FRANÇOIS MAURIAC

## Lettre à Jean-Louis Curtis, vendredi [1950]

Merci, cher ami : vos pages me consolent des infamies de la femme Magny<sup>1</sup>. Ces idiots instruites qui enfoncent leurs talons Louis XV sur toutes les voies sacrées de notre vie, ces connes pédantes et piaillantes, il faudrait les mettre dans une garderie d'enfants à torcher des derrières et à vider des pots jusqu'à la mort. La facilité que c'est d'identifier un romancier avec ses personnages, de ne point faire la part de la re-création, amène cette épouvantable femme d'encre à des contresens sur moi (sur ma conception de l'amour en particulier) qui, vus du dedans – comme seul je puis le faire – sont comiques. Aussi devrais-je rire...

[...]

J'espère vous voir. Pardon de cette diatribe contre Claude-Edmonde ! Je sors de son livre... Et déjà j'y pense moins... et demain je lui pardonnerai !

Votre F. M.

*Nouvelles lettres d'une vie (1906-1970)*, Bernard Grasset, 1989, p. 258.

1. Claude-Edmonde Magny avait publié dans *Esprit*, en 1950, un article intitulé « Un romancier de la passivité : François Mauriac ».

[LA MISE À L'INDEX]

NOSTRE INFORMAZIONI  
Suprema Sacra Congregatio Sancti Officii  
DECRETUM  
PROSCRIPTIO LIBRORUM  
Feria IV, die 27 Iunii 1956

In generali consensu Supremae Sacrae Congregationis Sancti Officii, E.mi ac Rev.mi Domini Cardinales, rebus fidei et morum tutandis praepositi, praehabito Consultorum voto, damnarunt atque in Indicem librorum prohibitorum inserendos mandarunt libros a SIMONE DE BEAUVOIR conscriptos :

1. *Le Deuxième sexe*, 2 voll., Gallimard, Paris, 1949 ;
2. *Les Mandarins*, Gallimard, Paris, 1954.

In Audientia autem diei 30 eiusdem mensis et anni, SS.mus D.N.D. PIUS, Divina Prov. Pp. XII, relatam Sibi E.morum Patrum resolutionem adprobavit et publicari iussit.

Datum Romae, ex aedibus S. Officii, die 12 Iulii 1956.

Arcturus De Iorio, *Notarius*

*Traduction française :*

Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office  
Décret  
Prohibition de Livres

*Mercredi 27 juin 1956.*

Au cours de l'Assemblée générale de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint-Office, les Éminentissimes et Révérendissimes NN. SS. les cardinaux préposés à la sauvegarde de la foi et des mœurs, après avoir pris l'avis des Consultants, ont condamné et ordonné de mettre à l'Index des livres défendus les écrits de Simone de Beauvoir :

1. *Le Deuxième Sexe*, deux volumes, Gallimard, Paris ;
2. *Les Mandarins*, Gallimard, Paris.

Dans l'audience du 30 du même mois et de la même année, S. S. Pie XII, Pape par la divine Providence, a approuvé et ordonné de publier la résolution des Éminentissimes Pères qui lui était rapportée.

Donné à Rome, au Palais du Saint-Office, le 12 juillet 1956.

Arturo de Jorio, *notaire*.

## Immoralismo esistenzialista

Le opere di Simone de Beauvoir, messe oggi all'Indice, fanno respirare l'atmosfera deleteria di una certa filosofia esistenzialista.

Contro tali letture (si tratti di romanzi o di saggi filosofici) è necessario mettere in guardia non soltanto la gioventù, che è più facile a subirne le influenze, ma anche le stesse persone mature a causa del sottile veleno che esse nascondono. Nella misura in cui una società si nutre di una letteratura di tal genere, essa si dimostra veramente corrotta e soggetta a tutti i decadimenti, come a tutte le schiavitù.

Non ci fermeremo a rilevare nei particolari gli errori di filosofia generale e di morale contenuti nei due volumi *Le Deuxième Sexe* e *Les Mandarins*, né a sottolineare l'oscenità di moltissime descrizioni. Non ne varrebbe la pena. Basta qualche accenno.

L'autrice considera l'istituto del matrimonio una mistificazione e si fa sostenitrice del libero amore. Tutti i metodi sono buoni – essa afferma – quando permettono alla donna di sottrarsi alla servitù della maternità.

La de Beauvoir difende l'emancipazione della donna da tutto, specialmente dalle leggi morali ed accusa la Chiesa di essere contraria a questa emancipazione!

E la Chiesa doveva denunciare con energia queste dottrine immorali, sovvertitrici del bene comune e della santità della famiglia.

Veramente anche gli altri libri di questa scrittrice cadono sotto la sanzione del Can. 1399 del Codice di Diritto Canonico.

Perciò il Decreto odierno del S. Offizio intende essere un esempio e un monito.

*Traduction française :*

Les œuvres de Simone de Beauvoir, mises aujourd'hui à l'Index, font respirer l'atmosphère délétère d'une certaine philosophie existentialiste.

Contre ces lectures (il s'agit de romans ou d'essais philosophiques), il est nécessaire de mettre en garde non seulement la jeunesse, qui est plus portée à en subir l'influence, mais encore, à cause du poison subtil qui s'y cache, les personnes mûres elles-mêmes. Dans la mesure où une société se nourrit d'une littérature de ce genre, elle se montre corrompue et sujette à toutes les décadences comme à tous les esclavages.

Nous ne nous arrêterons pas à relever dans le détail les erreurs de philosophie générale et de morale contenues dans les deux volumes *Le Deuxième Sexe* et *Les Mandarins*, ni à souligner l'obscurité de très nombreuses descriptions. Cela n'en vaudrait pas la peine. Une simple allusion suffit.

L'auteur considère l'institution du mariage comme une mystification et se porte défenseur de l'amour libre. Toutes les méthodes sont bonnes – affirme-t-elle – dès qu'elles permettent à la femme de se soustraire à l'esclavage de la maternité.

Mme de Beauvoir défend l'émancipation de la femme de tout, spécialement des lois morales, et accuse l'Église de s'opposer à cette émancipation !

Et l'Église devait dénoncer avec énergie ces doctrines immorales subversives du bien commun et de la sainteté de la famille.

En réalité, même les autres livres de cet écrivain tombent sous la sanction du Canon 1399 du Code de Droit canonique.

Partant, le décret d'aujourd'hui du Saint-Office entend être un exemple et un avertissement.

*La Documentation catholique*, 5 août 1956.

[COMMENTAIRE DE LA NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE]

D'après le commentaire de l'*Osservatore Romano* (13 juillet 1956), la raison de cette condamnation est à chercher non seulement dans l'obscénité de nombreuses descriptions des ouvrages cités, mais plus encore dans les thèses qu'ils illustrent. Celles-ci, en particulier dans le *Deuxième Sexe*, constituent une mise en question, d'une violente affectivité, de la situation faite à la femme « dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs ». Elles s'en prennent âprement à l'institution du mariage et à la maternité où elles ne voient que des moyens d'asservissement de la femme.

A. T.

*La Nouvelle Revue théologique*, mars 1957.



Parlare di Simone de Beauvoir scrittrice sarebbe facile. Più difficile del suo femminismo ad oltranza, perché anche questo si presenta con i veli dell'ambiguità.

Allorché, nel 1982, uscì in Italia *Quando tutte le donne del mondo...*, che raccoglie gli scritti femministi della De Beauvoir, non furono pochi i critici che sottolinearono la fondamentale inconsonanza dei discorsi « liberatori » per la donna, con la vita « borghese » di chi li pronunciava o scriveva. Del resto la stessa Simone l'aveva previsto: « Economicamente sono una privilegiata... Certi censori mi rimproverano questo benessere: gente di destra, beninteso; a sinistra non si rinfaccia mai a qualcuno di sinistra la sua fortuna, fosse pure un miliardario; gli si è grati di essere di sinistra ».

All'ambiguità delle ricerche femministe, privilegiate da una situazione economica assai consistente, che permette « generosi » incontri di parole con le donne « schiavizzate », altre incoerenze si aggiungono. Lasciamo da parte quelle politiche, per i riconosciuti atteggiamenti ipocriti del mondo prescelto e mai rifiutato. Sofferamoci, invece, sulle proposte soluzioni « liberatrici » della donna.

Superfluo ricordare la prima: l'abolizione del regime capitalistico, « dove l'uguaglianza dei sessi è impossibile ». Più disumane le altre, ipotizzanti il dovere di liberarsi dai bambini, « distruggere i miti creati intorno alla maternità », cancellare la famiglia, rifiutare il matrimonio.

Pensare tutto questo come indispensabili tappe progressive per la liberazione totale della donna non è segno certo di saggezza. In ogni caso dovrebbe essere elemento di riflessione per valutare con equilibrio l'azione politica, sociale e letteraria di chi se n'è fatta paladina.

Ci soffermiamo su questi elementi non già per dissacrare una figura nel giorno in cui si è un po' tutti portati ad esaltarla, quasi per un dispetto alla

morte che l'ha strappata alla vita, ma perché ci sembra doveroso tener conto di tutti i fattori, utili per una valutazione globale, in ogni caso non disperiva, ma serena.

[LA MISE À L'INDEX]  
[NOTE D'INGRID GALSTER]

Ayant appris qu'un professeur de l'université de Tübingen avait pu consulter le dossier de Graham Greene et en publier le document décisif<sup>1</sup>, on a demandé au préfet de la *Congregatio Pro Doctrina Fidei*, le cardinal Joseph Ratzinger, l'accès au dossier de Simone de Beauvoir. Par lettres du 19 mai et du 31 juillet 2001, l'archevêque Maurizio Bertone, secrétaire de la Congrégation, a fait savoir que les documents postérieurs à 1903 n'étaient pas accessibles aux chercheurs, sauf dans des cas exceptionnels.

L'Ambassadeur de France au Vatican, le comte Wladimir d'Ormesson, connaissait-il des détails, en particulier le dénonciateur ou les dénonciateurs<sup>2</sup> ? On n'a rien trouvé dans son journal qui, en été 1956, est dominé par les adieux : W. d'Ormesson quitte son poste fin septembre<sup>3</sup>. Parmi les dépêches qu'il envoie au Ministre des Affaires étrangères, celle du 13 juillet 1956, jour de la publication du décret dans *L'Osservatore Romano*, se limite à signaler la condamnation et à traduire le commentaire<sup>4</sup>. En savait-il plus ? Dans le cas de Sartre, dont la condamnation par le Saint-Office coïncida avec le début de son service au Vatican (belle symétrie !), il semble que non. « La condamnation de l'ensemble de l'œuvre de M. J.-P. Sartre n'avait pas transpiré avant de paraître dans *L'Osservatore Romano* du 31 octobre », écrit-il le 5 novembre 1948 à Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, ajoutant que, même si on avait su, on n'aurait rien pu empêcher<sup>5</sup>. Le fait que le décret signale les « opera omnia » et non pas d'ouvrages particuliers laisse d'ailleurs aux catholiques la possibilité de lire ceux des livres de Sartre qui ne présenteraient pas les caractères répréhensibles reprochés à l'ensemble, précise d'Ormesson pour son ministre. Le cas de Beauvoir est donc différent : pour *Le Deuxième Sexe* et *Les Mandarins* au moins,

1. Peter Godman, *Die geheime Inquisition. Aus den verbotenen Archiven des Vatikans*, Munich, Econ Ullstein List, 2001, p. 309-329. Voir aussi *Le Monde des livres*, 14 septembre 2001, p. VIII.

2. La voie normale par laquelle Rome eut connaissance d'un livre méritant l'examen était la dénonciation ou la demande, voir Godman, *op. cit.*, p. 313.

3. Le journal de Wladimir d'Ormesson est consultable sous forme de microfilm aux Archives Nationales, Paris.

4. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris. Voir la reproduction de la lettre ci-contre.

5. Archives diplomatiques, R. C. 1948-1955, série II, Échanges culturels II, 23, Saint-Siège, dossier 9.

*Ambassade de France  
près le Saint-Siège*

Rome, le 13 Juillet 1956

N° 562 EU

EU



M. WLADIMIR D'ORMESSON, AMBASSEUR  
DE FRANCE PRES LE SAINT-SIEGE  
A  
SON EXCELLENCE MONSIEUR LE MINISTRE  
DES AFFAIRES ETRANGERES  
Direction d' EUROPE

EUROPE  
18 JUIN 1956

a. s. ouvrages de Mme Simone de Beauvoir

Par un décret en date du 27 Juin 1956, publié dans l'"Osservatore Romano" du 13 juillet 1956, la Sacrée Congrégation du Saint-Office a mis à l'index les ouvrages suivants de Mme Simone de Beauvoir : "Le deuxième sexe" et "les Mandarines".

Le journal romain fait suivre le texte de cette condamnation d'un petit commentaire intitulé : "Immoralisme existentialiste", libellé ainsi :

" les oeuvres de Simone de Beauvoir, mises aujourd'hui à l'index , respirent l'atmosphère délétère d'une certaine philosophie existentialiste.

Contre de telles lectures (qu'il s'agisse de romans ou d'essais philosophiques), il est nécessaire de mettre en garde non seulement la jeunesse qui en subit plus facilement les influences, mais également les adultes à cause du poison subtil qu'elles recèlent. Dans la mesure où une société se nourrit d'une telle littérature elle se montre véritablement corrompue et gâchée à toutes les décadences comme à tous les esclavages.

Nous ne nous arrêterons pas à relever dans le détail toutes les erreurs de philosophie et de morale contenues dans

Communiqué à :  
Direction des Relations Culturelles



Dépêche de l'ambassadeur de France près le Saint-Siège au ministre des Affaires étrangères, 13 juillet 1956 (Archives du ministère des Affaires étrangères, série 30, sous-série 9, dossier 3, Saint-Siège, 1956-1960).

"le deuxième sexe" et dans "les Mandarins", inutile également de souligner l'obscénité de certaines descriptions. Cela n'en vaut pas la peine. Contentons-nous d'en donner quelques idées.

L'auteur considère à l'institution du mariage comme une mystification et se fait le porte parole de l'amour libre. Toutes les méthodes sont bonnes, affirme-t-elle, dès l'instant qu'elles permettent à la femme de se libérer de la servitude de la maternité.

Simone de Beauvoir défend l'émancipation de la femme dans tous les domaines et spécialement dans le domaine des lois morales et elle accuse l'Eglise d'être contraire à cette émancipation.

✠ L'Eglise se doit de dénoncer avec force ces doctrines immorales, subversives, contraires au bien commun et à la santé de la famille.

A vrai dire les autres ouvrages de cet auteur tombent également sous le coup du canon 1399 du Code de Droit Canon.

Ainsi donc le présent décret du Saint-Office doit s'étendre comme un exemple et un avertissement.

*Madame de Beauvoir*

les fidèles n'ont pas le choix. Pour les autres ouvrages probablement non plus puisqu'ils tombent *tous*, selon le commentaire de *L'Osservatore Romano*, « sous le coup du canon 1399 du Code de Droit Canonique ». Il s'agit du Code de 1917 dont le canon 1399 précise : « Ipso iure prohibentur : [...] 9° Libri qui res lascivas seu obscenas ex professo tractant, narrant, aut docent ». Tous les livres de Beauvoir traiteraient donc de choses lascives ou obscènes ?

Qui était, au milieu des années cinquante, assez proche du Vatican ou ressentait les ouvrages de Beauvoir comme scandaleux au point d'alerter la Congrégation ? Wladimir d'Ormesson, alarmé par les campagnes de dénigrement menées contre les « nouveautés françaises »<sup>6</sup> dans certains milieux du Vatican, prit, au début des années cinquante, l'initiative d'institutionnaliser un dialogue entre un groupe d'intellectuels catholiques français et des théologiens romains. Parmi les Français qui se rendent en 1952-1953 en Italie, il y a les philosophes Jean Guitton et Étienne Borne<sup>7</sup>. Ce dernier, professeur en Première Supérieure au lycée Louis-le-Grand, avait déjà parlé en juin 1950, au Centre d'Études Saint-Louis de France à Rome, sur « Le pessimisme dans la littérature et la philosophie contemporaines ». Six mois plus tard, dans le même cadre, André Rousseaux, chroniqueur au *Figaro littéraire*, prit pour sujet Péguy<sup>8</sup>.

Si Borne, Guitton, Rousseaux ou d'autres intellectuels catholiques français<sup>9</sup> avaient dénoncé l'œuvre de Beauvoir aux autorités du Vatican, on ne comprend cependant pas pourquoi celui-ci attendit jusqu'en 1956 pour la sanctionner. Vu la date tardive, d'autres hypothèses s'imposent. Le 13 mai 1955, Wladimir d'Ormesson informe son ministre sur la condamnation du livre *Au Diapason du Ciel* de Marcelle de Jouvenel paru en 1950 aux éditions La Colombe. Le délit ? Selon l'ambassadeur, l'auteur communique avec son fils mort en recourant à l'écriture automatique. Or, le livre contient une introduction de Gabriel Marcel. D'Ormesson regrette que « la foudre du Saint-Office frappe un philosophe français dont la réputation s'étend au-delà de nos frontières ». Il est concevable que Marcel, l'un des adversaires catholiques

6. Il s'agit surtout de nouvelles tendances à l'intérieur du catholicisme français, voir François Bédarida, « Les intellectuels français et le Vatican en 1952-53 », dans *Mélanges offerts à M. le doyen André Latreille*, Lyon, 1972, p. 243-252.

7. *Ibid.* Guitton s'était manifesté, selon l'autobiographie de Beauvoir, après la parution du *Deuxième Sexe*, voir *supra* p. 290. Pour Borne, voir son article nécrologique paru dans *La Croix* du 19 avril 1986.

8. Ces informations ainsi que celle qui suit sont tirées de différents dossiers des archives diplomatiques du Quai d'Orsay.

9. Par exemple, Daniel-Rops ou Robert Garric qui, eux aussi, font des conférences à Rome à la même époque. François Bédarida considère que Jean Guitton et Étienne Borne étaient trop libéraux pour avoir joué un rôle dans la mise à l'index (lettre du 25 mai 2001 à Ingrid Galster). – Dans une lettre reçue après la rédaction de ce texte, la Congrégation confirme effectivement que ni Borne ni Guitton ni Mauriac n'ont, selon les archives, joué un rôle dans le procès ouvert en 1955. Le fascicule en question comporte, selon la même source, sept documents sur 46 pages au total et quelques articles de presse (lettre du 31 octobre 2001).

de taille de Sartre et de Beauvoir, ait protesté contre la condamnation du livre de Marcelle de Jouvenel et ait signalé en même temps les deux ouvrages de Beauvoir qui, bien qu'attaquant de manière beaucoup plus radicale les fondements du catholicisme, n'avaient pas encore attiré l'attention de la Congrégation. Marcel n'était nullement opposé à cette sorte de mesures restrictives. Trois ans avant la parution du *Deuxième Sexe*, il avait suggéré aux autorités françaises d'interdire *Morts sans sépulture*, pièce de Jean-Paul Sartre (*Les Nouvelles littéraires*, 21 novembre 1946).

Un autre livre suscita un scandale bien plus grand dans les milieux ecclésiastiques. *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, thèse en théologie du médecin et prêtre Marc Oraison parut en 1952 et fut condamnée en 1953 par le Saint-Office<sup>10</sup>. Le livre contient deux références au *Deuxième Sexe*<sup>11</sup>. Les consultants ont peut-être voulu en savoir plus.

Mais il est encore plus probable que l'attention du Vatican ait été attirée sur *Le Deuxième Sexe* dans un autre contexte. C'est qu'en 1955-1956 éclate une polémique en France à propos du droit à la contraception. Tous les camps idéologiques se manifestent dans la presse<sup>12</sup>. En 1956 est fondée l'association *Maternité heureuse* qui devient le mouvement français pour le planning familial<sup>13</sup>. Dans les nombreux textes publiés dans cette campagne et cette controverse, qui n'ont pas pu être ignorées par le Saint-Office, les auteurs se sont sans doute en partie référés au livre de Beauvoir, soit pour s'en démarquer, soit pour étayer leurs arguments.

10. Le décret ne fut publié qu'en 1955, voir *L'Osservatore romano*, 7-8 janvier 1955.

11. Elles se trouvent aux p. 42 et 165 de la réédition de 1972 (Fayard). Oraison se demande, entre autres, si la « massive erreur » énoncée par Beauvoir : « Dans une religion où la chair est maudite... » n'a pas été favorisée par l'enseignement d'une conception chrétienne défailante sur le domaine des réalités sexuelles.

12. *La Documentation catholique* du 8 juillet 1956 (col. 874-887) reproduit quelques opinions ainsi que les textes de différents projets de loi déposés en 1955 et 1956.

13. Voir Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir. 1945-1970*, Fayard 2000, p. 237 sq. Voir aussi à propos de la polémique.

RENÉE ROUSSEAU

[Extrait des *Femmes rouges*, 1983]<sup>1</sup>

[...] en 1949 paraissaient les deux tomes de l'ouvrage de Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe*. On sait quels torrents d'insultes la droite fit couler à propos de cette œuvre. Sans partager forcément tous les points de vue de son auteur, la gauche pouvait avec grand profit discuter d'un livre qui offrait une base de réflexion jusque-là inexistante. Or, que se passe-t-il ? On chercherait en vain la moindre critique, même négative, de cet ouvrage dans *Femmes Françaises* ou *Heures claires* de cette année-là. Rien. Jeannette Vermeersch ne veut pas en entendre parler ; Marie-Claude Vaillant-Couturier ne se sent pas concernée et n'est pas la seule. De toute façon, Simone de Beauvoir est une existentialiste, donc un personnage douteux, et elle mène une vie dissolue. Cependant, Jeannette Vermeersch en parle avec Dominique Desanti ; sans avoir lu le livre, elle proteste contre l'exaltation de la liberté sexuelle chez les femmes, qu'il prône. Contredite par la journaliste, elle veut bien admettre qu'elle n'a pas l'esprit étroit et qu'elle a eu des expériences avant le mariage, mais considère que l'essentiel de la féminité, c'est la maternité, et qu'à partir du moment où l'on a des enfants, tout leur est dû<sup>2</sup>.

De toute façon les vues de Simone de Beauvoir ne peuvent être partagées par les ouvrières, il faut donc quelqu'un pour éreinter le livre. Mais Dominique Desanti ne partage pas son opinion, et de plus elle n'est pas mère de famille, défaut rédhibitoire. Jeannette Vermeersch préférera donc l'article de Jeannette Prenant, jeune intellectuelle qui, elle, a des enfants et vit avec un communiste nommé Colombel. Choix d'autant plus heureux que la

1. On se référera aussi aux interventions de Jeannette Colombel et de Dominique Desanti au colloque de janvier 1999 pour le cinquantenaire du *Deuxième Sexe*, *Cinquantenaire du « Deuxième Sexe »*, dir. Christine Delphy et Sylvie Chaperon, Paris, Syllepse, 2002.

2. Entretien de l'auteur avec Dominique Desanti. [Note de Renée Rousseau]

jeune femme est aussi la fille du professeur Prenant, vieux communiste très respecté pour son autorité scientifique et son action pendant la Résistance, mais qui vient de commettre un péché capital : il refuse d'admettre les théories de Lyssenko<sup>3</sup>. Dans une affaire où le ridicule le dispute à l'odieux, cet homme sincère est publiquement humilié par des gens qui ne possèdent pas la dixième de sa compétence ; c'est une machination orchestrée par le couple Thorez.

Donc, sa fille rédige pour *La Nouvelle Critique*, entre mars 1950 et avril 1951, trois articles qui vont faire d'une pierre deux coups : enfoncer encore davantage le vieux savant et écraser Simone de Beauvoir. Sous le titre : « Chacun ses rêves », le premier développe les condamnations déjà évoquées à l'égard de la presse féminine – en particulier ses « publicités érotiques » – et joint à ce même lot l'ouvrage incriminé : « Les héroïnes de *Confidences* suivent finalement le même chemin que les sujets existentialistes que Sartre analyse dans *L'Être et le Néant*, ou Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*. » Critiquant violemment au passage les camarades qui cherchent à se distraire sur le mode petit-bourgeois, elle leur oppose le rêve soviétique : « Toute une moisson de rêves qui vient de l'Est témoigne de l'effort des peuples et suit le rythme même des plans quinquennaux : depuis l'épi de blé plus fourni et plus résistant, grâce aux travaux de Lyssenko, jusqu'à la fertilisation d'un désert par l'utilisation de l'énergie atomique. » Par ailleurs tout le texte est un hymne à l'épouse de Thorez abondamment citée pour prouver « l'ardeur avec laquelle Jeannette Vermeersch élargit son profond amour maternel aux millions d'enfants opprimés. »

Récidivant deux mois plus tard dans la même revue, Jeannette Prenant reprend son attaque contre les publications féminines, utilisant toujours le procédé de l'amalgame : Mauriac voisine ainsi avec *Nous Deux* et *Intimité*, la religion redevient « l'opium du peuple » malgré le rapprochement avec les catholiques, *Elle* fait le lit de l'existentialisme : « On s'y frotte à un semblant de culture, en parlant familièrement de Sartre, en évoquant les bars de Saint-Germain-des-Prés... » Mais parce qu'elle est une femme cultivée née dans un milieu particulièrement favorisé sur le plan intellectuel (sa mère fut la première femme agrégée de philosophie), son argumentation est sou-

3. Consulter sur cette affaire l'ouvrage déjà cité de Philippe Robrieux, ainsi que le livre de Marcel Prenant : *Toute une vie à gauche*. Membre du Comité central, le savant en est écarté en 1950 à cause de son manque de docilité dans cette histoire. Sa fille Jeannette est née le 31 décembre 1919. [Note de Renée Rousseau]



vent juste ; aussi son éloge dithyrambique de Jeannette Vermeersch n'en prend-il que davantage de valeur.

Mais c'est presque un an plus tard qu'elle fait paraître sa plus féroce attaque contre Simone de Beauvoir. Dès les premières lignes le jugement est porté, sans appel : « Malgré quelques références aux principes marxistes qu'elle [Simone de Beauvoir] commence par déformer pour mieux pouvoir les « dépasser », les 600 pages des deux volumes n'ouvrent aucune perspective et laissent la lectrice solitaire et impuissante. » Jeannette Prenant lui reproche d'abord de ne retenir de l'exploitation féminine que la sujétion domestique, innocentant de ce fait gouvernement et patronat, et faisant de l'homme l'adversaire. L'ouvrage lui paraît donc appartenir à la « tactique classique des maîtres capitalistes » ; la recherche de la philosophie ne serait que « la suprême diversion » à l'égal du *Petit Écho de la mode*.

À ce point, tous les stéréotypes d'usage concernant Simone de Beauvoir affluent : intellectuelle, elle ne sait pas ce que signifie travailler pour une ouvrière ; elle se trompe sur la notion d'égalité : « Elle place l'indépendance de la femme au niveau des pantalons et de la cigarette » ; pour elle, la liberté consiste à partager les vices de l'homme ; faute impardonnable, elle ne comprend rien à la maternité et cherche à généraliser l'avortement, soutenant ainsi le malthusianisme ; elle se complaît dans le borbier et « cache mal un respect voilé pour la morale bourgeoise » ; bref, elle est à ranger avec les magazines bourgeois et les tenants du freudisme. L'auteur de l'article en déduit qu'il convient de « lui opposer les perspectives qu'offrent, pour les femmes, une politique de paix, un gouvernement d'union démocratique, et cette véritable libération de la femme qui n'est possible qu'en régime socialiste ».

Ces idées reçues feront d'autant mieux leur chemin que presque personne, chez les communistes hommes ou femmes, n'a lu le livre : Annie Kriegel le reconnaît avec une belle franchise : « Cela ne m'intéressait pas du tout ; je n'ai d'ailleurs jamais éprouvé le besoin de le lire, depuis. Celles qui l'ont lu à l'époque ont dû le faire pour « raison de service ». Pour notre génération, ces problèmes d'émancipation étaient dépassés : nous n'étions pas le deuxième sexe<sup>4</sup> ! »

Celle qui parle ainsi s'appelle à l'époque Annie Besse – son nom de jeune fille est Becker ; c'est une jeune intellectuelle, elle aussi. Entrée à quinze ans

4. Entretien avec l'auteur. [Note de Renée Rousseau]

dans la Résistance juive, puis au PCF, admise à l'École normale supérieure, agrégée, son intelligence et son allant lui valent de progresser rapidement dans les instances du Parti. Elle sera bientôt la responsable aux intellectuels pour la fédération de la Seine. D'une orthodoxie sans défaut, elle laisse à ceux qui commencent à exercer leur esprit critique en cette période, l'image d'une stalinienne pure et dure. Edgar Morin la décrit joliment comme « une jeune walkyrie aux yeux bleus <sup>5</sup> », faisant voter son exclusion par sa cellule. Aussi abrupte soit-elle, sa déclaration sur *Le Deuxième Sexe* reflète bien la pensée et l'attitude des femmes communistes à l'égard du *Deuxième Sexe*, au moment de sa parution et longtemps après : elles le condamnent, généralement sans l'avoir lu, pour plusieurs raisons. D'abord, parce que Simone de Beauvoir est cataloguée comme une existentialiste-intellectuelle-petite-bourgeoise (même, et surtout, par les intellectuelles communistes) ; qu'elles lui supposent une vie sexuellement dérégulée ; qu'elle n'est pas une mère (c'est le reproche le plus fréquent, le plus violent, révélateur de la forte transgression opérée par l'amie de Sartre) ; plus profondément, parce que ces problèmes d'égalité des sexes sont pour elles résolus, sinon dans le présent du moins par la perspective qu'offre le socialisme ; il suffit d'attendre. Or la patience est une vertu révolutionnaire, c'est bien connu depuis Lénine. Après tout, c'est à l'étranger que l'on prendra le plus tôt conscience des ressources de cet ouvrage, longtemps avant la France. Mais il est remarquable que les intellectuelles communistes ne soient, en l'occurrence, d'aucun secours à leurs camarades.

Plus surprenant encore : malgré leur évolution politique ultérieure, Annie Kriegel comme Jeannette Prenant sont restées très hostiles au *Deuxième Sexe*, et réticentes devant le nouveau mode de vie des jeunes femmes actuelles. Jeannette Prenant, très éloignée aujourd'hui du PCF qu'elle a quitté en 1968, n'a guère modifié son jugement d'alors : « Mes articles n'ont pas été rédigés sur commande mais de ma propre initiative. L'ouvrage de Simone de Beauvoir m'avait ennuyée. Pour moi, c'était un livre d'homme – et je le pense toujours. Au contraire, quand j'entendais Jeannette Vermeersch parler de la maternité, je me sentais profondément en accord avec elle. Elle me fascinait et m'a laissé un très bon souvenir. À la Libération, quand je me suis séparée de mon mari, elle m'a soutenue pour que je puisse obtenir la garde

5. Se reporter à l'ouvrage d'Edgar Morin, *Autocritique*, Éditions du Seuil, 1959. [Note de Renée Rousseau]

de mes enfants – contre la volonté de mon père. Pour notre génération, la maternité a représenté une expérience essentielle. Et je trouve que la façon dont les jeunes couples calculent actuellement les naissances manque de générosité<sup>6</sup>. »

L'indifférence ou l'hostilité au *Deuxième Sexe* s'explique pour ces communistes : femmes ayant une activité d'hommes, elles ne veulent pas se faire enfermer dans des préoccupations tenant à leur sexe ; intellectuelles, elles ne veulent pas s'écarter de la classe ouvrière.

*Les Femmes Rouges. Chronique des années Vermeersch*, Albin Michel, 1983, p. 127-131.

6. Entretien avec l'auteur. [Note de Renée Rousseau]

DOMINIQUE DESANTI

[Extrait des *Staliniens*, 1975]

La cohérence de notre « contre-société » ne tolérait pas même en ce temps qu'une critique de livre y échappât. Fin 1951, j'avais voulu faire une étude sur *Le Deuxième Sexe*<sup>1</sup>. Simone de Beauvoir avait, je l'ai ressenti comme une prise de conscience soudaine, écrit un livre profondément révolutionnaire, et qui remettait en question les revendications pour des droits isolés. Remettait en question aussi le fait qu'en changeant de régime économique le rôle de la femme changerait du même élan. En URSS, dans les démocraties populaires, l'égalité devant la loi était entière, l'égalité de droit pour les études et les postes de responsabilité aussi. Mais dans les faits, l'antique division en tâches féminines (domestiques, ménagères et, en ce qui concerne les enfants, matérielles) et tâches masculines subsistait. Je le savais. Je savais aussi qu'à cette époque (jusqu'en 1956) le divorce était plus difficile en URSS qu'en France, et que la politique y était « nataliste » : les « mères-héroïnes » de 14 à 17 enfants me mettaient dans la même fureur que nos prix Monthyon ou Cognacq-Jay.

Chez nous, au PCF, la question des femmes restait très ambiguë. Bien entendu, en théorie, l'égalité de droits la plus parfaite était de règle. Et à la Libération nous avons été le parti qui comptait le plus de femmes parlementaires, ou conseillères municipales, ou membres de la direction. En fait, à la « vraie » direction, ne restaient guère que les « épouses ». Nous avons vu déjà le culte du couple légitime ou en tout cas conjugal. Sans doute était-ce destiné à renforcer cette « normalité », cette respectabilité, cette qualité rassurante de français moyen et de « belle famille française » (comme l'écrit Ceretti des Thorez) qui rassuraient électeurs et sympathisants. N'avions-

1. Dominique Desanti doit se tromper sur la date, l'article de Jeannette Prenant ayant paru en avril 1951.

nous pas à lutter contre la propagande du communisme-au-couteau-entre-dents, amoral, dangereux, sanguinaire ?

À la Libération, le Parti, comme toute la France, connut le grand orage sentimental et sexuel du retour des prisonniers et déportés dont certains trouvèrent pris le cœur et la place du partenaire. Puis les glaciations puritaines de l'Est établirent des règles rigoureuses. D'abord celles de la sécurité, qui s'appliquent dans toute « contre-société » : jamais de liaison avec l'ennemi. Puis les prescriptions de toute morale de groupe : ne pas prendre le ou la partenaire d'un camarade... mais comment, dans un milieu aussi fermé sur lui-même que celui des responsables communistes, éviter ces rencontres et ces inclinations ? La section des cadres exerçait une surveillance effective sur la vie privée des militants. C'est là que venaient se plaindre les épousées, militantes délaissées ; et on disait au « coupable » de choisir. Divorcer ? D'accord ; sans être bien vu, c'était admis. Mais pas d'adultère, pas de ménage à trois, pas de « décadence bourgeoise ». Comme toujours dans ces cas l'hypocrisie jouait. Tout se passait comme ailleurs. Mais ces Français d'avant-garde offraient pour modèle le couple conjugal, la famille conjugale, et les « utopies » d'Engels auraient été traitées de « décadence bourgeoise » par les militants, si on n'en avait pas cité l'auteur.

Pour toutes ces raisons, je tenais à écrire un article sur *Le Deuxième Sexe* dans *La Nouvelle Critique*. L'essai – une vingtaine de feuillets – affola Kanapa. Il le porta à Laurent <sup>2</sup>, qui nous convia à dîner dans sa famille corse, celle de Danielle dont il était veuf, où nous aimions beaucoup, tous, nous retrouver. Après dîner Casanova me parla dans un coin : « Écoute, n'exagère pas l'importance de ce livre d'où l'ouvrière est absente, et aussi le sentiment maternel. Tu deviens bien suffragette après la lettre tout d'un coup ? Simone de Beauvoir désigne comme principal oppresseur l'homme, le mâle. Mais l'exploitation n'est-elle pas la même pour l'ouvrière et l'ouvrier, et n'est-ce pas celle-là qui est grave ? » Je répliquai par la double oppression de la femme, par la double journée de la travailleuse-ménagère, solidement étayée sur Marx-Engels-Bebel. « Or la deuxième exploitation nous n'en parlons pas : même en URSS les mœurs sont en retard sur les lois. » Il usa de sa voix et de ses feintes colères, épaules hautes, bras et bouche ouverts : « Comment veux-tu parler de libération de la femme tant que le régime n'est pas changé ?

2. Laurent Casanova, membre du Bureau politique du PCF chargé en particulier des intellectuels.

– Mais puisque je te dis que même en URSS où la loi donne tous les droits aux femmes la société demeure dominée par les hommes ! – Alors tu remplaces la lutte des classes par la guerre des sexes ? La grève des mères ? Lysis-trata ? Tu sais le capitalisme ne se sent pas menacé par la bataille sexuelle ; il y consent volontiers. Lutte des sexes, oui, lutte des classes, non. » Je protestai encore : la presse catholique ou simplement conservatrice avait couvert le livre de calomnies, d'ironie graveleuse ou d'indignation. Ne nous appartenait-il pas de le défendre ? Simone de Beauvoir d'ailleurs notait que les femmes se sentaient solidaires de leur classe sociale avant de l'être de leur sexe...

Bref il me demanda de remanier mon article, ce que je refusai. Sans colère d'ailleurs ; simplement j'avais franchi le stade où l'on croit devoir piétiner ses idoles. D'ailleurs, Sartre se rapprochant de nous, je me donnais à nouveau la liberté de les aimer, tous deux, sans les avoir revus.

L'article sur *Le Deuxième Sexe* fut écrit dans *La Nouvelle Critique* par une agrégée de philo, vivante, ardente, passionnée qui, après mai 1968, prendra le mors aux dents du maoïsme. Fille de deux universitaires, pétrie de culture et ayant affrontée de bonne heure les réalités de la vie, elle piétinait elle aussi joyeusement – mais dans d'autres secteurs que moi – notre bonne vieille culture bourgeoise. Son article semble un répertoire de nos étroitesse d'alors. Comme moi à la Grange-aux-Belles, elle se livrait à une belle voltige d'auto-négation ; vu le sujet elle en arrivait à nier les raisons mêmes de notre révolte : « L'héroïne existentialiste » seule en face de l'homme son rival n'offre pas de solution, n'a pas trouvé LA solution, la nôtre. Donc *Le Deuxième Sexe* est une « variation de la propagande bourgeoise ».

Nous en étions donc là ? Moi j'en étais au jeu de la paille et la poutre, trouvant sectaire l'attaque contre *Le Deuxième Sexe* mais ayant soutenu Fougeron<sup>3</sup>.

*Les Staliniens (1944-1956). Une expérience politique*, Fayard, 1975, p. 244-246.

3. André Fougeron, peintre et militant communiste qui incarne le réalisme socialiste à la française.

COLETTE AUDRY

[Nécrologie de Simone de Beauvoir, 15 avril 1986]

Lors de sa sortie, en 1949, *Le Deuxième Sexe* fit énormément de bruit et Simone de Beauvoir commença à recevoir un immense courrier. Il y eut dans la presse un lot d'articles indignés, ridicules et grotesques. Elle était pour les uns une sorte de Walkyrie, de suffragette, de virago. D'autres s'exclamaient : qu'est-ce qu'elle passe aux femmes ! Comme on savait que j'étais une de ses amies, on me demanda de tenir des conférences, en province, dans des clubs, des cercles, des milieux syndicaux et je m'aperçus que si beaucoup s'intéressaient au livre, peu de lecteurs en fait l'avaient compris.

Quand nous étions ensemble enseignantes au lycée de Rouen, dans les années 35-36, je pensais à un livre sur la condition des femmes et, à ce moment-là, Simone de Beauvoir n'en sentait pas la nécessité. Elle a raconté qu'elle fut amenée à écrire *Le Deuxième Sexe* quand elle voulut faire son autobiographie et qu'elle s'est alors demandé ce que signifiait être une femme. Parce qu'elle avait avec Sartre, avec des étudiants, avec des gens comme Aron ou Nizan des rapports très égalitaires, sa condition de femme ne lui pesait pas. La guerre arriva, et après la Libération, elle m'a dit : ce livre, je vais l'écrire. Et, un jour, je l'ai reçu. Beaucoup eurent du mal à le comprendre parce que l'opposition entre nature et culture n'était pas vulgarisée, ce à quoi son livre a contribué et d'abord par la phrase : « *On ne naît pas femme, on le devient* », ce qui est admis aujourd'hui. Il n'était pas admis que la culture s'emparait dès sa naissance d'un être sexué et lui attribuait sa couleur, sa façon de s'habiller, son existence. Que l'on naissait sexuée femelle et que c'était la société qui nous faisait femme. Ce qu'apporta *Le Deuxième Sexe*, que l'on disait sévère envers nous quand il était tonique, fut que naître d'un sexe plutôt que de l'autre n'était pas un destin absolu.

N'était pas compris non plus ce que Simone de Beauvoir disait sur la femme-objet, d'une manière beaucoup plus nuancée qu'on le fit par la suite.

Elle disait d'une manière assez philosophique mais exacte : « *Elle est l'autre mais sur le mode de l'inessentiel* ». Dans l'homme, une idée voulait qu'il fût, lui, l'essentiel et que la femme devait exister par rapport à lui.

J'ai toujours pensé à cette phrase formatrice d'Ève dans le *Paradis perdu* de Milton : « *Dieu est ta loi et tu es la mienne*. » La femme, donc, pour Beauvoir, n'est pas entièrement un sujet et dès lors elle est aussi un objet (mystérieux sans doute et d'un genre un peu magique, comme dans la littérature de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

Lors de mes conférences, quand arrivait le moment du débat (où d'ailleurs parlaient davantage d'hommes que de femmes – c'était entre 49 et 51), personne ne saisissait ce qu'étaient l'essence masculine, l'essence féminine. Je me souviens, pour indiquer le genre de remarques, d'un homme qui s'exprima ainsi : « *Quand je marche dans les rues et que je passe devant une vitrine de lingerie féminine : eh bien, non, pour moi, un homme n'est pas une femme !* » L'homme était intellect, la femme nature et instinct.

Puis *Le Deuxième Sexe* a formé toute une génération de femmes, de lectrices, mais Beauvoir tenait à dire plus tard qu'il n'avait pas été, au moment où elle l'écrivit, un livre militant. Un livre ne suscite pas à lui seul un mouvement. Il a fallu trente ans de réflexions féministes, il a fallu les mouvements américains et Betty Friedan pour que *Le Deuxième Sexe* soit, non pas récupéré, mais réclamé comme originaire.

*Libération*, 15 avril 1986.



## NOTICES

### Avertissement

*Pour rédiger les notices sur les auteurs, deux instruments de travail ont été indispensables : le Dictionnaire des intellectuels français dirigé par Jacques Julliard et Michel Winock (Éditions du Seuil, 1996) et l'Index biographique français, compilation de biographies succinctes tirées de plus de 250 dictionnaires, présentée sous forme de microfiches (2<sup>e</sup> édition cumulée et augmentée, compilée par Tommaso Nappo, Éditions K. G. Saur, Munich, 1998). Ont été également consultés : Dictionnaire des littératures de langue française, Jean-Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey (dir.), 4 tomes, Bordas, 1994 ; le « Dictionnaire des Contemporains » et le « Nouveau Dictionnaire des Contemporains » publiés (s. d.) par le Crapouillot ; De la littérature française, Denis Hollier (dir.), Bordas, 1993 ; Dictionnaire des critiques littéraires. Guide de la critique française du XX<sup>e</sup> siècle, Laurent LeSage et André Yon, Londres 1969 ; Les années roman. 1919-1939. Anthologie de la critique romanesque dans l'entre-deux-guerres, Olivier Rony, Flammarion, 1997 ; Who's Who in France (plusieurs années) et Le Siècle des intellectuels, Michel Winock, Éditions du Seuil, 1997 – pour ne mentionner que les sources les plus importantes.*

*Dans la plupart des cas, on a recoupé plusieurs sources pour la même personne. Les indiquer partout aurait gonflé considérablement cette annexe, aussi y a-t-on renoncé sauf pour les cas où une seule source était disponible et l'emprunt très direct.*

*Il a paru utile de tenir compte des jeunes intellectuels qui ont répondu à l'enquête de François Mauriac ainsi que de l'état civil de l'auteur. S'il n'y a pas de notice pour certaines personnes, c'est que les renseignements nécessaires n'étaient pas à ma portée. La longueur de la notice ne reflète pas forcément l'importance accordée à une personne ; elle est aussi tributaire de la quantité d'informations disponibles.*

*Le Dictionnaire des intellectuels français du Seuil est également pour les périodiques une source indispensable. Il renseigne sur tous ceux qui ont joué un rôle important dans le débat intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle. Pour les plus marginaux, on a cherché*

*en vain une compilation comparable à l'Index biographique français. On s'est principalement servi de l'Histoire générale de la presse française. T. IV : De 1940 à 1958, Claude Bellanger et al. (dir.), PUF, 1975 ; du Dictionnaire de la politique française, Henry Coston, La Librairie française, 1967 (avec précaution) ; de La presse quotidienne française, Emmanuel Dérieux et Jean C. Texier, Armand Colin, 1974 ; des articles sur la presse parisienne publiés par Roger Stéphane entre juillet 1948 et avril 1952 dans Les Temps modernes ; du « Petit Voyage autour de la presse » paru dans le « Paris-Guide », t. III, du Crapouillot n° 13 (N. S.) (1951) ; enfin de Die Entstehung und Entwicklung der französischen Nachkriegspresse. 1944-1954, Karl-Heinz Brinkmann, Thèse de l'Université Libre de Berlin 1956 (travail pionnier inédit qui dépouille un grand nombre de sources contemporaines).*

*Pour constituer les notices sur les périodiques, on a procédé de la même façon que pour les auteurs.*

## ACTION

C'est « l'hebdomadaire de l'indépendance française » issu de la Résistance, autour duquel va se regrouper la tendance communiste de cette génération. Grâce à une certaine ouverture et à l'amitié de Sartre et de Francis Ponge, responsable de la section culturelle, le journal fut au début moins hostile à Sartre et à la tendance qu'il représente qu'il ne le devint au moment où, durant la Guerre froide, Sartre opta pour une troisième voie. À partir de janvier 1949, *Action* est complètement aligné sur l'orthodoxie du PC. Le tirage tombe de 100 000 à 12 000 (vers 1950). Dans le numéro du 9 mai 1952, où la fin de la publication est annoncée, on signale aux abonnés qu'ils pourront recevoir désormais *Les Lettres françaises* à la place d'*Action*.

## COLETTE AUDRY 1906-1990

Sévrienne, agrégée de lettres, Colette Audry est collègue de Simone de Beauvoir au lycée de Rouen dans les années trente. Fille de préfet, ancien socialiste, et petite-nièce de Gaston Doumergue, président de la République (1924-1931), elle est sensible à la politique bien avant Beauvoir et Sartre. Militante syndicale, puis dans les partis de gauche, elle siège de 1971 à 1981

au comité directeur du Parti socialiste et préside ensuite l'Institut d'études et de recherches socialistes. Dotée d'une sensibilité féministe avant Beauvoir, elle créa le Mouvement démocratique féminin et chez Denoël-Gonthier la première collection féminine, la collection « Femme », où paraît, traduit par Yvette Roudy, *La Femme mystifiée* de Betty Friedan en 1964. Écrivain, Colette Audry obtient le prix Médicis en 1962 et collabore, entre autres, aux *Temps modernes*. Mariée en 1939 au germaniste Robert Minder, puis séparée, un fils.

### L'AURORE

Ce quotidien a repris le titre du journal qui publia le fameux « J'accuse » de Zola. Il tirait en 1949 légèrement au-dessus de 300 000 exemplaires. Selon le *Crapouillot*, il était réputé pour son esprit « rouspéteur » et lu en 2<sup>e</sup> classe dans le métro. Il défendait des positions de droite.

### DOMINIQUE AURY

[pseud. d'ANNE DESCLOS] 1907-1998

Khâgneuse au lycée Condorcet, licenciée en anglais, ancienne élève de l'École du Louvre, la future Dominique Aury travaille de 1933 à 1939 comme « *Instructor* », à Paris, du Teacher's College de Columbia University (New York), de 1942 à 1946 comme journaliste aux *Lettres françaises* (où elle publie, le 1<sup>er</sup> décembre 1945, une interview de Beauvoir), de 1947 à 1952 comme secrétaire de la revue *L'Arche* et de 1945 à 1950 dans la même fonction aux *Cahiers de la Pléiade*. En 1950, elle devient membre du comité de lecture de Gallimard (elle est la seule femme), en 1953 secrétaire générale de la NRF. Elle est membre de plusieurs jurys de prix littéraires. À l'*Anthologie de la poésie religieuse française* qu'elle publie sous l'Occupation, succède, en 1955, la scandaleuse *Histoire d'O*, parue sous le pseudonyme de Pauline Réage et dont elle n'avoue qu'en 1995, à l'âge de 87 ans, être l'auteur. Certains l'avaient attribuée à Jean Paulhan avec lequel elle eut une liaison. Divorcée et mère d'un fils, elle eut une relation amoureuse avec Édith Thomas.

## MARIE-LOUISE BARRON 1913-1989

Étudiante de droit, Marie-Louise Barron est, avec Lucien Bonnafé et Jean Marcenac, dès l'avant-guerre responsable de la section de Toulouse de l'Union des étudiants communistes de France. Mariée en 1939, elle retrouve son époux, résistant comme elle-même, arrêté par la Milice et évadé, dans Lyon qui se libère. De la Libération à 1971, elle est rédactrice à *L'Humanité*, où elle occupe rapidement des responsabilités à la rubrique culturelle et politique, et aux *Lettres françaises* où elle a de nombreux amis, en particulier Aragon qui salue avec éclat son roman *Roqueblanque*. On y trouve, selon la notice nécrologique parue dans *L'Humanité*, l'amour de son pays natal et sa haine du franquisme et du racisme. Comme son mari Adrien Barron, elle reste fidèle au PC sa vie durant. Marie-Louise Barron était mère d'une fille.

## JEAN-LOUIS BÉDOUIN 1929-1996

Poète et plasticien surréaliste, il faisait partie, avec Jean Schuster, de la génération des poètes venus au surréalisme après la Seconde Guerre mondiale et devenus proches d'André Breton (à qui il consacra une monographie dans la collection Poètes d'aujourd'hui de Pierre Seghers). Mis à part ses publications, il réalisa également de nombreux collages et poèmes-objets.

## JULIEN BENDA 1867-1956

Licencié ès lettres, journaliste et écrivain, Julien Benda manqua de peu en 1912 le prix Goncourt. Particulièrement connu pour son pamphlet *La Trahison des clercs* (1927), il y reproche aux intellectuels de se passionner pour des causes « temporelles » ou « terrestres » au lieu de défendre les idées éternelles, les valeurs universelles, la raison pure. C'est donc le contraire de la théorie sartrienne de l'engagement défendue dans *Les Temps modernes*, qui affirme que l'absolu ne se laisse atteindre que par le relatif, à travers le réel. Même si Benda, dans sa pratique de journaliste, ne se plia pas à sa propre théorie en devenant, dès la Libération, compagnon de route du PCF (il collabora aux *Lettres françaises* durant toute la Guerre froide), on comprend pourquoi il peut appeler la théorie de l'engagement une « religion de l'action ».

jointe au mépris de la pensée désintéressée » (*Pour ou contre l'existentialisme*, Atlas, 1948). Quant à son attitude envers les femmes, Michel Winock la considère comme misogyne (« méfiance de la femme, de son instinct d'accaparement, de son aversion foncière pour l'intellectualité de l'homme... ») : Benda ne se maria et n'aura point d'enfants.

#### FRANCINE BÉRIS [pseud. de FRANCINE BLOCH] née en 1916

Licenciée de philosophie, Francine Bloch publie des comptes rendus et des articles dans des revues comme *La Nef* ou les *Cahiers du Sud* en prenant le nom de plume de son père, le romancier José de Bérès. Lucie Faure lui demande un compte rendu sur *Le Deuxième Sexe* pour contrebalancer celui d'Armand Hoog. Sans être communiste, Francine Bérès est membre de l'association France-URSS. Esprit indépendant, elle se fait critiquer par ses amis pour son article favorable sur *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler. Célibataire, elle fait des traductions et des brochures dans *La Documentation française* avant d'entrer à la Bibliothèque nationale où elle travaille jusqu'à sa retraite dans la phonothèque.

#### BIBLIO

Revue bibliographique mensuelle publiée par Hachette lue surtout par les libraires et les bibliothécaires.

#### MARCEL BISIAUX 1922-1990

L'écrivain et journaliste né à Lunéville fonda en 1947 la revue *84* avec Antonin Artaud, André Dhôtel, Alfred Kern et Henri Thomas. Il publia en 1948 son premier livre *Les Pas contés* (Gallimard, coll. Métamorphoses) avec des textes proches d'Artaud ou de Michaux, qu'il fit parvenir à Sartre, avec une dédicace, en janvier 1949. Des romans et des contes ont été publiés chez le même éditeur ainsi que chez Belfond et chez Stock. Marcel Bisiaux a collaboré à *Arts*, aux *Nouvelles littéraires*, à *Paris-Match* et dirigea la rédaction de *Pilote*, puis celle de *La Vie électrique*.

PIERRE-JULES-MARIE NÉRAUD LE MOUTON  
DE BOISDEFFRE 1926-2002

Issu d'un milieu de militaires, de diplomates et d'hommes politiques, Pierre de Boisdeffre obtient une licence en droit et sort en 1949 de l'ENA. Successivement fonctionnaire à l'Éducation nationale et aux Affaires étrangères, il est nommé en 1963 directeur de la Radiodiffusion française avant d'occuper, à partir de 1968, de hautes charges diplomatiques. D'abord homme de droite et barrésien, il rallie en 1958 le gaullisme. Il poursuit une double carrière de fonctionnaire et d'écrivain. Son œuvre est surtout de critique littéraire. Son premier livre important, *Métamorphose de la littérature* (1950), se voit attribuer le grand prix de la Critique. Pierre de Boisdeffre a longtemps collaboré aux pages littéraires de *Combat*, de *La Croix* et du *Monde* ainsi qu'à des revues comme le *Mercur de France*, la *Revue des deux mondes*, *La Table ronde* et la *Revue de Paris*. Marié à un médecin, fille d'un colonel qui fut député de Paris, il eut trois fils.

GUY DE BOSSCHÈRE 1924-2003

D'origine belge, Guy de Bosschère a participé durant la guerre à la lutte clandestine. Historien de formation, il publie, dès les années cinquante, des essais et des recueils de poèmes et collabore à de nombreux périodiques, dont notamment *Combat*, *Esprit*, *Europe* et *Les Temps modernes*.

MARYSE CHOISY 1903-1979

Cette journaliste fut l'amie de René Laforgue, qui fonda le mouvement psychanalytique français. Analysée par Charles Odier, puis par Laforgue, elle pratique elle-même la psychanalyse. Elle fonde en 1946 la revue *Psyché* dont elle rêve de faire, selon Élisabeth Roudinesco, « la rivale de la *Revue française de psychanalyse* et de détrôner la princesse Bonaparte en opposant à l'athéisme freudien une synthèse entre Rome et la Bhagavad-gîtâ. Nul doute que la belle Maryse cherche Dieu, mais, avant de le trouver, elle fait, semble-t-il, un détour par Vienne sur le divan de Freud. Journaliste à l'*Intransigeant*, amie de Rachilde et maîtresse tumultueuse de Joseph Delteil

[homme de lettres qui passa du surréalisme au christianisme], elle s'initie aux métiers d'aviatrice et de dompteuse. Bientôt elle parcourt le vaste monde et recueille les confessions des « Grands ». Staline et Mussolini sont ses interlocuteurs préférés. Vers 1936, la quête aventureuse se change en inquiétude mystique et notre héroïne se convertit à la religion catholique. Le père Teilhard de Chardin se charge de l'opération en expliquant à la nouvelle recrue que la science ne contredit pas les principes de la foi. Dès lors, "la Choisy", comme on l'appelle, renie ses œuvres anciennes, renonce à Satan et se lance dans une bataille inouïe pour avertir le pape des bienfaits de la doctrine freudienne. » (É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Éditions du Seuil, t. 2, 1986, p. 206)

Maryse Choisy fut aussi célèbre par son livre *Un mois chez les filles*, reportage relatant son séjour passé en observatrice dans une maison close (Montaigne, 1928) et vendu à 200 000 exemplaires en 3 ans. Adversaire de Sartre et de la littérature engagée (voir *Psyché*, mars 1949).

### COMBAT

Ce quotidien issu de la Résistance eut comme rédacteur en chef Albert Camus entre septembre 1943 et juin 1947. Le sous-titre, « De la Résistance à la Révolution », illustre les ambitions de *Combat*, qui appuie la gauche non communiste et met en place un « journalisme critique ». Le journal fut proche des *Temps modernes* où l'on voit, en partie, les mêmes signatures. Le tirage en juin 1949 était de 96 500 exemplaires.

### CONTEMPORAINS

Cette revue mensuelle de critique et de littérature fut fondée en 1950 et dirigée par Clara Malraux. Le périodique « offre une tribune de confrontation, sans esprit de chapelle, sur les grandes questions de l'heure présente, désire apporter le reflet vivant des efforts de deux générations d'écrivains et d'artistes, se propose de renseigner le public français sur les grandes manifestations étrangères peu connues ». Parmi les chroniqueurs, on trouve Jean Cassou (poésie), Henriette Nizan (cinéma), Jean Duvignaud (romans), Louis Martin-Chauffier (politique étrangère) et Edith Thomas (les livres d'histoire).

### LA CROIX

Quotidien catholique fondé en 1883. En juin 1949, le tirage était de 165 000, diffusé pour 90 % par abonnement (selon le *Crapouillot* : ecclésiastiques, conservateurs, certains chrétiens-démocrates). Sans vouloir passer pour l'organe officieux ou officiel ni du Vatican, ni de la hiérarchie catholique française, le journal revendique de refléter le point de vue de l'Église.

### CLAUDE DELMAS 1920-1993

Journaliste et historien français.

### JEAN DIWO né en 1914

Après des études de lettres à la Sorbonne, il travaille de 1936 à 1940 comme journaliste sportif à *Paris-Soir*. Il entre en 1945 au *Parisien libéré* dont il devient le chef des informations générales. Il y dirige en même temps la page des spectacles et signe la rubrique cinéma de plusieurs hebdomadaires. En 1954, il travaille à *Paris-Match* comme reporter-écrivain, puis comme directeur du service des grands reportages en couleurs. À partir de 1960, il est rédacteur en chef de *Télé 7 Jours*.

### JEAN-MARIE DOMENACH 1922-1997

Né à Lyon dans un milieu catholique, khâgneux dans sa ville natale, militant de la Jeunesse étudiante chrétienne, passé par le maquis, Domenach se voit proposer, à la Libération, le poste de secrétaire de rédaction de la revue *Esprit* par Emmanuel Mounier. Diplômé d'études supérieures de philosophie, il entre à la revue en 1946 et participe dès lors de manière intense au débat intellectuel de l'époque. Parfait représentant de l'intellectuel de gauche, il s'engage pour œuvrer à l'émergence d'une véritable morale de la responsabilité. Il signe, avec Mounier, Beauvoir et Sartre, un manifeste en faveur d'une Europe socialiste, première expression de la recherche d'une



troisième voie dans la Guerre froide, qui paraît en novembre 1947 dans *Esprit*. Nommé en 1956 codirecteur d'*Esprit*, il en est le seul directeur dès 1957. Il abandonne la direction de la revue en 1976 pour enseigner de 1980 à 1987 à l'École Polytechnique et pour se consacrer au journalisme et à la rédaction de livres qui interviennent dans le débat sur les grands thèmes qui agitent le monde contemporain.

### JACQUES DOUCET 1924-1994

Né à Boulogne-Billancourt, Jacques Doucet subit l'influence de Max Jacob qui l'encourage à peindre et à dessiner. Interné politique à la Santé et déporté à Buchenwald, il se lie à la Libération au groupe hyper-activiste des « surréalistes révolutionnaires » créé en 1947 et dissous en 1948, puis rejoint le groupe *Cobra*. À partir de 1948, Jacques Doucet a exposé régulièrement à Paris et à l'étranger.

### FRANÇOISE D'EAUBONNE née en 1920

Françoise d'Eaubonne passe son enfance et sa jeunesse à Toulouse dans une famille appauvrie (père dans la finance, mère scientifique) entre quatre frères et sœurs. Après le baccalauréat en 1938, elle aide sa mère à donner des cours privés, puis suit des cours de droit et de beaux-arts. Elle entre dans un petit réseau de Résistance. D'un mariage malheureux elle a une fille (qui sera gardée par sa mère et sa sœur), plus tard un fils (confié à une nourrice). À la Libération, elle s'installe à Paris. Son second roman *Comme un vol de gerfauts* (Julliard, 1947) se voit décerner le Prix des Lecteurs. Elle s'inscrit au PC et collabore à l'*Union des Femmes françaises*. Parmi la trentaine d'ouvrages publiés, ceux qu'elle consacre au féminisme entendent radicaliser les positions de Beauvoir, à commencer par *Le Complexe de Diane* (Julliard, 1951). (Source : Sylvie Chaperon, *Le Creux de la vague. Mouvements féminins et féminismes 1945-1970*, Thèse Institut Universitaire Européen, Florence, 1996)

### EMPÉDOCLE

Revue littéraire mensuelle dont le premier numéro date d'avril 1949. Son directeur est Jean Vagne ; le comité de rédaction réunit Albert Béguin, Albert Camus, René Char, Guido Meister, Jean Vagne. La chronique théâtrale est tenue par Guy Dumur. Le numéro de janvier 1950, où paraît l'étude de Julien Gracq, comporte, entre autres, un texte de Lucien Goldmann sur « Pascal et la pensée dialectique » et un compte rendu : « Les écrivains français devant la critique soviétique ».

### L'ÉPOQUE

Ce quotidien fondé en 1937 cessa de paraître en juin 1940, reparut après la Libération et disparut en 1950. Situé à droite du *Figaro*, le journal est considéré comme « plus pétainiste que gaulliste » (Roger Stéphane). En février 1949, il tire à 94 500 exemplaires.

### FRANÇOIS ERVAL 1914-1999

D'origine hongroise, François Erval est peu après la Libération journaliste à *Combat*, plus tard à *L'Express*. Au moment de la parution du *Deuxième Sexe*, il est collaborateur habituel des *Temps modernes* et directeur littéraire aux Éditions Nagel où il publie les essais de Beauvoir et de Sartre. Chez Gallimard, il crée la collection Idées. En 1966, il fonde avec Maurice Nadeau *La Quinzaine littéraire*.

### ESPRIT

Revue mensuelle créée en 1932, *Esprit* plaide pour un « socialisme personneliste ». Repliée en 1940 en zone Sud, elle est interdite par Vichy. Elle reparait en décembre 1944 et participe, comme Sartre, à l'expérience de la troisième voie pendant la Guerre froide. Bien que non confessionnelle et ouverte à des collaborateurs protestants, juifs ou athées, *Esprit* défend l'idée d'une transformation du catholicisme si bien que la revue passe pour « catho-

lique de gauche ». Elle se distancie nettement à partir de 1949 du communisme.

### DOMINIQUE FERNANDEZ né en 1929

Normalien, agrégé d'italien, Dominique Fernandez a été professeur d'italien à l'université de Rennes (1966-1989). Depuis 1958 il est également écrivain et critique littéraire à *La Quinzaine littéraire*, à *L'Express* et au *Nouvel Observateur*. Il fait aussi partie du comité de lecture aux Éditions Grasset. L'homosexualité se trouve au centre de son œuvre romanesque. Il a reçu le prix Médicis et le prix Goncourt (en 1982 pour *Dans la main de l'ange*, roman qui s'inspire de la vie de Pasolini). Dominique Fernandez est le fils de Ramon Fernandez, critique et romancier très en vue pendant l'entre-deux-guerres qui s'engagea sous l'Occupation dans la Collaboration. Beauvoir se rappelle sa gêne et son émotion quand il vint la saluer au Flore, en 1943, après la parution de *L'Invitée*.

### LE FIGARO

C'est le quotidien lu par l'ensemble de la bourgeoisie française et dont le tirage (autour de 400 000 en 1949) est le plus fort après *Le Parisien libéré*. Réputé pour la qualité de ses collaborateurs, *Le Figaro* entretient des liens étroits avec l'intelligentsia conservatrice et ses institutions, surtout l'Académie française. Si François Mauriac, par ses articles quotidiens, s'impose comme la figure emblématique du journal dans les années d'après-guerre, Raymond Aron marque *Le Figaro* par ses éditoriaux à partir de 1947.

### LE FIGARO LITTÉRAIRE

Hebdomadaire autonome, né en mars 1946, d'abord sous le nom *Le Littéraire*. Désireux d'élargir l'éventail culturel, le journal crée de nouvelles rubriques et suscite « l'événement », souvent polémique. Outre les dossiers, enquêtes, entretiens, les rubriques fixes sont tenues par une équipe où l'Académie Française tient une bonne place. Le périodique tire en 1949 autour de 100 000 exemplaires.

## YVES FLORENNE 1919-1992

Après avoir travaillé à *L'Intransigeant* et au *Petit Parisien*, Yves Florenne entre au *Mercur de France* avant de collaborer, au lendemain de la Libération, à diverses rubriques culturelles du *Monde*. Au moment de la parution du *Deuxième Sexe*, il publie chaque mois, sous le titre « Revue des revues », un feuilleton.

## FRANC-TIREUR

Quotidien du matin issu de la Résistance. Communisant à la Libération, le journal se fait, au début 1948, porte-parole du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire (RDR) qui cherche une troisième voie dans la Guerre froide et que Sartre rejoint. En octobre 1948, les communistes quittent la rédaction. Désormais *Franc-Tireur* est la cible préférée de la presse communiste. Il tire en juin 1949 à 244 000 exemplaires.

## ALAIN GOUHIER

Alain Gouhier est le fils du philosophe Henri Gouhier, en 1949 professeur à la Sorbonne. À l'époque en khâgne, il passera l'agrégation de philosophie et sera plus tard professeur à l'université de Nancy.

## JULIEN GRACQ [pseud. de LOUIS POIRIER] né en 1910

Élève d'Alain dans la khâgne d'Henri-IV, Julien Gracq est reçu en 1930 à l'ENS et en 1934 à l'agrégation d'histoire et de géographie. Enseignant en Bretagne, il entre en 1935 au PC et milite à la CGT avant de rompre avec cet engagement politique en 1939, à l'annonce du pacte germano-soviétique. Proche d'André Breton et du surréalisme, Julien Gracq est pourtant difficile à classer et reste volontairement insaisissable. La littérature n'a pas à « signifier » ni à délivrer un message : l'écriture a pour fonction essentielle d'éveiller des émotions. Le pamphlet *La Littérature à l'estomac*, publié avec le soutien de Camus, membre du comité de rédaction d'*Empédocle*, s'attaque

à la commercialisation d'une « littérature de magisters » où le non-littéraire et la réclame donnent naissance au « grand écrivain », « vedette » pour un public qui ne lit pas. De l'estomac, le centre vivant de la littérature doit passer au cœur.

### ODETTE GROSJEAN-DARIER 1913-1962

Née en 1913 à Genève dans une famille huguenote de la haute bourgeoisie (son père est banquier), Odette Darier est orientée par le biais du scoutisme vers l'évangélisation. L'exercice du pastorat étant réservé à l'époque aux hommes, elle effectue une formation, de 1933 à 1938, pour entrer au « ministère féminin », un service destiné à soutenir le travail des pasteurs et qui exige des études de théologie ainsi que des connaissances pratiques. Après plusieurs stages (entre autres à Paris et à Bâle), elle rentre à Genève, où elle occupe de hautes fonctions dans le scoutisme et fonde puis dirige deux journaux (*Éclairieuses protestantes* et *Petites Ailes protestantes*). Mariée au début des années quarante et mère de trois enfants, elle continue à s'engager dans la vie protestante au point d'être élue membre du Consistoire où elle fut l'une des premières femmes. Cofondatrice du Centre Protestant d'Études de Genève, dont elle dirige la section féminine, elle collabore à de nombreux journaux protestants. Dans ses écrits, elle exprime son ambition pour les femmes qu'elle souhaite mieux préparées à leurs nouvelles tâches, plus actives, mieux informées, plus curieuses. L'adaptation à la vie moderne reposerait toutefois sur trois piliers : la sanctification du dimanche, la prière et la responsabilité dans l'Église, comme elle le précise dans *La femme protestante dans la société*, opuscule paru en 1952. Odette Grosjean-Darier contribue par ailleurs à la diffusion de la pensée de Karl Barth. C'est elle qui suscite et permet la parution en français d'un livre écrit par la secrétaire de celui-ci, Charlotte von Kirschbaum, *Découverte de la femme. Les bases bibliques et théologiques d'une éthique réformée de la femme*, qu'elle préface en février 1951. (Il contient, en annexe, une critique du premier tome du *Deuxième Sexe*.) La responsabilité de la femme dans la cité exige le droit de vote pour lequel Odette Grosjean-Darier se bat dans ses écrits. Elle s'engage aussi pour l'amélioration du statut des ministères féminins, dont le travail est, selon elle, minimisé et méconnu.

### HOMMES ET MONDES

Revue mensuelle fondée en 1946 et dirigée par Bernard Simiot. La rubrique politique est tenue par Thierry Maulnier, le feuilleton littéraire par René Lalou, la chronique théâtrale par Jean-Jacques Gautier (critique dramatique du *Figaro*), la chronique des lettres anglo-saxonnes par Raymond Las Vergnas. *Hommes et Mondes* fusionne en 1956 avec la *Revue des deux mondes* (qui conserve son titre).

### ARMAND HOOG 1912-1999

Armand Hoog était le fils d'un journaliste catholique du *Sillon* (mouvement démocrate-chrétien condamné par le Vatican). Avec Roger Garaudy et Julien Gracq il fut l'élève d'Alain au lycée Henri-IV, puis normalien et agrégé de lettres. Avant la guerre, il fut en poste à l'université du Caire comme maître de conférences. Lorsqu'il rend compte du *Deuxième Sexe*, il était professeur à la faculté de lettres de Strasbourg ; de 1955 à 1981, il enseigna comme professeur à Princeton. Romancier, Armand Hoog reçut en 1948 le prix Sainte-Beuve pour *L'Accident*, son premier roman. Il fut critique littéraire dans l'hebdomadaire gaulliste *Carrefour* et à la revue *La Nef*.

Armand Hoog était père de trois enfants.

### FRANCIS JEANSON né en 1922

Après un diplôme d'études supérieures de philosophie, Francis Jeanson dut renoncer à la carrière universitaire par suite d'un ajournement au concours d'agrégation pour raisons médicales. Il fut directeur de collection au Seuil et comptait parmi les collaborateurs intimes des *Temps modernes*. L'histoire des intellectuels français retient surtout le compte rendu qu'il publia dans le numéro de mai 1952 sur *L'Homme révolté* de Camus et qui entraîna la brouille définitive entre ce dernier et Sartre. Mais Jeanson avait déjà proposé en 1947 une lecture de *L'Être et le Néant*, approuvée par Sartre dans une préface, *Le Problème moral et la pensée de Sartre*, livre considéré donc pendant longtemps comme « exégèse canonique » (Boschetti). Proche de Beauvoir, surtout au moment de la guerre d'Algérie, dans le combat anti-

colonial, il publia en 1966 au Seuil l'étude *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre* qui comporte deux longues interviews où il est question, entre autres, du *Deuxième Sexe*. Colette Jeanson, la femme de Francis Jeanson, milita en faveur de l'accouchement sans douleur.

### JEUNES FEMMES

Bulletin ronéotypé livré en supplément de la revue mensuelle protestante *Au service du Maître*, dans lequel se manifeste la « branche Jeunes Femmes » au sein des *Unions chrétiennes de jeunes filles de France (UCJF)* ; voir Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir. 1945-1970*, Fayard, 2000, p. 214 sqq.

### JEAN KANAPA 1924-1978

Ancien élève de Sartre au lycée Pasteur de Neuilly, Jean Kanapa participa à l'expérience du groupe clandestin *Socialisme et liberté* en 1941. Sans être intime, il fut assez proche du couple pour aller, avec Beauvoir pendant la drôle de guerre (Sartre étant soldat), aux sports d'hiver à Megève, d'où elle fait à Sartre des commentaires peu flatteurs sur l'intelligence déficitaire et l'absence d'authenticité et d'originalité de son jeune compagnon (27 et 28 décembre 1939). Dans son journal, elle ajoute : « Manque total de générosité, goût de confort, économie d'effort » (31 décembre 1939). Pourtant Kanapa est reçu à l'agrégation de philosophie et adhère au PC où, stalinien orthodoxe, il traîne Sartre dans la boue. Plus tard, marié à une Russe, il découvre les horreurs du système et, conseiller le plus proche de Georges Marchais, incite celui-ci, sans succès, à tenter une mutation démocratique du Parti.

### ROBERT KEMP 1879-1959

Critique littéraire et dramatique, Robert Kemp est fils de journaliste et petit-fils de comédien. Professeur dans des institutions libres avant de se faire journaliste, il travaille, dès 1909, à *L'Aurore*. Dans l'entre-deux-guerres, il collabore à plusieurs périodiques. Dès 1937, il est critique dramatique du quotidien *Le Temps* qui passe pour le journal officieux de la III<sup>e</sup> Répu-

blique. Kemp est considéré comme l'un des feuilletonistes vedettes quand il occupe, à la Libération, la même fonction au *Monde* (jusqu'à sa mort) et succède au même moment, aux *Nouvelles littéraires*, à l'académicien Edmond Jaloux. Il tient pendant près de quarante ans de vie littéraire et théâtrale une place privilégiée. Lecteur à la Comédie française, président du syndicat de la critique, il fut élu en 1956 à l'Académie française. Très favorable aux *Mains sales* (avril 1948) qu'il déclara la « pièce vedette de l'année », il déplora cependant le « vocabulaire de la basse violence » dans *La Mort dans l'âme* (octobre 1949).

#### GEORGES LAMBRICHS 1917-1992

Écrivain et homme d'édition d'origine belge, Georges Lambrichs engage, aux Éditions de Minuit, une partie de ceux qui seront les « nouveaux romanciers ». Il passe chez Julliard et Grasset pour entrer finalement chez Gallimard où il est un proche collaborateur de Paulhan et devient directeur de la NRF à partir de 1977. Au moment de l'enquête de Mauriac, il a déjà publié plusieurs œuvres courtes : *L'Aventure achevée* (1946), *Chaystre ou Les Plaisirs incommodes* (1948), *Les Rapports absolus* (1949) dont Simone de Beauvoir reçut un exemplaire dédicacé.

#### RAYMOND LAS VERGNAS 1902-1994

Après une khâgne au lycée Henri-IV, Raymond Las Vergnas est recalé au concours d'entrée de l'ENS, mais reçu premier à l'agrégation d'anglais en 1926. Enseignant en province, il soutient son doctorat en 1932. Après avoir occupé des postes aux universités de Besançon et de Lille, il est nommé en 1945 professeur à la Sorbonne où il sera vice-doyen en mai 1968 (il deviendra, en 1970, président de Paris III après l'éclatement de la Sorbonne). Adversaire acharné de Sartre, il publie en 1946 un libelle dans lequel il déplore, au moment où sortent les deux premiers tomes des *Chemins de la liberté*, « le snobisme de la laideur » : « nous en avons assez de ces sentiers excrémentiels où mieux vaut ne s'aventurer que sur des échasses » (*L'Affaire Sartre*, Imprimerie de J. Haumont). Le texte avait d'abord paru aux *Nouvelles littéraires* où Las Vergnas est chroniqueur des lettres anglo-américaines. L'angli-



ciste qui s'exerça aussi comme traducteur et romancier fut candidat pour le prix Goncourt en 1954, année où il fut décerné à Beauvoir pour *Les Mandarins*.

### LES LETTRES FRANÇAISES

Journal né dans la clandestinité comme organe du Comité national des écrivains (CNE). Membre de cette organisation des intellectuels opposants, Sartre y publie plusieurs articles anonymes, en particulier contre les collaborateurs. À la une du premier numéro légal figure son texte célèbre « La République du silence ». Hebdomadaire le plus représentatif de l'intelligentsia d'après-guerre et modèle de la politique d'ouverture du PC, la prise du contrôle financier par le Parti en 1947 en achève la mise au pas. La philosophie existentialiste est fustigée pour « abstraction » et « ahistorisme » (Kanapa), l'esthétique de la « nausée » pour « pessimisme ». De 190 000 au début, le tirage ne cesse de baisser. En 1949, il se trouve entre 80 000 et 47 000.

### LIBERTÉ DE L'ESPRIT

Revue mensuelle fondée en février 1949 et lancée par André Malraux, alors responsable de la presse au sein du mouvement gaulliste, elle est soutenue par le RPF et destinée à réunir les jeunes intellectuels « qui ne pouvaient se reconnaître ni dans le communisme, ni dans son compagnonnage, tout en refusant le discrédit dont souffrait la droite intellectuelle dans l'après-guerre ». Malraux choisit comme rédacteur en chef Claude Mauriac, fils de François, ancien secrétaire particulier du général de Gaulle de 1944 à 1947. En dépit de collaborateurs de qualité, la revue ne parvient pas à s'imposer. Les ventes, à peine supérieures à la centaine d'exemplaires, se limitent à Saint-Germain-des-Prés.

### PIERRE LÆWEL 1890-1955

Docteur en droit, diplômé de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, avocat, Pierre Lœwel se fait connaître par des procès retentissants,

entre autres l'affaire Stavisky. Il accomplit aussi une carrière de journaliste, comme critique littéraire dans l'entre-deux-guerres dans plusieurs journaux et après 1944, entre autres, dans *L'Aurore*, *L'Ordre* et *Les Lettres françaises*. Sous l'Occupation, il a fait partie de la Résistance juive.

#### OLIVIER SOUFFLOT DE MAGNY né en 1929

Né dans la famille de l'architecte du Panthéon, étudiant à l'Institut d'études politiques et à la Sorbonne pour une licence d'histoire, Olivier de Magny est à partir du milieu des années cinquante chroniqueur littéraire aux *Lettres nouvelles* et au *Monde nouveau*, puis au *Mercur de France*. Il fut l'un des premiers à dessiner le profil esthétique des « nouveaux romanciers ».

#### THIERRY MAULNIER

[pseud. de JACQUES TALAGRAND] 1909-1988

Thierry Maulnier est né à Alès où son père, ancien normalien et condisciple de Péguy, et sa mère, ancienne sévrienne, sont professeurs. Après une khâgne à Louis-le-Grand, il est reçu à l'École Normale en 1928, dans la même promotion que Robert Brasillach. Il échoue pourtant en 1931 à l'agrégation de lettres. Dès 1930, il publie ses premiers articles et milite dans *L'Action française*. Il poursuit sa collaboration à ce quotidien monarchiste sous l'Occupation, mais commence en même temps à écrire pour *Le Figaro* dont il sera plus tard éditorialiste : il passe de l'extrême droite à un traditionalisme classique. Dans *La Revue universelle* paraissant à Vichy, il défend en 1943 *Les Mouches* de Sartre contre « l'assaut des médiocres », la critique théâtrale collaborationniste de Paris. Auteur de nombreux essais politiques dans l'entre-deux-guerres, il se consacre, après la guerre, avant tout à la littérature, à la critique et au théâtre, avec sa femme Marcelle Tassencourt (épousée en 1944) qui est comédienne. Agnostique, il fonde en 1948, avec François Mauriac, la revue mensuelle *La Table ronde* pour contrer *Les Temps modernes*. Critique dramatique de *Combat* et de la *Revue de Paris* à partir de 1950, il a été un adversaire de taille de la littérature engagée et du théâtre engagé. Il a été élu en 1964 à l'Académie française.

## FRANÇOIS MAURIAC 1885-1970

Romancier, essayiste et journaliste, François Mauriac fut l'écrivain catholique le plus en vue de l'entre-deux-guerres. Il doit sa célébrité à un groupe de romans publiés entre 1922 et 1932. Élu en 1933 à l'Académie française, il abandonne progressivement la littérature en faveur de l'Histoire en évoluant vers un catholicisme de gauche. Dans la guerre civile espagnole, il soutient le côté républicain ; sous l'Occupation, il s'engage dans la Résistance intellectuelle. À la Libération, il donne des articles quotidiens au *Figaro* où il devient la figure emblématique. De 1952, année où il reçoit le prix Nobel de littérature, à sa mort, il publie régulièrement son « Bloc-Notes », d'abord à *La Table ronde* (mensuel fondé avec Thierry Maulnier), puis à *L'Express* et à partir de 1961 au *Figaro*.

La critique catholique conservatrice a désapprouvé l'œuvre de Mauriac pour l'absence de Dieu dans la vie de ses protagonistes. Nourri de jansénisme, l'écrivain est obsédé par la présence du péché et convaincu que les péchés associés à la sexualité sont particulièrement odieux parce qu'ils jaillissent de l'impureté fondamentale du corps humain. Les héros de Mauriac n'en finissent pas d'assister en eux au combat de l'Ange et de la Bête, de la spiritualité et de la « chiennerie », ils refoulent leurs pulsions sexuelles et ignorent le bonheur du corps. C'est cette « terreur théologique de la chair » (F. d'Eaubonne) qui préside au jugement scandalisé de la sexualité déchaînée qu'il croit trouver non seulement chez les surréalistes, chez Henry Miller ou Jean Genet, mais aussi chez Sartre et Beauvoir. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir met à nu ce que Mauriac a cherché à ne pas trop éclairer – non par dégoût, mais par peur, ce qu'il avouera d'ailleurs lui-même (*Œuvres autobiographiques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, p. 586). Pour comprendre la réaction de Mauriac, on se souviendra aussi que l'écrivain déjà consacré avait été blessé, en février 1939, par la critique violente que fit Sartre de sa technique romanesque où ce dernier se démarquait de son aîné et d'une polémique à laquelle les deux antagonistes s'étaient livrés au début mai 1949 dans *Le Figaro littéraire* à propos de la politique.

*MERCURE DE FRANCE*

Cette revue mensuelle fondée en 1889 fut suspendue entre juin 1940 et décembre 1946. À sa reparution, elle est dirigée par Gaëtan Picon. Maurice Nadeau y collabore un temps ; Yves Florenne, Claude Pichois et d'autres y tiennent des rubriques. La revue disparaît en 1965.

## J.-P. MISSOFFE

Ce jeune intellectuel qui répondit à l'enquête de Mauriac est peut-être apparenté à Jacques Missoffe, vice-amiral, et au fils de celui-ci, François Missoffe, député, secrétaire d'État puis ministre du général de Gaulle sous les gouvernements Pompidou.

*LE MONDE*

Ce quotidien du soir fondé en décembre 1944 est réputé pour son souci d'information objective : études solides et documentation très étendue. Il occupe, dans la Guerre froide, une position neutraliste. Même si, à la fin des années quarante, il n'est pas encore ce qu'il est devenu par la suite, son public se recrute déjà dans les milieux politiques, diplomatiques et de presse, parmi les universitaires et les enseignants, etc. Le tirage en juin 1949 est de 160 500 exemplaires.

## EMMANUEL MOUNIER 1905-1950

Né à Grenoble, Mounier y fait ses études. En 1927 il vient à Paris pour préparer l'agrégation de philosophie. Il est reçu deuxième en 1928 derrière Raymond Aron (l'année où Sartre échoue – en 1929, Sartre sera reçu premier, avant Beauvoir qui est donc l'homologue de Mounier, non seulement par sa place, mais aussi parce qu'elle est précédée et suivie, comme Mounier, de normaliens). En 1932, Mounier lance le mouvement « Esprit » et la revue du même nom à laquelle il se consacre exclusivement. Mal vu par les autorités de Vichy, il est emprisonné en février 1942. Libéré en automne,

il passe la fin de la guerre dans la clandestinité. À la Libération, *Esprit* est à la fois proche et concurrente des *Temps modernes*. Si Mounier, en 1932, entend contribuer à une « révolution personaliste et communautaire », qui s'oppose à la fois à l'individualisme libéral et au collectivisme étatique, il révisé, avec la Guerre froide, ses positions anticommunistes. *Esprit* se fait compagnon de route, complaisance à laquelle la découverte de la répression en Union Soviétique met fin en 1949. Mounier, maître à penser d'une génération de catholiques à la recherche d'un engagement temporel, meurt subitement en mars 1950. Le compte rendu du *Deuxième Sexe* est l'un de ses derniers textes.

#### MAURICE NADEAU né en 1911

Élève de l'ENS de Saint-Cloud, Maurice Nadeau est professeur de 1936 à 1945 et l'auteur d'une importante *Histoire du surréalisme* (1945). Il fut successivement directeur littéraire de *Combat* (1945-1951), critique au *Mercure de France* (1948-1953) et d'autres périodiques. Pendant un moment, il collabore aussi aux *Temps modernes*, sans être un familier. Directeur de collection aux Éditions Julliard, puis chez Denoël, il joue un rôle notable dans la diffusion d'œuvres nouvelles (c'est lui qui fait connaître Henry Miller, l'une des cibles de l'enquête de Mauriac). Cette figure type de l'intellectuel médiateur participe en 1948 au RDR, avec Sartre et d'autres, à la recherche d'une troisième voie.

#### LA NEF

Revue mensuelle fondée en juillet 1944 à Alger par Robert Aron et Lucie Faure (qui, selon François Nourissier, a subi l'influence de Simone de Beauvoir). « Nef » est le sigle de « Nouvelle équipe française » : la revue se propose de contribuer à l'émergence d'une nouvelle élite. Elle est surtout littéraire, située au centre gauche, mais revendiquant un éclectisme au-delà de tout esprit orthodoxe.

## ROGER NIMIER

[pseud. de ROGER DE LA PERRIÈRE] 1925-1962

Bachelier brillant, Nimier, venant d'un milieu aisé, est obligé de prendre un emploi commercial au lieu de poursuivre ses études de lettres et de philosophie à la Sorbonne. Plusieurs romans publiés entre 1948 et 1953 lui ouvrent les portes du journalisme. Rédacteur en chef, collaborateur ou directeur littéraire de plusieurs périodiques, il entre très jeune chez Gallimard en qualité de conseiller littéraire avant de mourir dans un accident de voiture en 1962. Réagissant contre la littérature engagée ressentie comme « idéologie dominante » de l'après-guerre, Nimier ne dissimule pas ses idées monarchistes et accueille l'héritage maurrassien. Il s'emploie à réhabiliter les auteurs « épurés » de 1944, surtout Céline. Ses invectives contre Beauvoir avaient été précédées par une diatribe contre Sartre, Breton et Camus dans *Liberté de l'esprit*, en février 1947. Sa culture de l'insolence produit des phrases telles que « On ne fait pas de bonne littérature avec les poumons de Camus et les yeux de Sartre ».

## NOIR ET BLANC

Hebdomadaire illustré fondé en 1945. Le rédacteur en chef en est Hervé Lauwick. Il tire, en 1951, à 160 000 exemplaires et publie des enquêtes telles que « Hitler est-il vivant ? ».

## FRANÇOIS NOURISSIER né en 1927

Diplômé de l'Institut des Sciences politiques en 1948, François Nourissier fait ses débuts littéraires avec un essai, *L'Homme humilié* (1950), qui est une entreprise de démythification des rapports entre les sexes. Il devient secrétaire général des Éditions Denoël en 1953. De 1956 à 1958, il est rédacteur en chef de *La Parisienne*, l'organe anti-sartrien de la jeune droite littéraire fondé par Jacques Laurent, puis conseiller littéraire chez Grasset et collaborateur de nombreux périodiques. Dans ses romans et ses essais, « il apparaît comme l'héritier des écrivains favoris de son adolescence : Gide et Montherlant » (M.-P. Schmitt).

### LA NOUVELLE CRITIQUE

Revue mensuelle communiste créée en décembre 1948 pour concurrencer *Les Temps modernes* et *Esprit*. « Revue du marxisme militant » selon son sous-titre, elle est animée par Annie Besse (la future Annie Kriegel), Pierre Daix, Jean-Toussaint Desanti, Victor Leduc, et dirigée par Jean Kanapa. Dans une première période, elle fut l'expression du courant socialiste, scientifique et stalinien à l'intérieur du communisme français.

### LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

Cet hebdomadaire culturel fondé en 1922 reparait en avril 1945. Robert Kemp signe le feuilleton littéraire, Gabriel Marcel la critique dramatique. Dès 1949, Georges Charensol assure la rédaction en chef. En 1951, le journal tire à 71 000 exemplaires.

### JEAN PALAISEUL 1912-2000

Journaliste français.

### PARIS-MATCH

Cet hebdomadaire fut créé en mars 1949 dans le format et sur le modèle du célèbre magazine américain *Life*. Il entend représenter pour les lecteurs « les yeux et les oreilles du Monde ». Sa spécialité sont les grands reportages pris sur le vif. « La publication parisienne la plus pimpante et aérée de l'époque » selon le *Crapouillot*. Son tirage, en juin 1949, est de 250 000 exemplaires.

### LE PARISIEN LIBÉRÉ

Quotidien fondé le 22 août 1944 et dirigé par Claude Bellanger. Son tirage (427 000 en 1949) est le plus fort des quotidiens du matin. Conçu

pour un lectorat populaire, *Le Parisien libéré* est prisé par une clientèle qui préfère les faits divers aux longs commentaires politiques, ce qui lui vaut la réputation d'être le « journal des concierges ».

### PARU

Cette revue mensuelle fut fondée en janvier 1945 par Aimé Patri et dirigée par lui. Son objectif est de mettre à la disposition d'un public large et à peu de frais un organe consacré au compte rendu exhaustif des publications françaises. Il y a des notes brèves sur le théâtre et les expositions d'art.

### AIMÉ PATRI 1904-1983

Agrégé de philosophie en 1937, Aimé Patri enseigne dans le secondaire en province, à partir de 1938 à Tunis et après la Libération, jusqu'en 1969, à Paris. D'abord membre du Cercle communiste « Marx et Lénine », il se fait militant trotskyste puis socialiste. Il fonde et dirige à la Libération la revue bibliographique *Paru* et collabore à *Critique*, *Preuves*, aux *Cahiers du Sud* et à *Deucalion*, revue de philosophie fondée par Jean Wahl. Dans le premier numéro de *Deucalion* (1946), il publie une étude sur la philosophie de Sartre et se réfère à un texte de Beauvoir paru dans le n° 3 des *Temps modernes*.

### PAYS ROANNAIS

C'est le seul journal de province dont on a tenu compte vu l'auteur du compte rendu (Marius Perrin).

### MARIUS PERRIN 1911-1983

Ce prêtre publia en 1980 un témoignage sur la période passée avec Sartre en captivité (*Avec Sartre au Stalag XII D*, Paris, J.-P. Delarge). C'est lui qui fabriqua le faux certificat grâce auquel Sartre fut libéré. Sartre resta en contact avec lui après 1941. Ayant passé un doctorat en lettres, Perrin dirigea plus



tard l'École Supérieure de secrétaires-traductrices aux Facultés catholiques de Lyon.

### ARMAND PIERHAL

[pseud. de RAPHAËL MIRANDA] 1897-1976

Né à Salonique, Armand Pierhal a été élevé à Lausanne. Il abandonne à 20 ans les sciences techniques pour se consacrer à la musique. En 1924, il devient secrétaire particulier de Jacques Rivière, directeur de la *NRF* ; de 1925 à 1942, il occupe la même fonction chez le peintre-écrivain J.-E. Blanche. En même temps, il mène une carrière dans le journalisme et les lettres. Il collabore comme critique littéraire, critique d'art et critique musical à de nombreux journaux et à la radio. À *La Croix*, il tient la rubrique musicale. Romancier, traducteur, directeur de collection, il se définit lui-même « un catholique qui écrit » et dont l'idée maîtresse est la recherche de Dieu.

### JEANNETTE PRENANT épouse COLOMBEL née en 1919

Jeannette Prenant est la fille de deux universitaires : le professeur Marcel Prenant, biologiste à la Sorbonne, communiste très respecté pour son autorité scientifique et son action pendant la Résistance, et sa femme Lucie Prenant qui fut la première agrégée de philosophie et directrice de l'ENS de Sèvres. Mariée, mère de deux enfants, elle vit avec un communiste nommé Colombel qu'elle épouse en 1951 et avec lequel elle aura deux autres enfants. Elle milite à l'Union des Femmes françaises et passe l'agrégation de philosophie en 1947 à la demande du Parti pour s'occuper des intellectuels. Lorsqu'elle écrit sur *Le Deuxième Sexe*, elle est au CNRS et fait des enquêtes sur le travail des femmes dans le textile du Nord. Jeannette Colombel est docteur en philosophie et enseignante de khâgne à Lyon et à Paris-Vincennes après 1968, puis à l'université de Lyon II. Elle quitte le PC en 1968 pour se faire maoïste, comme son gendre André Glucksmann. Elle découvre tard l'intérêt de la philosophie de Sartre à laquelle elle consacre trois livres. Beauvoir reste assez discrète sur son compte rendu du *Deuxième Sexe*, mais dans le film tiré du livre au début des années quatre-vingt, elle prononce le nom de Jeannette Colombel.

### PSYCHÉ

Cette revue mensuelle fut fondée en 1946 par Maryse Choisy qui en est la rédactrice en chef. « Baptisée "Revue internationale de psychanalyse et de sciences de l'homme", cette publication se veut ouverte à tous les problèmes du monde contemporain. Elle participe d'un mouvement de révision de l'enseignement freudien dans un sens occulte, méditatif ou orientaliste, à travers lequel s'affirme une adhésion diffuse aux idéaux de l'Église catholique romaine. » (É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Éditions du Seuil, t. 2, 1986, p. 206.)

### RÉFORME

Cet hebdomadaire protestant fut fondé en 1945 et dirigé par le pasteur Albert Finet. Malgré son tirage relativement faible d'environ 20 000 exemplaires, on lui attribue une influence incontestable sur la jeunesse intellectuelle protestante.

### REVUE DU CAIRE

Ce bulletin de littérature et de critique « au service des échanges culturels entre l'Orient et l'Occident » paraît depuis 1938 en Égypte où Étienne fonda (à l'Université d'Alexandrie) une section de français avant de s'associer aux collaborateurs réguliers des *Temps modernes*. Le fait que ce soit Francis Jeanson, collaborateur des *Temps modernes*, qui y publie un compte rendu pourrait suggérer l'entremise d'Étienne. En janvier 1950 avait paru, également dans la *Revue du Caire*, un compte rendu enthousiaste de *La Mort dans l'âme* de Sartre par Jean-Louis Bruch, en novembre 1949 un compte rendu de *Situations, III* de Sartre par le même critique.

### REVUE DE PARIS

Ce périodique bimensuel de culture générale est destiné à un public cultivé. Fondée au XIX<sup>e</sup> siècle, interrompue sous l'Occupation, la revue est

après 1945 bien éloignée des courants de pensée tenant le haut du pavé du Paris intellectuel. Représentative d'une littérature de forme classique, elle ouvre ses tribunes à des porte-parole de la tradition : Marcel Thiébaud, directeur de la revue, pour les livres, Thierry Maulnier pour le théâtre, Pierre Gaxotte pour l'histoire.

#### URSULE RICHARD-MOLARD 1913-1990

Ursule Richard-Molard est professeur agrégé d'anglais et épouse de l'africaniste connu Jacques Richard-Molard issu d'une vieille famille protestante du Dauphiné aux fortes traditions morales. Elle milite au mouvement *Jeunes Femmes*.

#### ANDRÉ ROUSSEAU 1893-1973

André Rousseau est journaliste et rédacteur sous le pseudonyme d'Orion de 1918 à 1929 à l'*Action française* (quotidien du mouvement monarchiste). En 1929, il entre au *Figaro* dont il devient en 1936 (jusqu'en 1961) le critique littéraire. Sous l'Occupation d'abord pétainiste, il adhère en 1943 au CNE en zone Sud et collabore aux *Lettres françaises* clandestines. En 1947, il entre au Conseil national du RPF (mouvement gaulliste). Catholique fervent, il est convaincu que la renaissance de la France doit se faire par la tradition chrétienne de Péguy. André Rousseau conçoit la critique comme critique créatrice qui procède par identification avec la conscience de l'auteur. Cette recette lui réussit mal avec Sartre et Beauvoir. Ayant, à la parution de *La Nausée*, salué en Sartre un écrivain authentique, il se montra scandalisé quand Sartre publia son fameux article sur Mauriac dans la *NRF* de 1939. *Le Mur* et le cycle romanesque ne sont pas jugés favorablement non plus. À la parution de *Tous les hommes sont mortels*, en 1946, il annonce que Beauvoir n'écrirait plus jamais rien de bon.

## MICHEL DE GROSOURDY, marquis de SAINT-PIERRE 1916-1987

Romancier, essayiste et biographe (entre autres, de Bernadette de Lourdes et du curé d'Ars), Michel de Saint-Pierre s'engage, après des études difficiles, à l'âge de 18 ans d'abord comme manœuvre dans un atelier de métallurgie, puis comme matelot. À l'armistice, il fait un peu tous les métiers à Lyon. En 1942, il entre dans la Résistance. À la Libération, il est conseiller municipal du XVI<sup>e</sup> arrondissement et directeur du journal du comte de Paris. Il publie en 1945 un recueil de nouvelles préfacé par Montherlant, son cousin. Il écrit son premier roman en 1948, *Ce monde ancien* (dont un biographe relève « la naïveté des passages sur les femmes »). Le roman est suivi d'un essai sur Montherlant qui paraît la même année que *Le Deuxième Sexe. Les Aristocrates* (1954, grand prix du roman de l'Académie française en 1955), tiré à 85 000 exemplaires et porté à l'écran, fait connaître Michel de Saint-Pierre du grand public. En 1955, il publie *Dieu vous garde des femmes*. Selon Coston, il fut l'un des porte-parole les plus réputés de la droite catholique.

## SAMEDI SOIR

Hebdomadaire fondé en juin 1945. Le rédacteur en chef est Marcel Haedrich, le directeur littéraire François Erval. Le journal essaie, selon le *Crapouillot*, de satisfaire les aspirations mythologiques des foules modernes. Le tirage en 1951 est de 409 000 exemplaires.

## ALBERT-MARIE SCHMIDT 1901-1966

Spécialiste de la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, Albert-Marie Schmidt a participé entre 1922 et 1926 aux décades de Pontigny. Lecteur de français à l'université de Marbourg (1928-1934) auprès du romaniste Leo Spitzer, il y rencontre Julien Gracq avec qui il se lie d'amitié. Maître de conférences à l'université de Caen (1941-1945), puis professeur à la faculté de Lille, ce « huguenot sans austérité » (Maurice de Gandillac) fut membre du groupe « Oulipo » – c'est lui qui trouva le nom – et chroniqueur de *Réforme* de 1945 à sa mort.

## JEAN SCHUSTER 1929-1995

Surréaliste, Jean Schuster interviendra en juillet 1966, à Cerisy, à la décade sur le surréalisme dirigée par Ferdinand Alquié. C'est lui qui s'occupera de la succession littéraire d'André Breton à la mort de celui-ci. Voir J. S., *Archives* 57/68. *Batailles pour le surréalisme*, Éric Losfeld, 1969.

## MARCEL THIÉBAUT 1897-1961

Licencié en droit et ès lettres, Marcel Thiébaud fut directeur de la *Revue de Paris*, directeur littéraire des Éditions Calmann-Lévy ainsi que conseiller littéraire chez Hachette. Il fonda plusieurs collections. Auteur de traductions, d'éditions critiques et de pièces théâtrales, il se consacra surtout à la critique théâtrale et romanesque. Il fut un adversaire de l'« inféodation de la littérature aux problèmes sociaux » que représentait, pour lui, la littérature engagée (*Revue de Paris*, avril 1949).

## GEORGES TORRIS né en 1921

Docteur en médecine, Georges Torris fait des études de philosophie à Paris-Nanterre. Après vingt ans de pratique médicale il devient journaliste médical.

## PIERRE VIDAL-NAQUET né en 1930

Né à Paris, Pierre Vidal-Naquet commence ses études secondaires à Marseille où sa famille, d'origine juive, est contrainte de s'établir en raison de la guerre et de l'Occupation. Ses parents sont arrêtés et déportés en mai 1944 alors qu'il découvre lui-même l'antisémitisme au lycée. À la Libération, rentré à Paris, il est dès le début un lecteur assidu des *Temps modernes*. Lisant « Portrait de l'antisémite » et *Réflexions sur la question juive* à l'âge de 16 ans, il se sent « vengé » (voir la revue *October* n° 87, p. 9). Après avoir mené conjointement des études de lettres classiques et d'histoire, il réussit l'agrégation d'histoire en 1955. Une carrière universitaire rapide le mène en 1966

à l'EHESS. Occupant une place de premier plan dans le domaine des études grecques, il est en même temps une des consciences du monde intellectuel, à commencer par la guerre d'Algérie où il fut parmi ceux qui mobilisèrent l'opinion contre l'usage de la torture par l'armée française.

J.-C. YOURI né en 1926

D'origine russe, étudiant en philosophie, J.-C. Youri publia en 1948 son premier livre *Ça devait finir comme ça*. Il est classé par Roger Nimier, à côté de Jacques Laurent, parmi les auteurs dont les livres se placent « sous le signe d'une grande insolence à l'égard des valeurs modernes » (*Le Grand d'Espagne*, La Table ronde, 1950, coll. Folio, p. 139).

## INDEX NOMINUM<sup>1</sup>

- Adler, Alfred : 36  
Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde) :  
22  
Aheb, D<sup>r</sup> : 92  
Alain (pseud. d'Émile Chartier) : 163, 328,  
330  
Albert-Hesse, Jane : 204  
Algren, Nelson : 5, 7n, 289  
Aller, Guy : 86  
Alloo, Gustave : 86  
Alquié, Ferdinand : 345  
Amiel, Denys : 240  
Anoma, K. : 92  
Aragon, Louis : 49, 68, 320  
Arc, Jeanne d' : 148  
Arcy, Mme d' : 276  
Arétin, Pietro Aretino, dit l' : 176  
Aristophane : 45  
Aristote : 37  
Aron, Raymond : 315, 327, 336  
Aron, Robert : 337  
Ars, curé d' : 344  
Artaud, Antonin : 45, 88, 321  
Audinet, Pierre : 92  
Audoin, Ph. : 72  
Audry, Colette : 9, 11, 13, 234, 292, 315,  
318, 319  
Auger, Pierre : 86  
Augustin, saint : 87, 146  
Aury, Dominique (pseud. d'Anne Desclos,  
dite aussi Pauline Réage) : 13, 266, 319  
Aymé, Marcel : 94  
Bachofen, Johann Jakob : 181, 182  
Badé, O. : 72  
Badiou, Pierre : 86  
Bahrs, Ute : 17  
Bair, Deirdre : 14n, 289n  
Balzac, Honoré de : 41, 143, 144, 175  
Bard, Christine : 13n  
Baron-Gouri, M. : 92  
Barrès, Maurice : 32, 105  
Barron, Marie-Louise : 11, 126, 236, 292,  
320  
Barth, Karl : 224n, 329  
Baruch, Marc Olivier : 119  
Baruchet, André : 92  
Baudelaire, Charles : 38, 72, 80, 183  
Bayet, Albert : 125  
Bazin, René : 105  
Beaumarchais, Jean-Pierre de : 317  
Beaumarchais, Pierre Caron de : 53  
Bebel, August : 166, 313  
Bédarida, François : 305n  
Bédouin, Jean-Louis : 51, 320  
Beethoven, Ludwig van : 44

1. Ne sont pas inclus dans cet index : Simone de Beauvoir ainsi que les noms de personnages de fiction. Les chiffres romains renvoient aux pages d'illustrations.

- Béguin, Albert : 326  
 Belen, Max : 92  
 Bellanger, Claude : 318, 339  
 Benda, Julien : 9, 169, 195, 237, 238n,  
 239n, 320, 321  
 Benedetti, M. : 78  
 Benjamin, René : 60, 232  
 Ber, Jacques : 86  
 Bérard, Christian : 134  
 Bérard, Hélène : 176n, 218, 220n, 222n,  
 224n, XIII  
 Berck, Claude : 84  
 Berge, D<sup>r</sup> André : 273, 275-277, 280, 282,  
 283  
 Bergson, Henri : 41, 58, 132, 230  
 Bergstrasser, Jean : 56  
 Bérés, Francine (pseud. de Francine Bloch) :  
 165, 195, 321  
 Bernanos, Georges : 106, 107n  
 Berne, Mauricette : 294n  
 Bernhardt, Sarah : 148  
 Bernier, Philippe : 86  
 Berry, André : 34  
 Bertone, Maurizio (cardinal) : 304  
 Bertrand, Aloysius : 80  
 Besse, Annie (née Becker) : voir Kriegel,  
 Annie  
 Béziat, Robert : 72  
 Bhagavad-gîtâ : 322  
 Bienvenu, L.-G. : 72  
 Bisiaux, Marcel : 75, 112, 321  
 Blanche, Jacques-Émile : 341  
 Blanchet, Pierre : 48  
 Blandish, Miss : 75  
 Blasquez, Jean : 72  
 Blum, Léon : 10  
 Bloch, Francine : voir Bérés, Francine  
 Boileau, Nicolas : 131  
 Boisdeffre, Pierre-Néraud Le Mouton de :  
 7, 8, 12n, 21, 23, 25, 30, 38, 68, 101,  
 103, 106, 111, 290, 322  
 Bonaparte, Marie : 322  
 Bonaparte, Napoléon : 82  
 Bonheur, Rosa : 148  
 Bordeaux, Henry : 105  
 Borne, Étienne : 305  
 Boschetti, Anna : 226n, 330  
 Bosschère, Guy de : 104, 322  
 Bossuet : 8n, 38, 121, 180, 200, 203, 232  
 Bost, Jacques-Laurent : 288, 291n  
 Botticelli, Sandro : IX  
 Boucicaut, M<sup>me</sup> : 148  
 Bourges, Henri-Édouard de : 92  
 Brasillach, Robert : 334  
 Braun, Madeleine : 240  
 Breton, André : 22, 25, 26, 30, 49, 83,  
 106, 107, 133, 136, 157, 158, 164, 167,  
 173-177, 195, 200, 239, 251, 320, 328,  
 338, 345  
 Brinkmann, Karl-Heinz : 318  
 Brion, Jacques : 78  
 Broglie, prince de : 41  
 Bruch, Jean-Louis : 342  
 Bruis, M<sup>lle</sup> : 81  
 Bunge, Matthias : 17  
 Burlion, J. : 72  
 Byron, Lord : 82  
 Calvet, Henry : 72  
 Camus, Albert : 99, 292, 323, 326, 328,  
 330, 338  
 Canon, J.-J. : 78  
 Canvert, Yvonne : 72  
 Carat, Jacques : 108  
 Carrigue, Pierre : 45  
 Casanova, Danielle : 313  
 Casanova, Laurent : 313  
 Cassou, Jean : 323  
 Castaing, J. : 71  
 Cau, Jean : 6n, 289  
 Céline, Louis-Ferdinand : 338  
 Cerdan, Marcel : 69, 80, 111  
 Ceretti, Giulio : 312  
 Chamson, André : 49  
 Chaperon, Sylvie : 6n, 8n, 272n, 288n,  
 294n, 306n, 307n, 325, 331



- Char, René : 326  
 Charensol, Georges : 339  
 Charrière, Mme de : 222  
 Chartier, Émile : voir Alain  
 Chateaubriand, François-René, vicomte  
   de : 39, 106  
 Chauvin, J. : 86  
 Cheney, Peter : 152  
 Chenu, Cl.-A. : 104  
 Chesser, D<sup>r</sup> : 128  
 Choisy, Maryse : 36n, 123, 124, 256, 273,  
   322, 323, 342  
 Chonez, Claudine : 288  
 Ciray, Mme de : 121  
 Claudel, Paul : 65, 71, 83, 90, 94, 133,  
   136, 156, 157, 167, 173, 175, 177, 200,  
   245, 251  
 Cocteau, Jean : 21, 151  
 Colette : 258  
 Colin-Simard : 78  
 Colombel, Jeannette : voir Prenant,  
   Jeannette  
 Comnène, prince Georges : 92  
 Comte, Auguste : 94, 238  
 Corday, Charlotte : 136  
 Coston, Henry : 318, 344  
 Couty, Daniel : 317  
 Crawford, Joan : 274  
 Curtis, Jean-Louis : 15, 297  
  
 Daix, Pierre : 339  
 Dambre, Marc : 115n  
 Daniel, Jean : 15  
 Daniel-Rops : 305  
 Dante Alighieri : 154  
 David, Jean-Paul : 284  
 Dax, Adrien : 72  
 De Gaulle, Charles (général) : 216, 333, 336  
 Defoe, Daniel : 204  
 Dejoux, Charles : 92  
 Dekobra, Maurice : 106  
 Delmas, Claude : 10n, 98, 99n, 324  
 Delphy, Christine : 272n, 294n, 307n  
  
 Delteil, Joseph : 322  
 Delvaille, Bernard : 72  
 Demarne, Pierre : 55, 72, 92  
 Deraismes, Maria : 147, 148  
 Dérieux, Emmanuel : 318  
 Deroide, Émile : 72  
 Desanti, Dominique : 12, 307, 312  
 Desanti, Jean-Toussaint : 12n, 339  
 Descartes, René : 132  
 Deschamps, Jean : 78  
 Deschanel, Émile : 131  
 Desclos, Anne : voir Aury, Dominique  
 Desmarest, Marie-Anne : 106  
 Deutsch, Hélène : 227, 231, 273, 274, 283  
 Deux, M. : 92  
 Devyver, A. : 58  
 Diderot, Denis : 121, 200  
 Disney, Walt : 77  
 Diwo, Jean : 96  
 Domenach, B. : 92  
 Domenach, Jean-Marie : 7, 8, 10, 12, 13,  
   32, 33n, 34n, 88, 101, 102, 104, 111,  
   226n, 289, 324  
 Doucet, Jacques : 49, 325  
 Doumergue, Gaston : 318  
 Du Bos, Charles : 25  
 Dubouis, Maurice : 50  
 Duchateau, Pierre : 15  
 Dumas fils, Alexandre : 147  
 Dumay, Raymond : 93, 94  
 Dumur, Guy : 326  
 Dupont, Jules : 86  
 Durand, Guy : 92  
 Duruy, Victor : 240  
 Duvignaud, Jean : 323  
  
 Eaubonne, Françoise d' : 6, 7n, 10, 73, 88,  
   111, 325, 335  
 Échavidre, Claude : 83  
 Edelmann, Claude : 78  
 Édouard, M. : 78  
 Éliade, Mircea : 181  
 Ellis, Havelock : 127

- Eluard, Paul : 49  
 Engels, Friedrich : 236, 275n, 313  
 Erval, François : 6n, 27n, 93, 326, 344  
 Eschyle : 154, 181n  
 Espieux, Henri : 92  
 Étiemble, René : 342  
  
 Fabre, L. : 168  
 Fadéev, Aleksandr Aleksandrovitch : 40, 41, 68  
 Faillant, Pierre : 86  
 Faulkner, William : 70  
 Faure, Lucie : 321, 337  
 Fawcett, Mrs : 147  
 Fawtier, Robert : 40  
 Febvre, Lucien : 41  
 Feld, Iris : 17  
 Fénelon : 121  
 Fernandez, Dominique R. : 46, 327  
 Fernandez, Ramon : 327  
 Ferry, Jules : 240  
 Finet, Albert : 342  
 Fisson, Pierre : 98  
 Fleury, Danièle : 17  
 Florenne, Yves : 195, 328, 336  
 Fontaine, Henri : 92  
 Foucauld, Charles de : 89  
 Fougeron, André : 317  
 Fouillée, Alfred : 165  
 Foulquié, Paul : 53  
 Fournier, Suzanne : 92  
 François, André : 78  
 François, Bernard : 92  
 Francoys, Claude : 86  
 Frédérique, André : 107  
 Freud, Sigmund : 6, 26, 31, 33, 35, 36, 41, 42, 45, 48, 53, 65, 67, 68, 87, 104, 108, 123, 124, 166, 184, 212, 237, 266, 283, 289, 322  
 Fréville, Jean : 277  
 Friedan, Betty : 316, 319  
 Fromentin, Eugène : 163  
 Froment-Meurice, Henri : 72  
  
 Gabriello : 97  
 Gallois, Joseph : 72  
 Gallup, George Horace : 103  
 Galster, Ingrid : 10n, 162n, 305n  
 Gandillac, Maurice de : 17, 344  
 Garaudy, Roger : 330  
 Gariel, Cécile : 89, 91  
 Garric, Robert : 305n  
 Garrigue, Pierre : 72  
 Gaudu, Georges : 68, 85  
 Gaulier, Gabriel-Georges : 86  
 Gausson, L. : 92  
 Gautier, Jean-Jacques : 330  
 Gaxotte, Pierre : 343  
 Genet, Jean : 7n, 38, 40, 68, 81, 88, 106, 112, 335, I  
 Gheorghiu, Constant Virgil : 90  
 Giacometti, Alberto : 288  
 Gide, André : 6, 10, 26, 31, 39, 41, 46-48, 51, 65, 94, 95, 110, 133, 296, 338  
 Giraudoux, Jean : 94  
 Giusiano, Jean : 92  
 Glotz, Gustave : 41  
 Glucksmann, André : 341  
 Godard, Michel : 72  
 Godman, Peter : 304n  
 Goethe, Johann Wolfgang von : 173, 232  
 Goldmann, Lucien : 326  
 Goldstein, Jean Isidore : voir Isou, Isidore  
 Gorki, Maxime : 272  
 Gouges, Olympe de : 143  
 Gouhier, Alain : 69, 88, 328  
 Goulven, J.-D. : 72  
 Gourmont, Remy de : 133  
 Gournay, Mlle de : 121  
 Gracq, Julien (pseud. de Louis Poirier) : 107, 242, 288, 326, 328, 330, 344  
 Graire, André : 92  
 Graves, Lucien-Georges : 78  
 Green, Julien : 28, 109, 296  
 Greene, Graham : 69, 304  
 Grenaud, Pierre : 72  
 Grosjean-Darier, Odette : 258, 329

- Guérin, Raymond : 34  
 Guéritte, Jean : 86  
 Guerret, Marcel : 92  
 Guilbert, Mélanie : 159  
 Guillard, Pierre : 92  
 Guitton, Jean : 10, 290, 305  
 Gurian, Sorana : 105  
 Guth, Paul : 15n  
 Gyp : 115
- Haedrich, Marcel : 344  
 Hallerais, Maxime : 70  
 Hasson, Gilbert : 78  
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich : 41, 132, 282  
 Heidegger, Martin : 132, 135  
 Hemingway, Ernest : 200  
 Hemmer, J.-F. : 92  
 Héraclite : 181  
 Hersco, Henri : 82  
 Hikmet, Nazim : 272  
 Hillen, Wolfgang : 17  
 Hindenburg, Paul von : 209  
 Hirsch, baronne de : 148  
 Hitler, Adolf : 338  
 Hollier, Denis : 317  
 Hoog, Armand : 9, 161, 162n-165n, 195, 238, 290, 321, 330  
 Horney, Karen : 124  
 Houssin, Fernand : 61  
 Hovald, P.-G. : 72  
 Huck, Paul : 86  
 Hunger, Kilian : 17  
 Husserl, Edmund : 135  
 Huxley, Aldous : 41, 184, 192, 209
- Islawa, Ana-Maria : 17  
 Isou, Isidore (pseud. de Jean Isidore Goldstein) : 34, 39, 67, 74, 99, 111
- Jacob, Max : 325  
 Jacquelin, Dominique : 92  
 Jaloux, Edmond : 332
- Janvier, saint : 21  
 Jaspers, Karl : 41  
 Jean de la Croix, saint : 91  
 Jeanne d'Arc : voir Arc, Jeanne d'  
 Jeanson, Colette : 331  
 Jeanson, Francis : 13, 249, 293, 330, 331, 342  
 Jorio, Arturo de : 299  
 Joseph, Gilbert : 10  
 Jouhandeau, Marcel : 129, 264  
 Jouravleff, N. : 92  
 Jouvenel, Marcelle de : 305, 306  
 Julliard, Jacques : 7n, 11n, 317, 325, 332, 337  
 Jullien-Courting, R. : 86  
 Jung, Carl Gustav : 36, 41
- Kafka, Franz : 40, 41  
 Kanapa, Jean : 11, 12n, 101, 272n, 313, 331, 333, 339  
 Kanters, Robert : 103  
 Kemp, Robert : 8, 14, 131, 331, 332, 339  
 Keyserling, Hermann comte de : 182  
 Kierkegaard, Søren : 40, 135  
 Kinsey, Alfred C. : 7, 33, 40, 87, 117, 127-129  
 Kipling, Rudyard : 95  
 Kirschbaum, Charlotte von : 220, 222, 329  
 Knaus, Hermann : 179n  
 Koestler, Arthur : 12n, 321  
 Kriegel, Annie : 13, 309, 310, 339
- La Bruyère, Jean de : 131  
 La Fontaine, Jean de : 119, 237  
 Laclos, Choderlos de : 72, 200  
 Laface, D. : 92  
 Laforgue, Jules : 183  
 Laforgue, D' René : 123, 124, 322  
 Lagache, Daniel : 41  
 Lalande, André : 162  
 Lalou, René : 330  
 Lambrichs, Georges : 54, 332  
 Laprade, J. de : 196

- Las Vergnas, Raymond : 9, 191, 234, 330, 332, IX
- Latzko, Andreas : 209
- Laurent, Jacques : 338, 346
- Lautréamont, Isidore Ducasse, dit : 61, 69, 80, 242
- Lauwick, Hervé : 338
- Lavaur, Bertrand de : 92
- Lavelle, Louis : 41
- Lavoine, D. : 92
- Lawrence, David Herbert : 118, 133, 136, 149, 155, 156, 166, 173, 175, 200, 232, 245, 251
- Le Bon de Beauvoir, Sylvie : 5n
- Le Louet, Jean : 86
- Lebesque, Morvan : 93, 94
- Lecomte, Jean : 211n
- Leduc, Victor : 339
- Leenhardt, Henri : 222, 224n
- Leibniz, Gottfried Wilhelm : 132
- Leiris, Michel : 288
- Lénine, Wladimir Illich Oulianov, dit : 12, 277, 278, 281, 283, 310, 340
- Lenotre, Théodore Gosselin, dit G. : 174
- Léonardi, V. : 92
- Lepage-Berther, A. : 72
- LeSage, Laurent : 317
- Lévi-Strauss, Claude : 182
- Lévy-Bruhl, Lucien : 41
- Lhoste, Guy-Michel : 92
- Libert, J.-G. : 92
- Liénard, Marie : 15
- Llasera, Jean : 72
- Lœwel, Pierre : 207, 333
- Lombroso, Cesare : 124
- Longus : 107
- Loti, Pierre : 105
- Louis XV : 15, 297
- Lucas, B.-M. : 78
- Lütgen, Odette : 72
- Luxemburg, Rosa : 277n
- Lyautey, maréchal : 154
- Lyssenko, Trofim Demissovitch : 12, 309
- Macaire, P.-R. : 78
- MacArthur, général : 276
- Maeterlinck, Maurice : 167
- Magnan, Henry : 93, 95
- Magny, Claude-Edmonde : 15, 297
- Magny, Olivier de : 65, 104, 334
- Malinowski, Bronislaw : 182n
- Malraux, André : 38-40, 68, 83, 95, 99, 106, 112, 333
- Malraux, Clara : 323
- Malthus, Thomas Robert : 179n
- Mandiargues, Pieyre de : 107
- Marañon, Gregorio : 184
- Marcel, Gabriel : 90n, 305, 306, 339
- Marchais, Georges : 331
- Marchoix, R. : 67, 104
- Marczewski, H. : 72
- Marie-Antoinette (reine) : 174
- Maritain, Jacques : 28
- Martin, J.-B. : 72
- Martin, Marie-Madeleine : 99
- Martin-Chauffier, Louis : 323
- Marx, Karl : 41, 64, 201, 266, 313, 340
- Massis, Henri : 22n
- Matter, Anne-Marie : 86
- Matter, Jean : 72
- Maulnier, Thierry (pseud. de Jacques Talagrand) : 5n, 186, 330, 334, 335, 343
- Mauriac, Claude : 15n, 25, 95, 179, 187, 291, 333
- Mauriac, François : 6, 7, 10, 11n, 14, 15, 19, 21, 23, 25-27, 29, 31, 33, 37-39, 50, 52, 58, 63, 65, 73, 79, 83, 85, 87, 93-96, 99, 101, 103, 108-111, 128, 129, 163, 289, 295-297, 305n, 308, 317, 327, 332-337, 343
- Mayer, Charles : 92
- Meister, Guido : 326
- Méliet, J.-M. de : 92
- Mérange, Dominique : 92
- Merleau-Ponty, Maurice : 41, 288
- Meunier, Marie-Claude : 92
- Meuris, Jacques : 78

- Michakova, Olga : 280  
 Michaux, Henri : 321  
 Michel, J.-C. : 72  
 Michel, Louise : 277n  
 Michelet, Jules : 169, 203, 208, 232  
 Mignon, Jean-Charles : 86  
 Mill, John Stuart : 147, 238  
 Miller, Henry : 7n, 22, 38, 53, 61n, 69,  
 105, 107, 112, 335, 337  
 Milton, John : 316  
 Minder, Robert : 319  
 Minkowsky, Eugène : 41  
 Miranda, Raphaël : voir Pierhal, Armand  
 Missoffe, J.-P. : 41, 336  
 Missoffe, Jacques : 336  
 Moiso, Franco : 72  
 Molière : 94, 120, 132, 135, 211n  
 Monestier, Louis : 72  
 Monnerot, Jules : 40  
 Montaigne : 41, 323  
 Montesquieu : 41  
 Montherlant, Henry de : 5, 8, 39, 74, 99,  
 115, 116, 125n, 133, 136, 149, 153-  
 156, 166, 173-176, 183, 187, 188, 195,  
 196, 200, 210, 220, 226, 232, 245, 251,  
 277, 338, 344  
 Monthoux, Lucie : 78  
 Morawski, M. : 92  
 Moret, Jean : 86  
 Morin, Edgar : 310  
 Morlay, Gaby : 97  
 Mounier, Emmanuel : 13, 22, 88, 106,  
 225, 227n, 234, 293, 324, 336, 337  
 Mussolini, Benito : 128, 323  
  
 Nadeau, Maurice : 13, 61, 197, 293, 326,  
 336, 337  
 Nappo, Tommaso : 317  
 Nerval, Gérard de : 80  
 Nicolas, L.-H. : 57  
 Nicole, Pierre : 28  
 Nietzsche, Friedrich : 58, 152, 155, 166  
  
 Nimier, Roger : 5, 8, 77, 103, 107, 115n,  
 116n, 125n, 290, 338, 346  
 Nizan, Henriette : 323  
 Nizan, Paul : 315  
 Nomen, Jean : 72  
 Nora, Pierre : 13n  
 Nourissier, François : 6, 65, 104, 337, 338  
 Nozières, Violette : 48  
  
 Oddos, Marcel : 78  
 Odier, Charles : 322  
 Ogino, Kyusaku : 179n  
 Olivière, Jacques : 92  
 Olmer, Philippe : 55, 72  
 Oraison, Marc : 306  
 Ormesson, Wladimir d' : 304, 305  
 Orwell, George : 292  
 Oth, M. : 72  
 Ouzilleau, Michel : 86  
 Ovide : 69  
  
 Palaiseul, Jean : 119, 121n, 339, V  
 Pascal, Blaise : 34, 39, 61, 66, 69, 71, 80,  
 91, 106, 269, 326  
 Pascal, Jacqueline : 91  
 Pasolini, Pier Paolo : 327  
 Pastoureau, Henri : 78  
 Patri, Aimé : 8n, 178, 179n-182n, 184n,  
 340  
 Paul, saint : 28, 37, 74, 91, 239n, 274,  
 277  
 Paulhan, Jean : 14n, 319, 332  
 Pauquiot, Jean : 86  
 Paviot, J.-P. : 72  
 Péguy, Charles : 305, 334, 343  
 Pellegrin, R. : 72  
 Périnet, Claude : 55  
 Perrel, Jean : 86  
 Perrière, Jean : 72, 92  
 Perrin, Jean-Michel : 92  
 Perrin, Marius : 253, 257, 340  
 Perrot, Michelle : 13n, 15n, 17  
 Pétrarque : 133

- Pettaci, Clara : 128  
 Pichois, Claude : 336  
 Picon, Gaëtan : 336  
 Pie XII : 299  
 Pierhal, Armand (pseud. de Raphaël Miranda) : 93, 94, 217, 341  
 Piéron, Henri : 41  
 Piezinger, Caroline : 2, 17  
 Pinturault, G.-M. : 79, 111  
 Platon : 121, 132  
 Poe, Edgar Allan : 80  
 Poincaré, Raymond : 243, 288  
 Poirier, Louis : voir Gracq, Julien  
 Pompidou, Georges : 336  
 Ponge, Francis : 88, 318  
 Pouillon, Jean : 6n, 289  
 Poulain de la Barre, François : 121, 178, 203  
 Pradines, Maurice : 41  
 Prat, Guy le : 182n  
 Prenant, Jeannette (épouse Colombel) : 12, 270n, 272, 275n, 277n, 278n, 307-310, 312n, 341  
 Prenant, Lucie : 341  
 Prenant, Marcel : 12, 308, 341  
 Prévert, Jacques : 151  
 Prévinquières, Luc de : 92  
 Prévost, Marcel : 38, 112  
 Prosen, Bernard : 37  
 Proudhon, Joseph : 147, 156, 166, 270, 277  
 Proust, Marcel : 6, 10, 39, 41, 48, 94, 95, 133  
 Provins, H. : 92  
 Psichari, Ernest : 28  
 Puel, Gaston : 72  
 Pugnaud, Paul : 72  
  
 Rabelais, François : 237  
 Rachilde : 322  
 Racine, Jean : 38  
 Rambouillet, marquise de : 66  
 Raoul, F. : 92  
  
 Ratzinger, Joseph (cardinal) : 304  
 Réage, Pauline : voir Aury, Dominique  
 Reboux, Paul : 125  
 Renan, Ernest : 28n  
 Renoir, Pierre-Auguste : 235, XIII  
 Resten, D<sup>r</sup> René : 92  
 Rey, Alain : 317  
 Rey, H.-F. : 72  
 Rey, Pierre : 78  
 Richard-Molard, Jacques : 343  
 Richard-Molard, Ursule : 244, 343  
 Rimbaud, Arthur : 49, 80, 87, 91  
 Rinieri, Jean-Jacques : I  
 Rioux, Jean-Pierre : 284n  
 Rivière, Jacques : 341  
 Robrieux, Philippe : 308n  
 Rochefort, Christiane : 290n  
 Roland, M<sup>me</sup> : 159  
 Rollin, Dominique : 74  
 Romains, Jules : 34  
 Ronsard, Pierre de : 81, 133  
 Rony, Olivier : 317  
 Rosenthal, Gérard : 108n  
 Rossum-Guyon, Françoise van : 9n  
 Roudinesco, Élisabeth : 48n, 322, 323, 342  
 Roudy, Yvette : 317  
 Rougemont, Denis de : 124  
 Rousseau, Jean-Jacques : 38, 46, 106, 156  
 Rousseau, Renée : 13n, 307, 308n-311n  
 Rousseaux, André : 9, 12, 22, 210, 235, 236, 305, 343  
 Rousset, David : 108n  
 Roy, Jules : 98  
 Rubens, Petrus Paulus : 235, V  
 Rupp, Paul-Berthold : 17  
  
 Sachs, Maurice : 129, I  
 Sade, marquis de : 22, 26, 30-32, 34, 38, 67, 74, 93, 108, 109  
 Saint-Anne, François : voir Nimier, Roger  
 Saint-Côme, Monique : 90n  
 Sainte-Beuve, Charles-Augustin de : 330

- Saint-Exupéry, Antoine de : 98  
 Saint-Girons, C. : 59  
 Saint-Jean, P. : 72  
 Saint-Pierre, Michel de Grosourdy,  
   marquis de : 344  
 Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de : 38  
 Saintré, Jehan de : 132  
 Sala, M. : 92  
 Salvet, André : 96  
 Sand, George : 106, 148, 164  
 Sarkissian, Robert : 72  
 Sartron, Alain : 92  
 Sartre, Jean-Paul : 6, 7n, 8, 10n, 11, 12n,  
   14n, 22, 26, 27, 30, 31, 38, 39, 41, 42,  
   46, 47, 49, 50, 53, 58, 59, 68, 69, 80,  
   81, 83, 93-96, 98-100, 101n, 105-109,  
   111, 117, 118, 120, 131, 132, 134n,  
   135, 168, 180, 186, 188, 212, 213,  
   226n, 228, 287, 288, 289n, 293, 304,  
   306, 308, 310, 314, 315, 318, 321, 323,  
   324, 326, 328, 330-338, 340-343  
 Sauzet, Louis : 72  
 Schabert, Ina : 204n  
 Schimonoglou, A. : 78  
 Schmidt, Albert-Marie : 175, 220n, 344  
 Schmitt, M.-P. : 338  
 Schopenhauer, Arthur : 124  
 Schuman, Robert : 304  
 Schuster, Jean : 31, 71, 72, 110, 320, 345  
 Schwarzer, Alice : 8n  
 Schwed, J.-J. : 78  
 Scudéry, Madeleine de : 115  
 Ségur, comtesse de : 107, 121, 148  
 Sénéchal, R. : 78  
 Sentou, Jacques : 92  
 Sérouya, Henri : 40  
 Serwy, Cyprien : 85, 111  
 Sesé, Bernard : 72  
 Shaw, George Bernard : 144  
 Sidonie (mère de Colette) : 120  
 Sigaux, Gilbert : 22  
 Simiot, Bernard : 330  
 Sinniger, Michel : 43, 104  
 Sorbets, Germaine : 293  
 Soria, Robert : 58  
 Soubirous, Bernadette : 344  
 Soupault, Philippe : 14n  
 Spinoza, Baruch : 132  
 Spitzer, Leo : 344  
 Staline, Joseph : 58, 117, 323  
 Stavisky, Serge Alexandre : 334  
 Stekel, Wilhelm : 127  
 Sten, Olivier : 92  
 Stendhal : 133, 136, 159, 160, 167, 173,  
   175, 177, 200, 220, 251  
 Stéphane, Roger : 15n, 93, 296, 318,  
   326, I  
 Suchet, Jacques : 78  
 Sumer, Paul : 78  
 Suquet, Jean : 72  
  
 Talagrand, Jacques : voir Maulnier, Thierry  
 Tarde, Alfred de : 22n  
 Tassencourt, Marcelle : 334  
 Teilhard de Chardin, Pierre : 323  
 Tell, Van : 92  
 Tertullien : 276, 277  
 Téry, Simone : 62, 125  
 Texcier, Jean : 110  
 Thibon, Gustave : 10  
 Thiébaud, Marcel : 168, 169n, 174n, 195,  
   343, 345  
 Thierry, N. : 72  
 Thomas, Édith : 284  
 Thomas, Michèle : 17  
 Thomas, saint : 203  
 Thorez, couple : voir Thorez, Maurice  
   et Vermeersch, Jeannette  
 Thorez, Maurice : 104, 308, 312  
 Toesca, Maurice : 208  
 Tolstoï, Sophie : 153, 222  
 Torris, D<sup>e</sup> Georges : 40, 345  
 Truman, Harry S. : 117  
 Turel, A. : 181n  
  
 Ugino : voir Ogino

- Vagne, Jean : 326  
Vague, D<sup>r</sup> Jean : 92  
Vaillant-Couturier, Marie-Claude : 307  
Valéry, Paul : 41  
Vallerte, Alfred : 195  
Vautel, Clément : 94, 125  
Venel, vicomte de : 92  
Verdaine, Georges : 92  
Verdès-Leroux, Jeannine : 12n  
Vermeersch, Jeannette : 12, 13n, 277n,  
278, 307-311  
Vernantes, Charles : 92  
Vialar, Paul : 106  
Vian, Alain : 96  
Vian, Boris : 39, 53, 67, 74, 96, 129  
Vidal, Henri : VII  
Vidal-Naquet, Pierre : 6, 17, 52, 72, 107n,  
345  
Viel, G. : 92  
Vignon, André : 92  
Vigny, Alfred de : 81, 82, 208  
Villon, François : 118  
Virmaux, Alain : 17  
Vivien, Renée : 216  
Vogt, William : 282  
Voltaire, François Marie Arouet, dit : 41,  
121, 254  
Wahl, Jean : 40, 340  
Weill, Madeleine (épouse Braun) : 240n  
Weininger, Otto : 124  
Welles, Orson : 152  
Westphal, Charles : 224n  
Willie, Philippe : voir Wylie, Philip  
Winock, Michel : 8n-11n, 17, 317, 321  
Wright, Richard : 134, 245  
Wuhomann, D<sup>r</sup> H. : 92  
Wylie, Philip : 290n  
Yon, André : 317  
Youri, J.-C. : 72, 77, 111, 346  
Zaffke, Michael : 17  
Zerrouki, Mohamed : 92  
Zetkin, Clara : 277, 283  
Zola, Émile : 39, 106, 130, 319



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Les Temps modernes*, numéro de mai 1949  
Couverture suivie des trois premières pages du chapitre prépublié  
« L'initiation sexuelle de la femme ». © Gallimard ..... I-IV
- Noir et blanc*, 15 juin 1949  
Pierre Paul Rubens (1577-1640), *Vénus au miroir*, vers 1613-1614.  
Sammlungen des Fürsten von und zu Liechtenstein, Vaduz ..... V
- Paris-Match*, 6 août 1949  
Couverture. © Rizzo, Scoop Paris Match ..... VII
- Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1949  
Sandro Botticelli (1444-1510), *Naissance de Vénus*, 1485.  
© Polo Museale Fiorentino (Florence, Italie) ..... IX
- Action*, 17 novembre 1949  
« Elle appelle une étreinte robuste qui la métamorphose  
en chose frissonnante » (S. de Beauvoir). Droits réservés ..... XI
- Réforme*, 10 décembre 1949  
Auguste Renoir (1841-1919), *Les Époux Sisley*, 1868.  
© Wallraf-Richartz-Museum, Cologne ..... XIII
- Dépêche à l'ambassadeur de France près le Saint-Siège  
au Ministre des Affaires étrangères du 13 juillet 1956  
à propos de la mise à l'index du *Deuxième Sexe* et des *Mandarins*.  
© Ministère des Affaires étrangères, Paris ..... XV-XVI



## TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Ingrid Galster .....	5
Avertissement .....	17

### L'ENQUÊTE DE FRANÇOIS MAURIAC

François Mauriac	
« Demande d'enquête »	
<i>Le Figaro</i> , 30 mai 1949 .....	21
François Mauriac	
« La question posée »	
<i>Le Figaro</i> , 6 juin 1949 .....	25
François Mauriac	
« Le sens d'un mot »	
<i>Le Figaro</i> , 13 juin 1949 .....	27
Annonces d'enquête	
<i>Le Figaro littéraire</i> , 4 et 11 juin 1949 .....	29
Réponses de Jean Schuster, J.-M. Domenach, Pierre Duchateau, Cl.-A. Chenu, Bernard Prosen, Pierre Néraud de Boisdeffre, G. Torris, J.-P. Missoffe	
<i>Le Figaro littéraire</i> , 25 juin 1949 .....	31

Réponses de Michel Sinniger, Pierre Carrigue, Dominique Fernandez, Pierre Blanchet, Jacques Doucet, Maurice Dubouis, Jean-Louis Bédouin, Pierre Vidal-Naquet, Georges Lambrichs <i>Le Figaro littéraire</i> , 2 juillet 1949 .....	43
Réponses de Jean Bergstrasser, L.-H. Nicolas, Robert Soria, A. Devyver, C. Saint-Girons, Fernand Houssin <i>Le Figaro littéraire</i> , 9 juillet 1949 .....	56
Réponses de Guy de Bosschère, François Nourissier, Olivier de Magny, R. Marchoix, Georges Gaudu, Alain Gouhier, Maxime Hallerais, J. Castaing <i>Le Figaro littéraire</i> , 16 juillet 1949 .....	63
Réponses de Françoise d'Eaubonne, Marcel Bisiaux, J.-C. Youri <i>Le Figaro littéraire</i> , 23 juillet 1949 .....	73
Réponses de G.-M. Pinturault, Mlle Bruis, Henri Hersco, Claude Échavidre, Claude Berck, Cyprien Serwy <i>Le Figaro littéraire</i> , 30 juillet 1949 .....	79
Conclusions de François Mauriac et lettre de Cécile Gariel <i>Le Figaro littéraire</i> , 6 août 1949 .....	87

### *Échos à l'enquête de Mauriac*

François Erval « À propos d'une enquête » <i>Combat</i> , 9 juin 1949 .....	93
Jean Diwo « À la nuit de la luxure dans la cave du <i>Tabou</i> Miss Vice a été élue en privé » <i>Le Parisien libéré</i> , 11-12 juin 1949 .....	96
Claude Delmas Une enquête de Claude Delmas. « La jeunesse française en face de la vie. III. – Autour de Saint-Germain-des-Prés » <i>L'Époque</i> , 9 juillet 1949 .....	98

Jean Kanapa	
[Extrait]	
<i>La Nouvelle Critique</i> , juillet-août 1949 .....	101
Pierre de Boisdeffre et François Saint-Anne	
« Témoignages en marge d'une enquête »,	
<i>Liberté de l'esprit</i> , été 1949 .....	103
J[acques] C[arat]	
« L'exploitation de l'érotisme en littérature »,	
<i>Paru</i> , août-septembre 1949 .....	108

## COMPTES RENDUS ET ARTICLES DE PRESSE

R[oger] N[imier]	
« Le retour d'Andrée Hacquebaut »,	
<i>Liberté de l'esprit</i> , avril 1949 .....	115
Anonyme	
« Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique	
Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Charterley »,	
<i>Samedi-Soir</i> , 28 mai 1949 .....	117
Jean Palaiseul	
« Simone de Beauvoir commet le péché de la chaire »,	
<i>Noir et blanc</i> , 15 juin 1949 .....	119
Maryse Choisy	
« Phallocratie »	
<i>Psyché</i> , juin 1949 .....	123
R[oger] N[imier]	
<i>Liberté de l'esprit</i> , juin 1949 .....	125
Marie-Louise Barron	
« De Simone de Beauvoir à Amour Digest.	
Les croisés de l'émancipation par le sexe »,	
<i>Les Lettres françaises</i> , 23 juin 1949 .....	126

Robert Kemp	
« Évadés de l'existentialisme »,	
<i>Les Nouvelles littéraires</i> , 4 août 1949 .....	131
Anonyme	
« Une femme appelle les femmes à la liberté »	
[avec des extraits du t. I du <i>Deuxième Sexe</i> ],	
<i>Paris-Match</i> , 6 et 13 août 1949 .....	134
Armand Hoog	
« Madame de Beauvoir et son sexe »	
<i>La Nef</i> , août 1949 .....	161
Francine Bérís	
<i>La Nef</i> , août 1949 .....	165
Marcel Thiébaud	
<i>Revue de Paris</i> , août 1949 .....	168
Albert-Marie Schmidt	
« Mœurs et condition de la femme »,	
<i>Réforme</i> , 27 août 1949 .....	175
Aimé Patri	
« Y a-t-il un éternel féminin ? »	
<i>Paru</i> , août-septembre 1949 .....	178
Thierry Maulnier	
« Une femme parle des femmes »,	
<i>Hommes et mondes</i> , septembre 1949 .....	186
Raymond Las Vergnas	
« Le troisième sexe »	
<i>Les Nouvelles littéraires</i> , 8 septembre 1949 .....	191
Yves Florenne	
« Tentations et limites de l'esprit encyclopédique »,	
<i>Le Monde</i> , 14 septembre 1949 .....	195
Maurice Nadeau	
<i>Mercur de France</i> , septembre-décembre 1949 .....	197

Anonyme	
<i>Biblio</i> , novembre 1949 .....	203
Jane Albert-Hesse	
« Esclave ? Victime ? Complice ? C'est toute la condition de la femme dans la société que traite Simone de Beauvoir avec <i>Le Deuxième Sexe</i> » <i>Franc-Tireur</i> , 3 novembre 1949 .....	204
Pierre Lœwel	
« <i>Le Deuxième Sexe</i> ou le Traité des Femmes de Simone de Beauvoir » <i>L'Aurore</i> , 10 novembre 1949 .....	207
André Rousseaux	
<i>Le Figaro littéraire</i> , 12 novembre 1949 .....	210
Anonyme	
« La femme est une fontaine plaintive, assure Simone de Beauvoir », <i>Action</i> , 17-25 novembre 1949 .....	215
Armand Pierhal	
« Littérateurs et philosophes », <i>La Croix</i> , 27-28 novembre 1949 .....	217
Hélène Bérard	
« Un féminisme noir » <i>Réforme</i> , 10 décembre 1949 .....	218
Emmanuel Mounier	
« La condition humaine » <i>Esprit</i> , décembre 1949 .....	225
M[ichel de] S[aint-] P[ierre]	
<i>Cahiers du monde nouveau</i> , décembre 1949 .....	232
Colette Audry	
« "Le 2 <sup>e</sup> Sexe" et la presse. Livre très lu, mal lu et mal compris », <i>Combat</i> , 22 décembre 1949 .....	234
Julien Benda	
« Vie sociale et sexualité. Situation de la femme », <i>La Nef</i> , décembre 1949 - janvier 1950 .....	237

Julien Gracq	
« La littérature à l'estomac »	
<i>Empédocle</i> , janvier 1950 .....	242
U[rsule] Richard-Molard	
<i>Jeunes Femmes</i> , janvier 1950 .....	244
Francis Jeanson	
<i>Revue du Caire</i> , mars 1950 .....	249
Marius Perrin	
<i>Le Pays roannais</i> , 2 novembre 1950 .....	253
Odette Grosjean-Darier	
<i>Les Cahiers protestants</i> , novembre-décembre 1950 .....	258
Dominique Aury	
« Le visage de Méduse »	
<i>Contemporains</i> , décembre 1950 .....	266
Jeannette Prenant	
« Les trois "K" de la démocratie occidentale.	
À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres »,	
<i>La Nouvelle Critique</i> , avril 1951 .....	272

## SOUVENIRS, TÉMOIGNAGES, RÉACTIONS DIVERSES

Simone de Beauvoir	
<i>La Force des choses</i> (1963) [Extrait] .....	287
François Mauriac	
Bloc-notes du 14 novembre 1963 ( <i>Le Figaro littéraire</i> ) .....	295
Roger Stéphane	
<i>Tout est bien</i> (1989) [Extrait] .....	296
François Mauriac	
Lettre à Jean-Louis Curtis de 1950 .....	297
[La Mise à l'index] .....	298



Renée Rousseau	
<i>Les Femmes rouges</i> (1983) [Extrait] .....	307
Dominique Desanti	
<i>Les Staliniens</i> (1975) [Extrait] .....	312
Colette Audry	
<i>Libération</i> , 15 avril 1986 .....	315
Notices .....	317
Index nominum .....	347
Table des illustrations .....	357





Achévé d'imprimer en septembre 2004  
Service d'impression Surf Session Bluepress à Anglet  
Dépôt légal : septembre 2004  
Imprimé dans la C.E.E.